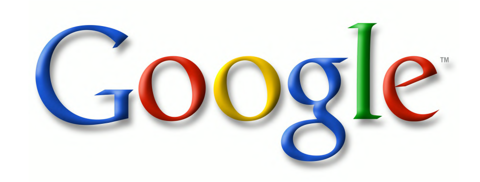
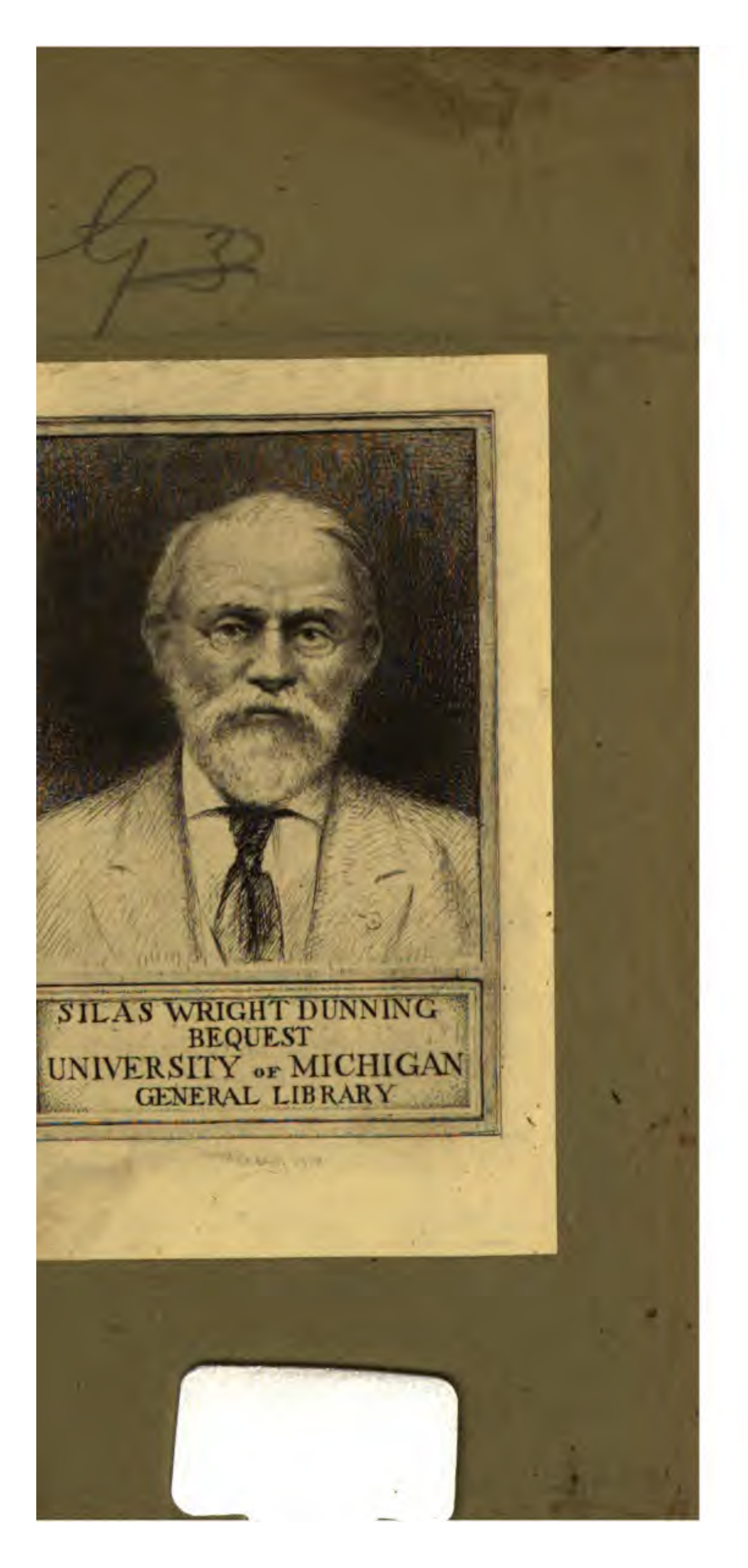




SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY

HISTOIRE

DES MONGOLS.



HISTOIRE

DES MONGOLS,

DEPUIS TCHINGUIZ-KHAN

JUSQU'A

TIMOUR BEY OU TAMERLAN.

PAR

M. LE BARON C. D'OHSSON,

Membre des Académies royales des Sciences et des Belles-Lettres de Stockholm, de la Société royale des Sciences d'Upsal, etc.

AVEC UNE CARTE DE L'ASIE AU XIIIe SIÈCLE.

TOME TROISIÈME.

AMSTERDAM,
FREDERIK MULLER.
1852.

HISTOIRE

DES MONGOLS.

LIVRE IV.

CHAPITRE PREMIER.

Ghiath-ud-din, souverain du Khorassan, de l'Irac et du Mazendéran. — Séjour de Djélal-ud-din dans l'Inde. — Son retour en Perse. — Son arrivée dans le Kerman. — Son passage par le Fars. — Il enlève le pouvoir souverain à son frère Ghiath-ud-din. — Hostilités contre le Khaliphe. — Conquête de l'Azerbaïdjan. — Expédition en Géorgie. — Retour à Tebriz. — Seconde expédition en Géorgie. — Départ de Tiflis pour réduire Borac révolté dans le Kerman. — Combat contre les Mongols. — Défection de Ghiath-ud-din. — Retraite des Mongols. — Sort et fin de Ghiath-ud-din. — Troisième campagne en Géorgie. — Siége de Khelatt. — Prise de cette ville. — Bataille entre Djélal-ud-din et le sultan du Roum, allié au prince de Damas. — Défaite de

Djélal-ud-din et sa paix avec ces deux princes. — Arrivée de Tchormagoun. — Défection du vézir Schéref-ul-Mulc et de plusieurs généraux du sultan. — Fuite et catastrophe de Djélal-ud-din.

Après la retraite des armées de Tchinguiz-khan, la Perse, en grande partie dévastée, obéit encore quelques années aux Khorazmiens, et fut reconquise par les Mongols, qui établirent alors leur domination sur l'Asie occidentale.

On a vu que des trois fils apanagés du sultan Mohammed Khorazm-schah, l'aîné, Djélal-ud-din, s'était réfugié dans l'Inde; que Rokn-ud-din avait été tué par les Mongols dans la forteresse de Sutoun-avend, et qu'au moment de la dispersion de l'armée khorazmienne, campée devant Cazvin, Ghiath-ud-din s'était retiré à Caroun, place forte du Mazendéran. Après la mort de Rokn-ud-din, et la retraite des Mongols, l'Irac Adjem devint la proie de deux généraux turcs, l'Atabey Togan-Taïssy et Edek Khan, qui s'emparèrent chacun d'une partie de cette grande province. Ghiath-ud-din voulut s'attacher Edek, parce qu'il était maître

d'Ispahan; il lui promit sa sœur en mariage; mais, sur ces entrefaites, Edek ayant été vaincu, pris et tué par son rival, Ghiath-ud-din marcha sur Ispahan, reçut l'hommage de Togan, lui accorda la main de sa sœur, et se vit, en peu de temps, maître de l'Irac, du Khorassan et du Mazendéran; souveraineté qu'il dut bientôt céder à son frère aîné.

Lorsque Djélal-ud-din, poursuivi dans l'intérieur de l'Inde par une division de l'armée de Tchinguiz-khan, fut arrivé près de Delhi, ce prince fit demander un asyle au souverain qui y fesait sa résidence; c'était le sultan Schams-ud-din Iletmisch, turc de naissance, ancien esclave du dernier sultan de Gour, qui, à la chûte de la dynastie Gouride, s'était emparé de la partie septentrionale de l'Inde. Craignant la présence d'un hôte aussi brave et entreprenant, Iletmisch lui fit entendre, en lui envoyant des cadeaux magnifiques, que le climat de son pays ne conviendrait pas à sa santé; qu'il ferait mieux de s'établir dans le Mouletan. Sur cette réponse, Djélal-ud-din rétrograda et fit, en passant, un butin considérable dans le pays de Djoudi.

Alors il vit arriver plusieurs généraux de

l'armée de l'Irac, qui, mécontents de son frère Ghiath-ud-din, venaient avec leurs troupes, se ranger sous ses drapeaux. Ce renfort le mit en état d'attaquer Caradja, prince du Sind, qui lui avait donné des motifs de ressentiment. Il entra dans son pays, saccagea plusieurs de ses villes et mit son armée en déroute; puis, apprenant que le sultan de Delhi marchait au secours de son voisin, il alla à sa rencontre; mais, au lieu de le combattre, Iletmisch lui proposa la paix et la main de sa fille. Le sultan accepta l'une et l'autre.

Néanmoins Iletmisch se ligua avec Caradja et d'autres princes de cette partie de l'Inde, pour expulser les Khorazmiens. Djélal-ud-din ne pouvant résister à leurs forces réunies, tint conseil avec ses généraux. Ceux qui avaient quité Ghiath, voulaient retourner en Irac, et représentaient au sultan qu'il n'aurait pas de peine à enlever le sceptre des faibles mains de son frère. Le général Euzbec l'engageait, au contraire, à rester dans l'Inde, où il serait à couvert des armes de Tchinguiz-khan, ennemi plus redoutable que tous les princes indiens; mais Djélal, séduit par l'espoir de recouvrer ses États héréditaires, se décida à rentrer en Perse. Il laissa à

Euzbec le gouvernement de ses possessions dans l'Inde, et à Vefa-Mélik, celui des pays de Gour et de Ghazna.

En traversant le désert qui sépare l'Inde du Kerman, Djélal-ud-din vit périr une partie de ses troupes, par la disette et les maladies. Il ne lui restait que quatre mille hommes lorsqu'il arriva dans le Kerman (1). Un général turc, Borac-Hadjib, cherchait alors à se rendre maître de cette contrée. Né sujet du grand khan du Cara-Khitaï, et officier dans ses armées, il avait passé au service du sultan Mohammed, en qualité de chambellan, d'où lui venait le surnom de *Hadjib*. Plus tard il devint l'un des premiers officiers de Ghiath, qui lui donna le gouvernement d'Ispahan; mais, s'étant brouillé avec le vézir de ce prince, il obtint la permission d'aller avec ses troupes joindre Djélal-ud-din. En traversant le Kerman, il fut attaqué par le gouverneur de Kévaschir pour Ghiath, qui voulut enlever les femmes et les bagages de ses gens. L'agresseur fut repoussé, battit en retraite et alla s'enfermer dans un château fort voisin, où il fut pris et tué. Borac ne se contenta point de cette ven-

620.
1223.

(1) Nessaoui. — Djouvéini. — Raschid.

geance; il investit la place de Kévaschir, où commandait le fils du gouverneur. Tandis qu'il l'assiégeait, il apprit inopinément l'arrivée de Djélal-ud-din. Borac fit porter à ce prince de riches présents; il alla lui-même à sa rencontre, et lui offrit la main d'une de ses filles, que le sultan épousa. Dès que Djélal parut devant Kévaschir, cette place lui ouvrit ses portes (1). Il y séjournait depuis un mois, lorsqu'il fut instruit que Borac méditait de le trahir. Le général Orkhan lui conseilla de faire arrêter cet ambitieux et de s'emparer du Kerman; mais son vézir Khodja Djihan observa que si l'on se hâtait de punir le premier seigneur qui se fut soumis au sultan, comme sa trahison ne pouvait être prouvée à tout le monde, on s'aliénerait les esprits. Djélal-ud-din prit le parti de dissimuler, et continua sa marche. A son départ, Borac resta maître de Kévaschir, et bientôt son autorité fut reconnue dans tout le Kerman. Il conserva jusqu'à sa mort la possession de ce pays, sur lequel règnèrent après lui, dans l'espace de quatre-vingt-six ans, neuf de ses descendants, qui forment la dynastie des *Cara-*

---

(1) Djouvéini. — Tarikh gouzidé, bab IV, fassel 10.

Khitayens, ainsi nommée à cause de l'origine de son fondateur.

Djélal passa dans le Fars où règnait, depuis vingt-quatre ans, l'Atabey Sa'd, fils de Zengui, prince issu de Salgar, chef d'une tribu turque, dont le petit-fils Sancor, établi dans le Fars, avait profité de la décadence des Seldjoucides, pour se rendre maître de 543. / 1148. ce pays, qui devint le domaine de princes de sa race, appelés *Salgarides*. S'avançant vers Schiraz Djélal fit annoncer son arrivée à l'Atabey Sa'd, qui envoya à sa rencontre son fils, avec cinq cent cavaliers, et allégua pour excuse de ce qu'il ne venait pas lui-même, un vœu qu'il avait fait de ne jamais aller au-devant de personne. Le sultan se contenta de cette défaite. Il savait que Sa'd était irrité contre Ghiath, qui avait fait, récemment, une cruelle invasion dans son pays, et en avait même gardé quelques districts. Djélal-ud-din les lui rendit, et pour achever de le gagner en sa faveur, il épousa sa fille (1).

Le sultan ne tarda pas à quiter Schiraz pour aller disputer à son frère la possession de l'Irac. Ce prince faible et voluptueux était in-

(1) Nessaoui. — Djouvéini. — Raschid.

capable de rétablir l'ordre dans des pays livrés à l'anarchie depuis la retraite de Tchinguiz-khan. Chaque district avait son maître particulier, et ces petits tyrans, qui la plupart consommaient la ruine des pays saccagés par les Mongols, faisaient bien réciter la prière publique au nom de Ghiath-ud-din, mais ne lui payaient aucun tribut. Ce prince, n'ayant point d'argent à donner à ses troupes, composées de Turcs, devait tolérer qu'ils enlevassent tout ce qu'ils pouvaient aux habitants paisibles. Lorsqu'un officier supérieur venait lui demander des fonds, il cherchait à le satisfaire par un titre honorifique; *l'Emir* était promu au grade de *Mélik*; le *Mélik* recevait le titre de *Khan* (1).

Djélal-ud-din s'avança jusqu'à Ispahan, d'où il partit, avec un petit nombre de cavaliers d'élite, pour surprendre son frère, occupé à rassembler une armée près de la ville de Rayi. Djélal avait donné à sa troupe des drapeaux blancs, semblables à ceux des Mongols. A son approche Ghiath prit la fuite; mais il se vit bientôt à la tête de trente mille hommes de cavalerie (2). Alors Djélal eut re-

(1) Nessaoui.

(2) Djouvéini. — Raschid.

cours à l'artifice; il manda à Ghiath, par son grand écuyer, qu'après avoir subi les plus rudes épreuves, il était venu pour se reposer quelque temps auprès de son frère; mais que se voyant reçu le sabre à la main, il allait se retirer. Trompé par ce message, Ghiath crut n'avoir rien à craindre de son rival; il s'en retourna à Rayi et licencia son armée. L'envoyé de Djélal avait été chargé de prodiguer des promesses en son nom, aux généraux de Ghiath, et de leur remettre des bagues en gage de sa bienveillance. Plusieurs de ces officiers se laissèrent séduire; d'autres allèrent porter les bagues reçues à Ghiath, qui fit arrêter l'envoyé de son frère. Néanmoins Djélal, certain que la plupart des troupes étaient pour lui, résolut de s'avancer, quoiqu'il ne fut suivi que de trois mille cavaliers. Son entreprise eut un plein succès. Ghiath courut se refugier dans un château fort; mais bientôt rassuré par les messages de son frère, il céda à ses instances et se rendit à son camp.

Alors l'autorité de Djélal-ud-din fut généralement reconnue. Les généraux se présentaient devant lui avec le linceul autour du cou, et se prosternaient à ses pieds pour obtenir le pardon de leur désobéissance. Le sultan les

traita avec une bonté qui dissipa leurs allarmes. Il vit bientôt arriver à sa cour tous les petits princes que ces temps d'anarchie avaient fait naître, dans le Khorassan, le Mazendéran et l'Irac, et qui, par la crainte qu'il leur inspirait, venaient spontanément lui rendre hommage. Ceux qui s'étaient le mieux conduits eurent la liberté de s'en retourner; les autres furent punis (1).

622./1225. Le premier usage que Djélal-ud-din fit de sa nouvelle puissance, fut d'attaquer le Khaliphe Nassir, l'ennemi de son père et de son aïeul. Il entra dans le Khouzistan, pays qui constituait, avec l'Irac-Aréb, le territoire du vicaire de Mahomet, et alla investir Tousster chef-lieu de cette province. Ses troupes, manquant de tout, firent des courses dans le Khouzistan, et y enlevèrent un grand nombre de chevaux et de mulets, dont elles avaient grand besoin. Au bout de deux mois, le sultan leva le siége de Tousster et prit la route de Bagdad. Il s'avança jusqu'à Ya'couba, qui n'en est qu'à sept fersenks. Le Khaliphe mit à la hâte sa capitale en état de défense et fit distribuer un million de *dinars* à ses troupes, avant de

(1) Nessaoui.

les envoyer au combat. Djélal-ud-din avait écrit au prince de Damas, Moazzam, neveu de Saladin, pour l'engager à marcher avec lui contre le Khaliphe, qu'il accusait d'avoir attiré les Barbares au cœur de la Perse, et d'être le premier auteur de la mort de son père; mais le prince syrien lui répondit, qu'il ferait cause commune avec lui en toutes choses, excepté contre le pontife des musulmans (1).

L'armée du Khaliphe, commandée par Couschtimour, était forte de vingt mille hommes, et un pigeon expédié au prince d'Erbil, lui avait porté l'ordre de se diriger avec dix mille hommes sur les derrières du sultan pour lui couper la retraite. Djélal, n'ayant que peu de troupes, fit dire à Couschtimour qu'il ne venait pas avec des desseins hostiles; qu'il souhaitait au contraire d'obtenir la bienveillance du Khaliphe, dont l'appui lui était nécessaire contre l'ennemi formidable qui menaçait encore de ses dévastations les contrées musulmanes, et que s'il était honoré de ses faveurs, il voulait se charger de défendre la Perse. Pour toute réponse, Couschtimour ran-

(1) Ez-Zéhébi.

gea son armée en bataille. Le sultan, forcé de se mesurer avec des forces très-supérieures aux siennes, mit en embuscade une partie de sa petite troupe, et après avoir fait avec cinq cent cavaliers, deux ou trois charges, il prit la fuite. L'ennemi ne manqua pas de le poursuivre, et fut bientôt attaqué de deux côtés. Couschtimour périt dans la mêlée; son armée en déroute fut poursuivie jusqu'aux portes de Bagdad.

Après cette victoire, le sultan prit d'assaut et saccagea la ville de Dacouca; puis il se porta sur Tacrit, et apprenant que Mozaffar, prince d'Erbil, s'approchait avec ses troupes, qu'il les avait même devancées à la tête d'un détachement, dans le dessein de l'enlever, il partit aussitôt avec une poignée de braves, surprit lui-même le prince d'Erbil, le fit prisonnier et lui permit de retourner dans ses États (1).

Abandonnant son dessein contre Bagdad, Djélal voulut s'emparer de l'Azerbaïdjan. Il se rendit d'abord à Meragha, dont il entreprit de relever les ruines; mais il ne tarda pas à quiter cette ville, sur l'avis que le général

---

(1) Raschid. — Ebn-ul-Ethir, pag. 301 et 302.

turc, Togan Tayissy (1), oncle maternel et beau-frère de Ghiath, était en marche de l'Azerbaïdjan pour prendre possession de Hémedan et de quelques districts voisins, dont le Khaliphe lui avait donné l'investiture. Ce général venait d'hiverner dans l'Arran, et en traversant l'Azerbaïdjan, il avait, pour la seconde fois, pillé ce pays. Djélal arriva au milieu de la nuit, près de l'endroit où il avait posé son camp, autour duquel on voyait une multitude de chevaux, de mulets, d'ânes, de bœufs et de moutons, enlevés dans l'Arran et l'Azerbaïdjan. Lorsqu'au point du jour, le général turc, qui croyait encore Djélal-ud-din à Dacouca, vit ces troupes, et reconnut le sultan à l'ombrelle qu'on lui tenait au-dessus de la tête, il fut si déconcerté de son apparition subite qu'il ne songea qu'à implorer sa clémence. Il lui envoya sa femme, qui était sœur de Djélal; et après avoir obtenu sa grace, il alla se ranger, avec ses troupes, sous les drapeaux du sultan, qui retourna à Maragha.

---

(1) Tayi, Dayi, signifient en turc oncle maternel; et Tayissi veut dire l'oncle.

Alarmé du voisinage de ce prince belliqueux, l'Atabey Euzbec, souverain de l'Azerbaïdjan, était parti de Tébriz pour Gandja. Malgré les dangers qui menaçaient son pays, Euzbec passait sa vie à boire; il avait abandonné les soins du gouvernement à son épouse, qui était fille du sultan Togroul, dernier prince de la dynastie des Seldjoucides de l'Irac; elle était restée à Tébriz. Djélal qui convoitait la possession de cette ville, l'assiégea; au bout de cinq jours de combats, comme il était sur le point de l'enlever d'assaut, les habitants demandèrent à se rendre. Le sultan leur reprocha d'avoir tué l'année précédente des militaires khorazmiens de l'armée de son père, et d'avoir envoyé leurs têtes aux Mongols. Ils alléguèrent que c'était leur souverain qui avait commis cet acte, qu'il n'avait pas été en leur pouvoir d'empêcher. Le sultan agréa leurs excuses et leur accorda la vie sauve. Ils le prièrent de garantir à l'épouse d'Euzbec la paisible possession de la ville de Khouï et de ses autres domaines dans l'Azerbaïdjan; Djélal y consentit et donna une escorte à l'épouse d'Euzbec pour la conduire à Khouï. Il prit possession de Tébriz où il demeura quelques jours, pendant lesquels ses troupes occupèrent les districts voisins; puis il

entreprit une expédition en Géorgie (1).

Les Géorgiens avaient profité de l'incurie d'Euzbec, pour faire, les années précédentes, des courses dans l'Arran et l'Azerbaïdjan. Ils avaient également ravagé le Schirvan et le pays d'Erzen-ur-Roum, et s'étaient rendus le fléau des musulmans de ces contrées. Djélal, brulant du désir de les venger, ne fut pas plutôt maître de l'Azerbaïdjan qu'il déclara la guerre aux Géorgiens. Il en reçut cette réponse: « Nous nous sommes mesurés « avec les Tatares, qui ont arrangé, comme « on sait, ton père, plus puissant, plus cou- « rageux que toi, dont ils ont conquis tous « les États, et ces ennemis que nous avons « bravés, ont fini par nous tourner le dos. » Le sultan commença par prendre la ville de Tovin, dont les Géorgiens s'étaient emparés quelques années auparavant. Il marcha ensuite contre une armée géorgienne, forte de plus de soixante-dix mille hommes, l'attaqua dans la vallée de Carni, près de Tovin (2), la mit en déroute, et lui fit éprouver une perte de vingt mille hommes; un grand nombre de

(1) Ibn-ul-Ethir, pag. 404.

(2) Nessaoui. — Mirkhond.

généraux géorgiens furent faits prisonniers, entre autres Schalové, seigneur de Tovin; mais leur commandant en chef, le connétable Ivané, parvint à se sauver et alla s'enfermer dans le fort de K'heghé (1) que le sultan fit investir, tandis que le reste de son armée se répandait dans la Géorgie, mettant le pays à feu et à sang. Il aurait fait dès-lors la conquête de ce royaume, dont les défenseurs étaient tués, prisonniers ou fugitifs, s'il n'eut jugé sa présence nécessaire à Tébriz.

Djélal, près d'entrer en Géorgie, avait reçu de son vézir Schérif-ul-Mulc, resté à Tébriz, l'avis d'un plan de révolte formé par les magistrats de cette ville, qui voulaient remettre le pays sous l'autorité d'Euzbec. Le sultan cacha cette nouvelle, et ce ne fut qu'après sa victoire sur les Géorgiens, qu'il en fit part à ses généraux. Il leur ordonna de dévaster les districts de la Géorgie qu'ils occuperaient, et laissant le commandement de l'armée à son frère Ghiath, il retourna à Tébriz, où il fit incontinent arrêter les chefs du complot, et

(1) Et. Orpélian, dans les *Mém. sur l'Arménie* de Mr. St. Martin, tom. II, pag. 115.

punir de mort le *Reïss* ou maire de la ville.

Après avoir affermi, par ces promptes mesures, son autorité récente, il épousa *Méliké*, femme d'Euzbec. Pour légitimer ce mariage, on prouva qu'Euzbec avait juré qu'il répudierait sa femme s'il faisait mourir un de ses esclaves, et qu'il l'avait fait tuer; en conséquence, d'après la loi mahométane, le divorce fut légalement prononcé. Pendant son séjour à Tébriz, le sultan envoya des troupes qui s'emparèrent de Gandja, d'où Euzbec se sauva, pour se réfugier dans le château fort d'Alandja, situé près de la ville de Nakhtchovan.

Djélal retourna en Géorgie. Les Géorgiens zoulh. 622. — déc. 1220.
avaient mis sur pied une seconde armée, où se trouvaient des troupes auxiliaires de plusieurs peuples voisins, Alans, Lesgues, Kiptchakes et autres. Le sultan la mit en déroute, et lui tua beaucoup de monde. Après cette victoire il marcha sur Tiflis, qu'il prit de 8 rabi 1. 623 — 9 mars 1226.
vive force, secondé par les habitants musulmans de cette ville; on y fit main-basse sur tous les Géorgiens, hormis ceux qui se déclarèrent mahométans en prononçant la profession de foi. Les femmes et les enfants devinrent la proie des vainqueurs et la ville fut livrée au pillage.

Djélal avait vengé les maux causés aux

musulmans par les Géorgiens dans leurs invasions des années précédentes; ses troupes s'étaient enrichies des dépouilles d'une nation chrétienne, avaient égorgé un grand nombre d'infidèles, et traînaient en captivité leurs femmes et leurs enfants. Il quita la Géorgie dévastée et prit la route de Khelatt (1). Cette ville appartenait au prince éyoubite Aschraf, seigneur de Harran et de Roha. Son frère Moazzam, prince de Damas, qui avait à se défendre et contre Aschraf et contre son aîné Kamil, sultan d'Égypte (2), avait envoyé un de ses officiers à Djélal, pendant son séjour à Tiflis, pour l'engager à faire une diversion en sa faveur, en attaquant Khelatt. Moazzam montrait une grande admiration pour les qualités brillantes du sultan khorazmien; il se faisait honneur de porter une robe, de monter un cheval que ce prince lui avait envoyés, et dans ses banquets nocturnes, il ne jurait que par la tête de Djélal-ud-din (3).

(1) Nessaouï.

(2) Ces trois princes étaient fils du sultan Adil, frère de Saladin, qui en 596 (1200), sept ans après la mort de ce conquérant, monta sur le trône d'Égypte et le transmit à sa postérité.

(3) Novaïri.

Il ne fallait pas beaucoup d'instances pour déterminer les Khorazmiens à attaquer une ville dont la prise devait leur offrir un riche butin; mais à peine arrivé sous les murs de Khelatt, Djélal reçut l'avis que Borac Hadjib, gouverneur du Kerman, encouragé par l'éloignement du sultan, avait pris des mesures pour se soustraire à son autorité; qu'il avait même envoyé des émissaires aux Tartares pour les avertir de l'accroissement des forces de Djélal-ud-din. Ce prince abandonne incontinent son entreprise sur Khelatt, et part pour le Kerman. Instruit de sa marche, Borac Hadjib se retire dans une forteresse, et lui fait porter ses soumissions. Djélal-ud-din les reçut à Ispahan. Il lui eut été difficile de prendre la place où Borac s'était mis en sûreté; il lui envoya une robe d'honneur et le confirma dans son gouvernement. djom. 2. / juin.

Sur ces entrefaites, le sultan reçut de son vézir Schéréf-ul-Mulk, une dépêche de Tiflis avec la nouvelle d'hostilités commises par des troupes d'Aschraf contre un corps khorazmien, qu'elles avaient battu. En effet les troupes restées en Géorgie, manquant de vivres, avaient fait une incursion dans le pays d'Erzen-ur-Roum, y avaient enlevé une grande quantité de bétail, et même beau-

coup de femmes; au retour de cette expédition, passant à une petite distance de Khelatt, elles furent attaquées par le commandant de cette place pour Mélik-Aschraf, qui leur prit tout leur butin. Le vézir, alarmé de ce fait d'armes, sollicitait vivement son maître de revenir en Géorgie.

ramaz. / sept. Djélal retourna à Tiflis, qu'il ne tarda pas à quiter pour assiéger la ville d'Ani, où le connétable Ivané s'était enfermé avec ce qui restait de généraux géorgiens. Il investit cette place, et fit assiéger en même schew. / oct. temps celle de Carss qui était aussi très-forte. Peu après il retourna à Tiflis, et fit une expédition dans le pays d'Abkhaze. Cette course du sultan n'était qu'un stratagème; il voulait inspirer, par son éloignement, une fausse sécurité à la garnison de Khelatt. Il ne resta que dix jours dans le pays d'Abkhaze, et revint si promptement qu'il eut surpris cette ville, si son commandant n'eut été averti de sa marche, deux jours avant son arrivée, par des lettres de ses affidés parmi les personnes de 13 z. k. 623 / 5 nov. 1226. la suite de Djélal-ud-din. Le jour même de son arrivée devant cette place il l'attaqua avec vigueur; le lendemain il livra un second assaut; ses troupes pénétrèrent dans

les faubourgs, et les pillèrent, mais durent les évacuer. Le sultan leur accorda quelques jours de repos et renouvella l'attaque; il trouva une résistance si vigoureuse qu'il renonça à son entreprise. Les habitants se battaient en désespérés, connaissant la férocité des Khorazmiens et les barbaries qu'ils commettaient en tous lieux (1). D'ailleurs Aschraf était allé à Damas faire ses soumissions à son frère Moazzam, et avait obtenu, par ses instances, que Moazzam envoyât prier Djélal-ud-din de lever le siége de Khelatt (2). Toutefois Djélal-ud-din resta devant cette ville jusqu'à ce que le froid et la neige l'eussent forcé à décamper. Sa présence était nécessaire dans l'Azerbaïdjan, investie par une horde de Turcmans, nommés *Ivanïyens*, qui pillaient les habitants et dépouillaient les caravanes. Faisant une marche rapide, il les atteignit à l'improviste et leur coupa la retraite vers leurs montagnes inaccessibles. Ces Turcmans furent entourés et passés au fil de l'épée. Leurs familles et leur riche butin tombèrent au pou-

23 z. h. / 15 déc.

(1) Ibn-ul-Ethir.

(2) Novaïri.

voir du vainqueur, qui après cette expédition se rendit à Tébriz.

624/1227. Les Khorazmiens ayant évacué Tiflis pour prendre des quartiers d'hiver, les garnisons géorgiennes de Carss, d'Ani et d'autres places fortes se réunirent et marchèrent à Tiflis, où elles firent main-basse sur les Musulmans qui l'habitaient; puis ne croyant pas pouvoir défendre la ville contre Djélal-ud-din, ils la brûlèrent.

Les Ismaïliyens venaient d'assassiner l'un des généraux du sultan, qui avait reçu en fief la ville et le territoire de Gandja. Pour venger ce meurtre, Djélal-ud-din entra dans le pays de ces dangereux sectaires, et le mit à feu et à sang.

Apprenant alors qu'un corps de troupes mongoles s'était avancé jusqu'à Damégan, il marcha à sa rencontre, le battit et le poursuivit, pendant plusieurs jours, l'épée dans les reins.

Tandis que Djélal était occupé de ce côté, le chambellan Houssam-ud-din Ali, comman-
schab./juill. dant de Khelatt pour Aschraf entra dans l'Azerbaïdjan. Il était appelé par les habitants de cette province, rebutés du caractère bizarre de Djélal-un-din, épuisés par la rapacité de ses troupes. La femme même du sultan,

l'ancienne épouse d'Euzbec, qui était habituée à dominer sous le règne de ce prince inepte, mécontente des procédés du sultan et regrettant le passé, fut la première à inviter, de concert avec les habitants de Khouï, le général Houssam-ud-din à venir prendre possession de l'Azerbaïdjan. Il occupa les villes de Khouï, de Merend, de Nakhtchouvan, ainsi que plusieurs forts, et retourna à Khelatt, accompagné de la femme de Djélal-ud-din (1).

Le sultan était obligé de faire face à un ennemi plus dangereux. Les Mongols se montraient en force sur la frontière de l'Irac. Pour les observer, il avait détaché vers Raï et Damégan un corps de quatre mille hommes de cavalerie. Poussées par les Mongols, ces troupes se retirèrent sur Ispahan, où Djélal-ud-din avait établi son quartier-général. Elles furent suivies par l'ennemi, qui vint poser son camp à la distance d'une journée à l'est de cette ville (2). L'armée mongole était composée de cinq divisions, commandées par les généraux Tadjï, Bacou, Assatogan, Taïmaz et Taïnal (3). Les astrologues ayant conseillé au

625.
—
1228.

(1) Ibn-ul-Ethir.

(2) Nessaouï.

(3) Raschid.

sultan de ne pas livrer bataille avant le quatrième jour, il se montra docile à leur avis. Ce prince montrait une assurance propre à inspirer du courage à ses sujets. A la première nouvelle de l'approche des Mongols, ses généraux alarmés s'étant rendu à son palais, il les reçut debout dans la cour et les entretint long-temps d'objets étrangers à cette invasion, pour leur faire voir qu'elle ne lui causait nulle inquiétude; ensuite il les fit asseoir, et tint conseil avec eux sur l'ordre de bataille. Avant de les congédier, il leur fit jurer qu'ils ne tourneraient pas le dos à l'ennemi, qu'ils ne préféreraient pas la vie à une mort glorieuse; il prêta le même serment, et fixa le jour du combat. Les deux premiers magistrats d'Ispahan, le Cadi et le Reïs, reçurent l'ordre de passer en revue les habitants armés.

Cependant les Mongols, voyant que Djélal-ud-din ne sortait pas de la ville, crurent qu'il n'osait pas se montrer en rase campagne, et se disposèrent à mettre le siége devant Ispahan. Pour se procurer des vivres, ils détachèrent deux mille cavaliers vers les monts du pays de Lour. Le sultan les fit suivre par trois mille hommes, qui, s'étant saisi des défilés, leur coupèrent la re-

traite, et ramenèrent quatre cents prisonniers. Djélal fit livrer une partie de ces captifs à la populace, qui les massacra dans les rues d'Ispahan; il trancha la tète aux autres, de sa propre main, dans la cour de son palais; leurs cadavres furent livrés aux chiens et aux vautours.

22 ram. 625. / 26 août. 1227.

Le jour fixé pour le combat, Djélal, tandis qu'il rangeait son armée, fut tout à coup abandonné par Ghiath, qui, le cœur ulcéré d'une mortification que son frère venait de lui faire subir, saisit ce moment pour le quiter avec ses troupes, entraînant aussi la défection d'un corps qui était sous les ordres du général Djihan Pehluvan Iltchi. Le sultan ne parut pas faire attention à leur départ, et même lorsqu'il eut vu les Mongols rangés en bataille, suivant leur tactique, par divisions, sur plusieurs lignes, il crut ses troupes plus que suffisantes pour vaincre un pareil ennemi, et ordonna aux milices d'Ispahan de rentrer dans la ville. Les deux ailes de l'armée du sultan étaient éloignées l'une de l'autre. Vers le soir son aile droite chargea la gauche de l'ennemi, l'enfonça et la poursuivit jusqu'à Caschan. Le soleil était près de son déclin; Djélal, content du succès de cette journée, se re-

posait au bord d'un ravin sur le champ de bataille, lorsque Ilan Bougou, l'un de ses officiers, l'aborda et lui dit d'un ton animé: « Nous avons long-temps demandé au ciel « une journée comme celle-ci pour assouvir « notre vengeance sur ces réprouvés, et « lorsqu'il nous l'accorde, nous ne profitons « pas de ses bienfaits. L'ennemi se retirera, « dans la nuit, l'espace de deux journées de « chemin, et nous nous répentirons trop tard « de l'avoir laissé échapper. N'achèverons « nous pas notre victoire ? » Frappé de ces paroles, le sultan remonte à cheval; mais il avait à peine franchi le ravin, qu'un corps d'élite mongol, masqué par une hauteur, se précipite sur l'aile gauche et la culbute sur le centre. Les généraux de l'aile gauche, fidèles à leur serment, périrent les armes à la main, trois seuls exceptés. Le sultan restait au centre, qui était en désordre, environné de toutes parts et n'ayant plus auprès de lui que quatorze de ses gardes. Il tua de sa main son porte-étendard qui fuyait, et se fit jour à travers l'ennemi. Les fuyards du centre et de l'aile gauche se dispersèrent; les uns se réfugièrent dans le Fars; les autres, dans le Kerman; une partie, dans l'Azerbaïdjan. Ceux qui avaient

perdu leurs chevaux rentrèrent à Ispahan.

L'aile droite revint de Caschan au bout de deux jours, croyant trouver devant Ispahan les autres corps de l'armée également victorieux. Lorsqu'elle apprit leur défaite, les troupes qui la composaient se debandèrent (1).

Les Mongols qui, malgré leur victoire, avaient essuyé une perte plus considérable que celle des Musulmans, ne firent que se montrer aux portes d'Ispahan, et se retirèrent avec tant de précipitation qu'ils arrivèrent en trois jours à Raï (2), d'où ils se dirigèrent sur Nischabour. Dans cette marche rétrograde ils perdirent beaucoup des leurs, enlevés ou tués, et ils repassèrent le Djihoun en petit nombre.

Pendant huit jours on ignora ce qu'était devenu Djélal-ud-din. On alla le chercher parmi les morts sur le champ de bataille. On crut qu'il était tombé entre les mains de l'ennemi. Déjà l'on parlait à Ispahan d'élire un autre souverain et la populace voulait enlever les femmes et les bagages des Khorazmiens. Le Cadi parvint à persuader aux ha-

(1) Nessaouï.

(2) Djouvéini.

bitants de cette cité d'attendre des nouvelles du sultan jusqu'à la fête de Beïram, qui devait être célébrée dans peu de jours; car la bataille avait été livrée le 22 du mois de Ramazan. Ce magistrat convint avec les Grands qui se trouvaient dans la ville, que si le sultan n'avait pas reparu le jour de la fête, à l'heure de la prière, ils placeraient sur le trône l'Atabey Togan Taïssi, qui, par ses vertus, était le plus digne du rang suprême. Malade le jour de la bataille, il n'avait pu sortir de la ville (1).

Au moment où le peuple d'Ispahan se rendait, le jour de la fête, à la place de l'Oratoire, le sultan qui, après la bataille, craignant d'être assiégé dans Ispahan, s'il y rentrait, avait pris la route du Louristan, arrive et assiste à la prière, causant par sa présence une joie universelle. Il s'arrêta quelques jours dans la ville pour y attendre le retour des fuyards et récompensa les généraux de l'aile droite, en conférant le titre de Khan à ceux qui étaient Mélik (2). Il promut à ces grades élevés de simple soldats, qui s'étaient distin-

(1) Nessaouï.
(2) Nessaouï.

gués dans la bataille; mais aussi plusieurs généraux furent, en punition de leur mauvaise conduite, promenés dans toute la ville, la tête couverte d'un voile de femme (1).

Ghiath s'était retiré dans le Khouzistan, et cherchait à s'assurer de la protection du Kaliphe pour recouvrer ses États. L'animosité qui existait entre les deux frères avait été reveillée à l'occasion d'un meurtre commis par Ghiath. Mohammed fils de Kharmil, issu d'une famille illustre parmi les Gours, était en grande faveur auprès du sultan, qui charmé de la grace de ses manières et des agréments de sa conversation, l'admettait à toutes ses parties de plaisir. Peu de jours avant la bataille, ce Mohammed prit à son service plusieurs gardes du corps de Ghiath, qui l'avaient quité parce qu'ils ne recevaient point leur solde. Un soir qu'ils se trouvaient ensemble à un banquet chez le sultan, Ghiath, la tête échauffée par la boisson, apostrophant Ibn-Kharmil, lui demanda s'il ne lui renverrait pas ses gardes. « Ces gens là, « répondit Mohammed, servent ceux qui les « nourrissent et ne savent pas endurer la

(1) Raschid.

« faim. » A ces mots Ghiath fut outré de colère, et le sultan, qui s'en apperçut, ordonna à son favori de sortir, lui disant qu'il était ivre. Mohammed obéit; mais peu d'instants après, Ghiath le suivit, pénétra dans sa maison et lui donna un coup de poignard, dont Mohammed mourut au bout de quelques jours. Le sultan ressentit un vif chagrin de la perte de son favori; dans sa douleur il fit dire à Ghiath : « Tu m'avais juré d'être l'ami de « mes amis, l'ennemi de mes ennemis, et tu « as tué injustement le plus fidèle, le plus « chéri de mes amis. Tu as violé notre pacte « et ton serment; je n'ai plus d'obligations « envers toi. Je laisse aux lois à te juger, « si le frère de ta victime requiert la peine « du talion; » et le sultan ordonna que le convoi funèbre d'Ibn-Kharmil passât deux fois devant la porte de son assassin.

Ulcéré de cet affront public, Ghiath s'en vengea le jour de la bataille. Du Khouzistan, où il s'était retiré, il envoya son vézir annoncer à la cour de Bagdad qu'il avait quité son frère; il rappela les preuves d'amitié que pendant son règne il avait données au Khaliphe, et cita, en parallèle, la conduite de Djélal-ud-din, qui avait mis à feu et à sang le territoire de Bagdad. Il

demandait l'assistance du pontife pour recouvrer ses États, promettant une entière soumission à l'autorité kaliphale. Cet ambassadeur fut reçu avec distinction et rapporta de Bagdad un subside de trente mille dinars; mais après la retraite des Mongols, Ghiath ne se crût plus en sûreté contre son frère dans le Khouzistan (1).

Cependant Djélal, après avoir envoyé d'Ispahan un corps de troupes qui suivit les traces des Mongols jusqu'au Djihoun, se rendit à Tébriz. Il jouait au mail sur la grande place de cette ville, lorsqu'on vint lui annoncer que son frère se dirigeait vers Ispahan. Il jette aussitòt le mail qu'il tenait à la main, et part pour cette ville. Apprenant en route que son frère voulait passer dans le pays des Ismaïliyens, il change de direction pour le suivre, et envoye sommer le prince des Ismaïliyens de lui livrer Ghiath, qui s'était réfugié dans la forteresse d'Alamout. « Votre frère, lui « répond ce chef, est venu chercher un asyle « auprès de nous; il est sultan, fils de sultan; « nous ne saurions le livrer; mais nous le re« tiendrons chez nous, et il ne pourra vous

(1) Nessaouï.

« rien prendre de vos domaines; nous en « sommes garants. S'il vient à commettre « quelque hostilité sur votre territoire, vous « serez le maître de traiter notre pays comme « il vous plaira. » Le sultan parut satisfait de ces promesses, qui furent données sous la foi du serment (1). De son côté, Djélal-ud-din jura l'oubli du passé, et fit partir deux de ses officiers pour accompagner Ghiath à sa cour; mais ce prince, qui avait lui-même provoqué un acte d'intercession du prince ismaïliyen en sa faveur, au lieu de se rendre auprès de son frère, alla chercher un asyle dans le Kerman (2). Peu de jours après son arrivée, Borac lui témoigna le désir d'épouser sa mère Beglou Aï, qui l'avait accompagné. Ils étaient l'un et l'autre au pouvoir de ce gouverneur et leur refus eut été inutile; cependant la princesse ne céda à sa demande qu'après une longue résistance. Conduits à Kevaschir, capitale du Kerman, ils y étaient à peine que deux parents de Borac proposèrent à Ghiath d'assassiner ce gouverneur perfide, et de le reconnaître pour leur maître.

---

(1) Ibn-ul-Ethir.

(2) Nessaoui.

Il rejeta cette offre; mais Borac en fut instruit et après avoir arraché par la torture l'aveu des deux coupables, il les fit mettre en pièces sous les yeux de Ghiath. Ce prince fut lui-même enfermé dans la citadelle, où il ne tarda pas à être étranglé avec une corde d'arc. Sa mère, qui était accourue à ses cris, éprouva le même sort. On fit ensuite main-basse sur les cinq cents hommes qui les avaient accompagnés (1).

Cependant l'inquiétude que causait l'ambition turbulente de Djélal, avait déterminé plusieurs peuples du Caucase à se liguer contre lui avec les Géorgiens. Il s'était rassemblé, au nord de l'Arran, une armée de quarante mille hommes, composée de Géorgiens, Arméniens, Alans, Sérirs, Lesguis, Kiptchakes, Soussans, Abkhazes et Djanites. Le sultan marcha contre eux et posa son camp à Mendour. Comme ses forces étaient très-inférieures à celles des confédérés, son vézir Schéréf-ul-Mulk proposa, dans un conseil de guerre, de se borner pendant quelque temps, à leur couper les vivres, afin de les combattre avec plus d'avantage, lorsqu'ils souffriraient de la disette. Cet avis déplut tellement à Djélal, que

(1) Raschid.

saisissant une écritoire, il en frappa la tête du ministre, et s'écria : « Ce n'est qu'un vil « troupeau de moutons; est-ce que le lion « s'inquiète du nombre de ces faibles ani-« maux? » Puis il imposa au vézir, pour le punir de son conseil, une amende de cinquante mille dinars.

Le lendemain, les deux armées se trouvant en présence, Djélal, pour encourager ses troupes, leur distribua ses trésors et les chevaux de ses haras. Du sommet d'une colline, il découvrit, à l'aile droite, les Kiptchacs, au nombre d'environ vingt mille hommes. Il leur envoya un de ses officiers, avec du pain et du sel, pour leur rappeler qu'il avait sauvé la vie, par son intercession, à nombre des leurs, prisonniers de son père, leur demandant si, pour prix de ce service, ils tireraient le sabre contre lui. Ce message produisit tout l'effet qu'il pouvait désirer; les Kiptchacs se retirèrent. Voyant alors avancer les Géorgiens, il fit dire à leur général Ivané, qu'ils devaient être fatigués de leur marche; que s'ils voulaient se reposer pendant ce jour, les jeunes gens, de part et d'autre, pourraient s'amuser à essayer leurs forces et leur adresse, à la vue des deux armées. Cette proposition fut acceptée.

Un des plus vaillants guerriers de la Géorgie se présente dans l'arène; le sultan court à lui et d'un coup de lance le perce d'outre en outre. Il fait mordre la poussière à trois fils de ce brave, qui s'avancent successivement pour le venger; alors paraît un cinquième champion d'une taille gigantesque; le cheval du sultan était épuisé de fatigue; ce prince aurait succombé sans son adresse à parer les coups de son adversaire; enfin, au moment où le Géorgien, renouvellant ses efforts, se précipite sur lui, la lance en arrêt, Djélal saute lestement à terre, le désarme et lui ôte la vie. Après cette dernière victoire, il donne avec son fouet le signal de l'attaque, et ses troupes, malgré la trêve, chargent les Géorgiens, qui prennent la fuite.

Délivré de ces ennemis, le sultan alla pour la seconde fois entreprendre le siége de Khelatt. Il le continua pendant tout l'hiver, quoiqu'il fut forcé, par la rigueur du froid et l'abondance de la neige, à mettre une grande partie de ses troupes en cantonnement dans les villages voisins. Il reçut dans son camp le prince d'Arzen-ur-Roum, Rokn-ud-din Djihanschah, de la branche des Seldjoukides du Roum, qui, ayant eu des démêlés avec Djélal, venait, pour les faire oublier, lui rendre

Schew. 626.
juil. 1229.

hommage, et lui offrir des présents de la valeur de dix mille dinars. Le sultan lui fit l'accueil le plus distingué, et en le congédiant, lui ordonna de lui envoyer des instruments de siége. Ce prince fit transporter au camp khorazmien une grande catapulte, des boucliers, des traits et d'autres armes (1). Les princes d'Amid et de Mardin offrirent, par des ambassadeurs, leurs soumissions au sultan. Il exigea qu'ils fissent réciter la prière publique en son nom. Il reçut aussi une ambassade de la cour de Bagdad. Le Khaliphe Nassir était mort en 1225, dans la quarante-sixième année de son règne, le plus long que présente la dynastie des Abbassides, peu après la défaite de son général Couschtimour; son fils et successeur Zhahir n'avait occupé que neuf mois le trône pontifical, et Mostanssir, fils de ce dernier, envoyait un ambassadeur à Djélal pour lui faire deux demandes: la première, que le sultan n'exerçât aucun droit de suzeraineté sur les princes de Moussoul, d'Erbil, d'Abouyé et du Djebal, feudataires du souverain pontife; la seconde, qu'il rétablit le nom du Khaliphe

(1) Novaïri.

dans les prières publiques en Perse. Son père Mohammed l'en avait fait ôter, lorsqu'il marchait contre Bagdad, et Djélal n'avait pas songé à faire revivre cette pratique, qui constatait la suprématie du vicaire de Mahomet. Le sultan accorda sur-le-champ ces deux demandes, et ordonna qu'il fut prié, dans tous ses États, pour *l'Imam Abou-Djafer-Al Manssour, Al Mostanssir-billahi, chef des Croyants.* Il fit accompagner cet ambassadeur, à son départ, d'un de ses chambellans, qui revint avec deux officiers du Khaliphe, chargés de lui apporter la robe d'investiture de la Perse, et de magnifiques présents pour lui et pour les Grands de sa cour. Djélal, à qui le Khaliphe ne donnait que le titre de *Khacan*, demandait avec instance celui de *Sultan.* La cour de Bagdad n'y pouvait consentir; elle n'avait accordé ce titre à aucun souverain; mais en lui donnant l'investiture, elle conféra à Djélal celui de *Schahinschah*, et dès-lors, ce prince se qualifia, dans ses lettres de *serviteur du Khaliphe*, l'appelant *son seigneur et maître.*

Pendant le siége de Khelatt, Djélal donna l'ordre de bâtir dans Ispahan un collège et une magnifique chapelle sépulchrale à coupole, pour y placer le cercueil de son père,

qui, en attendant la construction de ces édifices, devait être déposé dans le château fort d'Erdehan, situé sur le mont Doumavend, à trois journées au nord de Raï. Il écrivit à sa tante, Schah Khatoun, veuve d'Ardschir, prince du Mazendéran, pour la prier d'accompagner elle-même, avec les seigneurs et les prélats de la province, le corps du *grand Sultan* jusqu'à cette place forte. Mohammed de Nessa, chancelier de Djélal, chargé de dresser cette lettre, rapporte, dans la vie de ce prince, qu'il obéit avec répugnance, persuadé que les restes mortels du sultan Mohammed, ensevelis dans l'île de la Mer Caspienne où il avait rendu le dernier soupir, y étaient plus en sûreté qu'à Erdehan, contre la barbarie des Tatars, qui livraient aux flammes les ossements des rois, partout où ils en trouvaient, croyant qu'ils étaient tous de la dynastie Khorazmienne; ainsi, par exemple, dans la ville de Ghazna ils avaient exhumé et brûlé ceux de Mahmoud, fils de Sebuktekin, quoique ce prince fut mort depuis deux siècles. « L'événement, ajoute le même « auteur, ne tarda pas à justifier mes crain-« tes ; après la mort du sultan Djélal-ud-« din, les Tatars prirent le château d'Erde-« han, et envoyèrent le corps de Moham-

« med au Khacan, qui le fit brûler (1). »

Avant d'entreprendre le siége de Khelatt, Djélal avait envoyé, de Méragha, un ambassadeur au sultan Seldjoucide Alaï-ed-din Keï-Coubad, souverain du Roum ou de l'Asie mineure, avec une lettre où il témoignait le désir d'établir des relations amicales avec ce prince, et lui représentait même la nécessité de contracter ensemble une étroite union, puisqu'ils étaient, l'un à l'occident, l'autre à l'orient, les deux boulevards qui protégeaient le peuple de Mahomet contre la fureur des infidèles. Alaï-ed-din répondit à ces sentiments, et il fut convenu que, pour resserrer leurs nouveaux liens, Djélal donnerait une de ses filles en mariage à Key-Khossrou, fils du sultan de Roum (2).

djem.-2. 626. — mai 1229.

Deux ambassadeurs de Keï-Coubad apportèrent à Djélal-ud-din, devant Khelatt, les protestations d'amitié de leur souverain. On les força de remettre les présents dont ils étaient chargés de la même manière que les sujets font leurs offrandes. Ils demandèrent la fille de Djélal pour le fils de Keï-Coubad; on

(1) Nessaouï.

(2) *Histoire des Seldjoucides de Roum*, ms. turc de la bibl. roy. à Paris.

la leur refusa. Ils se plaignirent des actes d'hostilité commis contre leur maître par son cousin et vassal, le seigneur d'Erzen-ur-Roum, et demandèrent que le sultan leur livrât la personne de ce prince, et consentit à ce que Keï-Coubad prît possession de son territoire. Irrité de cette demande, Djélal leur répondit avec véhémence : « Djihanschah, quoique j'aie « à m'en plaindre, est venu à ma cour et s'y « trouve sous la garantie des lois de l'hospi- « talité; il serait indigne de moi de le livrer « à ses ennemis. » Le mécontentement de ces ambassadeurs fut encore augmenté par la grossière insolence du vézir Schéréf-ul-Mulk. L'historien de Djélal-ud-din raconte, qu'entrant un jour chez ce ministre, où se trouvaient les ambassadeurs du Roum, il entendit qu'il les brusquait par des paroles inciviles et des fanfaronnades. « Si le sultan me le permettait, « leur dit-il, entre autres choses, j'entrerais « dans votre pays, avec mes seules troupes, « et j'en ferais la conquête. » — « Lorsqu'ils « furent sortis, ajoute Mohammed de Nessa, « je demandai au vézir pourquoi il les avait « ainsi maltraités, quand leur maître nous « témoignait de l'amitié ? Il répondit : *Tous* « *les présents qu'ils ont apportés ne valent pas* « *ensemble deux mille dinars!* »

Les deux ambassadeurs s'en retournèrent, peu satisfaits de leur mission, accompagnés de trois envoyés de Djélal-ud-din, qu'ils devancèrent, lorsqu'ils furent arrivés sur le territoire du Roum, pour aller informer leur maître du mauvais accueil fait à ses offres d'amitié et de services. Sur ce rapport, Keï-Coubad résolut d'embrasser le parti d'Aschraf, et lui députa l'un de ces deux ambassadeurs pour lui offrir son alliance.

Au bout de six mois de siége, la ville de Khelatt fut prise d'assaut. Le sultan voulait la préserver des horreurs du sac; mais ses généraux vinrent lui représenter que les troupes avaient perdu, pendant un long siége, beaucoup de chevaux et de bétail; que s'il leur défendait le pillage, elles ne seraient pas en état de faire une nouvelle campagne; qu'elles pourraient même déserter leurs drapeaux. Ils insistèrent tant, que Djélal se vit obligé d'y consentir (1). Khelatt fut donc livrée au pillage pendant trois jours, et un grand nombre de ses habitants moururent dans les tourments qu'on leur fit subir, pour les forcer à livrer leurs effets précieux. La population de Khe-

28 dj.-1 627. — 2 avr. 1230.

(1) Nessaoui.

latt était d'ailleurs fort réduite par l'émigration et la famine. Les femmes et les enfants furent traînés en captivité (1). Gourdjiyet, (la géorgienne), épouse du prince Aschraf, se trouvait dans Khelatt, et devint la captive du sultan, qui la même nuit jouit de ses droits. Elle était fille du prince géorgien Ivani, et avait épousé, en premières noces, Avhad, frère d'Aschraf. Deux jeunes frères de ce prince, Ya'coub et Abbas tombèrent également au pouvoir du vainqueur. Le sultan fit réparer les brêches faites aux murailles par ses catapultes, et distribua à ses généraux les terres du canton de Khelatt (2).

Djélal se disposait à attaquer la ville de Manazguerd, lorsque le prince d'Erzen-ur-Roum, qui, pendant le siége de Khelatt, lui avait fourni, de son pays, des vivres et des fourrages, et par là s'était attiré le ressentiment d'Aschraf, vint l'informer d'une alliance faite contre lui entre ce prince et le sultan de Roum, et lui conseilla de les prévenir en les attaquant avant la jonction de leurs forces. Après la mort de Moazzam, Aschraf

(1) Ibn-ul-Ethir. — Novaïri.

(2) Novaïri.

avait reçu de son frère Kamil, sultan d'Égypte, la principauté de Damas, et lui avait cédé, en échange, ses domaines de Harran, Roha, Suroudj, Rees-aïn, Racca et Djéméléin (1). A la nouvelle de la prise de Khelatt et de la captivité de sa femme, Aschraf accourut auprès de son frère Kamil, qui était à Racca, et fut joint, dans le même temps, par l'ambassadeur du sultan de Roum, chargé de lui proposer une alliance contre Djélal. Aschraf consulta son frère, qui lui conseilla d'accepter; mais Kamil lui-même retourna précipitamment en Égypte, sur l'avis que son fils Salih, qu'il y avait laissé, méditait de le détrôner. Aschraf partit avec sept cents cavaliers pour Harran, d'où il fit demander les contingents des princes d'Alep, de Moussoul et de la Mésopotamie. Lorsque ces troupes furent arrivées, il alla a leur tête joindre le sultan Keï-Coubad (2) à Sivas,

(1) Moazzam étant mort le 1er de zoulhadjét 624 (13 nov. 1227), avait eu pour successeur son fils Nassir; mais, en 626, le sultan Kamil s'empara de Damas, donna cette principauté à son frère Aschraf, et céda, en indemnité, au jeune Nassir la principauté de Carac, Schoubec, Goureïn et Balca.

(2) Novaïri.

d'où ils marchèrent ensemble sur Khelatt.

Djélal s'était décidé, d'après l'avis du prince d'Erzen-ur-Roum, à s'avancer jusqu'à Khartpert, pour fondre sur la première des deux armées qui se mettrait en mouvement. Aussitôt furent expédiés des *Tchaouschs* et des *Pehluwans* ou hérauts d'armes, avec des flêches rouges, qui étaient, chez les Khorazmiens, le signal du ralliement, pour faire revenir plusieurs chefs militaires déjà rentrés dans leurs cantonnements. Djélal alla les attendre à Khartpert; il y tomba malade, et fut en si grand danger, que ses généraux, le croyant sans espoir, se tenaient prêts à partir, dès qu'il aurait expiré, pour aller chacun s'emparer d'une province. Toutefois Djélal se rétablit; mais dans l'intervalle les deux armées ennemies avaient opéré leur jonction. Djélal n'avait que peu de monde; il n'avait pas eu la prévoyance de rappeler les troupes de l'Arran, de l'Azerbaïdjan, de l'Irac et du Mazendéran, depuis peu congédiées. Celles de son vézir étaient devant Manazguerd; un autre corps assiégeait Berkéri (1). Néanmoins il marcha en avant et

(1) Nessaouï.

rencontra l'armée ennemie dans le district d'Erzendjan. Les forces de Keï-Coubad se composaient d'environ vingt mille cavaliers; le prince de Syrie n'en avait que cinq mille; mais c'étaient des troupes d'élite. Djélal fut battu et perdit une grande partie des siens. Au nombre des prisonniers se trouva le prince d'Erzen-ur-Roum, qui avait promis à Djélal de le mettre en possession d'une partie des domaines de Keï-Coubad, et qui maintenant se voyait obligé de livrer à son cousin, sa résidence, ses places fortes, ses trésors (1). Le vainqueur fit trancher la tête aux officiers khorazmiens prisonniers.

Djélal dirigea sa fuite vers Manazguerd, prit avec lui les troupes qui assiégeaient cette place et se porta sur Khelatt, d'où il enleva tout ce qu'on put emporter des richesses et des magasins qui y étaient enfermés; le reste fut brûlé (2). Il emmena les princes Ya'coub et Abbas, ainsi que la Géorgienne (3), et passa dans l'Azerbaïdjan, laissant son vézir avec ses troupes dans le

(1) Ibn-ul-Ethir.
(2) Nessaouï.
(3) Novairi.

canton de Sekman-Abad, pour observer les mouvements de l'ennemi. Il s'arrêta lui-même près de la ville de Khouï. Ses généraux l'avaient abandonné.

Au lieu de voir arriver l'ennemi, le vézir Schéréf-ul-Mulk reçut un message du prince Aschraf, qui ayant pris congé du sultan Keï-Coubad, s'était rendu à Khelatt, ville qu'il trouva ruinée et déserte. « Votre maître, lui « mandait-il, est le sultan des Musulmans et « leur rempart contre les Mongols. Nous « n'ignorons pas combien la mort de son « père a été funeste à l'Islamisme. Nous sa- « vons que l'affaiblissement du sultan serait « fatal à la religion; que ses pertes retom- « bent sur tous les Musulmans. Et vous qui « avez une expérience consommée, pourquoi « ne lui inspireriez-vous pas des sentiments « pacifiques? Je garantis au sultan une ami- « tié sincère et de puissants secours, de la « part de Keï-Coubad, et de mon frère, le « roi d'Égypte. » Cette ouverture, accueillie de Djélal, fut suivie de négociations entre les deux princes qui étaient, l'un à Khouï, l'autre à Khelatt. Ils firent la paix. Le sultan promit, par serment, de ne plus rien entreprendre contre Khelatt; mais il refusa absolument, malgré tous les efforts des né-

gociateurs syriens, de prendre aucun engagement pacifique à l'égard du sultan de Roum. Il ne pouvait lui pardonner d'avoir quité son alliance pour celle d'Aschraf, et il n'apprit que trop tard ce que son vézir avait dit d'offensant aux ambassadeurs de ce prince; ce ne fut qu'après avoir reçu des avis successifs de l'arrivée d'une armée mongole dans l'Irac, qu'il consentit de jurer également à Keï-Coubad, qu'il respecterait son territoire (1).

Cette armée mongole, d'environ trente mille hommes, tirés des différents corps de troupes soumis à l'empereur Ogotaï, arrivait de Tartarie, sous les ordres du Noyan Tchormagoun, que ce Khacan avait chargé, dès son avénement au trône, d'achever la conquête de la Perse et de s'y établir avec ses Mongols (2). Tchormagoun, qui voulait avant tout détruire Djélal-ud-din, traversa le Khorassan avec rapidité, quoique cette vaste province ne fut pas soumise; il s'avança par la route d'Esféraïn et de Raï. Le sultan qui, de Khouï s'était rendu à Tébriz, se flattait

(1) Nessaoui.

(2) Djouvéini. — Raschid.

de l'espoir que les Mongols hiverneraient dans l'Irac. Il avait besoin de ce délai pour rétablir ses forces.

Djélal avait envoyé un de ses *Pehluvans* en Irac, à la découverte des Tatares. Cet officier rencontra entre Zendjan et Ebher une avant-garde ennemie; il avait avec lui quatorze hommes; il fut le seul qui pût se sauver, et revint à Tébriz donner l'alarme. Le sultan partit de cette ville pour le Moucan, canton de l'Arran, au bord de la Mer Caspienne, où il voulait rassembler ses troupes, qui avaient pris des quartiers d'hiver dans cette province et dans le Schirvan. Il n'eut pas le temps de pourvoir à la sûreté de son harem, en le faisant conduire dans une place forte; il le laissa à Tébriz. Deux officiers supérieurs, les commandants du Khorassan et du Mazendéran, furent détachés en avant pour observer l'ennemi, avec ordre de placer des chevaux de relais à Ardebil et à Firouz-Abad. En attendant l'arrivée de ses troupes, aux cantonnements desquelles il avait expédié ses hérauts d'armes avec les flèches rouges, Djélal, qui n'avait auprès de lui que mille hommes de sa garde, s'amusait, le jour, à chasser, et le soir, selon sa coutume, à boire avec ses courtisans. Une nuit, il fut

surpris par les Mongols, près du fort de Schirkébout, situé sur une hauteur dans le Moucan, tandis que les deux officiers d'avant-garde, sur la vigilance desquels il s'était reposé, restaient tranquilement à leur poste; il put à peine échaper à ses ennemis, en fuyant vers l'Aras. Les Mongols crurent qu'il avait passé ce fleuve et pris la direction de Gandja; mais Djélal s'était détourné vers l'Azerbaïdjan. Il s'arrêta dans la plaine de Mahan qui abonde en gibier, et chargea le prince Ya'coub, son prisonnier, qu'il avait emmené de Tébriz, d'aller exposer à son frère le prince Aschraf, la nécessité de joindre ses forces à celles du sultan, pour repousser un ennemi qui n'en voulait pas seulement à Djélal-ud-din et à ses États, mais qui aspirait à dévaster le reste des pays mahométans. Il le fit conduire auprès de Schéréf-ul-Mulk, mandant à ce vézir de faire partir avec lui un ambassadeur, qu'il munirait des instructions nécessaires. Schéréf-ul-Mulk envoya son propre vézir; mais il lui donna des ordres entièrement opposés aux intentions du sultan; car ce ministre était devenu infidèle à son maître.

Schéréf-ul-Mulk avait fait conduire dans l'Arran le Harem du sultan et son trésor,

abandonnés par ce prince dans Tébriz, lors de sa retraite précipitée. Le vézir déposa la famille du sultan dans le château fort de Sind-Sourakh, et mit en sûreté ses trésors dans plusieurs autres châteaux qui appartenaient au chef des Turcmans de l'Arran. Ensuite, il se jeta lui-même dans le fort de Khizan, et y arbora l'étendard de la révolte. Il en voulait au sultan de ce que ce prince, pour tarir la source de ses excessives prodigalités, l'avait empêché, depuis deux ans, de disposer à son gré des deniers du fisc. Croyant Djélal-ud-din perdu, lorsque, surpris dans le Mocan, ce prince fut obligé de prendre la fuite, et ne songeant plus qu'à ses propres intérêts, il avait écrit au sultan de Roum et au prince de Syrie, pour leur proposer, s'ils voulaient lui laisser la possession de l'Arran et de l'Azerbaïdjan, de leur rendre hommage pour ces deux pays, et de faire réciter la prière publique en leur nom. Dans ces lettres il qualifiait Djélal-ud-din de *Tyran déchu.* Plusieurs de ces missives et d'autres qu'il avait adressées à des gouverneurs de province pour corrompre leur fidélité, tombèrent entre les mains du sultan. Ce prince sut que le vézir arrêtait les officiers khorazmiens qui passaient dans le voisinage de son château, et qu'il leur extor-

quait par des tortures tout ce qu'ils possédaient. Il apprit que Schéréf-ul-Mulk avait envoyé au chef des Turcmans l'ordre de ne remettre à personne la famille et les trésors du sultan, pas même à Djélal-ud-din s'il se présentait, et que dans cette lettre il le désignait encore sous le nom de *Tyran déchu.* Djélal, convaincu de sa trahison, fit expédier dans toutes les provinces l'ordre de ne plus reconnaître son autorité (1).

Ce prince était demeuré tout l'hiver dans la plaine de Mahan. Vers la fin de cette saison, sur l'avis que les Mongols étaient partis d'Odjan, pour le chercher, il passa dans l'Arran; lorsqu'il fut près du château de Schéréf-ul-Mulk, il le manda, feignant d'ignorer tous ses actes de trahison. Schéréf-ul-Mulk se présenta, le linceul autour du cou; Djélal lui 628/1231.

---

(1) « Tels sont, dit Novaïri, les motifs de la disgrace « de ce vézir, rapportés par Schihab-ud-din el Monschi « (le secrétaire), c'est-à-dire, Nessaouï; mais selon d'au- « tres auteurs, Schéréf-ul-Mulk se détacha du sultan, à « cause de ses nombreux actes d'extravagance, qui lui « aliénèrent en même temps ses généraux, lesquels s'uni- « rent avec le vézir; » et Novaïri cite sa conduite après la mort d'un esclave favori, dont il sera fait mention plus bas.

offrit une coupe de vin, contre l'usage des sultans khorazmiens, qui n'admettaient jamais les vézirs à leurs banquets. Schéréf-ul-Mulk se crut au comble de la faveur; il ne tarda pas à être désabusé. Quoiqu'il suivit le sultan, qui continua sa route vers l'Arran, il n'eut plus de part aux affaires.

Le mauvais état de la fortune de Djélal fit éclore les dispositions secrètes des esprits dans les deux provinces nouvellement conquises. A Tébriz la populace, excitée par ceux mêmes qui y commandaient au nom du sultan, fut sur le point de massacrer, pour s'en faire un mérite auprès des Mongols, tout ce qui s'y trouvait de Khorazmiens. Des révoltes éclatèrent dans plusieurs endroits de l'Arran et de l'Azerbaïdjan. On tuait les gens du sultan et l'on portait leurs têtes à l'ennemi.

Djélal, voulant envoyer quelqu'un dans l'Arran pour faire marcher les troupes cantonnées dans cette province, dit à son chancelier, qu'il avait besoin pour cette mission, d'une personne qui put inspirer de la confiance aux Turcmans, et ne fut pas avide de leurs biens; « mais, ajouta-t-il, je ne puis « me fier pour cela à aucun des Turcs qui « sont auprès de moi. » Il revint plusieurs fois sur ce sujet, et Mohammed de Nessa,

qui vit bien que son maître désirait qu'il se chargeât de cette commission, mais hésitait à la lui proposer, croyant qu'elle ne lui serait pas agréable, lui dit enfin qu'il était prêt à exécuter ses ordres et il partit dans la nuit même. Lorsqu'il avait dirigé un corps de troupes vers le quartier de Djélal-ud-din, il se rendait par les montagnes, à un autre cantonnement, et par ses soins, dans peu de temps ce prince se vit entouré de forces considérables. Sur l'avis de cette réunion, une division mongole, qui avait pénétré dans l'Arran, se replia sur le gros de l'armée, resté à Odjan.

Un émissaire, envoyé par les Mongols au gouverneur de Baïlecan, pour le sommer de se rendre, ayant été conduit au camp de Djélal, ce prince ordonna à son secrétaire de l'interroger sur la force de l'armée de Tchormagoun, et de lui promettre la vie sauve s'il disait la vérité. C'était un Musulman, attaché comme intendant au service de Taïmaz, l'un des chefs mongols. Il déclara que cette armée, lorsque Tchormagoun l'avait passée en revue près de Bokhara, était, suivant les rôles, forte de vingt mille combattants. Djélal-ud-din fit tuer cet homme sur le champ, de peur que ses troupes

venant à connaître le nombre des ennemis, n'en fussent découragées.

Le sultan craignait que Schéréf-ul-Mulk, ne le quitât pour aller exciter les peuples à la révolte. S'étant rendu, suivi de cet ancien vézir, à Djarapert, près de Gandja, dans les montagnes d'Artsakh (1), il ordonna au commandant de cette forteresse, vieillard turc, dûr et méchant, de l'arrêter et de le mettre aux fers, au moment où le sultan en partirait. Peu de temps après il envoya six de ses gardes pour lui ôter la vie. En voyant paraître ces satellites, le vézir connut son sort. Il les pria de différer quelques instants afin qu'il pût recommander son ame à Dieu. Il fit ses ablutions, dit son *Namaz*, lut un morceau du Coran, et permit ensuite aux gardes d'entrer. « Voici, leur dit-il, la récompense « de quiconque se fie à la parole d'un ingrat. » Ils lui demandèrent s'il voulait périr par le cordon ou par le sabre; il dit : « par le sa- « bre. » — « Il n'est pas d'usage, reprit l'un « d'eux, que les Grands soient décapités, et « par le cordon la mort est plus douce. » —

---

(1) *Mémoires sur l'Arménie*, par Mr. St.-Martin, tom. 1er, pag. 152.

« C'est votre affaire; répondit-il, faites ce « que vous voudrez. » Ils l'étranglèrent.

Le sultan se rendit à Gandja, pour y étouffer une révolte qui avait commencé par le meurtre de tous les Khorazmiens dans cette ville. Il campa sous ses murs et s'efforça de ramener les séditieux à la soumission par des messages pleins de douceur; mais les gens du peuple n'en devinrent que plus insolents, et sortirent de la ville pour l'assaillir. Le sultan les fit charger. Ils prirent soudain la fuite; les troupes khorazmiennes les poursuivirent, et entrèrent pêle-mêle avec eux dans Gandja. Elles voulaient la piller; le sultan les en empêcha, et se contenta de demander aux principaux habitants quels étaient les chefs de la révolte; on lui en désigna trente; il leur fit trancher la tête.

Djélal demeura quinze jours à Gandja, délibérant sur ce qu'il devait faire. Il se décida à demander encore du secours au prince de Syrie. Cette démarche lui répugnait; mais il céda aux conseils de ses entours. Aschraf, apprenant que ses ambassadeurs étaient en route, passa en Égypte. Ils durent s'arrêter à Damas, où le prince de Syrie les amusa par des lettres qui annonçaient sa prochaine arrivée avec des troupes, pour secourir leur

maître; enfin Djélal fut assuré par ses ambassadeurs qu'il n'avait rien à espérer d'Aschraf, lequel paraissait décidé à ne revenir d'Égypte qu'après l'issue de la lutte entre le sultan et les Mongols.

Alors Djélal-ud-din envoya son chancelier à Mozaffer Gazi, qui avait reçu de son frère Aschraf la principauté de Khelatt, pour l'inviter à venir avec ses troupes se joindre au sultan et lui amener les princes d'Amid et de Mardin. Le sultan disait qu'avec leur secours il pourrait se passer de celui du prince Aschraf. Il ordonna à son envoyé d'assurer le prince Mozaffer Gazi, que si Dieu leur accordait la victoire contre les Tatars, il le mettrait en possession d'un pays auprès duquel Khelatt et son territoire n'étaient rien. Tel fut le message dont Djélal-ud-din chargea son secrétaire, en présence de ses généraux; mais lorsqu'il fut seul avec Mohammed de Nessa, il lui dit : « Je n'ai pas plus de confiance en « ceux-là; mais ceux-ci, désignant les généraux turcs, ne se repaissent que de chimères et ne cherchent qu'à éviter les combats; « c'est ainsi qu'ils ont dérangé tous mes projets, et je vous ai choisi pour cette mission, afin que vous rapportiez une réponse « qui leur ôte tout espoir d'assistance. » Le

sultan était résolu de se rendre à Ispahan; c'était la ville qui pouvait lui offrir le plus de ressources. Par ses ordres, un corps de six mille hommes alla piller les districts de Khartabert, Erzendjan et Malattia dans le Roum, et amena au camp une multitude de bestiaux.

Quand Mohammed de Nessa eut rendu à Mozaffer Gazi le message dont il était chargé, ce prince lui dit : « Si j'ai prêté ser-« ment au sultan Djélal-ud-din, je l'ai aussi « prêté au sultan Keï-Cobad, et je sais que « votre souverain a fait ravager son pays; « ce n'est pas là ce qu'il nous a juré. Au « reste, je ne suis pas mon maître; je dé-« pends de mes frères, le roi d'Égypte et « le prince de Syrie; je ne puis pas, sans « leurs ordres, fournir du secours au sul-« tan; et d'ailleurs, quel renfort le petit nom-« bre de mes troupes donnerait-il à son « armée? Quant aux princes d'Amid et de « Mardin, ils ne dépendent pas de moi; je « sais qu'ils correspondent avec le sultan; « que ce prince sonde leurs dispositions en « fait de secours; bientôt il s'appercevra qu'ils « ne sont pas de bonne foi; au lieu que le « prince Aschraf est zélé pour les interêts « du sultan et fidèle à ses engagements. Il

« n'a passé en Égypte que pour y rassem-
« bler des troupes qu'il veut amener à votre
« maître. » (1)

Au bout de quelques jours Mohammed prit congé du prince de Khelatt et lui dit que quoiqu'il pût arriver, il aurait à se repentir du parti qu'il prenait; que si le sultan triomphait de ses ennemis, le prince ne parviendrait pas à se le reconcilier, quand il lui offrirait tous les trésors de la terre; que si le sultan était vaincu, bientòt le voisinage des Tatars ferait regretter sa perte. Mozaffer répondit qu'il ne doutait pas de la vérité de ces paroles; mais qu'il n'était pas son maître. Une lettre apportée de Perkri par une colombe, annonçait que les Tatars avaient passé par cette ville, cherchant le sultan. Mohammed se rendit à Hany; il n'y trouva que les femmes et les bagages de l'armée; le sultan en était parti pour se poster à Djébel-Djor. Ce prince avait été instruit de la marche de l'ennemi, par un Kiliarque mongol, qui, pour se soustraire

(1) Selon Ibn-ul-Ethir, les Mongols avaient demandé au Khaliphe et aux autres princes de ne pas donner de secours au sultan.

à la punition d'une faute, avait déserté; d'après le conseil de ce transfuge, abandonnant ses bagages sur la route, il s'était mis en embuscade, avec le dessein de tomber sur les Tatars, lorsqu'ils seraient à piller. Otouz Khan, avec quatre mille cavaliers, devait se montrer à l'ennemi, et puis se retirer afin de l'attirer dans le piège; mais ce général, qui n'avait ni courage, ni intelligence, revint avec la nouvelle que les Tatars s'étaient éloignés du canton de Manazguerd. Sur cet avis, qui était faux, le sultan quita son embuscade et revint à Hany. Il ordonna à son secrétaire de lui rendre compte, en présence de ses généraux, du résultat de sa mission. Voyant qu'ils n'avaient nul secours à espérer de ce côté, ils se décidèrent à marcher vers Ispahan, et à n'emmener que celles de leurs femmes, ceux de leurs enfants qui leur étaient le plus chers.

Deux jours après cette résolution prise, arriva au camp un envoyé de Mess'oud prince d'Amid, qui voulait engager le sultan à s'emparer du Roum, conquête qu'il prétendait facile; maître de ce royaume et fortifié de l'alliance des Kiptchacs, qui lui étaient attachés, il pourrait se rendre redoutable aux Tatars. Mess'oud promettait de se

joindre au sultan, avec quatre mille cavaliers, et de ne le quiter qu'après l'entière conquête du Roum. Cette instigation du prince d'Amid était dictée par un esprit de vengeance : Keï-Cobad lui avait enlevé plusieurs châteaux. L'ambition de Djélal-ud-din en fut tentée; il abandonna le projet d'aller à Ispahan et prit la route d'Amid. Ayant posé son camp près de cette ville, il passa la soirée à boire et s'enivra. Au milieu de la nuit, un Turcman vint l'avertir qu'il avait vu des troupes étrangères à la station où le sultan s'était arrêté la nuit précédente. Djélal dit qu'il mentait, que c'était un artifice du prince d'Amid, pour l'éloigner de son pays; mais en effet, à l'aube du jour, parurent les Mongols. Ils entouraient la tente royale, et le sultan restait encore plongé dans le sommeil de l'ivresse. Le général Orkhan accourut avec ses troupes, chargea l'ennemi et l'éloigna du pavillon du sultan; alors plusieurs officiers de sa maison y pénètrent, l'entraînent vêtu d'une petite tunique blanche, et le mettent à cheval. Il ne songea dans ce moment qu'à son épouse, fille du prince du Fars, et ordonna à deux de ses grands officiers d'accompagner cette princesse dans sa fuite.

Voyant les escadrons mongols ardents à le

poursuivre, Djélal dit à Orkhan de le quiter avec ses troupes, afin d'attirer l'ennemi sur ses traces. Il prit lui-même la route d'Amid, suivi seulement de cent cavaliers; mais les portes de cette ville lui furent fermées. Le sultan ayant envain cherché à se les faire ouvrir par la persuasion, continua à fuir vers la Mésopotamie; cependant il ne tarda pas à rebrousser chemin, par le conseil d'Otouz Khan, qui prétendit que le plus sûr moyen d'éviter les Mongols, était de se porter sur la route qu'ils venaient de parcourir. Il arriva à un village du district de Meyafarkin, et y descendit dans une grange pour y passer la nuit. Pendant qu'il reposait, Otouz Khan le quita. Au point du jour, Djélal fut surpris par les Mongols; il n'eut que le temps de monter à cheval; la plupart de ses gens furent tués. Les Mongols, apprenant de leurs prisonniers que c'était le sultan qui venait de s'échaper, coururent après lui, au nombre d'une quinzaine. Deux le joignirent et furent tués de sa main; les autres ne purent l'atteindre.

Le sultan se jeta dans les montagnes (1),

(1) Dans l'une des montagnes de *Tsofnio*, dit Bar Hebræus, pag. 490.

et fut pris par des Curdes, qui en occupaient les accès, pour piller les fuyards. Ils le dépouillèrent, suivant leur coutume, et allaient le tuer, lorsque le sultan se fit connaître secrètement à leur chef; il lui dit de le conduire à Mozaffer, prince d'Erbil, qui le comblerait de biens, ou de le faire parvenir dans quelque partie de ses États, ce dont il serait récompensé par le rang de *Mélik*. Le Curde préféra ce dernier parti; il mena le sultan à l'habitation de sa tribu, et le laissa auprès de sa femme pour aller dans les montagnes chercher ses chevaux. Pendant son absence, vint un simple Curde, qui demanda à la femme quel était ce Khorazmien, et pourquoi on ne l'avait pas tué. Elle répondit qu'il était sous la sauvegarde de son mari; elle lui découvrit même que c'était le sultan. « Comment savez vous, « reprit le Curde, s'il dit la vérité, et d'ailleurs le sultan a tué dans Khelatt un de « mes frères qui valait mieux que lui; » en même temps, il le frappa de son javelot et l'étendit mort (1).

mi-schew. 628. 15 août 1231.

Ainsi périt le dernier prince de la dynastie des Khorazm Schahs. « Djélal-ud-din, dit

(1) Nessaoui.

« son biographe, avait une stature moyenne,
« la phisionomie turque, et le teint foncé;
« car sa mère était indienne. Il était brave
« à l'excès, calme, grave, silencieux, ne riant
« jamais que du bout des lèvres. Il parlait le
« turc et le persan (1). »

On a vu que ce prince, vrai type du caractère turcman, possédait plutôt les qualités d'un soldat que celles d'un général ou d'un souverain; sans prudence ni prévoyance; vivant de pillage; ne profitant du répit que lui laissaient les Mongols que pour attaquer des voisins dont il aurait dû se ménager l'appui; se livrant avec insouciance à ses plaisirs, passant son temps à boire et à entendre de la musique; se couchant toujours ivre, lors même que les Mongols le poursuivaient à outrance. Il ne sut pas conserver l'attachement de ses troupes, qui d'ailleurs privées de solde, vivaient de ce qu'elles prenaient, et ruinaient les provinces. Des actes d'extravagance contribuèrent à lui aliéner les esprits. La mort lui ayant enlevé, pendant son séjour près de Tébriz, un jeune esclave eunuque, qu'il aimait passionnément, il en conçut un profond chagrin. Il ordonna

(1) Nessaouï. — Zéhébi.

à ses généraux et à ses troupes d'accompagner à pied le cercueil de ce favori; il suivit lui même à pied pendant quelque temps, la pompe funèbre, et ce ne fut pas sans peine que ses généraux et ses ministres purent le persuader de monter à cheval. Les habitants de Tébriz avaient reçu l'ordre de sortir à la rencontre du convoi; ils obéirent; néanmoins Djélal-ud-din s'emporta contre eux, trouvant qu'ils auraient dû aller plus loin, montrer plus de douleur, et il les en aurait punis, sans l'intercession de ses généraux. Il ne fit pas ensevelir l'ennuque, afin de ne pas s'en séparer; il emmenait son cercueil, ne cessant de se lamenter, et prenant à peine de la nourriture. Lorsqu'on lui servait ses repas, il ordonnait qu'on portât de tel mets à *Kilidj*, c'était le nom de l'eunuque; et comme il avait fait mourir un de ses serviteurs qui lui avait répondu que Kilidj n'existait plus, on allait présenter les mets au défunt, et l'on revenait dire: « *Un tel se met aux pieds du* « *sultan, et lui fait savoir qu'il se trouve* « *mieux* (1). »

(1) Ibn-ul-Ethir, pag. 340. — Novaïri. — *Messalik ul Abssar fi Mémalik ul-Amssar*, par le Scheïkh Ahmed el Omari, tome 23.

Peu de temps après la mort de Djélal-ud-din, le prince Mozaffer envoya recueillir ses dépouilles dans le canton où il avait été tué. On retrouva le cheval qu'il montait, avec sa selle et son sabre, et le morceau de bois qu'il attachait sur le milieu de sa tête. Mozaffer les fit montrer à plusieurs officiers de Djélal-ud-din qui attestèrent que ces objets lui avaient appartenu. Alors le prince envoya chercher ses ossements et les fit déposer dans un mausolée (1).

Dans les années qui suivirent sa mort, le bruit courut souvent qu'on l'avait vu en divers endroits, surtout en Perse. Un individu à Ispidar se donna pour le sultan. Les commandants mongols le firent examiner par des personnes qui avaient vu ce prince, et l'imposteur fut mis à mort (2).

Vingt-deux ans après la fin de Djélal-ud-din, un pauvre homme, vêtu en *fakir*, passant le Djihoun, dit aux bateliers: « Je suis le sultan Djélal-ud-din Khoarazmschah, qu'on à dit tué par les Curdes dans les montagnes d'Amid; c'est

(1) Nessaouï.
(2) Djouvéini.

« mon écuyer qui a été tué; j'ai voyagé « plusieurs années, sans me faire connaître. » Les bateliers se saisirent de lui, et le menèrent à un officier mongol dans le voisinage. Mis à la torture, il soutint jusqu'au dernier soupir qu'il était ce qu'il disait (1).

Orkhan, après sa séparation du sultan, fut joint dans sa marche par plusieurs détachements; il arriva à Erbil, à la tête de quatre mille cavaliers, et se dirigea sur Ispahan, dont-il s'empara; mais cette ville ne tarda pas à tomber au pouvoir des Mongols (2).

(1) Bar Hebræus, pag. 518, texte.
(2) Novaïri.

CHAPITRE II.

Ravages des Mongols dans la Mésopotamie, le Courdustan, l'Azerbaïdjan, l'Arménie, la Géorgie, et sur les confins de l'Irac-Aréb. — Leur invasion dans le Roum. — Déroute de l'armée du sultan Keï-Khosrou. — Conquête d'une partie du Roum. — Traité de soumission de ce royaume. — Évacuation du Roum par les Mongols. — Sac d'Erzendjan. — Expédition d'un corps mongol vers Alep. — Sommation des Mongols à plusieurs princes mahométans. — Soumission du roi de la Petite-Arménie. — Nouveaux ravages en Mésopotamie, dans le Diarbékir, et la partie septentrionale de l'Irac-Aréb. — Partage de la Géorgie entre deux princes David. — Les fils de Keï-Khosrou se disputent le trône. — Intervention du grand Khan dans ces querelles. — Seconde invasion de Baïdjou dans le Roum. — Le sultan Yzz-ud-din vaincu et détrôné. — Son frère Rokn-ud-din placé sur le trône de Conia. — Voyage de Hethoum à la cour de Mangou.

Lorsque Djélal-ud-din eut été surpris près d'Amid, ses troupes se dispersèrent, et les soldats khorazmiens furent enlevés isolément par les paysans, les Curdes et les Bédouins. Alors les Tatars ravagèrent les provinces d'Amid, d'Erzen et de Meyafarikin. Ils prirent, 628. / 1231.

au bout de cinq jours de siége, la ville de Sa'red, située à deux journées à l'est de Mardin, et quoique elle eut capitulé, ils firent main basse sur tous ses habitants, au nombre, dit-on, de quinze mille. La ville de Tanza subit le même sort, ainsi que Mardin, dont le souverain se réfugia dans la citadelle. Le district de Nassibin fut désolé; mais la ville même ne tomba point au pouvoir des Mongols, qui entrant dans le pays de Sindjar, saccagèrent El-Khabour et A'raban. Un de leurs corps prit la route de Mossoul, et alla piller le bourg d'El Mounassa, situé entre cette ville et Nassibin. Ses habitants et ceux du plat pays s'étaient réfugiés dans un Khan, au milieu du bourg; ils furent tous égorgés. « Un homme de ce pays, dit l'historien con-« temporain Ibn-ul-Ethir, m'a raconté que, « s'étant caché dans une maison, il apercevait « par une ouverture ce qui se passait au dehors; « chaque fois que les Mongols allaient tuer « quelqu'un, ils criaient *La illahi.* Le mas-« sacre fini, ils pillèrent le bourg, et emmenè-« rent les femmes. Je les voyais, dit-il, folâtrer « sur leurs chevaux; ils riaient; ils chantaient « en leur langue, et disaient: *La illahi.* »

Une division marcha sur Bidliss, dont les habitants se retirèrent, les uns dans la cita-

delle, les autres dans les montagnes. Les Mongols brûlèrent la ville. Ils prirent d'assaut la forte place de Balri, dans le pays de Khelatt, et tuèrent tout ce qui s'y trouvait. La grande ville d'Ardjisch eut le même sort. zoul-h. / oct.

Un autre corps mongol avait mis le siége devant Méragha. Cette ville se rendit, à condition que ses habitants auraient la vie sauve; néanmoins les Barbares en tuèrent un grand nombre. Ils saccagèrent l'Azerbaïdjan, passèrent dans le pays d'Erbil, firent main basse sur les Turcmans Ivaniyés, les Curdes, les Tchébourcans qui l'habitaient, le mirent à feu et à sang, et y commirent des atrocités inouïes. Le prince d'Erbil, Mozaffer-ud-din, assembla ses troupes, et reçut du secours du prince de Mossoul; alors les Mongols évacuèrent son pays, et il ne se donna pas la peine de les poursuivre. Ils marchèrent sur Dacouca.

Dans l'espace de deux mois après la disparition de Djélal-ud-din et la dispersion de ses troupes, les Mongols avaient saccagé le Diarbékir, la Mésopotamie, les pays d'Erbil et de Khelatt, sans rencontrer un homme armé. Les princes de ces petits États restaient cachés dans leurs retraites, et les peuples étaient stupéfiés. « On m'a raconté, à ce sujet,

« dit l'historien Ibn-ul-Ethir, des traits que « l'on a de la peine à croire; si grand était « l'effroi que Dieu avait jeté dans tous les « cœurs. On rapporte, par exemple, qu'un « seul cavalier tatar entra dans un village « très-peuplé, et se mit à en tuer les ha- « bitants l'un après l'autre, sans que per- « sonne osât se défendre. J'ai ouï dire qu'un « Tatar n'ayant sur lui aucune arme, et vou- « lant tuer un individu qu'il avait fait pri- « sonnier, lui ordonna de se coucher à « terre, alla chercher un sabre et tua ce « malheureux qui n'avait pas bougé. Quel- « qu'un m'a raconté : *J'étais en route, avec « dix-sept personnes; nous vîmes arriver un « cavalier tatar, qui nous ordonna de nous « lier les uns aux autres les mains derrière le « dos. Mes compagnons se mirent en devoir « de lui obéir; je leur dis : Cet homme est « seul; il faut le tuer et nous enfuir. — Nous « avons trop peur, répondirent ils. — Mais cet « homme, repris-je, va vous tuer. Tuons-le, « peut-être Dieu nous sauvera. Par ma foi, « aucun d'eux n'osa le faire. Alors je le « tuai d'un coup de couteau; nous prîmes la « fuite, et nous sauvâmes.* On pourrait citer « beaucoup de traits semblables. »

Trois mois après la mort de Djélal-ud-din

on ignorait encore s'il avait été tué, s'il se tenait caché, ou s'il avait passé dans d'autres contrées. Les Mongols étaient au cœur de l'Azerbaïdjan. Leur chef posa son camp près de Tébriz, et somma cette ville de se rendre. Elle lui offrit une forte somme d'argent, quantité d'étoffes, beaucoup d'autres articles et même du vin. Le cadhi et le maire, accompagnés des principaux habitants, se rendirent au camp du chef mongol, qui leur ordonna de lui envoyer des fabricants d'étoffes, parce qu'il voulait en commander pour son souverain. Il fut obéi, et la ville paya le prix de ces riches étoffes. Il demanda aussi une tente pour son maître. « On lui en « fit une, dit Ibn-ul-Ethir, qui n'a jamais eu « sa pareille; elle était couverte d'une étoffe « de soie et or, et tapissée de peaux de zibe« line et de castor. » Tébriz se soumit à payer une contribution annuelle en argent et en étoffes (1).

Lorsque les Mongols saccagèrent le pays d'Erbil, qui était un fief du Khaliphe, Mostanssir leva des troupes et appela à son secours les souverains mahométans ainsi que les tri-

(1) Ibn-ul-Ethir, pag. 344 à 348.

bus arabes. Kamil, sultan d'Égypte, dont les domaines au-delà de l'Euphrate étaient également menacés, marcha du Caire à la tête de son armée. De Damas il se dirigea vers l'Euphrate; dans la traversée du désert, entre Selemiat et ce fleuve, quoique ses troupes, qui étaient nombreuses, eussent pris des chemins différents, il périt de soif beaucoup d'hommes et de chevaux. Ayant appris à Harran que les Mongols avaient évacué Khelatt, le sultan d'Égypte alla mettre le siége devant Amid. La conquête de cette place, qui appartenait au prince Mass'oud, petit-fils d'Ortok, était le but réel de son expédition. Il était accompagné de son frère Aschraf, qui lui avait donné le conseil de l'entreprendre, de tous les princes eyoubites et du sultan du Roum. Le siége ne dura que cinq jours; Mass'oud, prince faible et voluptueux remit
1er moh. 630. — 18 oct. 1232. sa capitale au sultan Kamil, qui la donna en apanage à son fils Salih, et Mass'oud reçut quelques terres en Égypte, où il alla s'établir. Maître de la ville d'Amid, Kamil fit attaquer
safer. — nov. la place de Hissn-Keïfa, qui capitula également, et ce fut le terme de son expédition (1).

---

(1) Novaïri. — Macrizi, *Histoire d'Égypte*, tom. Ier.

Les troupes mongoles, sous les ordres de
Tchormagoun, et après sa mort, de Baïdjou,
continuèrent pendant une vingtaine d'années,
à piller, ravager, dévaster les contrées si-
tuées à l'occident de la Perse. Elles firent une 633/1235-6.
seconde incursion dans le pays d'Erbil, et
s'avancèrent jusqu'au Tigre; puis elles prirent
la ville d'Erbil; elles y firent un grand butin 634/1236-7.
et brûlèrent beaucoup de maisons; mais elles
ne purent pas s'emparer de la citadelle, où
s'étaient enfermés les habitants, qui se défen-
dirent avec courage, et dont il périt un grand
nombre par la disette d'eau. Au bout de qua-
rante jours, les Mongols se retirèrent, après
avoir reçu une forte somme en or (1).

Ils ravagèrent ensuite la lisière septentrio- 635/1237-8.
nale de l'Irac Aréb, jusqu'à Zenk-Abad et
Sermenraï, qu'ils saccagèrent. Le Khaliphe
Mostanssir mit Bagdad en état de défense;
voulant faire un appel à tous les habitants
capables de porter les armes, il adressa cette
question au corps des Oulémas : « Lequel est
« l'acte le plus méritoire, du pélérinage de

---

(1) Raschid, chapitre des souverains contemporains de la régente Tourakina et de l'empereur Gouyouc. — Bar Hebræus, pag. 497.

« la Mecque, ou de la guerre contre les in- « fidèles? » La réponse unanime fut que c'était la guerre sainte. Elle fut prêchée dans Bagdad. Les hommes de loi, les seigneurs, le peuple s'exercèrent au maniement des armes. Le Khaliphe avait l'intention de marcher en personne; on l'en dissuada. Ses troupes rencontrèrent l'ennemi à Djébel Hamrin, sur la rive du Tigre, au nord de Tacrit, le mirent en déroute, en tuèrent un grand nombre et délivrèrent les captifs qu'il avait faits à Erbil et à Dacouca. Peu après un corps de quinze mille Mongols entra sur le territoire de Bagdad, et s'avança jusqu'à Dja'feriyé; mais il se retira, à l'approche de l'armée khaliphale, composée d'Arabes et de Turcs (1).

redj. 635. — mars 1238. Cette même année, sur la nouvelle qu'une armée tatare de dix à quinze mille hommes était rentrée dans l'Irac Aréb, et s'était avancée jusqu'à Khanekin, bourg situé à quelques lieues au midi de Holvan, le Khaliphe fit marcher contre eux un corps de sept mille cavaliers, sous les ordres du général Djémal-ud-din Beïlik. Les Mongols employèrent avec succès leur stratagème ordinaire; ils prirent

(1) Raschid. — Chapitre des souverains contemporains de l'empereur Mangou.

la fuite et attirèrent leurs ennemis dans une embuscade; ils les passèrent presque tous au fil de l'épée. Le général Beïlik disparut (1).

Au nord, les Mongols avaient pris, en 1235, Gandja, dans l'Arran, livré cette ville aux flammes et passé ses habitants au fil de l'épée. L'année suivante, les troupes de Tchormagoun, quitant la plaine de Mougan, envahirent à la fois l'Albanie, la Géorgie et la Grande-Arménie, dont presque toutes les villes furent saccagées. Les princes et le peuple se réfugièrent dans les montagnes. La reine Rouzoutan choisit pour asyle la forteresse inexpugnable d'Ousaneth, dans les montagnes de l'Iméréthi.

En 1238, Tchormagoun conquit le pays situé entre l'Aras et le Kour, sur plusieurs princes arméniens, feudataires du trône de Géorgie, dont la plupart étaient de la famille d'Ivané, connétable de ce royaume. L'un de ses généraux (2), Ghadaghan, prit

(1) Novaïri. — Bar Hebræus, pag. 499.

(2) Selon l'historien arménien Tchamtchéan, Tchormagoun avait sous lui deux chefs principaux Penal noyan et Moular noyan, et quinze autres d'un grade moins élevé: Ghadaghan, Tchaghata, Toughata, Sonitha, Djola, Asouthou, Batchou, Thoutou, Khouthou, Arslan, Okotha, Khola, Khourhoumdji, Khounan et Cara bouga.

Kedapagou et Varsanaschod. Un autre, Moular, s'empara de Schamkhar et de toutes les forteresses des environs. Djola, frère de Tchormagoun, prit le fort de Khatchen, dont le seigneur, Djalal, neveu d'Ivané, se réfugia dans le fort de Khohk, près de Kandzassar. Sommé de se rendre, il prêta serment de fidélité au souverain mongol, s'obligeant au tribut et au service militaire. Tchagata assiégea et prit la ville de Lorhi, qui appartenait au prince d'Ani, Schahinschah, fils de Zacaria, et neveu d'Ivané, lequel parvint à se sauver. Les Mongols pénétrèrent ensuite en Géorgie, où ils prirent Tmanisé, Schamschouildé, Tiflis et d'autres villes. Toughata assiégea dans la forteresse de Gaïen Avak, fils d'Ivané, qui se rendit. L'année
636/1239. suivante, Vahram, prince de Schamkhar, qui, lors de la prise de cette ville, s'était enfui dans les montagnes, et Eligoum Orpélian, se soumirent également (1). Tchormagoun, suivi des princes Vahram et Avak, marcha sur la ville d'Ani, l'ancienne capitale de l'Arménie. Il la fit sommer; on déclara au parlementaire

(1) Extraits de l'*Histoire d'Arménie* de Tchamtchéan, publiés par Mr. J. Klaproth, dans le *Nouv. Journ. asiat.*, tom. XII, pag. 200 et suiv.

que la ville ne pouvait être rendue sans l'ordre de Schahinschah, et il se retirait avec cette réponse lorsque la populace se jetant sur lui le massacra. Tchormagoun mit le siége devant Ani, qui éprouva bientôt les horreurs de la famine. Pour y échaper, beaucoup d'habitants en sortirent et se livrèrent aux Mongols, dont ils furent bien reçus. Tchormagoun leur fit donner des vivres; ce qui attira dans son camp un plus grand nombre de citadins; mais, un jour, ces captifs furent répartis entre les compagnies mongoles et tous égorgés. La ville n'était plus en état de se défendre; les Mongols la mirent à feu et à sang.

Sur la nouvelle du sac d'Ani, les principaux habitants de Kars, craignant un sort pareil, allèrent porter à Tchormagoun les clefs de cette ville. Malgré sa soumission les Mongols reçurent l'ordre d'y faire main basse sur tous les habitants, à l'exception des enfants et des artisans, qui furent réduits en captivité. Après avoir ruiné Kars, ces troupes retournèrent dans les plaines de Mougan (1).

---

(1) *History of Armenia*, by Father Michæl Chamich, transl. from the original armenian, by Johan Avdall, Calcutta 1827, in-8°, tom. II, pag. 235.

En 1240, le prince Avak alla avec sa sœur Thamtha à la cour d'Ogotaï, qui leur fit un bon accueil et leur donna, à leur départ, un ordre pour Tchormagoun, de leur rendre leurs États, et de rétablir de même dans leurs possessions tous les autres princes arméniens. Bientôt Avak dut encore implorer la protection de cet empereur, et en obtint un nouvel ordre à ses généraux de le ménager lui et les autres princes arméniens, et de n'exiger d'eux que le tribut convenu (1).

Lorsque la population des contrées voisines du Tigre et de l'Euphrate, eut été suffisamment éclaircie par le sabre, les Mongols songèrent à conquérir le Roum. Ce pays était, depuis un siècle et demi, sous la domination d'une branche de la famille des Seldjouks. Une grande partie de l'Asie mineure avait été soumise, vers l'année 1080, par le prince Soleïmanschah, que son cousin, le sultan Melikschah, souverain de la Perse, avait envoyé en occident, pour y faire des conquêtes sur les infidèles, avec quatre-vingt mille huttes de Turcs-Gouzes ou Turcmans, venus de la Transoxiane. Soleïmanschah n'eut pas de peine

---

(1) Extr. de l'*Hist. d'Arménie*, ibid, pag. 202.

à enlever à l'empereur de Byzance les provinces centrales de l'Asie mineure, et fit d'Iconium la capitale de son nouveau royaume, qui conserva chez les Orientaux le nom de *Roum* ou de pays romain. Dès-lors les essaims de Turcmans qui avaient suivi les drapeaux du prince Seldjoucide, se répandirent sur la surface du pays conquis, dont les terres leur furent données en fief, et la population chrétienne de ces provinces du Bas-Empire passa sous le joug de farouches nomades.

Le sultan Ghiath-ud-din Keï-Khosrou, huitième successeur de Soleïmanschah, occupait, depuis cinq ans, le trône du Roum, lorsque les Mongols se décidèrent à soumettre ce royaume (1). Tchormagoun était mort; Baïd-

(1) Selon Monédjim Baschi, tom. II, le sultan Keï-Cobad, ayant reçu, en 633 (1235-6), des mains d'un envoyé de la cour mongole, nommé Schems-ud-din, un *Yarlig*, ou ordre impérial, qui le sommait à l'obéissance, avait cru devoir se soumettre, et avait envoyé des présents au souverain mongol. Néanmoins, s'il faut en croire Haïton (chap. 18), un corps de dix mille Mongols fit, sous son règne, une invasion dans le Roum. Novaïri rapporte aussi que les Mongols y entrèrent, pour la première fois, à la fin du règne de Keï-Cobad, en 634 (1236-7).

jou, qui venait de le remplacer, alla avec une armée, dans laquelle il y avait des contingents arméniens et géorgiens, mettre le siége devant Erzen-ur-Roum, où commandait Sinan-ud-din Yacout, ancien affranchi du sultan Keï-Cobad, père de Keï-Khosrou. Au bout de deux mois, les murs étant ruinés par l'action de douze catapultes, la place fut prise d'assaut, et un jour plus tard, la citadelle eut le même sort. Les vainqueurs firent main basse sur le commandant et tous les militaires; les artisans et les ouvriers obtinrent la vie sauve; mais furent, ainsi que les femmes, réduits en captivité, et la ville fut saccagée. Cette expédition terminée, les deux généraux se retirèrent (1).

640. / 1243. L'année suivante, le noyan Baïdjou envahit la province d'Erzendjan. Le sultan Keï-Khosrou s'avança vers Sivas, avec une armée d'environ vingt mille cavaliers, à laquelle s'étaient joints deux mille Francs, commandés par Jean Liminata, de l'île de Chypres, et Boniface de Castro, originaire de

(1) Novaïri. — *Tarikh* Monédjim-Baschi, tom. II. — Bar Hebræus.

Gènes (1). Le roi d'Arménie, les princes de Hims et de Meyafarkin, qui lui avaient promis leurs troupes, lui manquèrent de parole. De Sivas Keï-Khosrou marcha à la rencontre des Mongols, campés dans la plaine d'Acscheher, petite ville du pays d'Erzendjan (2); il posa son camp sur le mont Alacouh, appelé aussi Koussadag, à une petite distance de celui des Mongols, et commença l'attaque; mais, à la première décharge de flèches du côté de l'ennemi, les Turcs lâchèrent pied, et la déroute fut générale. Le sultan courut à son quartier, fit partir son Harem pour Conia, et s'éloigna, abandonnant son camp avec ses bagages et ses trésors. Les Mongols, étonnés d'une pareille déroute, et soupçonnant un stratagême, ne quitèrent leur position que lorsqu'ils furent certains, au bout de vingt-quatre heures, que la fuite de l'ennemi était réelle; ils allèrent alors piller son camp, puis ils se répandirent dans le pays. Les habitants de Sivas échapèrent, par leur prompte sou-

(1) Halton, *Histoire orientale*, chap. 18. — Selon Marin Sanut (lib. III, pars XIII, cap. 5), le second de ces chefs était Boniface de Molinis, vénitien.

(2) Novaïri.

mission, à la mort et à la captivité; mais les Mongols pillèrent la ville, rasèrent ses murs et brûlèrent les machines de guerre dont elle était munie. Ensuite Tocat et Césarée furent saccagées (1).

Baïdjou reçut dans son camp, près de Sivas, un général du sultan et le cady d'Amassia, qui s'étant concertés ensemble, venaient,

(1) Novaïri. — Bar Hebræus, pag. 519. — Haïton, chap. 18. — *Tarikh* Monédjim-Baschi, tom. II. — Vincent, *Spec. hist.*, lib. XXX, cap. 60. — Les historiens ne sont pas d'accord sur l'année où ces événemens eurent lieu; — Bar Hebræus et Monédjim-Baschi les placent à l'année 640 (1242-3); Macrizi, à l'année 641 (1243-4); Vincent et Tchamtchéan, en 1243; Haïton en 1244; mais nous croyons que le témoignage de Bar Hebræus est décisif; selon cet auteur, les Mongols auraient séjourné dans le Roum pendant les mois de juin et juillet 1243; or, l'année 641 de l'hégire commence le 21 juin 1243; à moins de connaître quel jour la bataille fut livrée, il est difficile de déterminer si ce fut en 640 ou 641. — Novaïri, d'ailleurs si exact, commet ici un terrible anachronisme, en plaçant à l'année 654 cette invasion de Baïdjou et la déroute de Koussadag, qu'il aura confondue avec une seconde expédition dans le Roum, faite par ce même général en 653. — Rubruquis (chap. 52), dit : qu'il savait d'un témoin oculaire, que Baïdjou n'avait pas plus de dix mille hommes dans cette expédition. — Selon Haïton (chap. 18), il avait trente mille cavaliers.

de leur propre mouvement, lui demander la paix. Ils l'obtinrent, moyennant l'engagement qu'ils prirent, au nom du sultan, de payer un tribut annuel de quatre cent mille dinars en espèces, et de livrer, en outre, une certaine quantité d'étoffes, un certain nombre de chevaux et d'esclaves. Dans sa détresse, Keï-Khosrou reçut avec joie, à Conia, la nouvelle de ce traité fait à son insu (1).

Lorsque l'armée mongole se retira du Roum, après une campagne de deux mois, elle campa près d'Erzendjan et requit de cette ville une contribution en argent. Sur son refus, les Mongols dressèrent leurs catapul-

(1) *Tarikh* Monédjim-Baschi. — Selon le frère Simon, missionnaire, dont le récit est rapporté par Vincent, dans son *Spec. hist.*, lib. XXXI, cap. 28, le sultan Seldjoucide s'obligeait, par ce traité, à livrer annuellement au souverain mongol, douze cent mille hyperperes, cinq cent pièces d'étoffes de soie, cinq cent chameaux et autant de béliers, qui devaient être transportés à ses frais, jusqu'à la résidence du grand Khan. Les dons et présents qu'il devait faire en outre, s'élevaient à une valeur égale, sinon supérieure, au tribut stipulé. Il devait être fourni gratuitement aux envoyés tatars, tant qu'ils étaient sur le territoire de Roum, tout ce dont ils avaient besoin, chevaux, vivres et autres articles.

tes, firent des brêches au mur, prirent la ville d'assaut, en massacrèrent les habitants et la ruinèrent (1).

Un corps mongol avait été détaché vers la Syrie. A son approche de Malattiya, où la nouvelle du sac de Césarée venait de répandre la terreur, le préfet et les autres officiers du sultan enlevèrent de nuit l'or et
1243. juil. l'argent du trésor, se le distribuèrent et sortirent de la ville pour se réfugier à Alep. En même temps partirent les principaux habitants, chrétiens et musulmans; mais ils furent atteints, à une journée de la ville, par des troupes mongoles, qui firent main basse sur les hommes, et enlevèrent les garçons et les filles. Cependant les Mongols ne s'arrêtèrent pas pour faire le siége de Malattiya. Ils s'avancèrent, sous les ordres du noyan Yassaour, jusqu'aux portes d'Alep, en exigèrent une contribution, la reçurent et se retirèrent. En repassant près de Malattiya, Yassaour fit mine de vouloir attaquer cette ville; le préfet, ayant rassemblé une grande quantité de numéraire, de vases d'or et d'argent, ayant même enlevé

(1) Bar Hebræus, pag. 521.

les châsses des saints et d'autres objets précieux conservés dans le trésor de la cathédrale des Jacobites, livra au noyan ces richesses qui pouvaient valoir quarante mille pièces d'or, et celui-ci continua sa marche rétrograde vers la Perse (1).

Ce fut probablement le même chef mongol qui, se trouvant près d'Alep, à la fin de l'été 1244, envoya par deux fois sommer Bohémond V, prince d'Antioche, d'abattre les murs de ses places, de lui envoyer tout le revenu de sa principauté, et de lui livrer trois mille jeunes filles. Le prince s'y refusa, et le général mongol ne jugea pas à propos de l'attaquer. Plus tard cependant le prince d'Antioche, et plusieurs autres seigneurs chrétiens, se soumirent à payer un tribut aux Mongols (2).

Le lieutenant du grand Khan adressait des sommations à tous les souverains de l'Asie occidentale. Le prince de Meyafarkin, Schihab-ud-din, avait reçu dans l'année 1241, des mains d'un émissaire mongol, une lettre qui lui était adressée, ainsi qu'aux autres princes

(1) Bar Hebræus, pag. 522.

(2) Mathieu Paris, pag. 876 et 937.

mahométans. Elle commençait ainsi : *Le lieutenant du maître du ciel sur la surface de la terre, Cacan*, et ordonnait à ces princes de reconnaître son autorité. L'envoyé dit à Schihab-ud-din, que le Cacan l'avait nommé son écuyer (Selahdar), et qu'il lui ordonnait de raser les murs de ses villes. Le prince lui répondit qu'il n'était qu'un petit seigneur auprès des souverains du Roum, de la Syrie et de l'Égypte, et lui conseilla de se rendre à leurs cours, ajoutant qu'il suivrait leur exemple (1).

Le roi de Cilicie Hethoum I avait promis au sultan de Roum, de lui amener un corps de troupes arméniennes; mais il différa de marcher à son secours, pour attendre l'issue des événements (2). Le royaume de Roum ayant passé sous le joug mongol, Hethoum, qui vit l'ennemi commun près de ses frontières, jugea prudent de rechercher sa protection. Après s'être assuré du consentement des seigneurs de son pays, il fit partir, au printemps de l'année 1244, des ambassadeurs avec de riches présents, pour le quartier général de Baïdjou. Ces envoyés furent adressés

(1) Macrizi, *Histoire d'Égypte.* — Zéhébi, tom. II.
(2) Bar Hebræus, pag. 519.

à Djalal, prince arménien du pays de Khatchen, appelé aujourd'hui Cara-bagh, qui les présenta à Baïdjou, à la veuve de Tchormagoun et aux autres généraux mongols. Ils demandèrent qu'avant tout, on leur livrât la mère, la femme et la fille de Keï-Khosrou, qui, lors de l'invasion dans le Roum, s'étaient réfugiés en Cilicie. Baïdjou renvoya les ambassadeurs arméniens avec cette réponse et les fit accompagner de ses propres députés. Hethoum fut affligé de la condition qui lui était imposée; mais, cédant à la nécessité, il fit remettre les princesses aux officiers de Baïdjou, et lui envoya de nouveaux ambassadeurs. Le chef mongol satisfait, conclut une alliance avec Hethoum, et lui fit remettre un diplôme (Altemga), qui constatait son état de vassal du grand Khan.

L'année suivante, 1245, les Mongols s'emparèrent des contrées situées au nord du lac de Van, et prirent, entre autres villes, Khelatt, qu'ils remirent, d'après l'ordre de l'empereur Ogotaï, à la princesse géorgienne Thamtha, fille d'Ivané, et sœur d'Avak, qui avait été l'épouse du prince Aschraf. Ils occupèrent ensuite Amid, entrèrent dans la Mésopotamie, prirent Roha, Nassibin et beaucoup d'autres villes, que les habitants avaient aban-

données à leur approche; mais les chaleurs de l'été firent périr la plupart des chevaux de cette division mongole, qui se vit obligée de se retirer.

La domination mongole s'étendait de plus en plus. Le prince de Moussoul, Bedr-ud-din Loulou, manda au prince de Damas, qu'il avait conclu, en son nom, un traité avec les Mongols, en vertu duquel les habitants de la Syrie leur payeraient un impôt, proportionné aux facultés des contribuables; les plus riches, dix dirhems; les gens de la classe moyenne cinq, et les pauvres un dirhem. Le contenu de cette lettre fut publié à Damas, et l'on procéda à la levée de l'impôt (1).

La même année on reçut à Bagdad, par des pigeons, l'avis que les Mongols étaient entrés à Scheherzour, à huit journées au nord de Bagdad, et avaient saccagé cette ville, dont le seigneur, Mélik-ud-din Mohammed, fils de Sancour, s'était réfugié, dans un château fort (2).

En 1246, les Mongols s'étant avancés jusqu'à

(1) Macrizi, *Histoire d'Égypte*. — Zéhébi, tom. II.
(2) Novaïri.

Ya'couba, furent attaqués et mis en fuite par les troupes de Bagdad, que commandait le petit Dévatdar. On leur fit quelques prisonniers (1).

Le noyan Baïdjou ne se croyait pas maître de la Géorgie, tant que la reine Rouzoutan, qui restait enfermée dans la forteresse d'Ousaneth, refusait sa soumission. Ce fut en vain qu'il lui envoya des présents et lui demanda une entrevue pour conclure avec elle un traité d'amitié et d'alliance; Rouzoutan se garda bien de quiter son asyle, et n'accueillit pas mieux une proposition semblable qu'elle reçut de la part de Batou, qui depuis la mort d'Ogotaï, en 1241, était le plus puissant des princes tchinguiziens; seulement elle fit conduire à ce souverain son fils David, comme ôtage, le mettant sous sa protection.

Baïdjou, irrité de la résistance opiniâtre de Rouzoutan, résolut de donner aux Géorgiens un autre chef, qui lui fut soumis. Le dernier roi George Lascha, frère de Rouzoutan, avait laissé un fils naturel, nommé David, que cette reine avait envoyé dans le Roum,

(1) Novaïri.

à l'époque où sa fille y était conduite pour épouser le sultan Keï-Khossrou; il était détenu, depuis dix ans, à Césarée. Baïdjou chargea Vahram, prince arménien de Schamkhor, d'aller chercher David, et lorsqu'il fut arrivé au camp mongol, les princes arméniens le proclamèrent roi et lui prêtèrent serment de fidélité. Vahram, à la tête des troupes arméniennes et géorgiennes, auxquelles se joignit un corps mongol, conduisit David à Metskhitha, ancienne ville patriarcale de la Géorgie, où ce prince fut sacré. On marcha ensuite contre la forteresse d'Ousaneth. Rouzoutan, réduite alors à la dernière extrémité, s'empoisonna et recommanda, en mourant, son fils au Khan Batou.

Il fallait au jeune roi la confirmation du grand Khan. Il partit pour la Mongolie, et assista à l'inauguration de Couyouc, en août 1246. Le fils de Rouzoutan s'y trouvait également; Batou avait fait conduire son protégé au lieu fixé pour l'élection d'un nouveau Khacan. Les sollicitations des deux compétiteurs amenèrent le partage du royaume de Géorgie. Le fils de Lascha eut la Géorgie proprement dite; celui de Rouzoutan, la partie occidentale de ce royaume, comprenant l'Imirethi, la Mingrélie, l'Abkhazie. Les limites des deux

États suivaient les montagnes qui séparent le cours du Cyrus de celui du Phase. Ils reçurent tous deux le titre de roi; mais David, fils de Lascha, eut un droit de suzeraineté sur son cousin (1).

Le roi Hethoum avait envoyé à la cour du nouvel empereur, son frère Sempad, généralissime de ses troupes, pour lui porter son hommage. Sempad obtint la restitution de quelques villes de la Cilicie qui avaient été prises par les sultans de Roum, et à son retour, il alla présenter l'ordre de Couyouc à son lieutenant Baïdjou, qui le fit exécuter.

Quelques années après, on eut à Bagdad une nouvelle alerte. Les Mongols s'étaient avancés jusqu'à Dacouca, et avaient tué le préfet de cette ville, Bilban (2). 647. / 1249-50

Nassir, prince de Damas, reçut de la part du grand Khan des lettres de sûreté. Il les portait à sa ceinture. Des présents magnifiques attestèrent sa reconnaissance. 648. / 1250-1.

Une division mongole entra, dans la Mésopotamie, pilla le pays de Diarbekir, et 650. / 1252-3.

(1) *Mémoires sur l'Arménie*, par Mr. St. Martin, t. I, p. 384 et suiv., t. II, p. 292.

(2) Novairi.

celui de Meyafarkin, s'avança jusqu'à Rees-aïn et Suroudj, et tua dans cette expédition plus de dix mille individus. Une caravane, partie de Harran pour Bagdad, fut attaquée par ces troupes et massacrée. Les Mongols firent un butin considérable; ils prirent entre autres marchandises, six cent charges de sucre et de fil de coton d'Égypte, outre six cents mille dinars. Après cette capture, ils retournèrent à Khelatt (1).

Cette même année, un corps mongol, commandé par le noyan Yassaour, qui avait déjà, huit ans auparavant, menacé Malattiya, s'approcha de cette ville, ravagea ses environs, et tua tous les habitants qu'il trouva sur sa route (2).

A la mort du sultan Ghiath-ud-din Keï-Khosrou, les Grands de l'État avaient mis sur le trône, en 1245, son fils aîné Yzz-ud-din Keï-Kavous, en lui associant ses deux frères Rokn-ud-din Kelidj-Arslan et Alaï-ud-din Keï-Cobad. Les noms de ces trois princes furent gravés sur les monnaies et insérés dans le *Khoutbé*.

---

(1) Novaïri.

(2) Bar Hebræus, pag. 516, texte.

Des seigneurs avaient voulu élever au trône Rokn-ud-din. Le grand vézir Schems-ud-din, d'Ispahan, fit périr les partisans de ce prince. Il épousa la mère du sultan Yzz-ud-din, et désirant éloigner Rokn-ud-din, il le fit partir pour la cour de l'empereur Couyouc, avec le tribut et les présents stipulés par le traité de soumission récemment conclu. Dès que Rokn-ud-din fut arrivé à la résidence du grand Khan, l'un des officiers de sa suite, Behaï-ud-din Terdjuman, accusa le vézir d'avoir fait tuer arbitrairement les seigneurs dévoués à ce prince, d'avoir épousé la veuve du dernier souverain, et placé un sultan sur le trône de Roum sans les ordres de l'empereur. Alors le suzerain mongol décrèta la déposition d'Yzz-ud-din Keï-Kavous, l'élévation au trône de Rokn-ud-din, et la nomination de Behaï-ud-din Terdjuman à la charge de grand vézir, en remplacement de Schems-ud-din.

Informé de cette ordonnance, celui-ci fit partir pour la cour du grand Khan, Reschid-ud-din, préfet de Malattiya, avec une forte somme en or et beaucoup de pierreries, dans l'espoir d'obtenir la révocation de l'ordre fatal; mais cet émissaire apprenant, près d'Erzendjan, que Rokn-ud-din et son nouveau

ministre allaient arriver, effrayé de la commission dont il s'était chargé, déposa dans le château fort de Kemasch le trésor qui lui
1249. était confié, et se sauva à Alep. Peu après Behaï-ud-din parut, escorté de deux mille Mongols, et fit proclamer Rokn-ud-din, dont l'absence avait duré trois ans.

Schems-ud-din voulut emmener de Conia le sultan Yzz-ud-din, et le conduire vers la côte maritime; mais il fut arrêté par des seigneurs, qui le livrèrent à son ennemi. Behaï-ud-din envoya à Conia quelques Mongols, qui le mirent d'abord à la torture, pour lui faire déclarer où étaient ses richesses, et qui lui donnèrent ensuite la mort.

Il fut cependant convenu que le royaume serait partagé entre les deux frères; que le pays à l'ouest de la rivière de Sivas serait laissé à Yzz-ud-din, et le reste appartiendrait à Rokn-ud-din; mais les officiers de ce dernier prince voulaient qu'il régnât seul sur tout le royaume, conformément à l'ordre impérial qu'ils avaient apporté. Les partisans d'Yzz-ud-din, usant alors de perfidie, mandèrent à ceux de son rival que Yzz-ud-din était résigné aux volontés du grand Khan, et proposèrent une entrevue des deux princes à Caïssariyé, où Yzz-ud-din accepterait

l'apanage que son frère voudrait lui donner. Comme Rokn-ud-din se rendait au lieu convenu, il fut enlevé avec son vézir et conduit à Conia; toutefois, loin de lui faire du mal, Yzz-ud-din l'associa, ainsi que son troisième frère, à la dignité suprême.

Deux ans après l'avénement au trône de Mangou, le sultan Yzz-ud-din fut appelé à la cour impériale. Ce prince craignait de s'éloigner, sachant que son frère Rokn-ud-din avait un grand parti; il se décida à envoyer en Tartarie son troisième frère Alaï-ud-din Keï-Cobad, qui partit, avec beaucoup de présents, par la Mer Noire et la steppe des Kiptchacs, accompagné de Seïf-ud-din Tarenttaï, l'un des premiers généraux, et de Schudja-ud-din, gouverneur des districts maritimes. Yzz-ud-din s'excusa, dans une lettre à l'empereur, où il annonçait qu'il envoyait à sa cour son frère cadet, comme lui sultan; qu'il regrettait de ne pouvoir lui-même entreprendre ce voyage, ayant à garder son pays contre les attaques de ses ennemis, les Grecs et les Arméniens; mais qu'il espérait aller incessamment rendre hommage à l'empereur (1).

652. / 1254.

(1) Bar Hebræus, pag. 506, texte.

Les partisans de Rokn-ud-din avisèrent au moyen de défendre les droits de leur maître à la cour impériale. Ils forgèrent une lettre du sultan Yzz-ud-din à Tarenttaï et son collègue, où il leur mandait de confier la personne du jeune prince Alaï-ud-din, et de remettre les présents dont ils étaient chargés, au chancelier Schems-ud-din et à l'Émir Seïf-ud-din Djalisch, porteurs de la présente, lesquels accompagneraient le prince à la cour impériale, et il était ordonné à Tarenttaï et à son collègue de revenir à Conia. Les deux personnages partirent avec cette lettre supposée, et atteignirent Rokn-ud-din à l'ordou de Batou. Ils obtinrent une audience de ce prince et lui exposèrent que le sultan Yzz-ud-din avait appris, depuis le départ de Tarenttaï et de son collègue, auxquels il avait confié son jeune frère, qu'ils avaient de mauvais desseins; que d'ailleurs Tarenttaï ayant été anciennement frappé de la foudre, ne pouvait pas se présenter devant le grand Khan, que son collègue Schodja-ud-din était un médecin habile dans l'art des sortilèges, qui avait emporté du poison pour attenter aux jours du Caan; qu'en conséquence le sultan les avait envoyés pour remplacer ces deux officiers qui avaient l'ordre de retourner à Conia. Batou

fit fouiller les effets des deux étrangers dénoncés; il s'y trouva des breuvages et des racines médicinales, entre autres de la scammonée. Batou ordonna, dit-on, à Schodja-ud-din de prendre de ces drogues; ce qu'il fit, à l'exception de la scammonée. Alors Batou ne douta pas que ce ne fut du poison; mais ses médecins, qu'il consulta, lui dirent que c'était une plante dont on faisait usage en médecine. Ce prince décida que les deux nouveaux venus accompagneraient le jeune sultan à l'Ordou, et que les deux autres y conduiraient les présents. Ils partirent séparemment; Alaï-ud-din mourut dans ce voyage (1).

Arrivés à la cour de Mangou, les officiers des princes rivaux plaidèrent leur cause, en présence de l'empereur, qui finit par ordonner que le Roum serait partagé entre les deux frères. Yzz-ud-din Keï-Kavous devait conserver la partie du royaume à l'ouest de la rivière de Sivas (Kizil Ermac), et Rokn-ud-din Kelidj-Arslan, posséder depuis cette rivière jusqu'aux confins du pays d'Erzen-ur-Roum. On

(1) La mère du prince Alaï-ud-din était fille de la reine Rouzoudan.

fixa le tribut qu'ils remettraient annuellement à l'Ordou (1).

Cependant, après le départ d'Alaï-ud-din, les partisans de Rokn-ud-din, persuadés que le sultan avait le dessein de se défaire de ce jeune prince, le firent évader de Conia, où il était gardé à vue, et le conduisirent à Cesarée. Ils y rassemblèrent des troupes et marchèrent sur Conia; Rokn-ud-din fut vaincu, pris et enfermé dans le château de *Dévélu* (2).

653. / 1255. L'année suivante (3), le noyan Baïdjou, mécontent du retard que le sultan Yzz-ud-din apportait au paiement des contributions stipulées, entra dans le Roum, s'avança vers Conia, rencontra l'armée du sultan entre cette ville et Acseraï, et la mit en déroute. Yzz-ud-din s'étant sauvé de Conia, alla s'enfermer avec sa famille dans la citadelle d'Anthalia. Baïdjou tira de prison Rokn-ud-din et le mit sur le trône (4).

(1) Novaïri.

(2) Bar Hebræi *Chron.*, pag. 506, texte.

(3) Selon Novaïri, en 655; selon Monédjim Baschi, en 654.

(4) Bar Hebræi *Chron.*, pag. 521, texte; — Novaïri; — Monédjim Baschi.

Yzz-ud-din Keï-Kavous se réfugia auprès de l'empereur Théodore Lascaris, qui se trouvait alors à Sardes. Ce prince, craignant de s'attirer les armes des partisans de Kilidj-Arslan et des Mongols, s'il gardait dans ses États le sultan fugitif, lui conseilla de retourner chez lui (1). Keï-Kavous revint dans le Roum, d'où il envoya sa soumission à Houlagou, qui maintint le partage du royaume entre les deux frères, et Keï-Kavous occupa de nouveau le trône de Conia.

Lorsque Mangou eut été proclamé empereur en 1251, le roi Hethoum pria Batou de le recommander au nouveau souverain. Batou engagea Hethoum de se rendre au grand Ordou, et de venir le voir à son passage; mais le prince arménien, effrayé de la longueur de ce voyage, et craignant les inconvénients qui pouvaient résulter de son absence pour son pays, hésitait à partir. Sur ces entrefaites, Argoun, chargé de percevoir les tributs dans l'Occident, arriva en Arménie avec un nombreux cortège d'employés mahométans, qui

(1) Pachymères, tom. I, pag. 12 et 13. — Nicéphore Grég., tom. I, pag. 33 et 34; ap. Stritter Turcicor. cap. 22, § 368, pag. 400.

traitèrent les chrétiens avec la dernière rigueur. « Argoun, dit un historien arménien, « exigea de chaque Arménien, au-dessus de « dix ans, la somme de soixante pièces de « monnaie. Ceux qui n'étaient pas en état « de la payer, devaient subir les plus cruelles « tortures. Les propriétaires fonciers étaient « dépossédés; leurs enfants et leurs femmes, « vendus comme esclaves. Un malheureux pris « cherchant à émigrer, était dépouillé, fustigé « et finalement déchiré par des chiens furieux, « que l'on menait à cet effet (1). » Le roi Hethoum, instruit de ces actes d'oppression dans la Grande-Arménie, résolut de se rendre à la cour de Mangou, pour rendre hommage à ce prince et intercéder en faveur de ses infortunés compatriotes; mais la mort de sa femme Isabelle l'obligea de différer ce voyage pendant deux ans. Il partit enfin dans l'année 1254, traversa l'Asie mineure, sous un déguisement, vit à Kars le noyan Baïdjou et s'arrêta quelque temps chez un prince de la Grande-Arménie, pour y attendre les objets précieux de son trésor que son vieux père Constantin lui avait expédiés et dont il avait

(1) *Hist. of Armenia*, by Michæl Chamich, t. II, p. 246.

besoin, pour faire des présents. Il se rendit ensuite, par la route de Derbend, à la cour de Batou et à celle de son fils Sartakh, lequel passait pour chrétien. De la résidence de Batou, il mit cinq mois pour arriver à la cour de Mangou, qui le reçut avec distinction. Hethoum obtint de cet empereur, comme on l'a vu dans l'histoire de son règne, des lettres patentes qui devaient lui servir de sauve-garde, à lui et à son pays, ainsi qu'un acte d'affranchissement pour les églises de son royaume. Il quita la cour de Mangou au bout de cinquante jours, et revint en Cilicie, par la Transoxiane et la Perse, dans l'année 1255, lorsque le prince Houlagou arrivait en Perse avec une grande armée (1).

Nous venons de rassembler les notions très-succinctes qui se trouvent éparses dans divers auteurs, sur les opérations ou plutôt les dévastations des Mongols, dans la partie occidentale de l'Asie, depuis la mort de Djélal-ud-din jusqu'à une époque assez rap-

(1) *Relation du Voyage de Hethoum* à la cour du grand Khan, rédigée par l'historien Kirakos Kaïdzaketsi, publiée par Mr. J. Klaproth, dans le *Nouveau Journal asiatique*, t. XII, p. 273 et suiv.

prochée de celle où le prince Houlagou, à la tête d'une armée nombreuse, arriva de Tartarie en Perse, pour achever la conquête de ces contrées occidentales. Quoique les forces dont disposaient Tchormagoun, et après lui Baïdjou, fussent bien inférieures à celles qu'auraient pû réunir le Khaliphe, les sultans de Roum et d'Égypte, les princes de Syrie, de Mésopotamie et d'autres contrées voisines, on voit que, faute d'union entre les souverains mahométans, les Tatars purent facilement, en les attaquant tour à tour, piller, dévaster et subjuguer leurs domaines, si l'on en excepte l'Égypte, qu'ils n'essayèrent jamais de conquérir, et que ces princes éprouvèrent, l'un après l'autre, le sort ordinairement réservé à l'egoïsme pusillanime.

Nous allons maintenant jeter un coup-d'œil sur la conduite que tinrent les gouverneurs mongols en Perse jusqu'à l'époque de l'arrivée de Houlagou.

CHAPITRE III.

Gouverneurs mongols en Perse. — Tchintimour. — Keurgueuz. — Argoun-Aca. — Établissement de la dynastie Kurt dans le pays de Hérat. — Successeurs de Borac-Hadjib dans le Kerman.

Après que Tchinguiz-khan eut évacué la Perse, son fils aîné Djoutchi laissa dans le Khorazm un gouverneur nommé Tchintimour. Lorsque le général Tchormagoun fut envoyé par l'empereur Ogotaï contre Djélal-ud-din, Tchintimour reçut l'ordre de le suivre avec les troupes du Khorazm, pour soumettre le Khorassan, tandis que Tchormagoun attaquerait le sultan. Tchintimour y resta, comme gouverneur, ayant pour collègues quatre officiers délégués par les chefs des quatre branches de la famille Tchinguizienne : Kélilat (1), par le Caan, Noussal, par Batou, Coul-Toga, par Tchagataï, et Tounga, par la veuve et

---

(1) Ce nom est écrit aussi *Keulbilat*.

les fils de Touloui; car ces pays conquis étaient considérés comme une propriété commune aux enfants de Tchinguiz-khan. Malgré les dévastations commises dans le Khorassan par les armées mongoles, il y restait encore quelque chose à piller. Plusieurs districts avaient échapé, par une prompte soumission, à la ruine générale, et les Mongols s'étaient contentés d'enlever les étoffes et le bétail qu'ils y avaient trouvé, sans exiger d'argent; ils ne connaissaient pas encore le prix de ce métal, ni celui des pierres précieuses. Tchintimour, au contraire, était avide de ces objets. Outre les contributions, qu'il levait en espèces, il arrachait, par la torture, des malheureux habitants, l'indication de ce qu'ils avaient caché, et les faisait ensuite égorger; le petit nombre d'entre eux qui étaient épargnés, devaient racheter jusqu'à leurs maisons.

D'un autre côté, des bandes de Khorazmiens commettaient de grands ravages dans le Khorassan. Ils tuaient les préfets que Tchormagoun, à son passage, avait placés dans les districts de cette province, et recherchaient ceux qui s'étaient attachés aux Mongols (1). Ils faisaient partie

(1) Djouvéini.

d'un corps d'environ dix mille Cancalis, qui occupait principalement les monts de Nischabour et de Thous. A leur tête étaient deux officiers du sultan Djélal-ud-din, Caradja et Togan Sangour. Tchintimour les attaqua trois fois, sans pouvoir en venir à bout; enfin, son lieutenant Kélilat les vainquit près de Sebzévar, après trois jours de combats opiniâtres, qui lui coûtèrent deux mille hommes. Caradja s'enfuit vers le Sidjistan et Togan, vers le Couhistan. Trois mille Cancalis s'étaient jetés dans la ville de Hérat. Kélilat y envoya quatre mille cavaliers, qui parvinrent, au bout de trois jours, à forcer la grande mosquée où s'étaient enfermés les Cancalis, et les passèrent tous au fil de l'épée (1).

Taïr Bahadour, qui commandait à Badghis, avait reçu l'ordre direct de l'empereur de marcher contre Caradja et de mettre à feu et à sang les cantons rebelles (2). Il était en route lorsqu'il apprit que Caradja avait été

---

(1) *Raouzat-ul-Djennat*, raouzat II, tchémen 5.

(2) Djonvéini cite, à l'occasion de cet ordre, le proverbe persan : *Il faut apprendre aux loups à coudre ; ils savent déchirer.*

défait par Kélilat, et qu'il s'était enfermé dans la forteresse d'Arak-Sistan. Il l'y assiégea; mais il ne put s'emparer de cette place qu'au bout de deux ans.

De Sistan, ce général manda à Tchintimour qu'il avait reçu de l'empereur le gouvernement du Khorassan, et que par conséquent Tchintimour ne devait plus y exercer d'autorité. Celui-ci lui reprocha d'avoir saccagé les districts du Khorassan qui commençaient à se relever de leur ruine, quoique leurs habitants fussent innocents des entreprises de Caradja; il le prévint qu'il allait envoyer un de ses officiers à la cour, pour en faire son rapport, ajoutant qu'il attendrait les ordres de l'empereur; mais, dans l'intervalle, Tchintimour et les autres chefs mongols reçurent de Tchormagoun l'ordre de venir le joindre avec leurs troupes et de laisser à Taïr Bahadour le commandement du Khorassan et du Mazendéran. Alors Tchintimour tint conseil avec ses officiers. Il fut résolu que Kélilat se rendrait à la cour et solliciterait en faveur de Tchintimour le gouvernement du Khorassan et du Mazendéran. Comme cet officier appartenait à l'empereur, on le jugeait plus capable qu'un autre de réussir dans cette mission. Pour se faire mieux accueillir de son maître, il devait

emmener de ces deux pays plusieurs petits princes qui avaient fait leur soumission. Le général Kélilat partit avec ce cortège. C'était la première fois qu'on voyait à Caracouroum des princes de l'Iran; Ogotaï apprit leur arrivée avec une extrême satisfaction. Il comparait la conduite de Tchintimour avec celle de Tchormagoun, qui, maître depuis plusieurs années de vastes régions, ne lui avait jamais envoyé aucun des souverrains de ces pays. Il nomma Tchintimour gouverneur du Khorassan et du Mazendéran, lui associant Kélilat, et le rendant indépendant de Tchormagoun et des autres généraux. Ogotaï donna des fêtes à ses hôtes, les combla, pendant leur séjour, de marques de distinction, et les confirma, à leur départ, dans la possession de leurs principautés.

630.
———
1233.

Tchintimour donna la place de grand maître des sceaux (Ouloug Biticoudji), dans son nouveau gouvernement, à Schéréf-ud-din de Khorazm, et celle de *Sahib-Divan* ou de ministre des finances, à Behai-ud-din Mohammed de Djouveïn, père de l'auteur de l'histoire de Tchinguiz-khan. Les chefs des troupes qui appartenaient aux trois autres branches de la famille impériale, placèrent chacun un intendant dans le conseil des finances, pour y veil-

ler aux intérêts des princes, leurs maîtres.

Tchintimour étant mort, en 1235, eut pour successeur Noussal (1), général mongol presque centenaire, qui fut bientôt remplacé par Keurgueuz. Celui-ci, chancelier de Tchintimour, avait été envoyé par ce gouverneur, avec Mohammed de Djouveïn, à la cour d'Ogotaï, pour lui rendre compte de l'ordre qui avait été établi dans l'administration du Khorassan et du Mazendéran. Interrogé par l'empereur sur l'état de ces provinces, Keurgueuz l'assura: « que ses sujets y jouissaient du calme et du bonheur; « que l'oiseau de leurs cœurs voltigeait dans « l'horison de ses bienfaits; que les lieux où « règnait jadis l'hiver présentaient l'image du « printemps; qu'ils étaient remplis de fleurs et « de parfums comme les jardins du paradis, » et d'autres choses de ce genre. Ce langage, entremêlé de bénédictions, produisit l'effet désiré. Keurgueuz plut au souverain; il était d'ailleurs protégé par le ministre Tchincaï, son compatriote, qui était en grande faveur, et il quita la cour assuré des bonnes graces du monarque.

---

(1) Ce nom est écrit *Yéschil* dans Raschid.

Keurgueuz s'était élevé par son mérite. Né dans un village des environs de Bisch-balic, capitale du pays des Ouïgours, il s'appliqua dans sa jeunesse à l'écriture ouïgoure, et entra au service d'un officier du prince Djoutchi. Un jour qu'il accompagnait son maître à une partie de chasse de ce prince, Djoutchi reçut, par un courrier, une lettre de son père. Il n'avait auprès de lui aucun de ses secrétaires; on chercha parmi les gens de sa suite quelqu'un qui sut lire. Keurgueuz fut amené à Djoutchi et lui donna lecture de la lettre; en récompense le fils de Tchinguiz-khan le prit à son service. Ayant une belle main, il fut chargé d'enseigner l'écriture aux enfants; emploi qu'il exerça jusqu'à l'époque où Tchintimour fut nommé gouverneur du Khorazm. Keurgueuz lui fut donné en qualité de secrétaire; il ne tarda pas à obtenir sa confiance et devint son ministre.

Il était à peine de retour en Mazendéran, que la mort enleva Tchintimour. Sous le gouvernement de Noussal il conserva son poste; mais il fut appelé à la cour pour y rendre compte des affaires du Khorassan. Danischmend Hadjib, adversaire de Tchincaï, travaillait alors à faire donner à Ongou-Timour, fils de Tchintimour, la place de

et ses autres employés, qu'ils emmenèrent à leurs quartiers. Keurgueuz ne voulait que gagner du temps jusqu'au retour de son exprès, qui revint avec l'ordre aux chefs militaires et civils de se rendre à la cour pour y plaider leur cause devant l'empereur, que la vue de l'habit ensanglanté de Keurgueuz avait irrité. Celui-ci, après avoir communiqué cet ordre à ses adversaires, partit sans attendre leur réponse, accompagné de plusieurs personnages distingués, qui avaient sa confiance. Kélilat et Ongou-Timour, avec leurs gens, se hâtèrent de suivre son exemple. Les deux parties arrivèrent en même temps à Bokhara; dans un festin qui leur fut donné par l'intendant de ce pays, Kélilat, ayant eu besoin de sortir du pavillon, fut assassiné en plein champ, par des gens apostés.

Lorsque les deux compétiteurs furent arrivés à la cour, l'empereur voulut dîner dans la tente dont Ongou-Timour lui avait fait hommage. Après son repas il en sortit pour un instant, et aussitôt un coup de vent la renversa. L'empereur ordonna qu'on la mit en pièces. Quelques jours plus tard, on dressa la tente que Keurgueuz avait offerte au souverain, et l'on y étala toutes sortes d'objets rares et précieux qu'il voulait également lui

faire agréer. Il s'y trouvait une ceinture garnie de certaines pierres (1). L'empereur l'ayant mise, se sentit aussitôt délivré d'une légère douleur aux reins. Il but largement, fut de bonne humeur, et Keurgueuz put se flatter de gagner sa cause.

En effet, son protecteur Tchincaï avait été nommé avec plusieurs autres Ouïgours, pour examiner les assertions des deux rivaux; d'ailleurs Keurgueuz était assisté par des personnes qui avaient toutes du mérite, de la considération, de la fortune, et il était lui-même un homme d'esprit, au lieu que le parti de ses adversaires, après la mort de Kélilat, qui en était l'ame, ne se composait plus que des fils, encore enfants, de ce général, et d'Ongou-Timour, jeune homme sans expérience. Au bout de plusieurs mois, cette affaire n'étant pas encore terminée, l'empereur voulut que les deux rivaux fissent la paix. Il ordonna que Keurgueuz et Ongou-Timour habitassent la même tente, qu'ils bussent à la même coupe; on prit la précaution de leur ôter leurs armes. Ce moyen de réconciliation n'ayant pas réussi, Tchincaï et les autres commissaires

(1) Ces pierres sont appelées *Yarcan*.

durent présenter leur rapport. Ogotaï fit comparaître les parties en sa présence, et après les avoir interrogées, il condamna Ongou-Timour et ses compagnons; mais, ajouta-t-il, en s'adressant au premier: « Comme tu ap« partiens à Batou, je lui manderai l'affaire, « et ce sera à lui de te punir. » Tchincaï, qui eut compassion d'Ongou-Timour, alla lui parler, et s'exprima ainsi, en son nom : *Ongou-Timour dit : Le Caan est le chef de Batou. Es-ce qu'un chien comme moi mérite que deux souverains délibèrent ensemble sur son compte. C'est au Caan à décider. — Tu fais bien,* dit Ogotaï; *car Batou ne ferait pas grace à son propre fils s'il se trouvait dans le même cas que toi.* Cependant, les compagnons d'Ongou-Timour furent punis; quelques-uns reçurent la bastonnade; d'autres furent livrés à Keurgueuz, afin qu'il leur appliquât la cangue, et tous durent s'en retourner avec lui. « Qu'on « leur fasse savoir, dit l'empereur, que sui« vant les règles de l'équité et le *Yassaï* de « Tchinguiz-khan, les calomniateurs doivent « être punis de mort, pour servir d'exemples; « mais, qu'en considération de leurs femmes « et de leurs enfants qui attendent leur retour, « je leur fais grace de la vie, à condition « qu'ils ne retomberont plus dans la même

« faute. Qu'on dise en même temps à Keur-
« gueuz que ces gens là sont comme lui mes
« serviteurs; que si, après le pardon que je
« leur ai accordé, il leur garde rancune, il
« sera lui-même punissable. » Alors il conféra à ce dernier le gouvernement de tous les pays, au-delà de l'Oxus, qui avaient été soumis par les armes de Tchormagoun.

Les seigneurs persans sollicitèrent aussi des patentes; mais Keurgueuz fit entendre à Tchincaï que s'ils obtenaient tous comme lui un diplôme du Caan, ils se croiraient indépendants du gouverneur, et il fut convenu entre eux qu'il n'en serait accordé à aucun.

Pendant la procédure, Schéréf-ud-din, continuant son double rôle, paraissait dévoué à Keurgueuz, tandis que, sous main, il conseillait son rival. Lorsqu'on vit que l'empereur penchait en faveur de Keurgueuz, un des compagnons d'Ongou-Timour livra à son adversaire des papiers écrits de la main de Schéréf-ud-din, qui le convainquirent que toute cette affaire lui avait été suscitée par cet intrigant. Instruit de cette circonstance l'empereur ne voulut pas que Schéréf-ud-din retournât en Perse, de crainte qu'il n'éprouvât le ressentiment de Keurgueuz, et déjà

Schéréf-ud-din se félicitait de lui avoir échapé, lorsque les amis de Keurgueuz lui conseillèrent de ne pas perdre de vue un ennemi, qui saisirait la première occasion de lui nuire encore; Keurgueuz obtint la permission de l'emmener, sous prétexte que sa présence était nécessaire en Perse, parçe que les impositions n'étant pas encore rentrées dans le Khorassan, il se pourrait que les officiers du fisc profitassent de son éloignement, pour mettre quelques sommes à sa charge, et préjudicier ainsi le trésor.

637. / 1239-40 Keurgueuz se rendit à Thous, où il établit sa résidence; il y convoqua les seigneurs du Khorassan et de l'Irac, ainsi que les généraux mongols, et célébra son installation par une fête de plusieurs jours, au milieu de laquelle furent promulguées les nouvelles ordonnances impériales.

Il fit partir son fils, accompagné de plusieurs employés au département des finances, pour aller ôter aux officiers de Tchormagoun le commandement des districts de l'Irac et de l'Azerbaïdjan, qu'ils ruinaient par leurs exactions. Chaque noyan, chaque officier agissait en maître absolu dans la province, dans la ville où il commandait, et employait à son propre usage la plus grande partie des revenus du fisc. Ces petits despotes furent déplacés; ils

durent même restituer de fortes sommes.

Keurgueuz protégea la vie et les biens des Persans contre la barbarie des officiers mongols, qui ne purent plus abattre des têtes, à leur volonté. Dans ses marches, le soldat n'osa plus vexer l'habitant paisible. Keurgueuz fut craint et respecté.

Il releva de ses ruines la ville de Thous, où il n'y avait que cinquante maisons habitées. Dès qu'il l'eut choisie pour sa résidence, les seigneurs persans y achetèrent des hôtels, et au bout d'une semaine, le prix des immeubles y fut centuplé (1).

La ville de Hérat renaissait aussi de ses cendres. Après le saccagement de cette cité, dans l'année 1222, ses ruines n'avaient été habitées, pendant quinze ans, que par un petit nombre d'individus; mais, en 1236, Ogotaï ayant ordonné que l'on prit les mesures nécessaires pour restaurer le Khorassan, on songea à repeupler Hérat. Un émir, nommé Yzz-ud-din, que Toulouï, avait fait transporter, avec mille familles, de Hérat à Bischbalik, reçut l'ordre de retourner avec cent familles, à Hérat. D'abord cette colonie eut

---

(1) Djouvéini.

de la peine à pourvoir à sa subsistance; faute de bœufs, les hommes de toutes classes indistinctement s'attelèrent, par couple, à la charrue; on sema du blé et du coton dans des pièces de terre qu'il fallut arroser à la main, les canaux étant obstrués. La première récolte faite, on choisit vingt hommes forts et agiles, qui, chargés chacun de vingt *menns* de coton, furent envoyés dans l'Afghanistan, d'où ils revinrent avec des instruments aratoires (1). En 1239, les chefs de cette population envoyèrent un député à la cour, pour demander de nouveaux colons, et, au bout de cinq mois, deux cent familles arrivèrent à Hérat. L'année suivante un dénombrement fit connaître que cette ville avait déjà six mille neuf cent habitants. Depuis lors sa population s'accrut de beaucoup d'individus qui vinrent s'y établir de diverses contrées (2).

Dès son arrivée à Thous, Keurgueuz avait

(1) Il y a dans le texte : et avec des *diraz dunbal*, ce qui signifie en persan, de *longues queues ;* peut-être l'auteur du *Raouzat* a-t-il voulu indiquer une espèce de moutons.

(2) *Raouzat-ul-Djennat.*

fait mettre la cangue à Schéréf-ud-din. Il tira de son ennemi des aveux qu'il manda à la cour. Son messager apprit en route la mort d'Ogotaï. Keurgueuz était parti lui-même pour rendre compte à l'empereur du systême d'administration qu'il venait d'établir en Perse. En passant par la Transoxiane, il se prit de querelle avec un officier de la maison de Tchagataï. Menacé par celui-ci d'une accusation devant la veuve de ce prince, il répondit qu'il ne s'en souciait guère. Ce propos rapporté à la princesse excita son ressentiment. Inquiet des suites de cette avanture, instruit de la mort d'Ogotaï, privé de ses protecteurs, Keurgueuz jugea à propos de retourner sur ses pas. Cependant la femme de Schéréf-ud-din avait envoyé des messagers aux princes du sang pour implorer leur protection en faveur de son époux. Plusieurs de ces émissaires avaient été saisis en route; mais l'un d'eux parvint à la cour d'*Ouloug Iff* (1). Les femmes et les fils de Tchagataï firent partir Argoun, avec l'ordre de leur amener Keurgueuz de gré ou de force. Averti de cet arrêt, Keurgueuz, qui avait déjà livré son ennemi

(1) C'était le nom de la résidence de Tchagataï.

au préfet de Sebzevar, avec l'injonction de le faire mourir, lui manda promptement de suspendre l'exécution.

A l'approche d'Argoun, Keurgueuz s'enferma dans un magasin, qu'il avait fait construire à Thous, contre l'usage des Mongols. Comme il refusait de se rendre, Argoun demanda main forte aux chefs militaires, qui obéirent avec joie, haïssant Keurgueuz à cause de sa juste sévérité. Ce gouverneur, sur le point d'être forcé, fit ouvrir la porte, disant qu'il n'était pas un ennemi. Il fut arrêté avec son vézir Ousseil-ud-din Rogdi. Ce fut le signal d'une nouvelle anarchie dans le Khorassan et le Mazendéran.

Keurgueuz, conduit à la résidence des enfants de Tchagataï, après y avoir subi un interrogatoire, fut envoyé à la cour de Tourakina, régente de l'empire. Il n'y trouva plus son protecteur Tchincaï, qui s'était lui-même soustrait, par la fuite, au ressentiment de cette princesse, excitée contre lui par des intrigues. Pour comble de malheur Keurgueuz était sans argent; il ne put donc prouver son innocence, et fut reconduit, par l'ordre de la régente, à la résidence des fils de Tchagataï, pour y être jugé. Dans le nouvel interrogatoire que ces princes lui firent subir, il répondit sans ména-

gement. Le prince Cara-Houlagou ordonna qu'on le fit mourir, en lui remplissant la bouche de terre. Keurgueuz avait, dans les derniers temps de sa vie, abjuré le bouddhisme, pour embrasser la religion mahométane (1).

Argoun Aca se rendit à la cour impériale, et fut nommé, par la régente Tourakina, gouverneur de la Perse. Lorsqu'il était encore dans l'âge de l'adolescence, son père, un homme du commun de la tribu ouïrate, l'avait cédé, pendant une disette, pour un quartier de bœuf, à un officier djelaïre, qui était le gouverneur d'Ogotaï. Placé par cet officier dans la garde de l'empereur, son mérite lui fit obtenir de l'avancement (2). Comme il savait écrire en caractères ouïgours, il entra dans la chancellerie de l'empereur Ogotaï, qui le chargea, avec Coban, d'une mission importante en Chine. Nommé commissaire pour l'examen des différends qui s'étaient élevés

---

(1) Djouvéini.

(2) Raschid. — Selon Djouvéini, il était fils d'un chef de mille de la tribu ouïrate, l'une des plus considérées, ajoute-t-il, parmi les Mongols, à cause de ses nombreuses alliances avec la famille de Tchinguiz-khan.

entre Ongou-Timour et Keurgueuz, il se prononça pour ce dernier, et lui fut ensuite adjoint dans les fonctions de gouverneur de la Perse; mais Keurgueuz ne voulant point partager avec lui son autorité, Argoun se rendit à la cour d'Ouloug Iff, qui le chargea quelque temps après d'aller arrêter Keurgueuz.

Argoun demanda que Schéréf-ud-din, qui l'avait accompagné à la résidence impériale, lui fut donné en qualité *d'Ouloug Biticoudji*, et l'obtint, par le crédit de la musulmane Fathma, qui exerçait un grand ascendant sur l'esprit de la régente. Le nouveau ministre s'engagea à faire rentrer au trésor la somme de quatre mille balischs, qui restait due, à ce qu'il prétendait, par les provinces de Khorassan et de Mazendéran.

Schéréf-ud-din, fils d'un porte-faix de la ville de Khorazm, fut d'abord au service du gouverneur de ce pays, qui le prit charmé de sa belle figure. Lorsque Tchintimour eut reçu l'ordre de passer dans le Khorassan, et de coopérer avec Tchormagoun, à la réduction de cette contrée, il chercha un secrétaire. Personne ne voulait de cet office, parce qu'il fallait agir contre des Musulmans, et que l'issue de l'expédition paraissait douteuse. L'intendant du Khorazm, qui

s'était dégouté de son page, dont la figure avait perdu de sa fraîcheur, et qui en avait fait son secrétaire, le céda à Tchintimour. Schéréf-ud-din apprit le mongol, et comme il était le seul interprête, que toutes les affaires passaient par ses mains, il devint un personnage important.

Argoun arriva dans le Khorassan, accompagné de plusieurs commissaires de la régente Tourakina, qu'il laissa dans cette province, pour y percevoir les impositions arrièrées. Il passa lui-même dans l'Irac et dans l'Azerbaïdjan, afin de délivrer ces deux contrées de l'oppression des commandants mongols, qui s'y comportaient comme s'ils en eussent fait la conquête pour leur propre compte. Il reçut, à Tébriz, les ambassadeurs des souverains du Roum et de la Syrie, qui lui demandèrent sa protection, et envoya des commissaires dans ces pays pour en recevoir le tribut. 641. / 1243-4.

Pendant ce temps, Schéréf-ud-din, qui avait reçu d'Argoun entière liberté pour ses opérations de finance, levait des impositions arbitraires avec une dureté inouie. Les percepteurs avaient l'ordre de ne ménager qui que ce fut. Pour arracher aux contribuables les sommes exorbitantes auxquelles ils étaient

taxés, on plaçait des garnisaires dans leurs maisons; on les tenait enfermés sans aliments, ni boisson; on leur donnait la torture. Lorsque les ministres de la religion mahométane, que les Mongòls, quoique païens, avaient exemptés de toutes charges, et qu'ils traitaient avec respect, venaient demander à Schéréf-ud-din, pour les habitants en général, et pour eux-mêmes en particulier, quelque diminution de ces énormes impôts, lorsque des veuves et des orphelins, qui, d'après la loi mahométane et le code de Tchinguiz-khan, étaient affranchis de ces taxes, imploraient sa miséricorde, il les traitait avec le dernier mépris. A Tébriz, des individus donnèrent leurs enfants en gage; d'autres les vendirent. Un percepteur entre chez un contribuable qui venait de mourir; ne trouvant autre chose à prendre, il s'empare de son linceul. A Raï, où les agens de Schéréf-ud-din, après avoir parcouru l'Irac, vinrent le joindre avec les produits de leurs extorsions, tous ces trésors furent rassemblés dans la mosquée; on y fit entrer les bêtes de somme, et les tapis de ce lieu sacré servirent de couvertures aux charges. Heureusement pour les peuples de la Perse, Schéréf-ud-din mourut en 1244. Alors Argoun s'empressa d'alléger leur sort, en leur remettant ce qui

n'était pas acquitté, et en donnant la liberté à ceux qui étaient en prison pour n'avoir pas satisfait aux réquisitions du fisc. Ce gouverneur avait reçu l'ordre de se rendre au Couriltaï, convoqué pour l'élection d'un empereur. Il prit la route de la Tartarie avec les sommes levées dans son gouvernement, accompagné d'un grand nombre de préfets et d'autres fonctionnaires. Depuis la mort d'Ogotaï, les princes de la famille de Tchinguiz-khan avaient, contre les lois de l'empire, donné des assignations sur les revenus des districts de la Perse, et délivré une foule de brevets d'exemption des charges publiques. Argoun se fit livrer toutes ces pièces, et les emporta. De tous les riches présents dont il fit hommage à l'empereur Couyouc, qui venait d'être élu, aucun ne fut plus agréable à ce souverain, que la collection de ces assignations et patentes, qu'il lui remit en présence même des princes qui les avaient données. Couyouc lui en témoigna sa satisfaction et le continua dans son office de gouverneur général de la Perse. Toutes les personnes qui l'accompagnaient obtinrent, à sa recommandation, les places qu'elles sollicitaient, et la charge d'Ouloug Biticoudji, en Perse, devenue vacante par la mort de Schéréf-ud-din,

fut donnée à Khodja Fakhr-ud-din Bihischti.

Lorsque la prochaine arrivée de ce gouverneur fut annoncée en Perse par les courriers qui le précédaient, les seigneurs de ce pays se réunirent à Merv pour le recevoir, et il célébra son retour par une fête qui dura plusieurs jours.

Argoun s'aperçut bientôt qu'il avait à la cour des ennemis puissants. Il partit pour s'y rendre, et apprit, à Taraz, la mort de Couyouc. Le général Iltchikadaï, que cet empereur avait envoyé en Perse avec une armée, pour réduire à son obéissance diverses contrées qui n'avaient pas encore subi le joug mongol, le pressa de retourner dans son gouvernement, pour y ordonner les dispositions nécessaires à la subsistance de ses troupes. Argoun revint sur ses pas, et s'occupa de cet objet. Dans le même temps arrivèrent en Perse des agents des divers princes du sang, avec des assignations par lesquelles ils disposaient d'avance des revenus de plusieurs années; et cet abus ruineux pour le peuple, rétabli dès la mort de Couyouc, subsista pendant l'interrègne.

649. Argoun partit, avec les commandants, les
1251. préfets et les intendants de la Perse, qui avaient reçu l'ordre de se rendre au grand Couriltaï où devait être élu le successeur de Couyouc.

Il n'y arriva qu'après l'inauguration de Mangou. Il se plaignit à ce souverain des assignations données par les princes du sang sur les revenus de la Perse, au détriment du fisc, et de l'envoi, pour cet objet, d'une foule de commissaires, qui se faisant défrayer par les habitants, achevaient la ruine du pays. L'empereur ordonna que les intendants de la Perse exposassent, chacun dans un mémoire separé, les maux qui affligeaient leur province, et les moyens d'y remédier. Ils furent tous d'avis, comme il a été dit plus haut, que la misère des peuples provenait des impôts excessifs dont ils étaient accablés, et qu'il fallait introduire en Perse le mode d'imposition que Mahmoud Yelvadje avait établi dans la Transoxiane, c'est-à-dire, une capitation proportionnelle aux facultés des contribuables, et moyennant laquelle ils seraient exempts de toutes autres taxes. Cette proposition ayant été approuvée, on arrêta que les moins imposés paieraient un dinar, et les plus imposés, dix dinars par tête. Il fut ordonné que le produit de cette capitation serait affecté à l'entretien des milices, des postes aux chevaux et des envoyés de l'empereur, et que, sous aucun prétexte, on n'exigerait rien de plus des sujets.

Argoun conserva son gouvernement géné-

ral, et reçut une nouvelle plaque à tête de lion. L'empereur lui donna pour ministre des finances Behaï-ud-din, de Djouvéïn. Un second intendant des finances, nommé Sarradj-ud-din, fut placé auprès de lui par le prince Nikbey, qui règnait sur les États de Tchagataï. L'empereur lui adjoignit deux commisaires et chacun des princes, ses frères, Coubila, Houlagou, Arig-Boca et Moga, eut auprès de lui son agent. La Perse fut divisée en quatre gouvernements; ceux qui les obtinrent reçurent avec le titre de Mélik, des plaques à tête de lion. Les autres employés furent munis de plaques d'or ou d'argent, suivant leur rang. En les congédiant l'empereur leur donna
651. / 1253. à tous des robes d'étoffes chinoises. De retour en Perse, Argoun fit un nouveau dénombrement, et régla les impositions de la manière prescrite (1).

Hindoudjac, général mongol, chef de touman ou de dix mille, qui avait fait mourir injustement le Mélik de Coum, fut exécuté, hors de la porte de Thouss, par l'ordre exprès de l'empereur Mangou, et ses propriétés, les individus de sa famille, ses esclaves furent

(1) Djouvéini. — Raschid.

partagés, comme dévolus au fisc, entre les quatre branches de la famille impériale. Son père Mélikschah, de la tribu sounite, auquel il succéda, avait été envoyé en Perse avec un touman, composé d'Ouïgours, de Carloucs, de Turcmans, de Caschgariens et de Coutchayens (1). Après avoir réglé l'administration de la Perse, Argoun retourna à la cour, par l'ordre de l'empereur, accompagné de Nedjm-ud-din Kilabadi (2).

La partie orientale de la Perse avait été donnée en fief, par l'empereur Mangou, au Mélik Schems-ud-din Mohammed Kurt, seigneur du château de Khissar, en Khorassan. Son grand-père Osman Mergani avait été nommé gouverneur du château et du territoire de Khissar, par son frère Omar Mergani, vézir tout puissant du sultan Ghiath-ud-din, de la dynastie des Gours. Après la mort d'Osman, son fils Abou-Bekir lui succéda dans sa préfecture. Il épousa une fille du sultan Ghiath-ud-din. De cette union naquit le Mélik Schems-ud-din Mohammed, qui, ayant perdu son père

(1) Raschid, article des *Sounites*. — Le pays de Coutché est à l'est de celui de Caschgar.

(2) Djouvéini. — Raschid.

en 1245, hérita du pays de Gour. Il se rendit en Tartarie, lors de l'élection de Mangou, et arriva à la cour le jour même de son inauguration. Il fut présenté à ce monarque par des officiers de Mangou, qui ne lui laissèrent pas ignorer que le père et l'aïeul de Schems-ud-din avaient été bien traités par les souverains ses précédesseurs, et lui firent un grand éloge des talens de ce prince. Mangou l'accueillit avec distinction, et lui donna l'investiture du pays de Hérat et de ses dépendances, qui s'étendaient jusqu'au Djihoun et jusqu'au Sind. Ce territoire embrassait les provinces de Merv, Gour, Sidjistan, Caboul, Afghanistan. En outre, Mangou voulut qu'Argoun Aca fît remettre aux intendants de Schems-ud-din la somme de cinquante toumans, à titre de présent impérial. Le lendemain, dans une audience privée, le Khacan mongol fit revêtir le Mélik de l'une de ses propres robes, lui donna trois tablettes (païzé), dix mille dinars en espèces, et des armes, savoir: un sabre indien, une lance d'Alkhatt (1),

(1) « *Alkhatt* est le nom d'un lieu du Yémama ou de « la côte de Bahréin, où se travaillent et se vendent « les bois de lance qu'on tire de l'Inde. » — *Christom. arabe* de Mr. S. de Sacy, tom. II, pag. 79, note 12.

une massue à tête de taureau, une hache d'armes et un poignard. Schems-ud-din partit pour Hérat, accompagné d'un officier de l'empereur. Il se détourna de sa route pour aller saluer Argoun Aca, auquel il présenta les ordonnances du Caan. Ce gouverneur le traita avec respect et fit remettre cinquante toumans à ses intendants. Schems-ud-din prit possession de Hérat; il y règna en souverain, et s'empara de plusieurs châteaux forts dans les provinces de Guermsir et d'Afghanistan (1).

Le Kerman était au pouvoir du fils de Borac Hadjib. Après avoir fait périr le sultan Ghiath-ud-din, Borac sollicita du Khaliphe le titre de sultan, et l'obtint; il se nomma *Coutloug Sultan.* Lorsque Taïr Bahadour, à la tête d'une division mongole, eut mis le siége devant Sistan, il envoya sommer Borac de prêter obéissance au grand Khan et de lui fournir des troupes. Borac lui répondit qu'il se faisait fort de prendre la place avec ses troupes seules; que les Mongols pouvaient s'en épargner la peine. Il ajouta que son grand âge l'empêchait de se rendre en per-

---

(1) *Raouzat ul-Djennat*, raouzat VII, tchémen 2.

sonne auprès du Caan; mais que son fils irait à sa place. En effet, il fit partir Rokn-ud-din Khodja. Ce jeune prince apprit en route, la
632./1234-5. mort de son père et l'usurpation du trône par son cousin Coutb-ud-din. Continuant son voyage, il fut bien accueilli d'Ogotaï, qui, pour le recompenser de ce qu'il était venu de si loin *contempler la face de l'empereur*, l'investit de la principauté de Kerman, et lui conféra le titre de *Coutloug Sultan*, que portait son père. En même temps Coutb-ud-din reçut l'ordre de venir à la cour. Il obéit; au bout de quelque temps Ogotaï l'envoya servir en Chine, sous les ordres de Yelvadje. Après la mort d'Ogotaï, Coutb-ud-din se rendit à la diète où Couyouc fut élu empereur. Il s'efforça d'obtenir l'investiture du Kerman; mais il ne put réussir; le ministre Tchincaï protégeait Rokn-ud-din. Il reçut l'ordre de s'en retourner en Chine auprès de Yelvadje. Peu après il accompagna ce gouverneur au nouveau Couriltaï, convoqué pour donner un successeur à Couyouc, et il obtint de l'empereur Mangou, par la protection de Yelvadje, le trône du Kerman. Lorsqu'il approcha de
650./1252-3. ce pays, Rokn-ud-din se retira, avec ses trésors, dans la principauté de Lour, d'où il fit demander un asyle au Kaliphe; mais n'ayant

pu l'obtenir par la raison que ce pontife craignait de mécontenter les Mongols, il prit le parti de se rendre à la cour de Mangou. Les deux compétiteurs furent alors cités au tribunal du grand Khan. Rokn-ud-din perdit sa cause et fut livré à son rival, qui le tua 651. / 1253-4.
de sa propre main. Coutb-ud-din conserva le trône du Kerman, jusqu'à sa mort, en 1258. Il était fils de Tanigou, préfet de Taraz, pour le souverain du Cara Khitaï et frère de Borac Hadjib (1). Lorsque Houlagou conduisit son armée en Perse, Coutb-ud-din alla à sa rencontre jusqu'à Djend pour lui rendre hommage.

(1) Djouvéini. — *Tarikh Gouzidé*, bab IV, fassl 10.

CHAPITRE IV.

HOULAGOU.

Expédition en Perse, résolue dans un Couriltaï au commencement du règne de Mangou. — Préparatifs du prince Houlagou, chargé de la commander. — Composition de son armée. — Sa marche à travers la Tartarie. — Son arrivée en Perse. — Ses dispositions pour détruire les Ismaïliyens. — Croyance religieuse de cette secte mahométane. — Sa doctrine secrète communiquée aux initiés. — Précis de l'histoire des princes ismaïliyens d'Alamout. — L'assassinat organisé par Hassan Sabbah, et fréquemment employé par ses successeurs. — Démêlés du sultan Djelal-ud-din Khorazmschah avec le chef ismaïliyen. — Opérations et négociations de Houlagou pour se rendre maître des châteaux Ismaïliyens et de la personne de leur prince Rokn-ud-din Khourschah. — Siége de Schah-diz, sa résidence. — Reddition de Rokn-ud-din. — Ses places fortes livrées par ses ordres à Houlagou. — Conduit à la cour de Mangou, qui le fait tuer en route. — Massacre de presque toutes les populations ismaïliyennes par l'ordre de Houlagou.

Deux grandes expéditions avaient été réso-
649/1251. lues dans le Couriltaï où Mangou fut proclamé

empereur; l'une en Chine, l'autre en Perse. La première devait être commandée par le prince Coubilaï; la seconde, par le prince Houlagou, tous deux frères du nouveau monarque.

Pour composer l'armée de Houlagou, chacun des princes du sang qui avait reçu de Tchinguiz des troupes en partage, était tenu, d'après l'arrêté de la diète, de lui donner deux hommes par dixaine. Ces contingents étaient commandés par des proches parents de ceux qui les avaient fournis. On fit venir de la Chine un corps de mille ingénieurs pour le service des machines à lancer des pierres, du naphte et des traits. Des officiers expédiés en avant portèrent l'ordre de réserver, pour l'armée de Houlagou, toutes les prairies sur sa route, à l'ouest des monts Toungat situés entre Caracouroum et Bisch Balic. Les troupes cantonnées sur cette ligne devaient s'en éloigner. On répara les chemins; des ponts de bateaux furent préparés. Le corps d'armée de Baïdjou reçut l'ordre de reculer vers la frontière de Roum, et les intendants en Perse tinrent prêts, pour chaque soldat, un *tougan*, ou cent *menns* de farine, et une outre, ou cinquante *menns* de vin. Le noyan Kitouboca, né naïman, partit avec l'avant-

djom. 1. 650. garde, forte de douze mille hommes, à la fin de juillet de l'année 1252.

Lorsque Houlagou prit congé de l'empereur, Mangou lui recommanda de suivre, en toutes choses, l'exemple et les précèptes de leur illustre aïeul, de traiter avec douceur les peuples qui se soumettraient volontairement, d'exterminer ceux qui résisteraient. Il lui ordonna de commencer par détruire les Ismaïliyens. Un jour, ce prince avait été frappé, de voir le grand cadhi Schems-ud-din, de Cazvin, se présenter devant lui avec une cotte de mailles. Il lui en demanda la raison; le magistrat répondit qu'il portait toujours sous ses habits une pareille armure pour se garantir des poignards ismaïliyens, et s'étendit, à cette occasion, sur les attentats de ces intrépides sectaires, de manière à faire une vive impression sur l'esprit de Mangou (1). En effet, Cazvin, le lieu natal du cadhi, n'était séparé du territoire des Ismaïliyens, que par une chaîne de montagnes dont le revers septentrional leur appartenait (2). Les habitants de cette ville, sans cesse exposés à leurs attaques,

(1) Raschid.

(2) Cazvini, *Assar ul-bilad vé Akhbar ul-y'bad.*

vivaient dans les alarmes; ils avaient soin à l'entrée de la nuit, de cacher sous terre leurs effets les plus précieux, et ils étaient toujours armés (1). Les Ismaïliyens détruits, Houlagou devait contraindre le Khaliphe à reconnaître la suzeraineté de l'empereur mongol, et retourner ensuite en Tartarie. Mangou lui recommanda de ne rien faire sans consulter la princesse Docouz; c'était une petite-fille d'Oang-khan, qui avait été l'épouse de Toulouï, bien que son mariage avec ce prince n'eut pas été consommé. Houlagou, lorsqu'il fut au-delà du Djihoun, épousa la veuve de son père, suivant un usage assez général parmi les Mongols. Mangou fit à son frère, à ses femmes, à ses enfants des présents, en or, en pierreries, en habits et en chevaux, et donna des marques de sa munificence aux généraux qui partaient avec Houlagou.

Ce prince quita la résidence impériale le 2 mai 1253 pour retourner à son Ordou, et s'y occuper de l'organisation de son armée. Il y reçut la visite de beaucoup de princes du sang qui vinrent lui faire leurs adieux, et lui offrir des présents. Il en partit le 19 octobre,

2 rabi-1. 651.

24 sch.

(1) Fakhr-ud-din Razi, *Tarikh ud-Duwel*, fassel 2.

laissant le commandement dans son apanage à son second fils Tchoumoucour, de préférence à l'aîné, à cause du rang supérieur de sa mère. Les princes Balacan et Toumar, à la tête du contingent de Batou, formaient son avant-garde. A chaque station, les autorités venaient lui offrir des vivres; des troupeaux de juments qu'on avait eu soin d'y faire conduire, fournissaient le lait pour le *coumiz*.

Houlagou fut fêté, en arrivant dans le pays d'Almalig, par la princesse Organa, et les autres dames de la maison de Tchagataï. Plus loin Mass'oud, gouverneur du Turkustan et de la Transoxiane, vint avec les chefs militaires de ces deux provinces, lui présenter ses hommages (1). Houlagou s'arrêta tout l'été de
652. 1254 dans le Turkustan, et n'arriva à Sa-

(1) Dans l'histoire des Mongols, en chinois, sous le titre de *Sou-houng-kian-lou*, se trouve insérée la relation d'un individu qui paraît avoir été de l'expédition de Houlagou en Perse. Gaubil en a donné un abrégé dans son *Hist. de Gentchiscan*, p. 126, et Mr. Abel Rémusat en a publié une version complète dans le *Journal asiatique*, tom. II, pag. 284 et suiv.; mais cet itinéraire, où la route suivie par Houlagou depuis Caracouroum, est assez vaguement indiquée, et les noms géographiques, défigurés par le système d'écriture chinoise, sont quelquefois méconnaissables, n'a rien ajouté à nos connaissances.

marcand qu'en septembre 1255. Le gouverneur Mass'oud lui avait fait dresser un pavillon d'étoffe de soie et or, dans une prairie délicieuse près de cette ville. Houlagou y passa quarante jours à boire et se divertir.

Il reçut, à Kesch, l'hommage du gouverneur général de la Perse, Argoun, qui s'était fait accompagner des seigneurs et des principaux fonctionnaires du Khorassan. De ce lieu, où le prince mongol s'arrêta un mois, furent expédiées des sommations à tous les souverains de l'Asie occidentale : « Nous arrivons, « y disait-il, par l'ordre du Caan, pour dé« truire les *Molahidas* (1). Si vous venez, en « personne, joindre vos troupes à nos armées, « vous conserverez votre pays et votre fa« mille, et vos services seront récompensés. « Si vous hésitez à obéir, lorsque, avec l'aide « de Dieu, j'aurai décidé du sort de ce peu« ple, je fondrai sur vous, et vous traiterai « avec la même rigueur. »

Dès qu'il eut passé le Djihoun, sur un pont de bateaux, le 2 janvier 1256, il fut compli- 1 z. h. 653.
menté, au nom des sultans de Roum et de

(1) Ce nom arabe signifie proprement *les égarés*. C'est l'une des épithètes que les mahométans orthodoxes appliquent aux Ismaïliyens de Perse.

l'Atabey du Fars, et il reçut les hommages des seigneurs de l'Irac, du Khorassan, de l'Azerbaïdjan, de l'Arran, du Schirvan et de la Géorgie, qui tous lui apportaient des présents magnifiques.

Il y avait beaucoup de lions dans une forêt qui bordait, en cet endroit, la rive gauche du Djihoun. Par l'ordre de Houlagou, ses troupes y firent une battue, et comme les chevaux, épouvantés du rugissement de ces animaux, n'osaient pas avancer, on fit monter les chasseurs sur des chameaux qu'on avait eu soin d'enivrer; dix lions furent abattus.

Houlagou posa son camp dans la prairie de Schoubourgan. Il ne voulait y rester qu'un jour; mais une tempête s'éleva; il tomba de la neige pendant toute une semaine, et la rigueur du froid fit périr beaucoup de chevaux; ce qui détermina le prince mongol à passer l'hiver en ce lieu; il ne s'y occupa que de plaisirs. Au printemps, le gouverneur Argoun, partant pour se rendre auprès de l'empereur, afin de lui rendre compte de son administration, donna une superbe fête à Houlagou, et lui fit hommage d'une tente doublée d'une étoffe de coton richement brodée, ainsi que d'un service de banquet, composé de vases et de coupes d'or et d'argent,

garnis de pierreries. Il laissa auprès du prince, comme ses substituts, son fils, Kéraï Mélik, le chancelier Ahmed, et Alaï-ud-din Ata Mulk de Djouvéin, auteur d'une histoire de Tchinguiz-khan, fort estimée.

Houlagou se préparait à exterminer les Ismaïliyens, sectaires mahométans, qui possédaient un grand nombre de châteaux forts dans le Couhistan et le Roudbar, aussi bien qu'en Syrie. Dévoués à un chef héréditaire, qu'ils regardaient comme un être divin, ces hérésiarques inspiraient l'effroi aux princes et aux Grands, par leurs audacieux assassinats, et de l'horreur à tous les bons musulmans, par leurs doctrines religieuses. Avant de rapporter les opérations de Houlagou contre cette secte fameuse nous croyons devoir esquisser légèrement son histoire, et exposer les principaux articles de sa croyance. Nous jetterons d'abord un coup-d'œil sur les hérésies les plus remarquables du mahométisme.

Comme toutes les religions, celle de Mahomet eut nombre de sectes, dont les opinions s'écartèrent de la lettre du Coran, suivie par les orthodoxes. L'une de ces sectes (les *Cadriyés*) soutenait que Dieu ne peut rien créer par sa seule volonté; une autre (les *Khavaridjes*) : que les péchés graves, équivalant à

l'apostasie, entraînant la damnation éternelle, s'il arrivait que l'Imam, ou chef des Musulmans, en eut commis, l'insurrection contre lui devenait un devoir sacré; c'étaient les ennemis d'Ali. Ses partisans (les *Schiyis*) soutenaient, que le gendre de Mahomet était de droit, en vertu de l'institution du prophète, son héritier immédiat; révéraient ce Khaliphe comme un être surnaturel, et taxaient d'usurpation ses trois prédécesseurs, Aboubékir, Omar et Osman.

Plus tard parût une secte (les *Djéhémiyés*), qui niait les attributs avec lesquels Dieu est représenté dans le Coran ; une autre (les *Motézilés*), admettait l'existence de ces attributs; mais niait qu'ils fussent éternels, vu que Dieu seul est éternel. C'est par son essence qu'il est existant, omniscient, omnipotent, et non par les attributs de l'existence, de la science, de la puissance. Elle soutenait d'ailleurs que Dieu ne doit pas être assimilé à l'homme, et voulait que les passages du Coran qui présentent de semblables assimilations, fussent interprêtés d'une manière allégorique. Elle professait la doctrine du libre arbitre, celle que Dieu n'avait pas pu créer le mal, et que le Coran était créé. Les *Kéramiyés* au contraire, prenant à la lettre tout

ce que la Bible et le Coran rapportent des actes de Dieu, lui attribuaient une forme corporelle, semblable à celle de l'homme. Enfin les *Caramattes*, qui parurent dans le troisième siècle de l'hégire, combattirent les armées des Khaliphes Abbassides, et s'emparèrent de plusieurs de leurs provinces, prétendaient que le texte du Coran et les préceptes de l'islamisme avaient un sens allégorique, qu'ils se chargeaient d'interpréter.

Chacune de ces sectes principales avait des ramifications qui différaient entre elles sur certains points de doctrine. On compte plus de cent de ces branches, quoique les Mahométans n'en admettent que septante-trois, d'après une tradition qui fait dire à Mahomet : « Les Mages se divisent en septante « sectes ; les Juifs, en septante-un, les Chré« tiens, en septante-deux ; les Musulmans en « auront septante-trois. »

Les ouvrages des philosophes grecs, qui furent traduits en arabe, au commencement du troisième siècle de l'hégire, par les ordres du Khaliphe Ma'moun, fils de Haroun-Raschid, introduisirent dans le monde mahométan des exemples séduisants de l'esprit d'examen, et de l'entière liberté d'opinion, d'où étaient nés tant de systèmes divers ; ils

étendirent le domaine de la pensée, et ouvrirent, au préjudice de la foi religieuse, un vaste champ à la spéculation philosophique. Les œuvres d'Aristote furent une source féconde où les hérésiarques puisèrent leurs idées abstraites, leur méthode d'argumenter et leurs définitions; mais ils ne s'en tinrent pas toujours à de vaines disputes théologiques; ils eurent aussi recours aux armes et le fanatisme fit couler des flots de sang (1).

Les sectes mahométanes à doctrines abstraites, ne furent jamais très-répandues; ce fut la succession du pouvoir spirituel et temporel de Mahomet, qui causa le plus grand schisme entre les musulmans. Lorsque le Khaliphe Ali, cousin et gendre de Mahomet, eut été vaincu par Moaviah, son rival; lorsqu'il fut tombé sous le poignard d'un assassin; quand ses deux fils, Hassan et Housseïn, eurent péri par le fer des Omayades, une foule de Musulmans embrassèrent la défense des descendants du prophète, légitimes successeurs de sa puissance, et vouèrent à l'exécration ceux qui l'avaient usurpée. Leur nombre

(1) Macrizi, *Al Khittat*, t. III, *Fi acaïd ehl ul-Islam*.

s'accrut dans les diverses parties du monde mahométan, par le zèle avec lequel les missionnaires secrets de cette secte travaillaient à faire partout des prosélytes. Cependant, les *Schiïs* se divisèrent en beaucoup de branches; on en compte quarante-neuf. Tous croyaient qu'Ali avait été institué l'héritier de Mahomet; qu'il était, par conséquent, son successeur légitime, l'Imam ou chef des Musulmans; que la dignité suprême appartenait de droit aux descendants d'Ali, qui ne pouvaient la perdre, que par l'effet de la violence, par le fait d'une usurpation; qui n'y pouvaient renoncer que temporairement, en usant d'une dissimulation politique, commandée par la force des circonstances; que chaque Imam doit nécessairement désigner son successeur, dont les droits au suprême sacerdoce ne peuvent dériver que de cette institution même; qu'il existe toujours dans le monde un *Imam*, tantôt visible, tantôt invisible, qui, avant de mourir, transmet son caractère sacré à un autre Imam; transmission qui s'opère par le passage de son ame sainte dans le corps de son successeur. Tous d'accord sur cette doctrine fondamentale, les *Schiïs* différaient entre eux d'opinion, au sujet des individus de la postérité d'Ali, auxquels la dignité

d'Imam avait été successivement transmise, et sur certains dogmes, qui étaient hautement réprouvés par le reste des Mahométans. Plusieurs branches des *Schiyis* croyaient qu'une parcelle de la divinité avait résidé dans la personne d'Ali, et passé dans celles des Imams, ses successeurs; que par conséquent, l'Imam était impeccable. Ils croyaient que l'Imam possède la connaissance des choses occultes, de mystères impénétrables aux autres hommes; qu'il est l'unique guide dans la voie du salut, et que les fidèles ont besoin d'une semblable direction pour ne pas se diviser, en suivant des voies diverses. La foi, la religion, consistent dans la connaissance de l'Imam; lorsqu'on le connaît, qu'on lui rend le culte qui lui est dû, on a atteint la perfection, et l'on est dispensé des devoirs imposés par la loi religieuse, tels que la prière, le jeûne, le pélérinage, l'aumône, etc.; car les préceptes de ces obligations ont un sens mystique, et la parole divine, pour être bien comprise, doit être interprêtée.

On voit que ces sectes avaient emprunté des mages le dogme de l'infusion et de la métempsycose; elles croyaient que les ames passaient, selon leurs mérites, dans un corps d'une classe supérieure ou inférieure, et que

c'était là ce qu'il fallait entendre par récompenses et peines. Quelques-unes poussaient leur enthousiasme pour Ali jusqu'à le placer au-dessus de Mahomet et avancer que c'était Ali qui avait été destiné à l'apostolat céleste.

Les *Schiyis* qui attribuaient aux Imams une nature divine, qui croyaient à l'infusion de la divinité dans un corps humain, à la nullité de toute rétractation de leur part, à la résurrection de certains morts, et à la métempsycose, étaient désignés par les autres Musulmans, sous le nom de *Ghilates*, qui veut dire *outrés*.

Parmi les *Schiyis outrés* étaient rangés les *Ismaïliyens*, qui formèrent une secte particulière, lorsque l'Imam Dja'fér Sadik, cinquième successeur d'Ali, après avoir désigné pour son héritier son fils aîné Ismaïl, l'eut destitué, parce qu'il était adonné au vin, et nommé à sa place son second fils Moussa. Beaucoup de *Schiyis* soutinrent que la première désignation était irrévocable, vu que l'Imam, agissant par l'inspiration de Dieu, qui est infaillible, ne pouvait pas se rétracter, et quoique Ismaïl, mort cinq ans avant son père, n'eut jamais exercé les fonctions de l'Imamat, ses partisans refusèrent de reconnaître dans Moussa l'Imam légitime après Dja'fér; ils prétendirent

que le suprême sacerdoce avait passé d'Ismaïl à son fils Mohammed, septième et dernier Imam visible; se séparant sur ce point des autres *Schiyis*, qui comptaient douze Imams, et qui s'appelèrent *Imamiyés* ou bien les *Sectateurs des douze* (1).

Un descendant de Dja'fér Sadik à la sixième
génération, Obeïd-oullah, fils d'Ali, était, à
la fin du troisième siècle de l'hégire, l'Imam
des *Schiyis*, et résidait à Selmiat, en Syrie.
Ayant passé en Afrique, où les missionnaires
de la secte, à la tête de leurs nombreux ad-
hérents, avaient attaqué les gouverneurs du
Khaliphe Abbasside, et conquis plusieurs pro-
297. vinces, Obeïd-oullah, fut proclamé souverain
910. dans la ville de Ricadét, et prit le titre d'*Emir-
ul-muminin*, ou de chef des fidèles, avec le
surnom de *Mahadi*, qui était le Messie des
Ismaïliyens. Son troisième successeur, Mo'izz
enleva aux Abbassides l'Égypte, la Syrie,
362. l'Arabie pétrée, et transféra sa résidence au
973. Caire. Les Alides parvinrent ainsi, au bout
de trois siècles, à fonder un empire qui de-
vint le rival de celui des Abbassides, et qui

(1) Schéhéristani, *Kitab ul-Millel vé en-Nahal.*

le surpassa en puissance; car les Khaliphes de Bagdad, à la même époque, ne possédaient plus guère que l'Irac Aréb.

Les Ismaïliyens avaient une doctrine secrète, qu'ils ne communiquaient que par degrés et avec beaucoup de précautions. Au Caire, c'était le chef des missionnaires (Da'yi-ud-Da'yat), le premier dépositaire de la doctrine sacrée, qui se chargeait d'initier les adeptes. Il y avait neuf degrés d'initiation qui préparaient successivement les fidèles à recevoir la révélation du plus grand mystère de la secte; mais avant de l'introduire au premier degré, l'hiérophante faisait prononcer au novice un serment terrible, par lequel il se vouait aux plus grandes calamités dans ce monde, aux plus sevères châtiments dans l'autre, s'il ne gardait pas un profond silence sur tout ce qui lui aurait été révélé, s'il cessait jamais d'être l'ami des amis, l'ennemi des ennemis des Ismaïliyens. Après avoir reçu son serment le pontife lui demandait une rétribution, dont il fixait lui-même la valeur, pour prix de ce qu'il allait lui enseigner. Il ne le faisait passer d'un degré à l'autre qu'après s'être assuré que l'adepte s'était bien inculqué dans l'esprit, les notions qui lui avaient été communiquées.

Il commençait par lui dire que Dieu a, de tout temps, confié le soin d'établir et de conserver son culte à des *Imams*, ses élus, qui doivent être les seuls guides des fidèles. De même que Dieu a créé au nombre de sept ce qui existe de plus grand et de plus beau, les planètes, les cieux et la terre, il a fixé à sept le nombre des Imams, qui sont Ali, Hassan, Housseïn, Ali Zeïn ul-Abidin, Mohammed Bakir, Dja'fér us-Sadik et Ismaïl. Mais le fils de ce dernier, Mohammed, surpasse tous les Imams ses prédécesseurs dans la science des choses occultes, et la connaissance du sens mystique des choses visibles. Il explique à ceux qui l'interrogent ces mystères sacrés, auxquels il a été initié par la Divinité même, et communique le don merveilleux qu'il possède, aux *Da'yis*, ou docteurs Ismaïliyens, à l'exclusion de toutes les autres sectes des Alévides.

Ainsi que les Imams, les prophètes qui sont venus substituer une nouvelle religion à la religion établie de leur temps, ces législateurs divins, doués du verbe, sont au nombre de sept. Chaque prophète a été accompagné d'un substitut (*siouess*) qui l'a assisté pendant sa vie, et a maintenu, après sa mort, la religion qu'il avait promulguée. Chaque prophète a

eu pour successeurs sept *siouess*, qui ont été ses vicaires auprès des hommes. Ils sont appelés *les muets*, par opposition aux prophètes doués du *verbe* ; parce qu'ils ne font que suivre la voie qui leur a été tracée. Lorsque ces sept vicaires ont passé sur la terre, commence une nouvelle période, laquelle s'annonce par l'apparition d'un prophète, qui abroge la religion précédente, et qui a pareillement sept successeurs muets. Ces révolutions se sont succédées jusqu'à la venue du septième prophète, doué du verbe, lequel a aboli toutes les religions précédemment établies ; il est le maître du dernier âge. Le premier prophète fut Adam ; il eut pour associé et substitut son fils Seth ; après lui sa religion eut sept chefs successifs. Le second prophète fut Noé, auquel fut adjoint son fils Sem. Le troisième fut Abraham, qui eut pour associé et pour vicaire son fils Ismaïl. Moïse, le quatrième prophète, eut d'abord pour associé son frère Aron, et après la mort d'Aron, Josué, fils de Noun. Le dernier des successeurs muets de Moïse, fut Jean, fils de Zacharie (St.-Jean-Baptiste). Jésus, fils de Marie, le cinquième prophète, eut pour associé Siméon. Le sixième est Mohammed, auquel fut associé Ali, fils d'Abou-Talib. Après Ali se succédèrent six

chefs *muets* de la religion de Mahomet. Ce sont les Imams que nous avons nommés, depuis Hassan, jusqu'à Ismaïl. Mohammed, fils d'Ismaïl, est le septième et dernier prophète, le maître de l'âge présent. A son apparition furent abolies toutes les religions précédentes. C'est à lui seul, doué de la science universelle, qu'il faut avoir recours pour obtenir l'explication des doctrines sacrées. Tous les hommes lui doivent obéissance; ce n'est qu'en le prenant pour guide qu'ils peuvent suivre la voie du salut. Telles étaient les doctrines enseignées dans les quatre premiers degrés.

Dans le cinquième, l'adepte apprenait que l'*Imam* exerçant le suprême sacerdoce, doit avoir des missionnaires qui parcourent le monde. Ils ont été fixés par la sagesse divine au nombre de douze, comme les mois de l'année, les tribus d'Israël, les compagnons de Mahomet; car Dieu, dans tout ce qu'il fait, a des vues dignes de sa profonde sagesse. Ainsi, la main de l'homme représente la terre; ses quatre doigts, les quatre îles; ses pouces, soutiens de ses doigts, sont au nombre des colonnes de la terre, et les deux phalanges du pouce représentent le prophète et son associé, qui sont inséparables. Les douze vertè-

bres dorsales de l'homme font allusion aux douze missionnaires; plus élevées, occupant une place plus distinguée, puisqu'elles approchent du chef, les sept vertèbres cervicales désignent les sept prophètes doués du verbe, et les sept Imams sont représentés par les sept orifices du visage.

Dans le sixième degré, l'initiateur commençait à expliquer le sens mystique des préceptes de l'Islamisme, relatifs à la prière, l'aumône, le pélérinage, les purifications et autres. Il enseignait que ces pratiques ont pour objet de détourner les hommes du vice. Il recommandait à l'adepte d'étudier les écrits de Pythagore, Platon, Aristote, et de leurs disciples, et l'avertissait de ne pas croire aveuglement aux traditions, de ne pas ajouter foi à de simples allégations, de n'admettre, au contraire, que des démonstrations rationnelles.

Dans le septième et le huitième degrés l'initiateur enseignait que le fondateur d'une religion a besoin d'un associé, qui transmette ses préceptes; l'un est le principe (assl), l'autre le dérivé (sadr). Ce dernier est l'image du monde inférieure enveloppé par le monde supérieur. L'un précède l'autre, comme la cause précède l'effet. Le premier principe n'a

ni noms, ni attributs; on ne peut dire de lui ni qu'il existe, ni qu'il n'existe pas, ni qu'il est ignorant, ni qu'il est tout puissant, et de même des autres attributs; car toute affirmation à son égard implique une assimilation entre lui et les êtres créés; toute négation tend à le priver de quelqu'un de ses attributs. Il n'est ni éternel, ni produit dans le temps; mais ce qui existe de toute éternité, c'est son commandement, son verbe; or, le conséquent aspire à s'élever par ses œuvres, à la dignité de l'antécédent, comme celui qui est doué du verbe sur la terre, s'efforce par ses œuvres, d'atteindre au degré de celui qui est doué du verbe, (dans les cieux) et de même le Da'yi tend à s'élever au degré du *Siouess*. Ce qui est dit dans le Coran de la *résurrection*, des *récompenses* et des *peines*, signifie autre chose que ce qu'entend le vulgaire. C'est l'époque où finit l'une des grandes révolutions de l'univers, où commence un nouveau période; changements déterminés par le cours des astres, comme l'ont expliqué certains philosophes.

Dans le neuvième et dernier degré, le Da'yi récapitulait tout ce qu'il avait enseigné, pour le bien inculquer dans l'esprit de l'initié, et lorsqu'il était convaincu que celui-ci était

digne de connaître les mystères, il fixait son attention sur les ouvrages des philosophes, qui traitent des sciences physiques et métaphysiques, de la théologie spéculative, et d'autres branches de la philosophie. Quand il voyait que ces matières étaient devenues familières à l'initié, il écartait le dernier voile, et lui disait : « Ce qu'on énonce de la création et du principe, désigne allégoriquement l'origine et les changements des substances. L'inspiration n'est que la volupté de l'ame. L'apôtre transmet aux hommes ce qui lui a été communiqué du ciel, et adapte sa nouvelle religion aux besoins du genre humain, dans l'intérêt de l'ordre et de la justice; c'est lorsque cette religion est nécessaire au bien général, qu'elle devient obligatoire; mais le philosophe n'est pas obligé de la mettre en pratique; il lui suffit de la connaître; car elle est la vérité, but auquel il tend; il doit également savoir toutes les obligations qu'elles impose; mais il n'a pas besoin de s'assujettir à ces gênes, qui ne lui sont pas destinées. » Enfin le pontife dit à l'initié, que si les apôtres célestes, doués du verbe, fondateurs de religions, ont la mission d'établir des règles pour le maintien de l'ordre parmi les

hommes en général, les philosophes se chargent d'enseigner la sagesse aux individus (1).

De nombreux écrits renfermaient d'ailleurs les opinions des docteurs de la secte Ismaïliyenne sur l'être suprême, le verbe, l'ame universelle primitive et l'ame secondaire, la création des corps célestes, des substances simples, des composées, du monde supérieur et inférieur, la fin du monde et la résurrection, le paradis et l'enfer, le sens mystique des lettres de l'alphabet; d'où l'on peut voir qu'ils avaient puisé leurs doctrines chez les Grecs, les Juifs et les Mages. Leur croyance que les préceptes religieux ont un sens mystique, que toute révélation doit être interprêtée, leur a fait donner, ainsi qu'aux Caramattes, qui avaient les premiers soutenu cette opinion, le nom arabe de *Bathiniyens*, qui veut dire internes (2).

Les Khaliphes Fathimites avaient des mis-

(1) Macrizi, *El Khittat*, ou description de l'Égypte, tom. II, chapitre *des Fonctions du grand Missionnaire*. On y trouve la substance de ce qui était enseigné aux initiés, dans chacun des neuf degrés, et la formule du serment exigé de l'adepte.

(2) Schéhéristani, *Kitab ul Millel vé en Nahal;* chapitre *Es-Schi'at.*

sionnaires secrets en Perse, où il y avait un grand nombre d'Ismaïliyens. L'un des principaux était Hassan Sabbah, fils d'un Arabe nommé Ali, de la tribu des Homeïrs du Yémen, qui était venu s'établir dans la ville de Raï, où Hassan reçut le jour. Après avoir long-temps parcouru la Perse dans l'exercice de ses fonctions, Hassan se fixa à Cazvin. Il envoya des missionnaires dans le pays de Deïlem, et lorsqu'ils y eurent fait un certain nombre de prosélytes, il s'y rendit lui-même. Il habita un lieu voisin de la forteresse d'Alamout, qui avait pour commandant au nom du sultan Seldjoucide Melikschah, souverain de la Perse, un alévi, du nom de Mahadi. Hassan se fit introduire secrètement, par ses affidés, dans Alamout, et y resta caché quelque temps, sous un nom supposé. Lorsque le commandant en fut instruit, il n'était déja plus le maître dans la place; on lui permit de se retirer.

6 redj. 483. / 6 sept. 1090.

Après ce premier succès, Hassan soumit les cantons d'alentour, lesquels forment un district appellé le *Roudbar.* Il se rendit maître des châteaux de cette contrée; ceux dont il ne pouvait point s'emparer par la persuasion ou la séduction, il les prenait de vive force ou par surprise. Il faisait d'ail-

leurs bâtir des châteaux partout où il voyait des rochers escarpés. Le *Roudbar* était le fief d'un Turc, au service du sultan Mélikschah; cet officier chercha à se venger de Hassan Sabbah, en faisant des courses jusqu'au pied d'Alamout, et saccageant les lieux qui s'étaient soumis à l'Ismaïliyen.

Un missionnaire envoyé par Hassan dans le Couhistan (1), y fit des prosélytes, et les Ismaïliyens s'y prirent dans ce pays, comme dans le *Roudbar*, pour s'emparer des châteaux dont il était hérissé.

Alarmé des progrès de cette secte, le sul-
485./1092. tan Mélikschah fit assiéger à la fois Alamout et la principale forteresse des Ismaïliyens dans le Couhistan; mais la mort de ce prince arrêta les hostilités, et les troubles qui commencèrent à agiter l'Empire Seldjoukide favorisèrent le développement de la puissance des Ismaïliyens.

Hassan Sabbah se rendit redoutable au loin, par l'aveugle obéissance qu'il sut inspirer à

---

(1) Le *Couhistan*, pays montagneux, dont le chef-lieu était Caïn, et qui contenait les villes de Zouzen et de Toun, était environné des provinces de Nischabour, Hérat, Ispahan et Yezd. (Mon. Baschi, tom. II).

ses affidés, lesquels se dévouaient à une mort presque certaine pour frapper ceux qui leur étaient désignés. La première victime qui tomba sous le poignard de ses adeptes, fut l'illustre Vézir Nizam-ul-Mulc, ministre tout puissant sous le règne de Mélikschah, qui fut assassiné environ trois semaines avant la 16 oct. 1092.
mort de son souverain. Du sommet de son rocher fortifié, Hassan Sabbah disposait de la vie de ses ennemis et faisait immoler ceux dont ses amis voulaient se défaire; car il récompensait les services que lui rendaient les hommes puissants à la cour Seldjoukide, avec lesquels il était secrètement d'intelligence, en mettant à leur disposition ses terribles poignards. Il avait partout des sicaires et des relations secrètes, également dangereux à ses ennemis et à ceux qui passaient pour ses amis; les uns, se croyant sans cesse menacés, vivaient dans de continuelles alarmes; tandis que les autres étaient recherchés, poursuivis, livrés aux tourments et à la mort. Quiconque voulait perdre son adversaire, l'accusait d'être partisan des Ismaïliyens; les délations se multipliaient; les soupçons planaient sur tout le monde. Mélikschah se défiait même de ses officiers les plus intimes, que la malveillance s'efforçait de lui rendre sus-

pects, et ce fut pour éviter d'être soupçonné lui-même de connivence avec les *Bathiniyens*, qu'il prit le parti de les faire attaquer, ayant devant les yeux le sort du prince du Kerman, qui, taxé d'adhérence aux opinions de cette secte, avait été massacré par ses sujets. Dès le commencement de son règne, Beurkyarouc, son fils, fut frappé par un Bathiniyen; mais il guérit de sa blessure. Il y avait dans son camp un grand nombre d'Ismaïliyens; tous ses généraux portaient, le jour, des cottes de maille, et ne se croyaient pas, la nuit, en sûreté dans leurs tentes. La rumeur publique accusait le sultan de bienveillance pour la secte de Hassan Sabbah. Alarmé de ces bruits, Beurkyarouc ordonna de sevères perquisitions dans son armée; on y trouva beaucoup d'Ismaïliyens, dont le sabre fit justice, et des ordres furent expédiés dans les provinces de mettre à mort tous ceux qu'on y découvrirait.

Sous le règne de Mohammed, frère et successeur de Beurkyarouc, les récoltes du Roudbar furent détruites, pendant sept années consécutives, par les ordres du sultan, pour couper les vivres aux places d'Alamout et de
511. Lemscher, que ce prince fit ensuite assiéger.
1117. On croyait qu'Alamout ne pourrait tenir long-

temps; mais Mohammed vint à mourir cette même année, et sous le règne de son fils Mahmoud, des hommes puissants à la cour, secrètement d'intelligence avec Hassan Sabbah, firent cesser les hostilités.

Peu après, le sultan Seldjoucide Sindjar, qui règnait sur le Khorassan, ayant envoyé des troupes pour reprendre aux Ismaïliyens les châteaux dont ils s'étaient emparés dans le Couhistan, Hassan Sabbah lui demanda la paix plus d'une fois par ses ambassadeurs, et lorsque ces tentatives eurent échoué, il gagna des officiers de la maison du sultan, qui plaidèrent en sa faveur. Il sut même engager l'un des serviteurs de ce prince à planter un poignard en terre, devant son lit, pendant qu'il dormait. Lorsque Sindjar se reveilla, et qu'il apperçut cet instrument de mort, ne sachant sur qui arrèter ses soupçons, il résolut de ne pas ébruiter le fait; mais bientôt il reçut de Hassan Sabbah un billet portant ces mots: « Si je n'étais pas « bien intentionné envers le sultan, le poi- « gnard planté en terre, eut été enfoncé « dans son sein. Qu'il sache que du som- « met de ce rocher, je dirige les bras de « ceux qui l'entourent. » Ce trait fit une telle impression sur l'esprit de Sindjar, qu'il inclina à la paix avec les Ismaïliyens, et il

ne les inquiéta plus pendant son long règne, qui fut l'époque de leur plus grande puissance.

23 mai 1124. Hassan Sabbah mourut trente-quatre ans après son entrée dans Alamout, et durant ce long période, il ne descendit jamais de son château, il ne sortit même de son habitation que deux fois, passant sa vie dans la retraite, occupé à lire, à écrire sur les dogmes de sa secte, et à gouverner l'État qu'il avait créé (1).

Il démontrait, par des argumens captieux et concis, la vérité de la doctrine qu'il professait: « Quant à la connaissance de Dieu, « il faut, disait-il, de deux choses l'une: ou « prétendre connaître Dieu, par les seules « lumières de la raison, sans nul besoin d'en- « seignement, ou bien, admettre qu'on ne peut « le connaître par les seules lumières de la « raison, et qu'on a besoin de la direction « d'un instituteur. Or, celui qui soutient la « première opinion ne peut pas rejeter les

(1) Djouvéini *Tarikh Djihankuschaï*, tom. II. — Mirkhond, *Raouzat-us-safa*, tom. IV. — *Tarikh* Monédjim Baschi, tom. II. — *Tévarikh Al Seldjouc. (Histoire de la maison de Seldjouc)*, par Mohammed de Ravend, ms. turc de la Bibl. de Leyde. — *Nossret ul fithret ve O'ssret ul fithret*, contenant l'histoire des vézirs des sultans Seldjoucides, par A'mad-ud-din d'Isfahan; ms. arabe de la Bibl. royale à Paris.

« dictées de la raison d'autrui, sans admettre « par-là même la nécessité d'un guide uni- « versel. » Hassan combattait, par ce dilemme, les prétentions des philosophes grecs.

Il poursuivait: « La nécessité d'un guide « étant constatée, il s'agit de savoir si tout « instituteur est bon, ou s'il est nécessaire « d'avoir un instituteur infaillible. Or, celui « qui soutient que tout instituteur est bon, « ne peut plus récuser celui de son adver- « saire, sans reconnaître la nécessité d'un « guide, digne d'une confiance et d'une sou- « mission universelles. » Par-là il cherchait à réfuter les traditionnaires.

« Il est donc prouvé, ajoutait-il, que le « genre humain a besoin d'un instituteur vé- « ridique, infaillible. Or, il faut parvenir à « le connaître, pour recevoir son enseigne- « ment; il doit donc avoir été désigné, in- « stitué; il faut que sa véracité ait été con- « statée. On aurait tort de se mettre en « route sans avoir un guide; il faut trouver « ce guide avant de se mettre en route. « Par-là il réfutait la doctrine des Schiyis. »

« La diversité des opinions prouve l'er- « reur; l'accord des opinions prouve la véri- « té; l'unité est le signe de la vérité; la plu- « ralité, le signe de l'erreur; l'unité résulte

« de l'enseignement; la pluralité, de la liberté « des opinions; l'enseignement conduit à l'union, « et l'union dépend de la soumission à un « Imam; la liberté d'opinion produit, au « contraire, les schismes, qui proviennent de « la pluralité des chefs (1). »

Austère dans ses mœurs, et strict observateur des préceptes du Coran, Hassan Sabbah, veillait à ce qu'ils ne fussent point transgressés par ses sujets. On peut juger de l'inflexibilité de son caractère par la rigueur qu'il déploya envers ses deux fils; il les fit périr sous le bâton, l'un pour avoir assassiné un chef ismaïliyen, gouverneur du Couhistan; l'autre, à cause de ses mœurs dissolues. Peu avant sa mort il manda l'un de ses anciens compagnons, Kia Buzurk Umid, commandant de la forteresse de Lemscher, et l'institua son successeur.

Sous ce nouveau chef, les assassinats se multiplièrent. Ce n'étaient pas seulement les ennemis de la secte qui tombaient sous les coups de ses sicaires; plutôt que de s'expo-

(1) Djouvéini, tom. II. — *Kitab-ul-Millel vé in Nahal, Sur les religions et les sectes philosophiques*, par Schehristani; ms. arabe de la Bibl. de Leyde; Chapitre *Asshab-ud-da'vét-il-djédidét.*

ser aux poignards des Ismaïliyens, en se déclarant leurs ennemis, des souverains, des hommes puissants vivaient avec eux en bonne intelligence, et obtenaient, pour prix de leurs ménagements, que le chef de la secte mit à leur disposition de ces individus qui se dévouaient à la mort (1) pour exécuter les ordres de leur maître, par lesquels ils faisaient assassiner leurs ennemis; mais souvent ces crimes étaient cruellement vengés sur des populations ismaïliennes, que l'on passait au fil de l'épée, et dans la destruction des vrais sectaires étaient quelque fois enveloppés nombre d'individus établis parmi eux ou seulement soupçonnés de partager leurs hérésies. Abou Nassir, vézir du sultan Sindjar, avait fait ravager le pays des Ismaïliyens; l'année suivante il fut assassiné. Pour le venger Sindjar fit périr plus de dix mille Bathiniyens. Deux Khalifes Abbassides tombèrent successivement sous le fer de ces
assassins; Mostéreschid, près de la ville de 1135.
Maraga et Raschid, devant Ispahan. Depuis 1138.
ces deux attentats, les Khalifes Abbassides ne se montrèrent plus en public.

(1) Ils s'appelaient eux-mêmes *fidayis*, mot arabe qui signifie *dévoué*, *victime*.

Kia-Buzurk était mort quatre mois avant ce dernier meurtre, laissant les rênes du gouvernement à son fils Mohammed, qui, après avoir règné vingt-cinq ans, eut pour successeur son fils Hassan.

Jusqu'alors les princes d'Alamout s'étaient dits les missionnaires de l'Imam, c'est-à-dire, du Khalife fathimite, et avaient scrupuleusement observé les pratiques du mahométisme. Hassan se déclara le vicaire de l'Imam
17 ram. 559. — 8 août 1164. invisible, et annonça aux Ismaïliyens assemblés par son ordre, vers le milieu du mois de Ramazan, que l'Imam les affranchissait désormais des devoirs imposés par la religion; qu'ils étaient arrivés au jour de la résurrection, ère nouvelle, où ils ne devaient plus s'occuper que de contempler Dieu intuitivement; que c'était là le vrai *Namaz;* qu'ils n'étaient plus tenus de faire les cinq prières du jour, ni d'observer les autres pratiques extérieures prescrites par la religion. Ensuite des tables furent dressées, et l'on invita le peuple à rompre le jeûne. Dès-lors ce jour de Ramazan fut célébré par les Ismaïliyens, comme la fète de la résurrection; ils le passaient à boire du vin et à se divertir, au grand scandale des bons Musulmans. Depuis cette époque aussi, les Ismaïliyens furent flétris de

l'épithête arabe de *Molahidés*, qui signifie égarés.

Hassan venait de divulguer la doctrine secrète des *Ismailiyens*. On enseignait, comme il a été dit, dans le dernier degré de l'initiation, qu'il fallait attacher un sens allégorique aux dogmes de la résurrection, du paradis et de l'enfer. C'est que les *Bathiniyens* avaient adopté cette opinion de plusieurs philosophes grecs, que le monde n'a pas eu de commencement et n'aura pas de fin. Selon eux, la fin du monde n'était que le dernier terme d'une grande époque de l'univers, à laquelle succédait une autre époque dont la durée était également déterminée par la révolution des astres. Or, par résurrection on devait entendre la présence des hommes devant Dieu à la fin d'une époque, et, ce terme arrivé, toutes les pratiques du culte étaient abrogées, parce qu'il ne s'agissait plus, pour les hommes, que de rendre compte de leurs œuvres.

Hassan alla plus loin encore; il se donna pour l'Imam, le vicaire de Dieu, et voulut établir par une fable, qu'il était petit-fils de Nézar, fils du Khalife fathimite Mostanssir (1). La plupart des Ismaïliyens attri-

(1) Ce Khaliphe avait désigné pour son successeur son

buèrent dès-lors à leur chef une nature
1166. divine. Hassan mourut poignardé par le frère de sa femme. Son fils et successeur Mohammed fut encore plus zèlé pour la doctrine de la résurrection, plus hardi prétendant à l'Imamat, favorisé dans ses vues am-
1171. bitieuses par la destruction, à cette époque, de la maison des Fathimites en Égypte, victime de la perfidie de Saladin; le prince d'Alamout devenait le chef spirituel de tous les Ismaïliyens.

Ceux du Deïlem étaient regardés par les bons Mahométans comme d'abominables hé-

---

fils Nézar; mais, après la mort de Mostanssir, à la fin de l'année 1064, son généralissime Afzal jugea plus conforme à ses propres intérêts de mettre sur le trône un fils en bas âge du Khalife défunt, lequel reçut le surnom de Mostéali. Nézar refusa de prêter foi et hommage à son frère, et se retira à Alexandrie; cependant le généralissime ne tarda pas à se rendre maître de sa personne, et Nézar disparut. Alors, nouveau schisme parmi les Ismaïliyens; beaucoup d'entre eux prétendirent que Nézar était, en vertu de l'institution de son père, son véritable héritier, et s'appelèrent *Nézarécns*. Or, Hassan se faisait passer pour le petit-fils de cet Imam et de son successeur, tous deux invisibles, et se prétendait en même temps l'héritier de leur caractère divin.

rétiques. Le premier docteur de la loi qui les déclara impies, par *Fethwa*, fut l'Imam Fakhr-ul-islam, de Rouyan. Il délivra cette sentence à Cazvin, et recommanda aux habitants de n'avoir aucunes relations quelconques avec les *Bathiniyens;* « car, disait-il ce sont « des gens rusés; si vous communiquez avec « eux, ils séduiront quelques-uns d'entre vous « et bientôt vous serez en proie à la discorde. » Ils suivirent son conseil, tuant tout ce qui venait du pays de Bathiniyens; mais lorsque le docteur retourna à Rouyan, ville située dans les montagnes du Mazenderan, il y fut assassiné (1). 1108.

Un autre docteur orthodoxe, contemporain de Mohammed, fut traité avec plus de ménagement. Le célèbre Imam Fakhr-ud-din qui professait la théologie à Raï, sa ville natale, ne manquait jamais, lorsqu'il avait occasion de réfuter, dans ses leçons publiques, les doctrines des Ismaïliyens, d'ajouter, chaque fois qu'il prononçait leur nom: « *Que Dieu les maudisse et les anéantisse!* » Mohammed donna ses instructions à l'un de ses *fidayis* ou affidés, qui partit pour Raï,

(1) Cazvini, *Kitab Assar-ul-Bilad* — Zéhébi.

prit l'habit d'étudiant, et suivit le cours du docteur, épiant une occasion favorable de remplir sa mission. Enfin il le surprend seul dans son cabinet, ferme la porte, et tirant un poignard, le met sur la poitrine de l'Imam, qui, saisi d'effroi, lui demande ce qu'il lui a fait. « Pourquoi, lui dit le sicaire, maudissez vous sans cesse les Ismaï-« liyens et leur doctrine? » L'Imam fit serment de ne plus parler d'eux. « Mais ce ser-« ment le tiendrez vous? » reprit le Bathiniyen. Ayant alors reçu du docteur les assurances les plus solemnelles, il lui dit, en retirant son poignard. « Je n'avais pas l'ordre de vous « tuer; sinon rien n'eut pu m'en détourner. « Sachez que mon maître, Mohammed, fils de « Hassan, vous envoye son salut, et vous « mande, qu'il ne craint pas les discours du « vulgaire; mais qu'il redoute les paroles sor-« ties de la bouche d'un docteur de votre « réputation, puisqu'elles restent gravées dans « la mémoire des hommes; il vous prie de « vous rendre auprès de lui, désirant vous « témoigner en personne sa haute estime. » Fakhr-ud-din s'en excusa; mais protesta de nouveau qu'il ne dirait plus rien qui put offenser son maître. Le Fidayi posant alors auprès de lui une bourse de trois cent *mis-*

cals d'argent, lui dit qu'il recevrait, tous les ans, pareille somme, et lui apprit qu'il lui avait apporté deux tuniques de Yémen, le priant de les envoyer chercher dans son logement; puis il disparut. Quelque temps après un disciple de l'Imam Fakhr-ud-din lui demanda pourquoi il ne maudissait plus les Ismaïliyens. « *Que faire?* lui répondit le docteur, *ils ont des arguments si tranchants* (1).

Les Ismaïliyens s'étaient emparés de nuit, 1198.
et par surprise, du château d'Arslan-Kuschad, situé sur la cîme d'une haute montagne, à deux lieues de Cazvin. Désolés de ce dangereux voisinage, les habitants de cette ville supplièrent plusieurs princes de les en délivrer; ce fut en vain. Alors un de leurs Scheïkhs, nommé Ali le Jonien, qui jouissait d'une grande réputation de sainteté, s'adressa au sultan Khorazmien Tagasch, et sut engager ce prince à les secourir. Le château fut assiégé; il capitula et reçut une bonne garnison; mais à peine les troupes khorazmiennes furent elles parties, que les Ismaïliyens y rentrèrent de nuit, par une voie souterraine qu'ils avaient pratiquée, à l'insu de

(1) *Nigharistan de* Gaffari.

leurs ennemis, et firent main basse sur la garnison. Le Scheïkh alla, pour la seconde fois, implorer l'assistance du Khorazm Schah. Tagasch vint en personne assiéger Arslan-Kuschad, avec ses troupes unies aux habitants de Cazvin. Après deux mois de résistance, les Ismaïliyens demandèrent à capituler, et obtinrent la liberté de se retirer. Ils annoncèrent qu'ils évacueraient le château en deux divisions; que si on laissait passer la première, sans lui faire aucun mal, la seconde suivrait; si non, elle continuerait à se défendre. En conséquence ils descendirent, rendirent leurs hommages au sultan et s'éloignèrent. On attendait le départ de la seconde division; elle ne paraissait point. On s'aperçut enfin que toute la garnison était sortie à la fois. Le château fut rasé par l'ordre du sultan (1). Mais les Ismaïliyens ne manquèrent pas de se venger du Scheïkh qui leur avait attiré cet échec. Il était allé en pélerinage à la Mecque; à son retour il
1205. visitait la Syrie; il fut assassiné un vendre-

(1) Zacaria de Cazvin, *Kitab Assar-ul-bilad, vé Akhbar-ul-y'bad*, Iclim 4, article Arsslan-Kuschad.

di, dans la mosquée de Damas, au milieu de la foule, après la prière publique (1).

A la mort de Mohammed, son fils et suc- 1210.
cesseur Djélal-ud-din Hassan professa la foi orthodoxe, fit notifier sa conversion au Khalife Abbasside, au sultan Mohammed Khorazm Schah, aux gouverneurs de l'Irac, et contraignit ses sujets à rentrer dans le giron
de l'Islamisme. Sa mère ayant entrepris le 1212.
pélerinage de la Mecque, fut accueillie avec distinction à Bagdad, et le Khalife ordonna même que la troupe des pélerins qui marchait sous l'escorte et le drapeau de Djélal-ud-din, précédât, dans la marche vers la Mecque, les pélerins réunis sous les étendards des autres princes mahométans; disposition qui, comme on l'a dit, blessa la fierté du sultan Mohammed Khorazm Schah, et fut l'un des griefs qu'il allégua, en prenant les armes contre le Khalife Nassir.

Quelque temps après lui avoir donné ces marques de distinction, le pontife musulman pria le chef Ismaïliyen de lui envoyer quelques sicaires, et les chargea d'aller assassiner

(1) Ibid. article *Keschmer*, village du district de Nischabour.

l'Émir de la Mecque; mais les *dévoués* se méprirent, et poignardèrent le frère de la victime qui leur avait été désignée.

Suivant l'opinion des Ismaïliyens, Djélal-ud-din aurait écrit à Tchinguiz-khan, pour lui offrir sa soumission, avant même que le prince mongol, qui s'avançait pour attaquer l'empire Khorazmien, eut atteint le Sihoun. Il est toutefois certain que Djélal-ud-din fut le premier souverain mahométan qni envoya, par ses ambassadeurs, sa prestation d'hommage à Tchinguiz-khan, lorsque ce conquérant eut passé le Djihoun.

1221. A la mort de Djélal-ud-din, qui eut pour successeur son fils, Alaï-ed-din Mohammed, âgé de neuf ans, toutes les mesures prises, sous son règne, pour rétablir la foi orthodoxe parmi les Ismaïliyens, furent abandonnées. Ceux que la crainte des châtiments avait fait rentrer ostensiblement dans le sein de l'Islamisme, n'étant plus contenus par la sévérité de Djélal-ud-din, en négligèrent les pratiques, et il se forma un parti redoutable, qui, animé de l'esprit de persécution, contraignit ceux qui restaient attachés à la religion mahométane, de ne plus se livrer que secrètement à l'exercice de leur culte. Alaï-ed-din ne reçut aucune éducation; car

l'Imam, réputé infaillible à tout âge, devait être religieusement obéi. Quoiqu'il fit, on ne pouvait le reprendre; on n'osait pas même lui donner d'avis (1).

Dans l'enfance d'Alaï-ed-din Mohammed, la cour d'Alamout eut des démêlés sérieux avec le sultan Djélal-ud-din. Ce prince, à son retour de l'Inde, avait donné le gouvernement du Khorassan au général Orkhan. Comme le lieutenant de ce gouvernenr mettait à feu et à sang les districts du pays Ismaïliyen limitrophes de sa province, tels que le Noun, le Caïn ou le Couhistan, un envoyé d'Alaï-ed-din arriva à la cour du sultan, pendant son séjour à Khouï, pour se plaindre de ces actes d'hostilités. Le sultan ordonna à son vézir Schéréf-ul-Mulk de faire venir chez lui Orkhan et l'envoyé d'Alamout, et d'appaiser le différend. Orkhan, ayant entendu le discours de l'envoyé, qui faisait des menaces, tira de ses bottes et de sa ceinture plusieurs poignards qu'il jeta devant lui,

---

(1) Djouvéini, tom. II. — Mirkhond, tom. IV. — *Tarikh* Monédjim Baschi, tom. II. — *Tévarikh Al Seldjouc*. — A'mad-ud-din d'Ispahan, *Histoire des vézirs des Sultans Seldjoucides*. — *Nigaristan* de Gaffari.

disant: « *Voici nos poignards, et nous avons* « *des sabres encore plus affilés et plus poin*-« *tus, ce que vous n'avez pas.* » L'envoyé s'en retourna, sans avoir pu rien obtenir; mais peu après Orkhan fut assailli, près de Gandja, par trois Bathiniens qui le tuèrent; ces assassins entrèrent dans la ville, tenant à la main leurs poignards sanglants, et criant *Vive Alaï-ed-din;* ils pénétrèrent jusque dans l'hôtel du Divan, pour y poignarder Schéréf-ul-Mulk, qu'ils ne trouvèrent pas; ce vézir était alors au palais du sultan; ils blessèrent un de ses concierges; puis ils sortirent, poussant leur cri d'armes, et célébrant l'action qu'ils venaient de faire. Mais ils furent lapidés par les habitants du haut des toits, et rendirent l'ame en disant: *Nous sommes les victimes de notre seigneur Alaï-ed-din.*

Un second envoyé d'Alamout, nommé Bedr-ud-din Ahmed, se rendait auprès du sultan Djélal-ud-din, lorsqu'il apprit, à Baïlecan, ce qui venait de se passer à Gandja. Il ne sut s'il devait continuer son voyage ou rebrousser chemin; mais Schéréf-ul-Mulk, auquel il écrivit l'embarras où il se trouvait, l'invita à venir, par l'effet de la peur que lui avait laissée l'entrée des sicaires dans son hôtel pour le poignarder. Il voulait faire

avec lui un pacte qui le garantît du sort d'Orkhan; il le pressa d'arriver et l'assura que les affaires dont il était chargé seraient accomodées au gré de ses désirs. Les Ismaïliyens demandaient qu'on laissât leur pays en paix. Le sultan revendiquait Dameghan, dont ils s'étaient emparés à l'époque de l'invasion des Mongols. Il fut convenu qu'ils paieraient, pour la cession de cette ville, trente mille dinars au trésor du sultan. Djélal-ud-din étant parti pour l'Azerbaïdjan, l'envoyé du prince d'Alamout accompagna le vézir dans ce voyage. Admis dans la société intime de ce ministre, il lui échappa de dire, dans un banquet, la tête un peu échauffée par le vin : « *Nous avons dans votre armée* « *un bon nombre de fidayis. Il y en a même* « *parmi les domestiques des généraux. Vous en* « *avez*, dit-il au vézir, *dans vos écuries;* « *d'autres sont au service du chef des tchaouschs* « (huissiers) *du sultan.* » Schéréf-ul-Mulk le pressa de les faire venir, désirant les voir, et lui donna son mouchoir, comme un gage de sa promesse qu'il ne leur serait fait aucun mal. L'envoyé en fit venir cinq. L'un d'eux, Indien, homme robuste et déterminé, dit au vézir : « *J'aurais pu vous expédier tel jour en* « *tel endroit, si je n'eusse dû attendre des or-*

« *dres ultérieurs.* » A ces mots le vézir, jetant sa tunique de ses épaules, et restant assis en chemise, leur dit : « *Et pour quelle* « *raison? que veut de moi Ala-ud-din? qu'ai-* « *je fait pour qu'il soit altéré de mon sang?* « *Je suis son esclave comme celui du sultan.* « *Me voici entre vos mains. Faites de moi ce* « *que vous voudrez,* » et il continua longtemps sur ce ton pitoyable. Le sultan instruit de cette scène, se mit fort en colère contre son vézir, de ce qu'il s'était humilié à ce point, et lui envoya l'ordre de faire brûler vifs les cinq *fidayis* devant sa tente. Le vézir alléguait des excuses; alors, par l'ordre du sultan fut allumé un grand brasier devant la tente du ministre, et l'on y jeta les cinq *Bathiniyens*, qui au milieu des flammes proférèrent jusqu'au dernier soupir : « *Nous som-* « *mes les victimes de notre seigneur Ala-ud-* « *din.* » Ensuite le sultan fit mourir le chef de ses *Tchaouschs*, pour avoir eu l'imprudence de prendre à son service de pareils gens.

Djélal-ud-din étant parti pour l'Irac, Schéréf-ul-mulk demeura dans l'Azerbaïdjan, et tandis qu'il séjournait dans la ville de Berda'a, il vit arriver un envoyé du prince Ismaïliyen, qui lui dit : « *Vous avez fait brûler cinq fidayis;* « *si vous souhaitez de conserver la vie, vous*

« *paierez pour chacun deux mille dinars.* » Le vézir fut atterré. Il combla l'envoyé de caresses et de marques de distinction, et ordonna au chancelier Mohammed de Nessa, qui dans sa vie de Djélal-ud-din a transmis ces détails, de dresser un écrit, constatant que le tribut annuel de trente mille dinars, que le prince Ala-ud-din s'était engagé à payer au trésor du sultan, serait réduit de dix mille dinars, et cet acte fut signé par le vézir.

Après la bataille d'Ispahan, le sultan Djélal-ud-din se trouvant à Raï, tandis que ses troupes poursuivaient les Mongols vers le Khorassan, y reçut un ambassadeur du prince Ala-ud-din, lequel était accompagné de neuf *fidayis.* Pour prouver au sultan l'amitié de son maître, cet envoyé le pria de lui indiquer les ennemis dont il voudrait se défaire. Le sultan tint conseil sur cette proposition avec ses principaux officiers, dont la plupart furent d'avis qu'il fallait l'accepter et désigner les victimes; mais Schéréf-ud-din, substitut du vézir dans l'Irac, observa que le but d'Ala-ud-din ne pouvait être que de pénétrer les sentiments secrets du sultan, afin d'abuser de sa confiance, en avertissant ceux qu'il lui indiquerait comme ses ennemis. D'après

cet avis, Djélal-ud-din, en congédiant l'ambassadeur, le chargea de dire à son maître : *Vous ne pouvez pas ignorer quels sont mes amis et mes ennemis; si vous avez le désir de faire ce que vous me proposez, faites le; il n'est pas besoin d'indications; et s'il plaît à Dieu, nos sabres nous dispenseront d'avoir recours à vos poignards.*

Au retour de cet ambassadeur à Alamout, le sultan Ghiath-ud-din, qui s'y était réfugié pour se soustraire au ressentiment de son frère, en partit. Djélal-ud-din fut très-irrité de ce que le prince Ismaïliyen, malgré la promesse qu'il lui avait donnée, avait laissé partir son frère, et lui avait fourni des chevaux et des armes. Il était encore animé
626/1229. contre lui lorsqu'il lui envoya son secrétaire, Mohammed de Nessa, qui fait en ces termes le récit de sa mission :

« Je fus expédié dans l'Irac pour plusieurs « affaires. Il était arrivé à la cour du sultan, « après la prise de Khelatt, un envoyé du « prince Ismaïliyen, apportant vingt mille di- « nars, du tribut que ce prince s'était en- « gagé à payer au sultan, stipulé à trente « mille dinars par an. Il devait alors deux « années; mais il alléguait divers prétextes « pour ne point payer le reste de la somme.

« Je fus chargé de le réclamer et de porter « des plaintes sur divers objets.

« Le sultan se repentait d'avoir juré au « Khalife qu'il ne prétendrait ni obéissance « ni contingent de deux princes vassaux de « la cour de Bagdad, savoir le Mélik du « Djibal et celui d'El Eïvé; car Schéréf-ud-« din, substitut du vézir dans l'Irac, lui « avait fait sentir qu'il avait été mal con-« seillé dans cette occasion, désapprouvant « fort cet engagement, pris d'après l'avis de « Schéréf-ul-mulk. Le sultan se persuada qu'il « ne serait pas maître de l'Irac, tant que ces « deux princes ne lui seraient pas soumis, et « voulut les amener à lui prêter obéissance. « Craignant de se compromettre s'il leur « écrivait, avant de connaître leurs disposi-« tions, il m'envoya dans l'Irac avec l'ordre « de leur écrire d'Ispahan, et si je les trou-« vais disposés à se soumettre, de leur de-« mander, ainsi qu'au prince de Yezd, leurs « contingents de troupes, que Schéréf-ud-din « dirigerait sur Cazvin. Je devais ensuite « me rendre à Alamout, et sommer Ala-ud-« din de faire réciter la prière publique au « nom du sultan, et de payer le restant du « tribut. S'il différait ce payement, j'avais « ordre de faire entrer l'armée dans son

« pays et de le mettre à feu et à sang.
627/1230. « J'arrivai à Ispahan, où j'attendis le retour des députés que j'avais envoyés aux « trois princes dont il a été fait mention. « Ils revinrent avec des réponses favorables; « les contingents arrivèrent; je les fis partir « sous le commandement du substitut du vézir, pour Cazvin, qui est la ville la plus « proche du pays d'Alamout. Ils y restèrent, « et j'entrai dans ce pays.

« Le sultan était fort irrité contre le prince « Ala-ud-din, pour plusieurs raisons, dont la « principale était qu'il avait manqué à sa « promesse de lui remettre son frère Ghiath-ud-din. Le message dont il me chargea était « donc conçu en termes très-durs. Le sultan m'avait prescrit de ne point entrer dans « Alamout, si Ala-ud-din ne consentait à venir en personne à ma rencontre; de ne « point lui baiser la main, en l'abordant, et « d'omettre, en général, toutes les marques « de respect que commandent l'étiquette et « les règles de la politesse. Lorsque je fis « part de ces instructions à l'intendant de « l'Irac, il me dit qu'il ne voyait de difficulté « que sur le point de venir à ma rencontre, « parce qu'il y avait une certaine limite que « les princes du pays ne pouvaient dépasser

« avant un certain âge, qu'Ala-ud-din n'avait
« pas encore atteint. « *Si vous en faites,*
« ajouta-t-il, *une condition absolue de votre*
« *entrée à Alamout, et qu'ils n'y puissent con-*
« *sentir, cela arrêtera la conclusion des affai-*
« *res dont vous êtes chargé; mais voici un*
« *expédient: je leur enverrai quelqu'un pour*
« *les prévenir de ce qu'exige le sultan; vous*
« *suivrez mon messager et vous entrerez sans*
« *attendre la réponse. S'ils y consentent, ce*
« *que j'ai peine à croire, ce n'en sera que*
« *mieux; sinon, du moins les affaires n'en*
« *souffriront pas.* Je suivis son conseil; j'en-
« trai dans Alamout; il ne vint à ma rencon-
« tre que les seigneurs de la cour d'Alaï-ed-
« din; car la chose était comme Schéréf-ud-
« din me l'avait exposée. Le vézir Amad-ud-
« din el-Meuhtéschem vint d'abord me trouver
« et me pria de lui communiquer le message
« dont j'étais chargé, afin qu'il pût en con-
« certer la réponse avec son maître. Je m'y
« refusai. Au bout de trois jours je fus ad-
« mis, de nuit, auprès d'Ala-ud-din sur le
« sommet de la montagne. Le vézir Amad-
« ud-din était assis à la droite du prince; on
« me fit asseoir à sa gauche; je lui adressaï,
« de la part du sultan, un discours qui con-
« tenait plusieurs demandes et griefs.

« Je demandai, en premier lieu, que le « nom du sultan fut inséré dans la prière « publique (Khoutbé), comme l'avait été celui « de son père, le *grand sultan*. Je savais qu'ils « niaient ce fait; mais le Cadhi Modjir-ed-din « vivait encore; c'était lui que le grand sultan « avait envoyé à Djélal-ud-din Hassan, père « d'Ala-ud-din Mohammed, avec l'ordre de « mettre son nom dans le *Khoutbé*, ce qui « fut accordé; je m'étais muni d'une déclara- « tion écrite du Cadhi, constatant cette cir- « constance. Lorsque je la présentai, on pré- « tendit qu'elle était fausse. Le vézir répondait « sur chaque point, et Ala-ud-din répétait sa « réponse La discussion fut longue au sujet « du *Khoutbé*. Ils ne persistèrent cependant « pas dans leur dénégation; la chose était « trop manifeste et trop récente; tout le « monde savait qu'ils payaient jadis au sul- « tan un tribut annuel de cent mille dinars.

« Il fut ensuite question des arrérages du « tribut; ils dirent que le commandant de la « forteresse de Firouzkouh leur avait enlevé « une somme de quinze mille dinars, qu'on « transportait du Couhistan à Alamout. Je « leur répondis que ce fait était antérieur à « la conclusion de la paix et aux engagemens « qu'ils avaient pris. *Et quand*, s'écrièrent-ils,

« *avons nous été ennemis de la cour khoraz-« mienne, ou plutôt quand n'avons nous pas « été ses amis. Le sultan nous a éprouvés dans « sa mauvaise comme dans sa bonne fortune. « Nos compagnons ne l'ont ils pas servi dans « l'Inde, après son passage du Sind, lors-« qu'il était réduit à la dernière faiblesse.* « (Lorsque ces paroles furent rendues au sul-« tan, il en reconnut la vérité). J'observai que « ce n'étaient point des raisons pour dimi-« nuer le tribut. Ils alléguèrent enfin que le « vézir Schéréf-ul-mulk en avait retranché « dix mille dinars, et produisirent le titre « écrit de ma main et muni de sa signature. « Je leur dis que le sultan, à qui ces deniers « appartenaient, pouvait seul en disposer. *Ce-« pendant*, répondirent-ils, *le vézir dispose*, « *par sa signature, de tous les revenus du sul-« tan; il les dispense à son gré, sans aucune « restriction, les prodiguant même pour ses pro-« pres fantaisies; n'aurait-il les mains liées « qu'à notre égard.* Il fut enfin convenu qu'ils « me pèseraient vingt mille dinars, et quant « aux dix mille restants, qu'il leur serait ac-« cordé un délai, pour consulter les inten-« tions définitives du sultan (1). »

(1) Mohammed de Nessa, *Sirèt Sultan Djélal-ud-din.*

Lorsque Ala-ud-din eut atteint l'âge de l'adolescence, son esprit se troubla; il donna des signes d'égarement; mais les médecins, les gens sensés n'osèrent ni lui administrer les remèdes nécessaires, ni déclarer que telle était son infirmité; ils se seraient exposés à être massacrés par les sectaires fanatiques, qui ne permettaient pas de croire que l'imam pût être atteint d'aliénation mentale. Son mal ne fit qu'empirer et il devint complètement fou. Néanmoins ses adhérents lui persuadaient que ses actions et ses discours étaient des inspirations divines. Il profita de leur crédulité pour leur débiter toutes sortes d'impostures. Gâté, dès son enfance, il ne tolérait pas la moindre contradiction. Personne n'osait lui annoncer une nouvelle désagréable, de crainte d'éprouver les terribles effets de sa colère; aussi lui laissait-on ignorer ce qui se passait dans son pays et au dehors. Ses États étaient infestés de brigands, ses sujets livrés à l'oppression.

Ala-ud-din eut à l'âge de dix-huit ans, un fils nommé Rokn-ud-din Khourschah, qu'il institua son successeur. Lorsque celui-ci eut passé l'âge de l'enfance, les sectaires le regardant comme l'imam futur, l'honorèrent à l'égal de son père. Ala-ud-din en fut jaloux

et voulut nommer pour son successeur un autre de ses enfants; mais ses sujets soutinrent, suivant la doctrine de la secte, que la première désignation était irrévocable. Ala-ud-din prit alors à tâche de tourmenter son fils. Celui-ci poussé à bout, s'ouvrit à des familiers d'Ala-ud-din, aussi dégoutés que lui des extravagances de ce prince, et se plaignit à eux de ce que son père, par sa conduite politique, attirait sur ses États les armes mongoles; annonçant le dessein de se séparer de lui, et d'envoyer des députés au Caan, pour lui faire ses soumissions. La plupart des Grands lui prêtèrent obéissance, s'engagèrent à le suivre partout et à le défendre jusqu'à la dernière goutte de leur sang contre les adhérents de son père; mais ils firent la réserve que si son père l'attaquait en personne, ils n'attenteraient pas à ses jours, ils ne porteraient pas la main sur lui. Peu de temps après cet accord, Ala-ud-din s'étant un jour enivré, s'endormit dans un bâtiment en bois et joncs, qui était contigu à l'étable de ses moutons, dans un lieu nommé *Schirkouh*, qu'il habitait ordinairement pour se livrer à son plaisir favori, celui de faire le berger. Autour de lui étaient couchés des valets et des chameliers. Il fut trouvé mort 1er zoul. 653. — 2 déc. 1255.

en ce lieu, au milieu de la nuit; sa tête était séparée du tronc; un indien et un turcman qui dormaient à ses côtés avaient été blessés.

On découvrit, au bout de huit jours, après le supplice de plusieurs personnes injustement soupçonnées, que l'assassin d'Ala-ud-din, était son familier le plus intime, son compagnon inséparable, nommé Hassan, jadis l'instrument de ses plaisirs, et qu'il aimait encore, quoique ce favori ne fût plus jeune, mais qu'il se plaisait à tourmenter de toutes manières. Rokn-ud-din, au lieu de le faire juger, le fit assassiner; ce qui confirma les soupçons qui planaient sur ce jeune prince, et il eut la cruauté de faire jeter dans le brasier où fut brûlé le cadavre de l'assassin, ses trois enfants, deux fils et une fille.

Dès son avénement au trône, Rokn-ud-din Khourschah ordonna à ses sujets l'observance de toutes les pratiques du culte mahométan, et prit des mesures pour rétablir la sûreté des chemins. Il envoya de Meïmoun-diz, sa résidence, un officier au noyan Yassaour, à Hémédan, pour l'assurer de sa soumission à l'empereur mongol. Ce général lui conseilla de se rendre auprès du prince Houlagou qui allait arriver. Rokn-ud-din répondit à Yassaour

qu'il enverrait d'abord au camp du prince son frère Schahinschah, et en effet il le fit partir. Le général mongol chargea son propre fils de l'accompagner; néanmoins il entra, au bout de quelques jours, dans le pays d'Alamout, avec un corps d'armée composé de turcs et de persans, et fit attaquer cette place forte; mais après un vif combat ses troupes furent obligées de se retirer, et se vengèrent de leur échec, en détruisant les récoltes et ravageant toute la contrée.

djom. I. 654. / juin 1256.

A son arrivée dans le canton de Zavé, Houlagou chargea les généraux Gouga-ilga et Kitou-boca d'achever la conquête du Couhistan, que ce dernier avait commencée deux années auparavant, lorsqu'il était entré en Perse avec ses douze mille hommes d'avant-garde. Il s'était emparé de plusieurs forteresses et tenait alors étroitement assiégée celle de Guird-couh, la plus importante du pays. Pour protéger son blocus, et contre la garnison et contre des troupes du dehors, il avait élevé tout autour de la place, un rempart garni d'un large fossé, et un second derrière son camp. Malgré ces précautions un renfort de cent dix hommes envoyé par le prince Ala-ud-din, avait réussi à pénètrer dans Guirdcouch, dont la garnison était affai-

651 / 1253.

blie par une maladie contagieuse. Cette place et beaucoup d'autres du Couhistan tenaient encore à l'arrivée de Houlagou en Perse. Ses deux généraux prirent d'assaut le bourg de Toun, et passèrent au fil de l'épée tous ses habitants, excepté les jeunes femmes et les enfants. Après cet exploit, ils allèrent rejoindre Houlagou.

Ce prince s'était rendu à Thous, résidence du gouverneur général de la Perse. Il fit dresser son pavillon dans les jardins d'Argoun, où il fut magnifiquement traité par les femmes de ce gouverneur. Il passa quelques jours dans les délicieuses prairies de Raïgan, voisines de Thous. On apportait des districts environnants des provisions et des vins en abondance, qui étaient répartis dans les stations sur la route du prince. En passant par Khabouschan, bourg de la province de Neïschabour, qui, ruiné par les troupes de Tchinguiz-khan, était resté désert, il ordonna à ses officiers d'y faire bâtir des maisons, assigna une somme pour la reconstruction de la mosquée et du Bazar, et voulut que cet endroit fut repeuplé.

djom.-I. 654. — juin 1256.

Houlagou, peu de jours après avoir reçu dans son camp le prince Schahinschah, écrivit au chef Ismaïliyen, qu'en considération de ce

qu'il lui avait envoyé son frère, et ses soumissions, il voulait oublier les torts de son père envers les Mongols; que si Rokn-ud-din détruisait ses châteaux, et venait en personne au camp de Houlagou, il ne serait fait aucun mal à son pays. Rokn-ud-din fit démolir plusieurs châteaux, ôter les portes d'Alamout, de Meïmoun-diz et de Lemscher, et raser une partie de leurs fortifications. Alors, par l'ordre de Houlagou, le noyan Yassaour évacua le territoire de Rokn-ud-din; mais celui-ci, tout en assurant Houlagou de son obéissance, et en acceptant un *Basskak* ou gouverneur mongol, demanda le délai d'une année pour se rendre auprès de sa personne.

De Bistham, Houlagou envoya encore des ambassadeurs à Rokn-ud-din pour le déterminer, par des promesses et des menaces, à venir se livrer entre ses mains. Rokn-ud-din fit accompagner les ambassadeurs, à leur départ de sa résidence, par le cousin de son père, et par son vézir Schams-ud-din Kiléki, chargés de faire agréér ses excuses à Houlagou, et d'insister sur le délai que leur maître lui avait demandé. Rokn-ud-din priait le prince mongol de permettre qu'il conservât les trois forts d'Alamout, de Lemscher (1)

mi-scha. / sept.

(1) Le nom de cette place est écrit aussi *Lembesser*.

et de Lal, s'engageant, à cette condition, de livrer tous les autres, et il lui faisait connaître qu'il expédiait l'ordre aux commandants de Guirdcouh et des autres places du Couhistan d'aller lui rendre hommage. Il espérait, qu'en faveur de ces concessions, Houlagou lui accorderait le délai qu'il avait demandé; au fond il ne cherchait qu'à gagner la saison de l'hiver, qui devait empêcher toutes opérations militaires dans ce pays de montagnes.

Pour toute réponse, Houlagou, qui venait de prendre, en passant, le fort de Schahdiz, au bout de deux jours de siége, fit encore sommer Rokn-ud-din de se rendre à son camp, établi près de Dumavend, lui mandant, que s'il avait besoin de quelques jours pour régler ses affaires, il se fit précéder par son fils. Consterné de ce nouveau message, Rokn-ud-din annonça qu'il allait envoyer son fils, offrit un contingent de trois cents hommes, et consentit à faire démolir ses châteaux, pourvu que son pays ne fût pas envahi; mais, au lieu de son fils,
17 ram. / 8 oct. il fit partir, accompagné de plusieurs de ses principaux officiers, un enfant de sept ans, que son père avait eu d'une esclave curde. Houlagou sut la supercherie, dissimula, caressa l'enfant et le renvoya, disant qu'il était

trop jeune. En même temps il demanda à Rokn-ud-din son second frère Schiranschah. Ce prince le fit partir avec les trois cents hommes de contingent qu'il avait promis, lorsqu'on lui aurait rendu son fils supposé. Il espérait que Houlagou se contenterait enfin de ces concessions, et n'insisterait pas sur la demande qu'il se rendît en personne auprès de lui; plus tard, l'hiver qui approchait lui aurait fourni un bon prétexte pour ne pas sortir de sa résidence. 5 schew. / 26 oct.

Sur ces entrefaites, le vézir de Rokn-ud-din, qui était allé porter son ordre au commandant de Guirdcouh, amena cet officier au camp de Houlagou, près de Raï. Alors ce prince renvoya à Rokn-ud-din son frère Schahinschah, qu'il redemandait sans cesse, et lui fit dire que s'il détruisait les fortifications de Meïmoun-diz et venait le trouver, il serait traité honorablement; sinon, Dieu seul savait ce qui en arriverait. Ayant reçu en réponse les mêmes excuses et défaites que précédemment, Houlagou envoya l'ordre à tous les corps de troupes qui environnaient le Roudbar d'y entrer à la fois. Boca-temour et Koga-ilgaï, avec l'aile droite, s'avancèrent du Mazenderan; Négoudar Ogoul et Kitouboca avec l'aile gauche, par la route de Khar

10 sch. / 31 oct. et de Sémenan; les princes Bolgaï et Toutar, du côté d'Alamout, et Houlagou partit de Yeskélé avec le centre fort de dix mille hommes, par la route de Talécan. Les vivres pour cette armée devaient être transportés des provinces voisines, et même du Curdustan et de l'Arménie. Toutes les bètes de somme avaient été mises en réquisition pour ce service. Par l'ordre de Houlagou, les trois cents hommes du contingent que Rokn-ud-din avait livré, furent tués secrètement près de Cazvin.

19 sch. / 9 nov. Houlagou étant arrivé devant Meïmoun-diz, fit le tour de la place pour l'examiner, et tint conseil avec les princes du sang et les généraux, sur la question de savoir s'il fallait en entreprendre tout de suite le siége ou le différer jusqu'à l'année suivante. On était en hiver; les vivres étaient rares; on manquait de fourrages; par ces raisons la plupart des généraux opinèrent qu'il serait préférable de remettre le siége au printemps; mais quelques-uns émirent un avis contraire. Houlagou l'adopta et donna ses ordres en conséquence.

Toutefois, ce prince, voulant encore tenter la voie des négociations, envoya un de ses officiers à Rokn-ud-din pour lui annoncer son arrivée, et lui renouveller sa promesse qu'il ne lui serait fait aucun mal, ni à ses

sujets, s'il voulait éviter le sort des armes; qu'il avait cinq jours pour se rendre, et qu'à l'expiration de ce terme l'assaut serait livré. On répondit du château que Rokn-ud-din était absent et que l'on ne pouvait pas rendre la place sans son ordre. Aussitôt commencèrent les dispositions de l'attaque. On coupa des arbres pour en construire des catapultes, qui furent transportées, à force de bras, sur le sommet d'une montagne voisine. Houlagou établit son quartier-général sur la cîme la plus élevée. Les assiégés, de leur côté, firent jouer jusqu'au soir leurs machines à lancer des traits. Le lendemain on avait renouvellé le combat, lorsque Rokn-ud-din fit dire que jusqu'alors il n'avait pas été certain de la présence du prince mongol; qu'on fit cesser les hostilités, et qu'il se rendrait au quartier de Houlagou ce même jour ou le lendemain. Le jour suivant il demanda une capitulation par écrit. Le vézir Atta-ul-Mulk de Djouvéïn, fut chargé de la dresser selon ses désirs. Elle fut envoyée à Rokn-ud-din, qui promit de se rendre le lendemain; mais au moment où son frère voulait sortir de la forteresse, il y eut un tumulte dans la place; on l'empêcha de partir, et ceux qui étaient d'avis de se rendre furent menacés de la mort. Rokn-

ud-din informa Houlagou de cet obstacle à l'exécution de son dessein, et du danger qu'il courait personnellement de la part de ses propres gens qui le menaçaient de le tuer, s'il sortait. En réponse, Houlagou le pria de ne pas exposer sa vie; mais pendant ces pourparlers, on avait dressé les catapultes; et le jour suivant, la place qui n'avait qu'une petite lieue de circuit, fut attaquée de tous les côtés à la fois; le combat dura jusqu'au soir. Entre autres moyens de défense, les assiégés faisaient rouler des quartiers de roche du haut de leurs remparts.

Cette première attaque faite avec vivacité et sur le point d'être renouvellée, la douceur extraordinaire de la température dans une saison où les neiges et les pluies rendaient toujours impraticables les chemins de ce pays de montagnes, firent évanouir l'espoir que Rokn-ud-din avait jusqu'alors entretenu, et il se décida enfin à se rendre. Il envoya d'abord au camp mongol son fils avec ses principaux officiers, et il alla lui-même, le lendemain, se prosterner devant Houlagou. Il était accompagné de ses ministres, du célèbre astronome Nassir-ud-din de Thous, de Movaffik-ed-dévlet et des fils de Reïs-ud-dévlet, médecins célèbres, originaires de Hémédan,

29 schl. / 19 nov.

lesquels n'avaient cessé de lui conseiller le parti d'une entière soumission aux demandes de Houlagou. Rokn-ud-din lui offrit ses trésors, qui étaient bien moins considérables qu'on ne l'avait cru. Houlagou les distribua à ses officiers. Le jour suivant Meïmoun-diz fut entièrement évacué par la garnison, ainsi que par ses habitants, qui sortirent avec leurs effets, et les Mongols entrèrent dans la place.

Rokn-ud-din, bien traité par Houlagou, mais sous la garde de plusieurs officiers, fut obligé d'ordonner aux commandants de tous les forts Ismaïliyens, dans le Roudbar, le Comouss et le Couhistan, de les livrer aux Mongols, et ses commissaires accompagnèrent à cet effet ceux que Houlagou fit partir pour les sommer de se rendre. Plus de quarante châteaux furent remis, de cette manière, aux Mongols, qui les démolirent, après les avoir fait évacuer. Il n'y eut que ceux d'Alamout et de Lemsser qui éludèrent de se rendre, disant qu'ils remettraient ces places lorsque Houlagou se présenterait en personne. Ce prince partit pour Alamout, par la route de Scheherek, l'antique résidence des souverains du Déïlem. Il y célébra l'heureux succès de son entreprise par des fêtes qui durèrent neuf jours, au bout desquels il se rendit au pied d'Alamout,

et envoya Rokn-ud-din sous les murs de cette forteresse, pour ordonner à ses gens de se rendre. Le commandant refusa. Houlagou laissa un corps de troupes pour en faire le siége; alors la garnison voulut capituler; elle envoya plusieurs fois des députations à Rokn-ud-din, pour le prier d'intercéder en sa faveur, et de lui obtenir la vie sauve. On lui accorda même trois jours pour emporter ses
30 zoulc. / 20 déc. effets. Le quatrième, les troupes mongoles et les milices persanes montèrent au château, pillèrent ce qui y restait et mirent le feu aux maisons. Houlagou alla visiter Alamout et fut surpris de la hauteur des montagnes de cette contrée. Son vézir Attaï Mulk lui exposa qu'il conviendrait de conserver les ouvrages précieux, qui se trouvaient dans la célèbre bibliothèque des princes ismaïliyens à Alamout. Il reçut l'ordre de l'examiner. Le vézir en tira les Corans et les autres livres de prix, ainsi que les instruments d'astronomie, et fit brûler tous les manuscrits qui ne traitaient que des dogmes et des opinions de la secte (1).

---

(1) Le vézir trouva dans cette bibliothèque un manuscrit intitulé *Vie de notre Seigneur*, (Sergozeschti Siddina), qui exposait les événements de la vie de Has-

Les fondements du château d'Alamout avaient été jetés dans l'année 860, sous le règne d'Erdjistan, prince du Déilem. Cette place, très-forte par son assiette et par les ouvrages faits pour la munir, était abondamment pourvue de vivres; de vastes bassins, taillés dans le roc, contenaient toutes sortes de provisions solides et liquides; parmi ces dernières, du vin, du vinaigre, du miel. On dit que ces comestibles y avaient été déposés du temps de Hassan Sabbah, et qu'ils étaient encore bien conservés, au bout de cent soixante-dix ans; ce que les Ismaïliyens attribuaient à l'influence bienfaisante de ce chef. Les eaux de la rivière Bahir, conduites au pied de la forteresse, remplissaient un fossé taillé dans le roc, qui embrassait la moitié de la circonférence d'Alamout. Un officier mongol fut préposé, avec une troupe de miliciens persans, à la démolition de cette forteresse; ils y employèrent beaucoup de temps et de travail.

Quelques jours après la reddition d'Alamout,

---

san Sabbah. C'est dans cet ouvrage que l'auteur du *Djihankuschaï* a puisé une partie de ce qu'il rapporte de Hassan.

le gouverneur du Couhistan arriva au camp de Houlagou, reçut de ce prince une patente, et partit avec les commissaires de Rokn-ud-din, pour faire livrer aux Mongols les châteaux du Couhistan. Il en fut démoli plus de cinquante.

Houlagou, qui s'était rendu devant Lembesser, n'ayant pu obtenir la reddition de cette place, y laissa Taïr-boca avec des troupes
16 zh. / 5 janv. 1257. mongoles et persanes, pour en faire le siége, et retourna à son quartier-général, qui était à six lieues de Cazvin; il y donna une fête qui dura huit jours.

Rokn-ud-din suivit Houlagou à Hémédan, d'où il fit partir deux ou trois de ses officiers avec ceux que Houlagou envoyait en Syrie, pour ordonner aux commandants des châteaux qui y appartenaient aux Ismaïliyens de les remettre aux Mongols. Tandis qu'il se trouvait au camp de ce prince, il devint épris d'une fille mongole de basse extraction. Houlagou la lui fit donner, et il l'épousa. Jusqu'alors le prince mongol avait bien traité son prisonnier; il s'en était servi pour se faire livrer toutes ses forteresses, qui lui auraient coûté des années à prendre de force; et le transport des vivres nécessaires aux troupes, aurait ruiné les provinces de Perse. Lorsqu'il n'eut plus

besoin de lui, il songea à s'en défaire; mais il lui avait promis la vie sauve d'une manière si formelle qu'il ne voulut pas violer ostensiblement sa parole. Rokn-ud-din le tira d'embarras, en lui témoignant le désir de se rendre à la cour de l'empereur Mangou; peut-être Houlagou lui avait suggéré cette idée. Il le fit partir avec neuf personnes de sa suite, sous l'escorte de plusieurs officiers mongols. Lorsqu'il fut arrivé à la cour impériale, Mangou ne voulut pas le voir, et dit qu'on n'aurait pas dû lui laisser faire ce voyage, que c'était fatiguer inutilement les chevaux de poste. Rokn-ud-din s'en retourna; mais lorsqu'il fut près des monts Toungat, les officiers qui l'escortaient, le massacrèrent avec sa suite (1).

Comme Mangou avait ordonné, dès le principe, qu'on exterminât les Ismaïliyens, tous les sujets de Rokn-ud-din avaient été distribués parmi les compagnies mongoles. Après le départ de ce prince, l'ordre fut expédié à tous les corps de troupes de tuer les Is-

(1) Djouvéini. — Selon Raschid, il fut tué par l'ordre de Mangou lorsqu'il était en route pour se rendre à sa cour.

maïliyens confiés à leur garde, jusqu'aux enfants au berceau. Les individus de la famille de Rokn-ud-din, qui avaient été conduits dans un lieu situé entre Ebher et Cazvin, furent tous égorgés, et il ne resta pas un rejeton de cette race. Le commandant des troupes mongoles dans le Khorassan, rassembla les Ismaïliyens du Couhistan, sous le prétexte de les dénombrer pour une réquisition de milice, et les fit massacrer au nombre de douze mille. Partout ailleurs ces sectaires subirent le même sort (1).

---

(1) Djouvéini, tom. II. — Raschid, vie de Houla-« gou. — « Dès-lors, dit Djouvéini, en terminant l'his-« toire de cette secte, les *Molahidés* furent, comme les « Juifs, dispersés parmi les nations. Les souverains se « virent délivrés des alarmes où les tenaient ces assas-« sins, et les princes du Roum, de Syrie, des Francs « furent libérés du tribut qu'ils leur payaient. »

Ils ne furent cependant pas totalement détruits dans le Couhistan; car Mohammed d'Esfézar rapporte, dans son *Histoire de Hérat*, que, de son temps, c'est-à-dire vers l'année 1500, une partie des habitants de cette province était encore attachée aux erreurs de la secte. Ils levaient, parmi eux, une contribution pécuniaire, sous le titre de *denier de Hassan Sabbah*, dont le produit était consacré à l'entretien et à l'ornement de son sépulchre, « et l'on dit même, ajoute cet auteur, que

« maintes vieilles femmes mettent à part chaque dixième « pelotte de fil qu'elles ont filée, ce qu'elles appellent « *la dixme de l'Imam*, c'est-à-dire de Hassan Sabbah. »

Les Ismaïliyens de Syrie étaient communément désignés, dans ce pays, par le nom ou sobriquet de *Haschischin*, qui prononcé *Assissin*, par les Francs de Syrie, fit naître, comme l'a observé M. S. de Sacy, la dénomination *d'Assassins*. *Haschisch* signifie, en arabe, toutes sortes d'herbes sèches, et une boisson enivrante faite principalement de feuilles de chanvre. *Haschisch* est aussi un nom d'homme. On ignore l'origine du surnom donné aux Ismaïliyens en Syrie. Novaïri fait mention d'une histoire d'Alamout, sous le titre de *Tarikh-ul-Alamout* par Aboul-Hassan Ali el Coftti, mort en 1248, (646). Il avait été le vézir de Mélik Nassir, prince d'Alep.

CHAPITRE V.

Guerre contre le Khalife. — Coup-d'œil sur la monarchie abbasside. — Caractère de Mostassim. — Troubles dans Bagdad. — Sommation de Houlagou au Khalife et réponse de celui-ci. — Singulier message du Khalife à Houlagou. — Astrologues consultés par Houlagou. — Marche de ce prince. — Nouvelles ambassades. — Bataille d'Anbar. — Siége de Bagdad. — Prise de Bagdad. — Sac de cette ville. — Mort du Khalife. — Retour de Houlagou à Hémédan. — Prise d'Erbil. — Trésors déposés. — Hommage du sultan de Moussoul. — Supplice de l'Atabey du Louristan. — Hommage de l'Atabey du Fars. — Arrivée des sultans du Roum. — Observatoire à Méraga. — Administration d'Argoun. — Sort des chrétiens de Tacrit. — Abaissement des mahométans. — Condition des chrétiens orientaux depuis les conquêtes des arabes mahométans. — Schismes religieux parmi les chrétiens; Jacobites, Nestoriens, Arméniens, Melkites.

Après la destruction des Ismaïliyens, Houlagou tourna son attention vers Bagdad, résolu de soumettre, ou plutôt d'anéantir la puissance khalifale. Il était fortifié dans ce

dessein par le savant astronome Nassir-ud-din, de Thous, sectateur d'Ali, qui jouissait déjà de sa confiance (1). Il l'avait pris à son service, lui et deux médecins célèbres, lorsqu'ils vinrent dans son camp à la suite du prince Rokn-ud-din Khourschah; il leur avait permis d'emporter leurs effets de Meïmoun-diz, et d'en emmener toutes les personnes qui leur appartenaient (2). L'astronome avait été au service de Nassir-ud-din Abdour-Rahim, gouverneur du Couhistan pour le prince Ismaïliyen, auquel il avait même dédié un ouvrage, en persan, sous le titre d'*Akhlac Nassiry* ou *Éthique Nassirienne* (3). On raconte que l'astronome Nassir-ud-din, ayant envoyé à

(1) *Habib-us-Siyer*, tom. III.

(2) Raschid.

(3) Cet ouvrage, dont il existe des copies dans plusieurs bibliothèques d'Europe, est divisé en trois parties : la première traite du perfectionnement moral de l'homme et contient la substance d'un livre de morale, écrit en arabe, par Abou Ali Mescouyah, et très-estimé des Mahométans; le second traite de l'*économie*, ou de l'homme en famille, et le troisième, de la *société politique*. L'auteur annonce, dans sa préface, que la matière de ces deux derniers livres a été puisée principalement dans les ouvrages des philosophes grecs.

Bagdad une ode qu'il avait composée à la louange du Khalife Mosta'ssim, le vézir de ce prince, Ibn Alcamiyi, zèlé Schiyi, écrivit, sur le dos de cette pièce de vers, au gouverneur du Çouhistan, de surveiller son protégé, qui se mettait en correspondance directe avec le Khalife, et que, sur cet avis, le gouverneur fit emprisonner l'astronome; quelque temps après il l'emmena à Alamout, et le remit au prince Ala-ud-din Mohammed. C'était ainsi que Nassir-ud-din se trouvait à Meïmoun-diz, lorsque cette place se rendit à Houlagou (2).

rabi-1 655. — mars 1257. Des environs de Cazvin, le prince mongol se rendit à Hémédan. Le noyan Baïdjou y vint de l'Azerbaïdjan lui rendre hommage. Lorsqu'il fut présenté à Houlagou, ce prince, indisposé contre lui, l'apostropha en ces termes, d'un ton colère: « *Depuis que tu as pris le commandement des mains de Tchormagoun, quels ennemis as tu vaincus, quel pays as tu soumis. Qu'as tu fait, sinon d'effrayer les troupes mongoles de la grandeur et de la puissance du Khalife?* Le général, flé-

(2) Vassaf, tom. I. — *Habib-us-Siyer*, tom. III.

chissant le genou, répondit qu'il ne se croyait coupable d'aucune faute; qu'il avait fait ce qui lui était possible, et conquis le Roum; mais qu'il n'avait pas entrepris le siége de Bagdad, à cause de la population et de la force de cette ville, ainsi que de la difficulté des chemins qui y conduisent; qu'au reste, il était dévoué aux ordres de son maître.

10 ram. 655. / 21 sept. 1257.

Houlagou fit partir une ambassade pour Bagdad, avec une sommation au Khalife Mosta'ssim. Ce souverain pontife, qui occupait le trône depuis quinze ans (1), était bon et pieux; mais il avait peu de jugement et manquait d'énergie. Abandonnant à ses ministres les soins du gouvernement, il passait sa vie dans les occupations les plus frivoles, passionné pour la musique, le spectacle des baladins et des joueurs de gobelets, et tous les divertissements de ce genre. Son orgueil éga-

(1) Son père Mostanssir était mort le 20 djomada 2 640. (12 déc. 1242). C'était un prince habile et courageux. Il avait un frère nommé Khafadji qui était aussi très-brave. Après la mort de Mostanssir, le *Devatdar* et l'Echanson craignirent son énergie, et préférèrent de mettre sur le trône le fils du Khalife, prince borné. (Zéhébi).

lait sa nullité. Les princes même qui venaient à Bagdad lui rendre hommage, n'étaient pas admis en sa présence; ils devaient se contenter de porter à leurs lèvres une pièce d'étoffe de soie noire, représentant le pan de la robe du Khalife, laquelle était suspendue à la porte du palais, et ils se prosternaient pour baiser une pierre placée sur le seuil de cette porte, à l'instar des pélerins de la Mecque qui vont adorer la pierre noire et le voile du Ca'aba. Lorsque, dans les jours solennels, il sortait à cheval avec un cortège magnifique, son visage était couvert d'un voile noir (1).

Le Khalife, chef suprême des Musulmans, considérait comme ses délégués tous les souverains qui professaient la foi orthodoxe, et exerçait son droit de suzeraineté, en les investissant de leurs États. Ces grands vassaux, soit qu'ils prissent le titre de Sultan, de Mélik ou d'Atabey, notifiaient à la cour khalifale leur avénement au trône et lui demandaient l'investiture. Le souverain pontife faisait partir avec l'envoyé du prince vassal, un ambassadeur, qui était d'ordinaire un homme

(1) Vassaf, tom. I.

de loi vénérable, Cadhy ou Scheïkh, chargé de lui porter l'acte d'investiture (Taclid), qui lui conférait la souveraineté de son pays, et lui retraçait, d'une manière étendue, les devoirs imposés par la loi à tout souverain mahométan (1). Il lui envoyait, avec ce diplome, une robe royale, un turban, un sabre, une bague, et lui faisait présent d'une mule qui avait des fers d'or et dont la housse et la bride étaient parsemées de pierres précieuses. Cet ambassadeur était reçu, en arrivant à la dernière station, par les Cadhis, les Imams, les Scheïks, et les notables; le nouveau souvèrain allait lui-même à sa rencontre avec un brillant cortège, et lui baisait la main. Un ou deux jours après son entrée solemnelle, l'ambassadeur, invité au palais, revètait le sultan de la robe khalifale, lui posait sur la tète le turban monté à Bagdad, et lui répétait trois fois : *Soyez juste ; ne transgressez pas la loi.* Il lui permettait ensuite de s'as-

(1) On trouve dans l'ouvrage de Novaïri le texte de deux diplômes d'investiture, l'un envoyé, en 630, (1233) par le Khalife Mostanssir au sultan d'Égypte Kamil, et le second, remis en 659, (1261) par un autre Khalife Mostanssir au sultan Beïbars.

seoir sur le trône. On amenait la mule envoyée par le Khalife, et le prince lui baisait le pied publiquement. Alors l'envoyé de Bagdad faisait jeter au peuple des poignées de monnaies, et le sultan traversait la ville à cheval, accompagné de l'ambassadeur, précédé de l'étendard royal, de la musique militaire, et à l'abri d'un parasol (tchéter) qu'on lui tenait sur la tête (1).

Les grands vassaux donnaient pareillement l'investiture à leurs feudataires, et même à leurs grands fonctionnaires. Ceux qui reconnaissaient la suprématie de Mosta'ssim étaient les sultans d'Égypte et de Roum, les Atabeys de Fars et de Kerman, les princes d'Erbil, de Moussoul, et quelques autres moins puissants; mais déjà le Roum, le Fars, le Kerman, étaient devenus tributaires des Mongols.

---

(1) Lorsqu'il arrivait un ambassadeur du Khalife, à d'autres occasions moins solemnelles, sa mule était introduite dans la salle du trône, et conduite jusque sur l'estrade où était le siége royal; on baissait un rideau, et le sultan se levait pour aller baiser le pied de la mule, en présence de l'ambassadeur, qui le revêtait ensuite de la robe et du turban envoyés par le Khalife, et lui donnait la main pour le reconduire à sa place.

Les dignitaires auxquels Mosta'ssim avait confié son autorité étaient Soleïman-schah, généralissime de ses armées, composées, dit-on, de soixante mille cavaliers soldés, le grand *Dévatdar* (1) ou chancelier, le petit *Dévatdar*, ou vice-chancelier, le *Scharabi* ou échanson, et le vézir Mouayyad-ed-din Mohammed, fils d'El-Alcamiyi, qui occupait le ministère depuis treize ans. Zèlé sectateur d'Ali, ce vézir venait d'être témoin d'un événement qui avait rempli son cœur d'amertume. Des troupes, envoyées, à ce qu'on croyait, par le prince Ahmed, fils aîné du Khalife, étaient entrées dans un quartier de la ville de Bagdad, nommé Carkh, habité par des Alévis, l'avaient pillé, y avaient commis des meurtres, arraché de leurs maisons et emmené captifs plusieurs Seyids ou descendants d'Aly. On avait vu des soldats placer sur la croupe de leurs chevaux, les fils et les filles de ces illustres Haschemites, têtes et pieds nuds, et les conduire en cet état à travers la place publique. Le vézir conçut de ces outrages un profond ressentiment contre le Khalife; il s'en plaint avec douleur dans une lettre qu'il adresse

---

(1) *Dévatdar* signifie proprement *Porte-écritoire*.

au Seyid Tadj-ud-din Mohammed, alors Reïs ou maire du bourg de Hillé, dans laquelle il lui mande que le Khalife, après avoir entendu ses représentations sur ces violences, ne lui avait répondu autre chose sinon, qu'il fallait exterminer les Schiyis; et le vézir laisse entrevoir au descendant d'Ali qu'il méditait des projets de vengeance (1). On rapporte qu'après la conquête du pays des Ismaïliyens, Ibn-Alcamiyi fit parvenir secrètement à Houlagou, une lettre où il l'assurait de son dévouement, traitait avec peu de respect la personne du Khalife, et s'étudiait à faire envisager comme facile la conquête de Bagdad. On dit que Houlagou ne se fia pas entièrement à ses paroles, ayant une haute idée de la force de Bagdad et de la puissance du Khalife, dont les troupes avaient battu deux fois celles du général Tchormagoun; néanmoins il lui fit une réponse bienveillante, et lui demanda des preuves de sa sincérité. Ibn Alçamiyi lui adressa successivement plusieurs lettres, lui exposant toujours la faiblesse du

(1) Le texte de cette lettre, dont une partie est en vers, se trouve dans l'histoire de Vassaf, tom. I.

gouvernement khalifal, et le pressant de marcher sur Bagdad.

On ajoute qu'en même temps, ce vézir représentait à son maître, que tous les princes musulmans étant ses vassaux et tenant à honneur de lui consacrer leurs vies et leurs trésors, il était inutile de dépenser chaque année des sommes énormes pour solder tant de troupes. Il lui proposa de diminuer l'armée que son père le Khalife Mostanssir avait mise sur un pied respectable, et de donner aux principaux officiers des commandements dans les provinces. Le Khalife, uniquement occupé de ses plaisirs, lui abandonna le soin de cette réforme, et les troupes étaient déjà dispersées, lorsqu'on apprit à Bagdad la marche de Houlagou (1).

D'autre part, le petit Dévatdar était à la tête d'une faction qui, réunissant plusieurs des principaux seigneurs, voulait déposer le Khalife et mettre sur le trône un autre prince Abbasside. Mosta'ssim, instruit de ce complot par son vézir, manda le Dévatdar, lui répéta l'avis qu'il venait de recevoir, et ajouta que sa confiance en lui l'empêchait

(1) Vassaf, tom. I.

d'ajouter foi à une pareille accusation; qu'il soupçonnait que c'était une trame du vézir pour le perdre, et qu'il n'avait pas voulu la lui laisser ignorer. Eïbeg paraissant vivement touché de la bienveillance du Khalife, lui présenta sa tête et son sabre, se livrant à sa justice, s'il était coupable. Il accusa, à son tour, le vézir de s'être laissé égarer par l'esprit infernal jusqu'à se donner aux Mongols; il soutint que Ben Alcamiyi avait inventé cette calomnie pour détourner les soupçons qui planaient sur ses propres complots; qu'on n'ignorait pas qu'il méditait de livrer le Khalife à Houlagou, avec lequel il entrenait une correspondance secrète. Mosta'ssim le congédia, en l'assurant de la continuation de ses bontés.

Cependant le Dévatdar, entouré jour et nuit des chefs de la faction, était sur le point d'exécuter son dessein. Alors, le Khalife effrayé, lui opposa des troupes, et Bagdad devint le théâtre d'une guerre civile; puis, sentant sa faiblesse, Mosta'ssim fut réduit à chercher les moyens d'appaiser le rébelle. Il lui écrivit, de sa propre main, une lettre où il déclarait que les bruits répandus sur les projets du Dévatdar étaient de pures calomnies; qu'il avait toujours en lui la plus haute

confiance, et qu'il se croyait en pleine sûreté. A la réception de cette lettre, le Dévatdar se rendit auprès du Khalife, et en reçut l'accueil le plus gracieux. Sa justification fut proclamée dans la ville, et son nom inséré dans le Khoutbé, immédiatement après celui du Khalife (1).

L'ambassadeur de Houlagou était chargé pour le Khalife d'une lettre conçue en ces termes: « Nous vous avons demandé des troupes contre les *Molahidés*. Vous avez répondu que vous ne fournissiez pas de contingents; c'est pourtant en m'assistant avec « des troupes, que vous auriez dû me montrer que vous êtes mon allié. Vous n'en « avez pas envoyé, alléguant des excuses; « mais, quoique votre maison soit ancienne « et illustre, et qu'elle ait été puissante, « sachez que :

« La lune ne brille qu'autant que le disque « resplendissant du soleil est caché (2).

« La renommée ne vous a-t-elle pas appris « ce qu'ont fait les armées mongoles, depuis « l'époque de Tchinguiz-khan, comment ont

(1) Raschid.

(2) Distique persan.

« été détruites, par la volonté de Dieu, les « dynasties des Khorazmschah et des Seld-« jouc, les rois du Deïlem, les Atabegs et « d'autres princes grands et puissants. Les por-« tes de Bagdad n'étaient fermées à aucun « de ces souverains, et ils y résidaient. Nous « seraient-elles fermées à nous, malgré notre « puissance. Nous vous avons déjà donné des « conseils; à présent nous vous disons: *Évitez « la guerre; ne frappez pas du poing sur l'a-« lène; ne prenez pas le soleil pour un lu-« mignon; vous vous en repentiriez.* Mais ce « qui est passé est passé. Si vous faites abat-« tre les murailles et combler les fossés de « Bagdad, et que, laissant à votre fils les « rènes du gouvernement, vous vous ren-« diez auprès de nous, ou si vous ne vou-« lez pas venir en personne, que vous nous « envoyiez le vézir, Soleïmanschah et le Dé-« vatdar, afin qu'ils puissent tous trois vous « rapporter exactement nos conseils, et que « vous les suiviez, alors nous ne nous ver-« rons par obligés de sévir, et vous conser-« verez vos domaines, vos sujets, vos trou-« pes; mais si vous n'écoutez pas nos avis, « si vous préférez la guerre, rassemblez votre « armée et désignez nous un champ de ba-« taille; nous sommes prêts à vous combattre.

« Sachez cependant que si, dans notre colère, « nous marchons sur Bagdad, vous ne nous « échapperez pas, quand vous vous cacheriez « dans le ciel, ou dans les entrailles de la « terre. Si donc vous voulez votre salut et « celui de votre maison, prêtez l'oreille à nos « conseils; sinon, nous verrons quelle est la « volonté de Dieu. »

Le Khalife répondit à cette sommation: « Jeune homme qui, séduit par une fortune « de dix jours, vous croyez déjà le maître « du monde, et pensez que vos commande- « ments sont irrésistibles comme les arrêts du « destin, que me demandez vous ce que vous « n'obtiendrez pas. Vous ignorez donc que « de l'occident à l'orient, tous ceux qui « adorent Dieu et professent la vraie foi sont « mes serviteurs. Lorsque je le voudrai, avec les « seuls débris de l'ancienne population, je me « rendrai maître de l'Iran et passant dans le « Touran, j'y remettrai chacun à sa place; « mais la face de la terre en serait bouleversée « et je ne souhaite pas la guerre; je désire « éviter ce fléau de l'humanité; je ne veux « pas que la marche de mes troupes arrache « des imprécations de la bouche de mes su- « jets, surtout comme je suis l'ami du Caan « et du prince Houlagou. Si vous avez, comme

« moi, répandu la semence de l'amitié, que « vous importent les murailles et les fossés « de ma résidence. Suivez donc la voie de la « paix et retournez en Khorassan (1). »

Le Khalife chargea de sa réponse trois de ses officiers, qu'il fit partir avec les ambassadeurs mongols. Ceux-ci trouvèrent hors de la ville une foule immense qui les attendait; on les accabla d'injures; on déchira leurs vêtements; on leur cracha au visage, et on les eut massacrés, si des gardes envoyés en toute hâte par le vézir, ne les eussent tirés des mains de la populace.

En apprenant ces outrages Houlagou s'écria: *La conduite du Khalife à mon égard est aussi tortueuse que cet arc; mais, si Dieu m'assiste, je le châtierai au point de le rendre aussi droit qu'une flèche.* Ce prince, choqué de la réponse que lui apportèrent les ambassadeurs de Mosta'ssim, les congédia en leur déclarant : *Que Dieu avait donné l'empire de la terre au grand Tchinguiz-khan et à ses descendants; et que, puisque leur maître refu-*

(1) Nous rapportons cette réponse du Khalife, d'après l'historien Raschid, bien que son style nous fasse douter de son authenticité.

sait de se soumettre à leur puissance, il n'avait qu'à se préparer à la guerre.

Le Khalife demanda à son vézir ce qu'il fallait faire pour se délivrer d'un pareil ennemi. « Lui prodiguer, répondit-il, vos trésors, qui ne peuvent être mieux employés « qu'au salut de votre empire; lui envoyer, « en présents, mille charges d'effets précieux, « mille mulets, mille chevaux richement en-« harnachés; il faut enfin mettre son nom « dans le Khoutbé et sur la monnaie. » Le Khalife y consentit et donna ses ordres en conséquence.

Le Dévatdar combattit cette résolution; il manda au Khalife que le premier ministre, ne consultant que son intérêt personnel, voulait tous les sacrifier pour faire ensuite valoir auprès de Houlagou les services qu'il lui aurait rendus; « mais, ajoutait-t-il, nous gardons les « chemins, et si vous faites partir les ambas-« sadeurs et les présents, nous les arrêterons. »

Le Khalife, rassuré par des discours qui flattaient à la fois son orgueil et sa mollesse, dit au vézir que ses craintes étaient mal fondées, que les Mongols se borneraient à de vaines menaces, et que si même ils osaient attaquer la maison Abbasside, qui régnait sur tant de princes, ils ne feraient que courir à leur perte.

Cependant le général Soleïman-schah, le Dévatdar et d'autres chefs militaires, assemblés chez le vézir, s'emportèrent contre la pusillanimité du Khalife : « Entièrement livré, « disaient-ils, à ses bouffons et baladins, il « ne prend nul intérêt au soldat. Nous som- « mes réduits à vendre ce que nous avons « acquis sous le règne de son père. » — « S'il « ne prend pas, dit Soleïman-schah, des me- « sures vigoureuses, nous verrons dans peu « l'ennemi aux portes de Bagdad, qui subira « le sort de tant d'autres villes. Ni grands, ni « petits, ni pauvres ni riches n'échapperont « au massacre, et nos femmes passeront dans « les bras de ces barbares. Si nous n'étions « resserrés de tous les côtés par les Mongols, « il nous serait encore facile de lever une ar- « mée; nous irions les surprendre, et si la « fortune nous était contraire, nous péririons « du- moins avec honneur. »

Le discours du général, rapporté au Khalife, releva son courage. Il chargea le vézir d'expédier des ordres pour lever des troupes et renforcer l'armée, qui devait avoir pour chef Soleïman-schah; mais le vézir recommanda au commissaire chargé de ces levées, d'y procéder avec beaucoup de lenteur; les Mongols eurent tout le temps de connaître

ces préparatifs et le projet de les surprendre échoua. L'armée ne fut prête qu'au bout de cinq mois, et lorsqu'il fallut lui distribuer de l'argent, l'avarice du Khalife éluda cette dépense.

Alors Mosta'ssim chargea deux ambassadeurs de porter à Houlagou ce singulier message: « Tous les princes qui ont attaqué le « siége de la maison Abbasside, quelque puis- « sants qu'ils fussent, ont fini malheureuse- « ment, si fermes sont les fondements de « cette maison qui doit durer jusqu'à la fin « des siècles. Vous l'ignorez peut-être; mais « interrogez les hommes qui connaissent l'his- « toire de cet empire, ils vous diront que « dans les temps anciens Yacoub Leïss, le Sof- « faride, qui marcha contre Bagdad à la tête « d'une grande armée, fut, avant d'y arriver, « surpris par la mort; que son frère Amrou, « qui osa tenter la même entreprise, fut pris « et enchaîné par Ismaïl fils d'Ahmed, le Sa- « manide, qui l'envoya à Bagdad, où il finit « sa destinée. Bessassiry, venu d'Égypte, en- « tra dans Bagdad, et s'empara de la personne « du Khalife, qu'il retint prisonnier; mais au « bout de deux ans, Togroul-Bey, le Seld- « joukide, attaqua le vainqueur, le tua et « délivra le Khalife. Un autre Seldjoukide,

« le sultan Mohammed, marchant sur Bagdad, « fut mis en déroute, et mourut dans sa re« traite; enfin, Mohammed Khorazmschah, « dans son expédition contre Bagdad, fut as« sailli d'un ouragan qui fit périr une partie « de son armée, et se vit contraint par le « courroux céleste de renoncer à ses funestes « projets. *Seigneur*, dirent les ambassadeurs « en terminant, *craignez un sort semblable*, « *si vous formez le même dessein.* »

Houlagou les congédia sans faire grande attention à leur discours. Il augmentait son armée pour entreprendre le siége d'une cité pourvue d'un grand nombre de défenseurs. Il voulut d'abord se rendre maître du pays montagneux qui sépare les deux Iracs. La grande route de Hémédan à Bagdad traverse des monts élevés, dont les sommets sont presque toujours couverts de neige; dans ces montagnes était située la forteresse de Dertenk, qui dominait un défilé sur cette route, et gardait la frontière de l'Irac Aréb (1). Houlagou savait que Hossam-ud-din A'ké, commandant de Dertenk, avait à se plaindre du Khalife. Il l'invita à venir le trouver, et le com-

(1) Djihan numa, pag. 465.

bla de marques de faveur; en le congédiant, il l'engagea à s'emparer des autres châteaux qui dominaient la contrée. A'ké le fit; mais se repentant presque aussitôt de sa trahison, il pria un Alévi, du nom d'Ibn Solayé, qui commandait à Erbil, de lui faire obtenir sa grâce. Il lui mandait que, séduit un moment, il avait trop bien jugé les intentions de Houlagou, pour continuer à le servir; que si le Khalife voulait lui rendre sa confiance et lui envoyer un corps de cavalerie, il rassemblerait de son côté, une armée de cent mille fantassins, curdes et turcmans, avec laquelle il pourrait empêcher les Mongols d'avancer sur Bagdad. Ibn Solayé transmit sur le champ ces propositions au vézir; mais le Khalife les refusa.

Houlagou promptement instruit de ces circonstances, détacha le noyan Kitou-boca avec un corps de cavalerie, pour s'assurer de la personne du commandant de Dertenk. En approchant de cette forteresse, le général mongol lui manda que sur le point de marcher à Bagdad on avait besoin de ses conseils. A'ké eut l'imprudence de se rendre au camp de Kitou-boca, qui le fit arrêter, et lui dit: « Si tu veux conserver la vie et le comman- « dement de ces forts, il faut que tu en fasses

« sortir tous ceux qui les habitent, ainsi que « les gens qui t'appartiennent, afin qu'on « puisse connaître leur nombre, et fixer la « capitation. » A'ké obéit. Alors Kitou-boca lui dit: « Si tu es fidèle au maître, tu feras « démolir tous ces forts. » A cet ordre, Hossam-ud-din s'aperçut qu'il était découvert; néanmoins il obéit encore; puis il fut tué, avec les gens de sa maison et ses troupes. Son fils, Émir Sa'd, qui craignant, à juste titre, la perfidie des Mongols, n'avait pas voulu se livrer en leurs mains, erra quelque temps dans les montagnes, et finit par se jeter dans Bagdad, où il fut tué.

Cependant Houlagou tenait conseil sur l'expédition qu'il méditait. Il demanda à l'astrologue Hossam-ud-din, que l'empereur, son frère, lui avait donné pour fixer dans ses marches le moment propice du départ et du campement, de lui dire, sans détour, ce qu'il voyait dans les astres. L'astrologue, confiant dans la familiarité dont il jouissait, répondit hardiment que les astres ne lui seraient pas propices, s'il attaquait la maison Abbasside, tous ceux qui avaient marché sur Bagdad ayant perdu le trône et la vie, « et « si le prince, dit-il, sans ajouter foi à mes « paroles, veut exécuter son dessein, je lui

« prédis six calamités. D'abord tous ses che-
« vaux périront et les maladies se mettront
« dans son armée; 2°. le soleil ne se lèvera
« pas; 3°. il ne pleuvra plus; 4°. le vent
« *Sarsar* et les tremblements de terre boule-
« verseront le globe; 5°. la terre sera frappée
« de stérilité, et 6°. l'empereur mourra dans
« la même année. » A la demande de Houlagou, l'astronome lui donna cette déclaration par écrit (1), consentant à être puni de mort si ce qu'il avait prédit n'arrivait pas dans un certain espace de temps. En effet, ce terme expiré, Hossam-ud-din fut mis à mort dans la nuit du jeudi, 8 de moharrem 661 [23 novembre 1262] (2).

Les Bakschis ou docteurs boudhistes et les généraux mongols pressaient au contraire Houlagou de marcher sur Bagdad. Ce prince manda Nassir-ud-din, et voulut savoir ce qu'il pensait du résultat de cette entreprise. *Il n'arrivera rien de toutes ces prophéties*, dit l'astrologue. — *Eh bien, qu'arrivera-t-il?* lui demanda le prince mongol. — *Que Houlagou prendra la place du Khalife*, répondit le sec-

(1) Raschid.
(2) *Habib-us-Siyer*, tom. III.

tateur d'Ali. Le prince manda Hossam-ud-din et voulut que les deux astrologues débattissent la question en sa présence. Nassir-ud-din terrassa son adversaire, en lui citant tous les Khalifes qui avaient péri par les mains des Musulmans, sans que le monde en eut été bouleversé.

Houlagou, décidé à marcher sur Bagdad, expédia ses ordres aux différents corps de son armée. En conséquence, Baïdjou partit du Roum, où il venait de soumettre à l'autorité du sultan Rokn-ud-din les places qui, après le partage du royaume, tenaient encore pour le sultan Yzz-ud-din, son frère. Dans sa marche il saccagea la ville d'Aboulistin, dont il fit égorger les habitants, au nombre de sept mille, et emmena en captivité les garçons et
sept. les filles. A son approche de Malattiya, le commandant de cette ville pour le sultan Yzz-ud-din prit la fuite. Baïdjou força les habitants de prêter le serment de fidélité à Rokn-ud-din; il emporta de cette ville une grosse somme de dinars, et y laissa un commandant pour Rokn-ud-din (1). Ayant passé le Tigre à Moussoul, il arriva, au terme qui lui avait

(1) Bar Hebræus, texte, pag. 523.

été fixé, à une petite distance à l'ouest de Bagdad, pour former l'aile droite de l'armée de siége, avec un second corps, sous les ordres de Boca-timour, du noyan Sougoundjac, et des princes Bolga, Toutar et Couli, petits-fils de Djoutchi, qui commandaient le contingent de cette branche tchinguizienne. Le noyan Kitou-boca et le général Coudoussoun s'avançaient, avec l'aile gauche, de leurs cantonnements sur la frontière du Louristan. Houlagou, laissant sa famille et ses gros bagages (ogrouks) près de Hémédan, sous la garde du noyan Catak, prit, avec le centre, la route de Kermanschahan et de Holvan. Il avait auprès de lui les généraux Gueuka-ilga, Oroctou et Argoun Aca, le *Bitikdji* Caracaï, le premier ministre Seïf-ud-din, le *Khodja* Nassir-ud-din, *Sahib* Saïb et Alaï-ud-din A'tta Mulk, avec les princes, seigneurs et intendants de la Perse (1). L'Atabey du Fars, Abou Becr, fils de Sa'd, qui, après la conquête du pays des Ismaïliyens, lui avait envoyé son fils Sa'd pour le complimenter, lui fit conduire alors son contingent de troupes, par son neveu Mohammed-schah (2). Houlagou fit partir d'Essed-Abad

zoulc. 655. — mi-nov. 1257.

(1) Raschid.

(2) Mirkhond, tom. IV. Dynastie des Salgarides.

une ambassade pour inviter le Khalife de se rendre à son camp. Le Khalife déclina cette demande, mais proposa de payer un tribut annuel si Houlagou voulait se retirer. Ce prince répondit qu'étant si près, il ne pouvait pas s'en retourner, sans avoir eu le plaisir de voir le Khalife.

Houlagou entra dans le pays montagneux des Curdes, s'arrêta près de la ville de Kermanschahan, qu'il fit saccager, et manda à son camp, posé près de Thak-Kessra, les princes de l'aile droite, ainsi que Baïdjou, Sougoundjac et Sounataï. Ces généraux amenèrent deux officiers turcs, faits prisonniers aux avant-postes des troupes khalifales, lesquels passèrent au service du prince mongol, et furent placés à l'avant-garde. On remarque qu'avant de quiter le quartier royal pour retourner à leurs corps, les généraux de l'aile droite exposèrent au feu des omoplates de mouton, pour chercher à découvrir dans leurs fissures, l'issue des événements qui se préparaient.

Un turc kiptchac, du nom de Cara Sincor, commandait les avant-postes de l'armée khalifale. Un autre turc khorazmien, nommé Soultandjouc, qui servait dans l'avant-garde mongole, lui écrivit, que par l'intérêt qu'il prenait à un officier de sa nation, il l'enga-

geait vivement, s'il voulait pourvoir à son salut, de passer au service des Mongols, ajoutant qu'après avoir long-temps erré de part et d'autre, il s'était décidé à prendre ce parti et qu'il s'en trouvait fort bien. Cara Sincour lui répondit: « Comment les Mongols osent-ils « attaquer la maison Abbasside, inébranlable « depuis cinq siècles, qui a vu passer tant « d'empires comme celui de Tchinguiz-khan, « que le moindre vent peut renverser; et « comment peux tu m'inviter à quiter un « service pour l'autre? Après avoir conquis « les forts des Ismaïliyens, Houlagou aurait « dû s'en retourner en Orient. Le Khalife est « irrité de sa marche sur ce pays; toutefois « si ton maître a du repentir et ramène ses « troupes à Hamadan, je supplierai le Dévatdar d'implorer pour lui la clémence du « Khalife; peut-être ce monarque daignera-t-il « lui accorder le pardon et la paix. » Cette lettre fut envoyée à Houlagou qui en rit.

Avant de continuer sa marche, il envoya encore une ambassade au Khalife pour le presser de lui donner la meilleure preuve de sa soumission, en se rendant auprès de lui, et l'inviter de lui envoyer à l'avance, le vézir, Soleïman-schah et le Dévatdar, avec lesquels il désirait conférer. Il atteignit ensuite 9 zoulh. / 18 déc.

la rive du Holvan, où il s'arrêta treize jours. Sur ces entrefaites le noyan Kitou-boca s'était emparé d'une grande partie du Louristan.

Lorsque les généraux Baïdjou, Boca-timour et Sougoundjac eurent passé le Tigre (1) à Tacrit, les habitants des districts du Dodjaïl ou Petit Tigre, d'El Ishaki, du canal Mélik et du canal Yssa, coururent se réfugier dans Bagdad. La frayeur était si grande que hommes et femmes se jetaient dans l'eau pour gagner les barques, et que les bateliers qui avaient passé ces fugitifs d'une rive du Tigre à l'autre, prenaient pour leur salaire, soit des bracelets d'or, soit une robe tissue d'or, ou bien un certain nombre de dinars. (2). Eïbeg le petit Dévatdar et le général Feth-ud-din Ibn Corer, qui avaient posé leur camp entre Ya'couba et Badjséri, sur la route de Holvan, apprenant la marche de cette division mongole à l'ouest du Tigre, passèrent le fleu-
9 moh. 656. ve, et attaquèrent près d'Anbar, son avant-
garde, commandée par Sougoundjac. Les Mon-
16 janv. 1258. gols se replièrent jusqu'à Beschériyé près du
Petit Tigre, où étaient leurs forces principa-

(1) Raschid.

(2) *Kitab fi Adab-is-Soltaniyet*, f. 303, v°.

les. Feth-ud-din, vieillard expérimenté, ne voulait pas s'engager à leur poursuite; mais Eïbeg, qui croyait pouvoir les détruire avant qu'ils fussent soutenus, entraîna son collègue en lui reprochant de manquer de zèle pour le service du maître. Arrivés près de Dodjeïl (1), les Mongols firent volte face; dans ce second combat, qui dura jusqu'à la nuit, on rapporte que Feth-ud-din montait une mule, qu'il avait fait entraver. Les deux corps ennemis campèrent en présence; pendant la nuit, les Mongols rompirent des digues, et submergèrent la plaine derrière l'armée du Khalife, qui fut attaquée le lendeman, jeudi et anéantie. Les généraux Ben Corer et Cara 10 moh. / 17 janv.

(1) Le Petit Tigre (Dodjeïl) était, selon le Djihan Numa (pag. 460), un canal creusé du temps des Khalifes Abbassides, pour réunir les eaux du Tigre à celles de l'Euphrate. Sur sa rive, à deux lieues de distance du Tigre, était situé le gros bourg de Dodjeïl, entouré d'un grand nombre de villages. Après la chûte du trône khaliphal, le canal se dessécha; car son entretien exigeait des frais considérables. — Le géographe Yacout nous apprend que ce canal sortait du Tigre vis-à-vis de Cadessiyét; mais il n'indique pas le point où il aboutissait. — Les canaux d'Issa et de Mélik joignent aussi le Tigre à l'Euphrate, mais au midi de Bagdad.

Sincor restèrent avec douze mille hommes sur le champ de bataille; il en périt un grand nombre dans l'eau et dans les marais. Le Dévatdar rentra dans Bagdad avec une poignée de gens. Alors seulement il fut ordonné de réparer à la hâte les murs et les tours de cette cité; on en barricada les rues, et tout le monde fut requis de prendre les armes (1).

15 moh. / 22 janv. Le mardi suivant, les trois généraux mongols se logèrent dans le faubourg de Bagdad, sur la rive occidentale du Tigre. Le noyan Kitou-boca s'était avancé jusqu'à Néhassiyét et Sarsar; et Houlagou avait, dès le 18 janvier, posé son camp à l'est de Bagdad. Après avoir investi cette vaste cité (2) les Mongols l'entourèrent, sur les deux rives du fleuve, d'un rempart de terre, dont le fossé était du côté de la ville; ouvrage qui fut achevé en vingt-quatre heures. (3) Des briques qu'ils trouvèrent dans les environs, ils formèrent des monticules, où ils placèrent leurs machines à lancer des pierres et des pots de

---

(1) Raschid. — Vassaf. — Bar Hebræi, *Chron.*, p. 527, texte. Selon ce dernier auteur, ces deux jours de combats étaient le 8 et le 9 de moharrem.

(2) Raschid.

(3) Nikby ben Mess'oud.

naphte (1). Houlagou était posté au centre vis-à-vis de la porte A'djémi; le Noyan Ilga devant la porte de Kelvadhi; Couli, Bolga, Toutar, Schiramoun et Ourouctou en face de celle de Souc-Soltan; sur la rive occidentale, Boca-timour était au midi, du côté de la citadelle, Baïdjou et Sougoundjac étaient à l'ouest (2). Le mardi, 30 de janvier, com- 22 moh.
mença l'attaque sur tous les points; les catapultes firent une large brêche à la tour A'djémi, la plus basse de celles qui flanquaient la muraille (3).

Alors Mosta'ssim envoya au camp mongol son vézir, un de ses favoris nommé Ben Darnouss, et Makiko, patriarche des chrétiens nestoriens, avec des présents, mandant à Houlagou qu'il satisfesait à sa demande, en lui envoyant son vézir, et qu'il espérait que ce prince voudrait, de son côté, tenir sa promesse. Celui-ci répondit qu'il avait proposé des conditions à Hémédan, que main-

---

(1) Vassaf.

(2) Raschid.

(3) *Fi Adab-is-Soltaniyét*, f° 304, v°. — L'auteur du *Djihan Numa*, qui décrit la ville de Bagdad sous la domination othomane, rapporte, pag. 458, qu'elle était ceinte de 163 tours.

tenant qu'il était aux portes de Bagdad, il lui fallait, outre le vézir, Soleïman-schah et le Dévatdar. Le jour suivant, le vézir, le *Sahib Divan*, ou ministre de l'intérieur, et une députation composée des principaux habitants, se rendirent au quartier de Houlagou, qui ne voulut pas les recevoir.

L'attaque recommença et continua pendant six jours consécutifs. Six écrits dans lesquels Houlagou promettait la vie sauve aux Cadhis, aux docteurs de la loi, Scheïkhs, Alévis, et à quiconque ne porterait pas les armes, furent lancés, avec des flèches, dans différents quartiers de la ville. Il n'y avait pas, aux environs de Bagdad, de pierres pour les catapultes; on en transporta de Djébel-hamrin et de Djéloula, lieux distans, au nord, de trois ou quatre journées. On coupait les palmiers pour en faire des projectiles.

25 moh. Le vendredi 1er février, la tour *A'djémi* fut détruite; le 5, les Mongols escaladèrent la partie du mur contigue à cette tour et en chassèrent les assiégés. Houlagou fit des reproches aux petits-fils de Djoutchi, postés devant la tour *Souc-Soltan*, de ce qu'ils étaient moins avancés; ces princes montèrent à l'assaut, et dans la nuit, toute la partie du mur, à l'est de la ville, fut au pouvoir des Mongols.

Les assiégeants avaient pourvu à ce que personne ne pût s'échaper de la ville par le fleuve. Des remparts de terre, des batteries de catapultes, des bateaux armés fermaient le Tigre au-dessus et au-dessous de Bagdad. Boca-timour était posté, avec dix mille hommes, sur la route de Modaïn. Le Dévatdar, qui tenta de se sauver, en descendant le fleuve, fut assailli, au-delà du bourg des Aigles, d'une grêle de pierres, de traits et de pots de naphte, et obligé de rentrer dans Bagdad, après avoir vu prendre trois de ses bateaux, dont tout le monde fut tué.

Le Khalife vit alors qu'il ne lui restait qu'à subir la loi des Mongols. Il envoya deux de ses officiers à Houlagou avec quelques présents. Il ne lui en offrait pas beaucoup de crainte que ce prince ne crût qu'il avait peur, et n'en devint plus exigeant; mais celui-ci refusa de les recevoir.

Le mardi, 5 février, le fils puiné du Khalife, Abd-our-Rahman, accompagné du *Sahib-Divan* et d'une foule de seigneurs, se rendit avec de riches présents au quartier de Houlagou, qui ne voulut pas leur donner audience; le lendemain, le fils aîné du Khalife se présenta accompagné du vézir, et n'eut pas plus de succès. 29 moh.

1er saf. Le jour suivant, Houlagou renvoya Ibn-ul-Djouzi et Ibn Darnouss (1) avec l'ordre de lui amener Soleïman-schah et le Dévatdar, ajoutant que pour le Khalife, il n'avait qu'à venir ou non; il ordonna que jusqu'à ce que ces deux généraux fussent sortis de la ville, ses troupes restassent postées sur le mur. Les deux généraux ayant obéi, furent renvoyés dans la ville, pour en faire sortir avec eux tous les individus qui leur appartenaient. On devait, disait-on, les faire partir pour la Syrie. Dans l'espoir de se sauver, beaucoup de militaires et de gens du peuple sortirent de la ville à leur suite. Tous ces individus furent

(1) Abd-oul-Gani Ibn-Darnouss, de porte-faix était devenu concierge de l'une des tours du palais khalifal, sous le règne de Mostanssir, et il servait son fils, dont il sut gagner les bonnes graces. Parvenu au trône, Mosta'ssim le nomma chef des concierges; plus tard, il en fit son chambellan, l'admit dans son intimité, et lui accorda toute sa confiance. Aussi, lorsque Ibn-Darnouss entrait chez Ibn Alcamiyi, ce ministre se levait et les personnes présentes se retiraient, le supposant chargé de quelque message de la part du Khalife. Le vézir lui communiquait toutes les affaires, et lui faisait une pension, afin qu'Ibn-Darnouss le protégeât auprès du maître. (*Fi Adab-is-Soltaniyet*, 1re partie, f° 32 v°).

répartis parmi les compagnies mongoles, et passés au fil de l'épée.

Une députation de notables vint demander grace pour une population qui ne faisait plus de résistance, et dont le chef allait se remettre entre les mains du prince mongol. Sur ces entrefaites, l'un des principaux officiers de Houlagou, nommé Hindou *Bitikdjy* ou le secrétaire, ayant eu l'œil crevé d'une flèche, le prince en colère donna l'ordre de hâter la prise de la ville, et chargea Nassir-ud-din de se tenir à la porte *Halébé*, pour rassurer les habitants, qui commencèrent à sortir dans la plaine.

Le vendredi 8, Eïbeg le Dévatdar fut mis 2 saf.
à mort. Houlagou fit venir en sa présence le général Soleïman-schah, les mains garrottées. « Comment, lui dit-il, toi qui es astrologue, « qui connais l'influence propice ou funeste « des astres, n'as tu pas prévu le jour fatal, « et donné à ton maître des avis salutaires? — « Le Khalife, répondit ce guerrier, était lié « par sa destinée; il n'écoutait pas les con- « seils de ses serviteurs fidèles. » Houlagou le fit mourir avec tous les gens de sa maison, au nombre de sept cent. L'Émir Hadj-ud-din, fils du grand Dévatdar, eut le même sort. Les têtes de ces trois personnages furent re-

mises au prince Salih (1), qui commandait le contingent fourni par le pays de Moussoul à l'armée mongole, dans laquelle il y avait également des Schiyis du faubourg de Carkh (2), avec l'ordre de les porter à son père Bedr-ud-din Loulou. Ce vieux prince de Moussoul, qui avait été ami intime de Soleïman-schah, donna, en versant des larmes, l'ordre d'exposer les trois têtes.

4 saf. Le dimanche 10, le Khalife sortit de la ville avec ses trois fils Abd-our-Rahman, Ahmed et Mobarek, suivi de trois mille personnes, Seyids, Imams, Cadhis et seigneurs. Lorsqu'il parut devant Houlagou, ce prince lui demanda poliment des nouvelles de sa santé; il lui dit ensuite d'ordonner aux habitants de la ville de déposer leurs armes et d'en sortir, pour qu'on pût en faire le dénombrement. Mosta'ssim fit proclamer dans Bagdad que qui voulait avoir la vie sauve n'avait qu'à jeter ses armes, et se rendre au camp mongol. Alors, militaires et habitants, se pressèrent en foule vers les portes de la ville, et à mesure qu'ils sortaient ils étaient tués.

(1) Raschid.

(2) Ibn Tagri-birdi, 3e partie.

Le Khalife fut transféré avec ses fils et sa suite, au quartier du noyan Kitou-boca, en face de la porte de Kelvadhi, logé sous une tente et gardé à vue. Dès-lors Mosta'ssim prévit le sort qui lui était réservé.

Le Mercredi 13 février, commença le sac 7 saf.
de Bagdad. Les Mongols y entrèrent de tous les côtés à la fois, mettant le feu aux maisons. On épargnait seulement les habitations des chrétiens et de quelques étrangers.

Le vendredi 15, Houlagou entra dans la 9 saf.
ville pour visiter le palais du Khalife; il y donna un festin à ses généraux. Ensuite il fit venir Mosta'ssim et lui dit: « Tu es le « maître de la maison et je suis ton hôte, « voyons ce que tu as de digne de moi. » Le Khalife s'imagina que Houlagou parlait sérieusement; il était tout tremblant et si troublé qu'il ne put pas reconnaître les clefs de ses trésors; il fit briser plusieurs serrures, et offrit à Houlagou deux mille habillements complets, dix mille dinars d'or et une quantité de pierreries. Houlagou n'en voulut pas; il les abandonna à ses officiers. « Les riches« ses qui sont au jour, dit-il au Khalife, on « saura bien les trouver; elles sont pour mes « serviteurs; ce sont les trésors enfouis qu'il « faut livrer. » Le Khalife désigna un endroit

dans la cour de son palais; on y creusa et l'on trouva un bassin rempli de pièces d'or, chacune du poids de cent miscales (1). Les Mongols prirent dans les cuisines et les offices du palais une grande quantité de vases d'or et d'argent, dont ils ne firent pas plus de cas que si c'eut été du cuivre et de l'étain (2).

Ensuite Houlagou donna l'ordre de compter les personnes enfermées dans le Harém du Khalife. On y trouva sept cents femmes ou filles esclaves et mille eunuques. Dès que le Khalife eut connaissance de ce dénombrement, il supplia Houlagou de lui accorder ces femmes que ni le soleil, ni la lune n'avaient jamais frappées de leurs rayons. Le vainqueur lui permit d'en garder cent; Mosta'ssim fit choix de ses parentes, et les emmena.

Houlagou étant revenu le soir à son camp, ordonna au noyan Sougoundjac d'y faire transporter de la ville les trésors du Khalife. Autour du pavillon du petit-fils de Tchinguizkhan furent entassés les objets précieux que les Abbassides avaient amassés dans l'espace de cinq siècles.

(1) Raschid.

(2) Vassaf.

Le sac de Bagdad durait depuis sept jours, pendant lesquels la plupart des mosquées de la ville avaient été incendiées. Les habitants envoyèrent trois députés pour demander miséricorde. Enfin Houlagou fit proclamer l'ordre de cesser le massacre et le pillage, attendu que la ville lui appartenait (1). Il avait péri huit cent mille individus. Ceux qui, en se cachant, avaient pu se soustraire à la mort, sortirent alors de leurs retraites et ils étaient en petit nombre (2).

Les troupes géorgiennes se distinguèrent dans cette boucherie des Mahométans de Bagdad. Tous les chrétiens, d'après l'invitation du patriarche des Nestoriens, s'étaient enfermés dans une église, bien gardée; ils furent préservés de tout mal. De riches Mahométans avaient confié au patriarche ce qu'ils avaient de plus précieux, espérant de pouvoir sauver leurs vies; tous périrent (3).

(1) Raschid. — Selon Novaïri, Houlagou voulait brûler la ville; le noyan Kitou-boca l'en détourna, en lui disant qu'il en pourrait tirer beaucoup d'argent. Vassaf rapporte que les Mongols emportèrent de Bagdad quatre mille charges de butin.

(2) Ez-Zéhébi, *Tarikh-ul-Islam*, cité par Ibn Tagribirdi, tom. III.

(3) Bar Hebræus, p. 529.

14 saf. Le mercredi 20 février, Houlagou s'éloigna de Bagdad, à cause de la corruption de l'air, et s'arrêta près du village de Vacaf. Après avoir fait partir l'Émir Abd-our-Rahman, pour lui soumettre le Khouzistan, il manda Mosta's-sim. Ce pontife, qui prévoyait son sort, demanda, en tremblant, à son vézir s'il y avait encore quelque moyen de salut: « *J'ai une longue barbe,* lui répondit Ibn-Alcamiyi, faisant allusion à ce que le Dévatdar, lorsque le vézir avait conseillé au Khalife d'envoyer de riches présents à Houlagou, afin d'en obtenir la paix, avait dit, en s'opposant à son avis, qui fut aussi rejeté : *Le vézir a une longue barbe,* pour faire entendre qu'en revanche il avait l'esprit borné. Alors le Khalife, se préparant à la mort, demanda à entrer au bain, pour faire ses ablutions. Houlagou voulut l'y faire accompagner de cinq Mongols; Mosta's-sim déclara qu'il ne voulait pas de la société de ces suppôts de l'enfer. Enfin, ce même jour, 21 février, le Khalife, son fils aîné et cinq eunuques qui le servaient, furent mis à mort près du village de Vacaf (1). Mosta's-sim et son fils furent enfermés chacun dans

(1) Raschid.

un sac, et foulés aux pieds des chevaux jusqu'à ce qu'ils eussent expiré (1). Mosta'ssim, né en 1212 d'une esclave Ethiopienne, nommée Hadjir (2), était âgé de quarante-six ans; il en avait règné quinze. Il était le trente-septième Khalife Abbasside. Après sa mort, les Musulmans n'eurent pas de chef spirituel pendant trois ans (3).

---

(1) Novaïri. — « Car, ajoute cet auteur, les Mongols ne répandent pas le sang des souverains et des princes qu'ils font mourir. » — Bar Hebræus, p. 529. — Ben Tagri-birdi, 3e partie.

(2) *Tarikh* Monédjim Baschi.

(3) L'historien persan Nikby rapporte que Houlagou, lorsque le Khalife lui présenta ses trésors, mit devant Mosta'ssim une assiette pleine de pièces d'or et lui dit d'en manger. « *Mais l'or ne se mange pas,* » répondit le Khalife. — « *Eh bien,* reprit Houlagou, *pourquoi l'avez « vous gardé, au lieu de le donner à vos troupes; pour« quoi n'avez vous pas fait convertir ces portes de fer « en pointes de flèches, et ne vous êtes vous pas avancé « jusqu'au bord du Djihoun, pour m'en disputer le pas« sage?* Le Khalife s'écria: « *Telle était la volonté di« vine.* » — *Ce qui va vous arriver,* dit le prince mongol, « *est aussi l'effet de la volonté divine.* » — Mirkhond rapporte le même trait à-peu-près de la même manière. Il est possible que Houlagou ait pris plaisir à insulter ainsi son captif, et que ce soit l'origine du conte, répété par plusieurs auteurs du temps, qu'il avait laissé

Le lendemain de la mort du Khalife, on tua tous ceux qui avaient été conduits avec

---

mourir de faim le Khalife devant des plats remplis d'or et de pierreries. Voici d'abord le récit de Joinville « *(Histoire de St. Louis*, édit. de Capperonnier, p. 122), sur la catastrophe du Khalife : « Tandis que le roy fer-« mait (fortifiait) Sayéte (Saïd sur le bord de la mer), « vindrent marchéans en l'ost, qui nous distrent et con-« tèrent que le roy des Tartarins avait prise la cité de « Baudas (Bagdad) et l'apostole des Sarazins qui estoit sire « de la ville, lequel en appeloit le Calife de Baudas. « La manière comment ils pristrent la cité de Baudas et « du Calife, nous contèrent les marchéans, et la manière « fu tèle :

« Car quant il orent la cité du Calife assiégée, il manda « au Calife que il feroit volentiers mariage de ses en-« fans et des siens ; et le conseil leur louèrent que il s'ac-« cordassent au mariage (le conseil du Khalife se accorda « et advisa qu'il se devait accorder au mariage). Et le « roy des Tartarins li manda que il li envoiast jusques « à quarante personnes de son conseil et des plus grans « gens, pour jurer le mariage ; et le Calife si fist. Encore « li manda le roy des Tartarins, que il li envoiast qua-« rante des plus riches et des meilleurs homes que il « eust ; et le Calife si fist. A la tierce foiz li manda que « il li envoiast quarante des meilleurs que il eust ; et il « si fist. Quant le roy des Tartarins vit que il ot touz « les chevetains de la ville, il s'apensa (s'imagina) que le « menu peuple de la ville ne s'auroit pooir de deffendre « sanz gouverneur. Il fist à touz les six-vingt homes co-

lui au quartier de Kitou-boca, devant la porte de Kelvadhi. Le vendredi, 22, on ôta la vie 16 saf.

« per les testes, et puis fist assaillir la ville et la prist et « le Calife aussi.

« Pour couvrir sa desloiauté et pour geter le blasme « sur le Calife de la prise de la ville que il avait fète, il « fist prenre le Calife et le fist mettre en une cage de fer, « et le fist jeuner tant comme l'en peust faire home sanz « mourir, et puis li manda se il avait fain. Et le Calife « dit que oyl; car ce n'estoit pas merveille. Lors le fist « aporter le roy des Tartarins un grant taillouer d'or « (un grand bassin d'or) chargé de joyaus à pierres pré- « cieuses et li dit: « Cognois tu ces joiaus? Et le Calife « respondi que oyl: » il furent miens. « Et il li demanda « se il les amait bien, et il respondi que oyl. » Puisque « tu les amoies tant, fist le roy des Tartarins, or pren « de celle part que tu vourras et manju. « Le Calife li « respondi que il ne pourrait; car ce n'estoit pas viande « que l'en peust manger. Lors li dit le roy des Tarta- « rins: « Or peus veoir ô Calife ta défaute; car se tu « eusses donné ton trésor d'or, tu te feusses bien def- « fendu à nous par ton trésor se tu l'eusse despendu, « qui au plus grant besoing te faut que tu eusses on- « ques. » — Joinville se trompe lorsqu'il dit que les marchands vinrent au camp et racontèrent ces choses, tandis que St. Louis était occupé à fortifier Sayéte, c'est-à-dire en 1253, puisque Bagdad ne fut prise qu'en 1258. — Haïton dit (dans son *Histoire orientale*, chap. 26) : « Ensuite Haolou ordonna qu'on mit le Caliphe dans une « chambre, et qu'on jetât devant lui son or et ses pier-

au fils puiné du Khalife, et l'on fit mourir tous les individus de la maison Abbasside qu'on put trouver. Il n'en resta que quelques-uns, qui n'avaient pas été portés sur la liste fatale, et de ce nombre était Mobarek-schah, fils cadet de Mosta'ssim, que Houlagou donna à son épouse Oldjaï-Khatoun; elle l'envoya à Méraga, auprès du Khodja Nassir-ud-din. On lui fit épouser une fille mongole dont il eut deux fils.

Le jour même de la mort du Khalife, Houlagou avait nommé ceux qui devaient exercer l'autorité dans Bagdad et ses dépendances. Ali-Bahadour fut gouverneur de la ville; Ibn Alcamiyi conserva la dignité de vézir

« reries pour en manger autant qu'il voudrait, et défen-« dit qu'on lui donnât d'autre chose à manger et à « boire. » — Marin Sanut, qui a beaucoup copié de Haïton, renchérit ici sur cet historien : « Capti vero « Calyphæ gutturi liquatum aurum jussit infundi, *avari-« tiam* exprobrans, quia cum immensis afflueret thesau-« ris, cupiditate detentus, pro salute sua eos expendere « renuit. » (*Secreta fidelium crucis*, etc. Lib. III, pars XIII, cap. VII). — L'historien grec Pachymeres raconte la même chose. — Jean d'Ypres, dans sa *Chronique du monastère de St. Bertin* (chap. 49, partie 6), Zantfliet et Giov. Villani, dans leurs *Chroniques*, ont aussi copié Haïton.

et Fakhr-ud-din de Damégan, celle de *Sahib Divan*. Ahmed ben A'mran reçut la préfecture des districts à l'est de Bagdad (1), et Nizam-ud

---

(1) « L'histoire de ce Ben A'mran, dit Mirkhond, mé-
« rite d'être rapportée. Homme du commun, il servait
« le gouverneur de Ya'couba, lorsque, environ un an
« avant l'arrivée de Houlagou, grattant la plante des
« pieds de son maître, pour l'endormir, selon la coutume
« du pays, il fut lui-même surpris par le sommeil. Ré-
« veillé par un mouvement de son patron, il lui dit
« qu'il venait de faire un singulier songe, et le gouver-
« neur lui ayant demandé ce qu'il avait vu: *J'ai rêvé*,
« reprit-il, *qu'il n'était plus question ni du Khalifat*,
« *ni de Mosta'ssim, et que j'étais gouverneur de Bag-*
« *dad*. Ce songe parut si ridicule à son maître, qu'il lui
« donna un coup de pied dans la poitrine, et le fit
« tomber à la renverse. Cependant, ce Ben A'mran,
« ayant su pendant le siége de Bagdad, que l'armée mon-
« gole commençait à manquer de vivres, fit connaître aux
« assiégeants par un billet attaché à une flèche, que si
« Houlagou voulait demander un certain A'mran, celui-
« ci pourrait lui être de quelque utilité. Des soldats mon-
« gols ramassèrent la flèche; Houlagou eut connaissance
« du billet, et fit prier le Khalife de lui envoyer ce
« Ben A'mran; le Khalife ne fit aucune difficulté. Arrivé
« au camp, cet homme dit à Houlagou que s'il l'ordon-
« nait, il lui procurerait une grande quantité de vivres.
« Quoique le prince mongol ne se fiât guère à ses pro-
« messes, il le fit accompagner d'un officier. Ibn A'mran
« le conduisit à un endroit près de Ya'couba, où il y

din Abd-oul Mouémin fut nommé Grand-juge. Le noyan Ilga et Cara Boca restèrent avec trois mille cavaliers mongols dans la ville, pour y rétablir l'ordre, exercer la police et faire enterrer les morts.

Ainsi Bagdad, qui avait été pendant cinq siècles la métropole du monde mahométan, ruinée, dépeuplée, était réduite au rang d'un chef-lieu de province. Cette ville avait été fondée, dans l'année 762, par Al Manssour, le deuxième Khalife de la dynastie Abbasside, qui résidait précédemment à Anbar. Il en posa la première brique sur la rive occidentale du Tigre, au jour et à l'heure indiqués par les astrologues; mais quelques années après, on commença à bâtir sur la rive opposée, où s'éleva la vaste cité de Bagdad; les Khalifes y transférèrent leur résidence, et l'ancienne ville ne fut plus considérée que

« avait des magasins de blé souterrains. Ces provisions, « qui vinrent fort à propos, suffirent à l'entretien de « l'armée pendant quinze jours, et mirent les Mongols « en état de continuer le siége. Après la prise de Bagdad, « Houlagou réalisa le songe de Ben A'mran, en lui don- « nant le gouvernement de Bagdad. » — Ibn A'mran ne fut pas gouverneur de Bagdad, mais de quelques districts à l'est de cette ville.

comme un faubourg. Heureusement située, elle recevait de Bassora les productions de l'Inde et de la Chine, et celles du Nord lui arrivaient en descendant le Tigre et l'Euphrate (1). Cette ville avait beaucoup souffert, à la fin de l'été de 1256 (654), d'une inondation qui dura cinquante jours ; on parcourait alors ses rues en bateau. Les eaux du Tigre, à cette époque, firent également de grands dégâts dans le plat pays (2).

Le vézir Ibn Alcamiyi fut généralement accusé de trahison, avant et après la prise de Bagdad. Long-temps on mit cette inscription sur les livres à l'usage des collèges et des couvents : « *Maudit soit de Dieu celui qui ne maudit pas Ibn-ul-Alcamiyi.* » A la vérité sa conduite semble justifier cette opinion. Il mourut trois mois après le sac de Bagdad, et son fils Schéréf-ud-din fut nommé pour le remplacer (3).

---

(1) Cazvini, *Kitab Assar-ul-bilad*, iclim IV. — Novaïri, livre 4 du Cassm V du Fen. V, chapitre *Fi Akhbar id-devlet il-Abbassiyet.*

(2) Raschid. — Zéhébi.

(3) Raschid. — Cet historien ne dément point l'opinion répandue sur Ibn-Alcamiyi. Vassaf la confirme; mais un

Le vendredi suivant, le prêtre qui récitait le *Khoutbet*, au lieu de la prière d'usage

---

auteur contemporain défend ce ministre et en fait même un grand éloge; c'est l'auteur de l'ouvrage arabe sous le titre : *Fi adab is-Soltaniyet* ou *Des qualités du souverain.* Voici ce qu'il dit de ce personnage, dans divers endroïts de son livre :

« Le vézir Ibn-ul-Alcamiyi étudia, dans sa jeunesse, « les belles-lettres et y excella. Il avait une belle écri- « ture; il s'énoncait avec élégance et possédait une excel- « lente mémoire; c'était un homme distingué, accompli; « spirituel, généreux, imposant le respect, propre à l'exer- « cice de l'autorité, connaissant l'art de gouverner, habile « à manier les affaires (feuillet 306), désintéressé, ne s'a- « vantageant ni aux dépens du fisc, ni aux dépens des « sujets; car il avait une probité sévère et des sentiments « élevés (feuillet 305). Il aimait les hommes de lettres et « attirait les savants (feuillet 306); dans ses entretiens « avec eux, il montrait beaucoup d'esprit, de jugement « et de désir de s'instruire; mais il n'était pas versé dans « les sciences (feuillet 14). Il avait acquis un grand nom- « bre de livres précieux. Son fils Schéréf-ud-din Aboul « Cassim Ali m'a dit que la bibliothèque de son père « contenait dix mille volumes d'ouvrages de prix, dont « plusieurs lui avaient été dédiés. »

« Tous les officiers de la maison du Khalife le haïs- « saient et lui portaient envie; mais le Khalife l'aimait « et lui accordait toute sa confiance. Cependant ses en- « nemis firent tant, qu'il n'eut plus que peu d'influence « dans les affaires. La voix publique l'accusa de trahison,

pour le Khalife règnant, prononca ces mots lugubres : *Louanges à Dieu qui a détruit, par*

« mais à faux; la plus forte preuve qu'il ne fut pas un
« traître, c'est la manière dont le traita Houlagou, qui,
« après la prise de Bagdad et la mort violente du Kha-
« life, lui conféra la préfecture de cette ville, en preuve
« de sa bienveillance; car si Alcamiyi eut trahi le Khalife,
« il n'aurait inspiré aucune confiance à Houlagou.

« Voici ce que m'a raconté Kémal-ud-din Ahmed, fils
« de Zahhak, neveu par sa mère du vézir Ben ul-Al-
« camiyi : *Lorsque le sultan Houlagou eut posé son camp*
« *devant Bagdad, il fit demander à voir le vézir. Le*
« *Khalife manda Ibn-Alcamiyi; je l'accompagnai au palais.*
« *Le Khan, lui dit le Khalife, a envoyé un ambassadeur*
« *pour te demander; il faut que tu te rendes auprès de*
« *lui. Affligé de cet ordre, le vézir lui répondit : Mais*
« *seigneur, si je m'absente, qui veillera aux affaires de*
« *l'État. — Il faut absolument que tu ailles. — J'obéirai*
« *dit le vézir. Il retourna à son hôtel et fit ses prépara-*
« *tifs de départ. Lorsqu'il parut devant Houlagou, il lui*
« *plut par ses discours, et d'ailleurs il fut protégé par*
« *le vézir Nassir-ud-din Mohammed de Thous.* — Après la
« conquête de Bagdad, la préfecture de cette ville lui
« fut confiée conjointement avec Ali Bahadour; mais il
« mourut au bout de trois mois, en djomada-l-ewel (mai).
« [feuillet 306].

« Ce vézir était originaire des rives du Nil; son grand
« père avait pris le surnom d'*Alcamiyin*, parce qu'il avait
« fait faire le canal nommé *Alcami*, qui a été creusé de

la mort, de hautes existences, et a condamne au néant les habitants de cette résidence, ter-

---

« nouveau, par ordre du sultan (d'Égypte), et qu'on appelle « aujourd'hui *Cazani* (feuillet 305). »

Cependant, la plupart des historiens paraissent convaincus de la trahison du vézir. « Ibn Alcamiyi, dit Vassaf, « qui croyait obtenir le gouvernement de Bagdad, fut « trompé dans son attente. Ce fut Ibn A'mran, qui reçut « ce poste, et Ibn Alcamiyi lui fut adjoint. Ce dernier se « répentit alors de son indigne conduite, profondément « humilié, lui qui n'obéissait pas au Khalife, d'être su- « bordonné à l'adjoint du préfet de Ya'couba. »

Voici ce que dit un historien postérieur, Ez-Zéhébi : « L'armée que Mostanssir avait mise sur un pied respec- « table, fut réduite sous le règne de Mosta'ssim, par le « conseil du vézir Ibn ul-Alcamiyi, le *rafizi*, qui travail- « lait à détruire la monarchie des Abbassides, pour pla- « cer sur le trône khalifal un Alide. Dans cette vue il « entretenait, par lettres et par émissaires, des relations « secrètes avec les Tatars, et le Khalife ne se doutait « de rien; il ne prenait pas même connaissance des af- « faires. »

Selon le même auteur, lorsque le vézir Ibn Alcamiyi alla négocier la paix au camp de Houlagou, il obtint d'abord pour lui-même des conditions favorables. A son retour, il dit au Khalife que Houlagou désirait donner sa fille en mariage au fils aîné de Mosta'ssim, et laisser le Khalife sur le trône, comme il avait laissé sur son trône le sultan de Roum; puis il lui conseilla de se soumettre à la puis-

minant ainsi la prière: *O mon Dieu, assiste nous dans nos calamités, dont l'Islamisme et*

---

sance des Mongols, de même que ses ancêtres s'étaient soumis aux sultans Seldjoucides; que Houlagou ferait alors retirer son armée, et que le sang musulman serait épargné. Trompé par ces promesses, le Khalife se rendit au camp de Houlagou, qui le fit loger sous une tente. Ibn-Alcamiyi retournant à Bagdad, invita les seigneurs et les docteurs de la loi, de sortir de la ville pour assister à la cérémonie du mariage du fils du Khalife avec la fille de Houlagou; ils sortirent en foule et furent tous passés au fil de l'épée. Ensuite le Khalife fut foulé aux pieds jusqu'à la mort. Les Tatars entrèrent dans Bagdad; à chaque noyan avait été assignée l'occupation d'un quartier de la ville; le carnage dura trente-quatre jours (selon Vassaf, quarante), et le nombre des morts s'éleva à huit cent mille. Ce même récit se trouve mot pour mot dans l'histoire d'Ibn Tagri-birdi, 3e partie; et avec quelques variantes dans celle de Mirkhond; il confirme celui de Joinville cité plus haut. Il est très-vraisemblable, malgré le silence de l'historiographe Raschid, que le Khalife fut trompé par des promesses dont la violation ne coutait rien à la foi mongole; mais le témoignage de Raschid est décisif quant au temps que dura le sac de Bagdad, puisqu'il rapporte, jour par jour, les événements de cette époque.

Le jugement de l'historien Ibn Tagri-birdi sur le vézir Ibn Alcamiyi est conforme à celui de Zéhébi : « Le vézir « Ibn Alcamiyi étant de la secte des *Rafizis*, méditait la « ruine de la maison Abbasside et la translation du Kha-

ses enfants n'ont jamais éprouvé de pareilles; mais nous sommes à Dieu, et nous retournerons à Dieu (1).

Maître de Bagdad, Houlagou proposa cette question aux docteurs de la loi: *Lequel est préférable d'un souverain mécréant, mais juste, ou d'un souverain musulman, mais injuste?* Les Oulémas, assemblés par son ordre dans le collége de Mostanssir, pour donner leur *fethva* sur cette question, s'abstenaient

---

« lifat aux Alides. Le Khalife Mostanssir avait augmenté « son armée, jusqu'au nombre de cent mille hommes. « Ibn Alcamiyi secrètement d'intelligence avec les Tatars, « conseilla à Mosta'ssim, prince inepte et avare, de ré- « duire son armée pour augmenter son trésor, et lui re- « présenta, qu'en conservant la paix avec les Tatars, il « n'aurait pas besoin d'aussi grandes forces militaires. « Lorsque Houlagou, déterminé par les instigations d'Ibn « Alcamiyi, eut pris la résolution de marcher sur Bagdad, « il manda à Loulou, prince de Moussoul, de préparer « des vivres et des instruments de siége; ce prince écri- « vit secrètement au Khalife pour l'en prévenir; mais « comme le vézir Ibn Alcamiyi exerçait un pouvoir absolu, « il ne laissait arriver au Khalife ni les lettres de Loulou, « ni d'autres; en sorte que le Khalife ignorait les nou- « velles et les avis qu'on lui donnait. Le vézir lisait les « lettres et y répondait ce qu'il voulait; ce fut ainsi « que les affaires des Tatars prospérèrent. »

(1) Ibn Tagri birdi, 3e partie.

de répondre, lorsque Razi-ud-din Ali, fils de Tavouss, docteur très-considéré, voyant leur hésitation, prit le papier et y traça ces mots: *L'infidèle qui est juste, doit être préféré au musulman injuste.* Alors tous suivirent son exemple (1).

Pendant le siége de Bagdad, des Alides habitants de la ville de Hallé, avaient adressé à Houlagou une lettre, dans laquelle ils se disaient savoir, par une tradition de leurs ancêtres, les douze Imams et le Khalife Ali, que Houlagou devait se rendre maître de l'Irac-Areb, et de la personne du souverain de ce pays, et lui annoncaient qu'ils se soumettaient à lui de plein gré. (2). Houlagou leur envoya deux gouverneurs, et chargea Boca-timour, frère d'Oldjaï-khatoun, d'aller s'assurer de la soumission des villes de Hallé, Coufah et Vassitt. A son approche, les habitants de Hallé jetèrent un pont sur l'Euphrate, allèrent à sa rencontre, et célébrèrent son arrivée par des réjouissances. Il quita cette ville très-satisfait, et se présenta, sept jours après, devant Vassitt, qui, lui ayant fermé

10 saf. / 16 fév.

(1) *Fil Adab is-Soltaniyet*, 1e partie, feuillet 13, v°.

(2) Vassaf.

ses portes, fut prise d'assaut, et saccagée; il y périt quatre mille personnes. De là il passa dans le Khouzistan, où il soumit la ville de Toster, ainsi que Bassora et toute cette contrée.

A la prière de son premier ministre Seïf-ud-din Bitikdji, Houlagou posta un détachement de cent Mongols près du tombeau d'Aly, pour protéger ce lieu et ses habitants.

30 saf. Le vendredi 8 mars, Houlagou leva son camp près du village de Vacaf, et arriva,
11 réb. 2 au bout de cinq semaines, près de Hémédan,
17 avr. où étaient restés ses *Ogrouks*; c'est ainsi que les Mongols appellaient le camp où ils laissaient leurs familles et leurs gros bagages, en partant pour une expédition.

Avant de marcher sur Bagdad, Houlagou avait chargé le noyan Oroctou d'aller s'emparer de la place très-forte d'Irbil. Ce général reçut dans son camp la soumission de Tadj-ud-din, fils de Solaya, commandant de cette forteresse, et lui déclara que lorsqu'elle lui aurait été remise, il croirait à sa sincérité. Tadj-ud-din s'en retourna pour la livrer; mais les Curdes qui en formaient la garnison, refusèrent, malgré toutes ses instances, de l'y laisser rentrer. Oroctou envoya ce commandant au camp de Houlagou, qui le fit exécu-

ter, et mit le siége devant Irbil; à sa demande Bedr-ud-din Loulou, prince de Moussoul lui envoya quelques troupes. Les assiégés, dans une sortie nocturne, surprirent les Mongols, leur tuèrent beaucoup de monde et brûlèrent leurs catapultes; mais ce succès ne fit que retarder de peu de temps la prise du château d'Irbil, qui fut démoli.

Houlagou était maître de sommes immenses prises dans Bagdad et dans les forts des Ismaïliyens, ou enlevées par les généraux mongols dans le Roum, la Géorgie, l'Arménie, le Courdistan et le Lour. Il fit bâtir un château fort sur une île escarpée, nommée *Tala*, qui est située au milieu du lac d'Ormia (1) dans l'Azerbaïdjan, où furent déposées ces espèces d'or et d'argent, fondues en *balischs* (lingots). Il avait envoyé à l'empereur, son frère, une portion des dépouilles de la Perse, avec la relation de ses conquêtes, et l'annonce qu'il allait marcher en Syrie et en Égypte.

---

(1) Selon le géographe Aboulfeda, on y mit une garnison de mille hommes, dont le chef était changé tous les ans.

29 redj.
1er août.

Houlagou reçut à Méraga l'hommage du sultan Bedr-ud-din Loulou, qu'il avait mandé (1). Ce prince de Moussoul, âgé alors de quatre-vingts ans, avait été esclave de Nour-ud-din Arslanschah, de la dynastie des Souncars, souverains du Diarbécr, lequel, à sa mort, l'institua tuteur de son fils Mass'oud. Bedr-ud-din gouverna la principauté de Moussoul, pendant le règne de ce prince, qui mourut en 1218, laissant deux fils en bas âge; ils suivirent leur père au tombeau dans l'espace de deux ans; Bedr-ud-din Loulou devint alors souverain de Moussoul, et il régnait depuis trente-neuf ans lorsqu'il se présenta devant Houlagou avec des présents magnifiques. On raconte que prêt à partir de Moussoul pour se rendre au camp du prince mongol, il répondit à des seigneurs de sa résidence qui lui exprimaient les craintes pour sa personne que leur inspirait la férocité de ce tyran: « *J'espère l'adoucir, et même le prendre par les oreilles.* » Le vieillard fut bien accueilli de son suzerain; lorsqu'il lui eut présenté ses offrandes, il lui dit qu'il avait encore quelque chose qui était destiné pour la

(1) Raschid.

personne même du Khan, et tira des pendants d'oreilles d'or, où étaient enchassées deux grosses perles. Comme Houlagou les admirait, Loulou lui dit: *Je souhaiterais que le Khan voulût m'accorder l'honneur de les lui placer; une pareille grâce augmenterait ma considération aux yeux des autres rois et de mes sujets.* En ayant obtenu la permission, Loulou prit l'une après l'autre les oreilles du prince mongol, et y attacha les pendants; puis il fit entendre, par un regard, aux personnes de sa suite, qu'il avait tenu parole (1). Huit jours après il prit congé de Houlagou, et retourna à Moussoul, où il mourut au bout de quelques mois (2).

Lorsque Houlagou marchait sur Bagdad, l'Atabey Téguélé, souverain du Louristan, fils de Hézar Asb, vint se ranger sous ses drapeaux, et fut placé avec ses troupes, dans le Touman du noyan Kitou-Boca. Houlagou ayant appris que ce prince Lour déplorait le sac de Bagdad et la mort violente du Khalife, lui en voulut de ce sentiment de désapprobation. Averti de sa colère, Téguélé quita,

(1) Novaïri. — Bar Hebræus, pag. 530.

(2) Raschid. — Bar Hebræus, pag. 532.

sans permission, le camp mongol et se retira dans son pays. Houlagou réprimanda Kitou-Boca de l'avoir laissé partir, et donna l'ordre à ce général et au noyan Sidac d'aller se saisir de la personne du prince rebelle. Le frère de Téguélé, Schems-ud-din Alb Argoun, lui proposa d'aller de sa part à la cour de Houlagou, pour tâcher de l'appaiser et en obtenir l'ordre à ses troupes de se retirer. L'Atabey agréa cet avis, et son frère partit, après avoir exigé de Téguélé la promesse formelle qu'avant son retour, il ne combattrait pas les Mongols. Alb Argoun les rencontra sur la frontière du Louristan, et malgré toutes les raisons qu'il put alléguer, il fut jeté dans les fers, par l'ordre des deux généraux, qui firent en même temps périr tous les gens de sa suite, et coutinuèrent leur marche. Téguélé craignant d'exposer la vie de son frère s'il combattait les Mongols, prit le parti de se retirer dans la forteresse de Mandjascht. Les généraux mongols lui offrirent une capitulation; il ne voulut pas se fier à leurs promesses; mais Houlagou lui ayant envoyé sa bague, en signe de grace, Téguélé se rendit, et on le conduisit à Tébriz. Il y fut mis en jugement, condamné et exécuté en place publique. Hou-

lagou plaça sur le trône de Lour Schems-ud-din Alb Argoun (1).

Le Louristan était divisé en deux principautés, qu'on distinguait par les épithètes de *grand* et de *petit*. L'Atabey du petit Lour, Bedr-ud-din Mass'oud, devait aussi le trône à la volonté de Houlagou. Prêt à succéder, par droit de naissance, au dernier prince de ce pays, il trouva un compétiteur plus puissant dans l'un de ses cousins, qui était soutenu par les troupes du Khalife. Il alla implorer la protection de l'empereur Mangou, qui le renvoya en Perse à la suite de Houlagou. Mass'oud assista à la prise de Bagdad, et reçut ensuite l'investiture du petit Lour (2).

Houlagou reçut l'hommage de l'Atabey du Fars, Sa'd fils d'Abou-bécr, qui vint le complimenter sur la conquête de Bagdad. Dans le même temps arrivèrent à la cour, qui était alors près de Tébriz, les sultans du Roum Rokn-ud-din Kilidj Arslan, et Yzz-ud-din Keï Cavouss. On a vu que ce dernier était revenu de Sardes à Conia, et avait fait 7 scha'b. / 9 août.

(1) *Tarikh Gouzidé*, par Hamd-oullah de Cazvin; bab IV, fassel 11.

(2) Ibid.

sa soumission à Houlagon. Les deux frères rivaux arrivèrent au camp de ce prince, à cinq jours d'intervalle, et y scellèrent leur réconciliation. Keï Cavous ne se présentait pas sans inquiétude à la cour du prince mongol, qu'il savait irrité de sa résistance à Baïdjou. Il imagina de l'appaiser par un trait de courtisan. Lorsqu'il fut admis à se prosterner devant Houlagou, il lui offrit une botte magnifique, où son portrait était peint sur la semelle et dit, en baisant la terre: *J'espère que le monarque voudra honorer de son auguste pied la tête de son serviteur.* Cet acte d'humilité et l'intercession de Docouz-Khatoun, lui firent obtenir sa grace (1). Houlagou confirma le partage du Roum entre les deux frères. Ils l'accompagnèrent jusqu'en Mésopotamie, où ils prirent congé de ce prince qui marchait sur la Syrie (2), et s'en retournèrent avec de riches présents, qui provenaient du butin fait à Bagdad (3).

L'astronome Nassir-ud-din avait obtenu de Houlagou l'ordre de faire bâtir un observa-

---

(1) Raschid.

(2) Bar Hebræi *Chron.*, pag. 532.

(3) *Tarikh* Monedjim-Baschi, tom. II.

toire dans le lieu qu'il jugerait le plus convenable. Il avait exposé à ce prince que, pour bien prédire les événements, et tirer les horoscopes, il était nécessaire d'avoir de bonnes tables astronomiques, où fut exactement indiquée, jour par jour, la position du soleil, de la lune et des cinq planètes. Il lui expliqua que ces astres avaient un mouvement de précession, revêlé par les tables faites à différentes époques, ce qui exigeait de nouvelles observations au bout d'un certain temps; mais que pour dresser de nouvelles tables, il fallait continuer ces observations pendant trente ans, puisque Saturne n'achevait pas sa révolution avant ce terme. Houlagou demanda s'il ne serait pas possible de dresser ces tables en moins de temps, par exemple, en douze ans. L'astronome répondit qu'il tâcherait, si le ciel lui accordait de vivre, d'achever son travail dans cet espace, en consultant et comparant les tables antérieures, dont les plus anciennes étaient celles d'Énerdjess, dressées, il y avait un peu plus de quatorze cents ans; puis celles de Ptolomée, qui leur sont postérieures de deux cent soixante-quinze ans; on avait aussi les observations faites à Bagdad, sous le règne du Khalife Méémoun, celles de Tébani en Syrie, enfin celles de Ha-

kémi et d'Ibn-ul-A'lém, en Égypte, faites il y avait deux cent cinquante ans; c'étaient les plus récentes (1). Nassir-ud-din fit choix d'une éminence au nord de la ville de Méraga, où l'on jetta, en 1259, les fondements d'un observatoire, qui ne fut achevé que sous le règne suivant. Le trésor fournit aux frais de cette construction. Houlagou, à la demande de Nassir-ud-din, lui adjoignit dans ses travaux, quatre astronomes célèbres; il fit venir de Damas, Moueyed-ud-din Ben Ourzy; de Cazvin, Nedjm-ud-din Katib; de Moussoul, Fakhr-ud-din, natif de Méraga; de Tiflis, Fakhr-ud-din, natif d'Akhlatt. L'observatoire fut muni de sphères armillaires et d'astrolabes. Une ouverture pratiquée dans la coupole de ce bâtiment, permettait aux rayons du soleil d'indiquer sur le plancher la hauteur du méridien et les heures du jour. On y voyait un globe terrestre d'une exécution parfaite, avec la division des pays en sept climats. D'après les observations faites en ce lieu, furent dres-

(1) C'est Nassir-ud-din lui-même qui rend compte de ces détails, dans la préface de ses tables astronomiques *Ez Zidj-ul-Ilkhani*, dont il existe des copies dans plusieurs bibliothèques d'Europe.

sées, sous le règne d'Abaca, des tables astronomiques, que Nassir-ud-din dédia à ce souverain, sous le titre de *Zidj Ilkhani*. Comparées aux précédentes, elles firent connaître une différence de quarante minutes dans la position du soleil au commencement de l'année. « Cet ouvrage de Nassir-ud-din, ajoute « Vassaf, contient plusieurs tables et calculs « qui ne se trouvent point dans les *Zidj* « plus anciens, tels que ceux de Gouschiar, « de Fakhir, d'A'layi, de Schahi et d'autres (1). » Dans la bibliothèque de cet observatoire furent déposés beaucoup de livres, enlevés de Bagdad (2). Houlagou avait amené en Perse plusieurs savants et astronomes chinois, entre autres le docteur Fao-moun-dji, plus connu sous le nom de *Sing-Sing*, ou de savant. Ce fut de lui que Nassir-ud-din s'instruisit de l'ère des Chinois et des règles de leur astronomie, pour la composition de ses tables (3).

On raconte que lorsque Nassir-ud-din présenta à Houlagou le devis de la construction

---

(1) Vassaf, tom. I.

(2) Macrizi, 1e partie.

(3) Abd-oullah Beidavæi *Hist. Sinensis*, edita ab Andr. Mullero Greiffenhagio. Jenæ 1689

de l'observatoire, ce prince se récria sur cette forte dépense, et demanda quelle était l'utilité des observatoires astronomiques, pour y consacrer une somme aussi considérable. L'astronome lui répondit : « Seigneur, je vais vous « la faire connaître. Ordonnez que du som- « met de cette montagne on fasse rouler un « grand bassin de métal. » L'ordre fut donné; aux sons retentissants que rendit le bassin dans sa course, les soldats sortirent de leurs tentes précipitamment, tandis que Houlagou et Nassir, qui savaient la cause de ce bruit, restaient tranquilles. « Voilà, dit Nas- « sir, l'utilité de la science du mouvement « des astres; elle annonce ce qui doit arriver, « et celui qui le sait d'avance, peut prendre « ses mesures. Il ne partage pas la conster- « nation de ceux qui sont surpris par les « événements. » Houlagou, convaincu par cet exemple, consentit à la dépense. Les instruments seuls coutèrent vingt mille dinars (1).

---

(1) *Vafi-ul-Vafiat* de Sogdi, cité dans le *Djihan numa*, pag. 386, article Méraga. — « De tous les princes de la « maison de Tchinguiz-khan, dit Raschid, l'empereur « Mangou fut celui qui eut le plus d'esprit et d'instruc- « tion; il savait expliquer plusieurs figures d'Euclide. Il

Argoun était revenu de la cour du grand Khan. Il y avait été accusé de plusieurs délits graves par ses ennemis, qui s'efforcèrent en vain de le perdre. Sa conduite fut examinée par les membres du tribunal de l'empereur, et justice lui fut rendue, à la confusion de ses envieux (1). Mangou, prêt

ram. 656.

sept. 1258.

« voulut faire bâtir un observatoire, et la renommée de « Nassir-ud-din étant parvenue jusqu'à lui, il ordonna à « Houlagou, partant pour la Perse, de lui envoyer le « célèbre astronome, lorsqu'il aurait conquis les châ- « teaux des Ismaïliyens. Mais comme, à cette époque, « Mangou Caan faisait la guerre dans la Chine méridio- « nale, Houlagou ordonna à Nassir-ud-din de bâtir un « observatoire en Perse, d'autant plus qu'il désirait con- « server auprès de lui ce serviteur dont il avait éprouvé « les talents et la fidélité. »

(1) Djouvéini. — Un historien arménien fait mention du procès d'Argoun, et cite plusieurs circonstances que Djouvéini n'a pas indiquées. Selon lui, Argoun fut mis aux fers; deux membres du conseil, Sevindj-Bey et Schéréf-ud-din voulaient le faire périr pour obtenir sa place. Lorsqu'on examina sa conduite, le témoignage favorable d'un petit prince arménien, nommé Sempad, qui venait d'arriver à la cour pour ses affaires particulières, contribua beaucoup à le faire absoudre. Mangou, qui avait conçu de l'amitié pour ce prince chrétien, le questionna au sujet d'Argoun. Sempad justifia complètement le gouverneur de la Perse, et montra que ceux qui l'accusaient

à partir pour la Chine, renvoya Argoun en Perse. Le Khodja Fakhr-ud-din étant mort à l'Ordou, la charge d'*Ouloug-Biticoudji* qu'il exerçait, fut donnée à Hossam-ud-din, quoique le plus jeune de ses fils; mais il savait parler le mongol et écrire en caractères ouïgours: « Ce qui dans ce temps là, dit Djou« véïni, était considéré comme le premier mé« rite. »

Argoun apportait en Perse la nouvelle ordonnance sur la capitation. On a vu que les plus imposés devaient payer, par an, dix dinars, et les moins imposés, un dinar; mais comme ce subside ne couvrait par les frais multipliés de l'entretien des milices réquisitionnaires, de l'armée régulière, des postes aux chevaux, on levait l'excédent nécessaire dans le même rapport, en sorte que les pauvres étaient en proportion beauconp plus chargés que les riches. Auparavant un propriétaire qui avait, par exemple, des biens

---

étaient des calomniateurs. Sevindj-Bey et Schéref-ud-din furent mis à mort. Argoun, délivré de ses fers, fut amené devant Mangou qui le combla d'honneurs et l'éleva en dignité. (*Hist.* d'Étienne Orpélian, chap. 8, dans les *Mémoires sur l'Arménie* de M. St. Martin, tom. II, pag. 143).

dans dix lieux différents, payait cinq cent ou mille dinars; maintenant il n'en donnait plus que dix. Argoun avait fait remarquer ce défaut de la nouvelle loi, et reçu l'ordre de changer les normes de la capitation. Alors les plus riches furent taxés à cinq cent dinars, et les pauvres à un dinar.

Argoun passa en Géorgie. Peu après son arrivée à Tiflis, le prince David, fils de la reine Rousoudan (1) prit les armes contre les Mongols. Houlagou fit marcher contre ce vassal rebelle une armée composée de Mongols et de Musulmans; elle battit les Géorgiens. Argoun, qui était présent à cette action, alla trouver Houlagou à Tébriz, et lui rendit compte de ce qui s'était passé en Géorgie. Ce prince lui donna le commandement d'une armée composée de Mongols et de milices musulmanes, levées dans l'Irac. Lorsque Argoun revint à Tiflis, David s'était encore révolté, parce qu'on exigeait de lui le tribut arriéré (2).

ram. 657. — sept. 1259.

(1) Elle était appelée par les Mahométans *Kiz-Mélik* ou fille roi; le premier de ces mots est turc; le second, arabe; c'est ainsi qu'elle est désignée par Djouvéïni.

(2) Djouvéïni.

On a vu que dans le sac de Bagdad, les chrétiens furent épargnés. Ils étaient ouvertement protégés par Docouz Khatoun, épouse de Houlagou, née au sein du christianisme, dans le centre de la Tartarie. Houlagou fit donner au patriarche des Nestoriens l'hôtel du petit Dévatdar dans Bagdad. Malgré ces marques de bienvaillance, le prince mongol traita avec la dernière rigueur, les habitants chrétiens d'une petite ville de l'Irac Aréb. Lors du sac de Bagdad, les chrétiens de Tacrit avaient obtenu, par l'intermédiaire du patriarche, qu'on leur envoyât un préfet, qui pût les protéger. A la même époque les seigneurs mahométans domiciliés dans cette dernière ville, ayant été mis à mort par les Mongols, les chrétiens qui, pendant ces exécutions, étaient restés enfermés, près de six semaines, dans une église, furent accusés, par un Mahométan, d'avoir recelé beaucoup de richesses qui appartenaient aux suppliciés. Interrogés par le gouverneur, ils ne purent nier le fait, et lui remirent tout ce qu'ils avaient reçu en dépôt. Sur son rapport, Houlagou, ne consultant que la loi mongole, prononça l'arrêt de mort des chrétiens de Tacrit. Un officier supérieur eut l'ordre de s'y rendre avec ses troupes. A son

arrivée, les chrétiens furent conduits à la citadelle, une vingtaine après l'autre, sous le prétexte qu'ils devaient travailler à sa démolition, et tous y furent tués; il n'y eut d'épargné que des personnes agées des deux sexes, ainsi que les garçons et les filles, que les Mongols emmenèrent en captivité. Alors les Mahométans s'emparèrent de nouveau de la cathédrale de Tacrit; mais le dénonciateur des chrétiens ne tarda pas à être mis à mort, par un chrétien nommé Behram, qui était devenu préfet de cette ville (1).

L'année même de la prise de Bagdad, la famine et la peste firent de grands ravages dans l'Irac Areb, la Mésopotamie, la Syrie et le Roum (2). La chûte du trône des Abbassides avait retenti dans le monde mahométan. Il était disparu le pouvoir spirituel et temporel que ces monarques, vicaires de Mahomet, avaient exercé, pendant cinq siècles, sur de vastes contrées. Les Musulmans orthodoxes avaient perdu à la fois leur chef suprême et l'élite de leur clergé, immolé avec Mosta'ssim. Ces calamités tournèrent à l'avantage des

---

(1) Bar Hebræi *Chron.*, pag. 530.
(2) Ibid, pag. 529.

chrétiens orientaux, que l'Islamisme, dès ses premiers triomphes, avaient fait passer sous le joug de la servitude.

A l'époque de la conquête, par les Arabes, de la Syrie, de l'Égypte, de la Chaldée, sous le règne du Khalife Omar, les chrétiens de ces contrées qui refusèrent d'embrasser l'Islamisme, durent racheter leur vie et leurs propriétés, en se soumettant aux conditions les plus humiliantes. Afin que les tributaires pussent être distingués à la simple vue des Musulmans, il fut ordonné aux chrétiens de porter des turbans bleus, aux Juifs, des turbans jaunes, d'une forme différente de ceux des Mahométans; il ne leur était pas permis de se laisser croître, comme eux, les cheveux du devant de la tête; ils devaient se les faire raser. Il leur était enjoint de se ceindre extérieurement d'une ceinture particulière nommée *zonar*. Lorsqu'ils entraient dans un bain public, ils devaient porter au cou, soit une clochette, soit un anneau de plomb ou de cuivre. Les femmes des tributaires étaient également tenues de se faire reconnaître par des signes extérieurs; au bain, elles devaient porter, outre la ceinture (zonar), sur la jupe ou la chemise, un collier de plomb, et afin qu'il leur restât toujours une marque distinctive,

l'une de leurs chaussures devait être noire et l'autre blanche. Il ne leur était pas permis d'avoir sur elles des pierres gravées en caractères arabes.

Le port d'armes était défendu aux tributaires; on ne leur permettait pas d'aller à cheval; ils ne pouvaient monter que des ânes, et même la selle leur était interdite; ils devaient être assis de côté, sur un bât sans ornements et de peu de valeur. Ils devaient laisser aux Musulmans le milieu de la voie publique, se lever lorsque des Musulmans paraissaient dans leurs réunions, et leur céder leurs places; ils devaient se garder de les saluer les premiers, d'élever la voix au-dessus de la voix des Musulmans. Il ne fallait pas que leurs maisons excédassent en hauteur celles des vrai-croyants; elles pouvaient tout au plus les égaler; ni que leurs temples eussent rien qui les distinguât à l'extérieur. Il leur était interdit de sonner les cloches, d'allumer des feux dans les endroits habités par des Musulmans, de montrer leurs croix, d'exposer en public leurs statues et images, ou autres objets de leur dévotion; de pousser des lamentations à leurs enterrements, d'ensevelir leurs morts près des cimetières mahométans. Il ne leur était pas permis de bâtir

de nouvelles églises, ni de nouveaux monastères; à peine leur accordait t-on la faculté de réparer les anciens édifices sacrés. Chercher à faire des prosélytes parmi les Musulmans, cacher dans sa maison un Musulman esclave, ou le captif d'un Musulman; acheter des esclaves parmi les captifs que les guerriers musulmans se sont déjà partagés, leur était sévèrement défendu, ainsi que de faire apprendre à leurs fils le Coran, de porter des cachets gravés en caractères arabes, d'employer des Musulmans à des travaux pénibles. Le commerce d'un Chrétien ou d'un Juif avec une femme mahométane, était puni de mort (1).

---

(1) Novaïri, Annales égyptiennes, sous l'année 700 (1300-1). Voici à quelle occasion cet auteur traite des restrictions auxquelles la loi mahométane soumet les tributaires qui vivent parmi les Musulmans. Dans l'année susdite arriva au Caire le vézir du souverain du *Magreb*, c'est-à-dire, de l'Afrique, se rendant en pélérinage à la Mecque. Étonné des libertés et des avantages dont jouissaient les tributaires en Égypte, il exposa, dans ses entretiens avec les Oméras, à quel degré d'infériorité et d'abjection étaient réduits les sujets tributaires dans le Magreb, où on ne leur permettait de monter ni chevaux ni mules, où ils étaient exclus de toutes fonctions publiques, et s'étendit fort au long sur ce sujet. Ses discours éveillèrent l'attention de l'autorité suprême. Il fut

On voit que, dans la suite des temps, la plupart de ces prohibitions ne furent pas

---

nommé une commission de docteurs de la loi, sous la présidence du grand-juge Schems-ud-din Es-Suroudji, du rit *hanéfi*, laquelle s'étant réunie dans le collège de Salih, fit comparaître le patriarche des Chrétiens, plusieurs de leurs évêques, des principaux membres de leur clergé et de leurs notables, ainsi que le chef du clergé juif, avec les principaux habitants israélites, et leur demanda quelles étaient les conditions auxquelles leurs ancêtres avaient souscrit, du temps du Khalife Omar, fils de Khattab, pour obtenir sûreté et protection. Sur leur déclaration qu'ils l'ignoraient, les Oulémas firent des recherches, desquelles il résulta que les Chrétiens et les Juifs s'étaient soumis, lors de la conquête, aux conditions qui viennent d'être énoncées. Elles furent d'abord communiquées au patriarche, qui assura, au sein de cette réunion de magistrats mahométans, qu'elles seraient observées par ses coréligionnaires. Le grand prêtre des Juifs promit, à son tour, de communiquer ces défenses à ceux de sa nation. On prit acte de leur engagement, et l'observance de ces anciens statuts fut décrétée. Des ordres furent expédiés en conséquence aux préfets en Égypte et en Syrie.

Novaïri dit ensuite qu'il a trouvé dans un ouvrage, intitulé : *Ed durru es tseminu fi ménakib il-Mosslimin, ve metsalib il-Moschrikin.* (Perle précieuse, sur les vertus des Musulmans et les vices des Polytheistes), par Mohammed, fils d'Abd-our-rahman, el Katib (le Scribe), livre dédié au sultan Saladin, une lettre adressée par les Chrétiens de Syrie et d'Égypte au Khalife Omar, dans la-

maintenues, puisque des souverains ordonnèrent, à diverses époques, que les tributaires fussent astreints aux conditions qui leur avaient été imposées par le Khalife Omar. L'orgueil, la haine, le fanatisme mahométan, reveillés par une circonstance quelconque, faisaient revivre ces humiliantes exigences, auxquelles les Chrétiens cherchaient à se soustraire, dès qu'ils voyaient leurs maîtres se relâcher de

---

quelle ils renouvellent l'engagement qu'ils avaient pris, lorsque ce chef des croyants était venu dans leur pays, d'observer toutes les prohibitions à eux imposées, en retour de la sûreté accordée à leurs personnes et à leurs biens, et où ils spécifient ces prohibitions. Omar l'ayant lue, ajouta à tout ce que les Chrétiens s'obligeaient de ne pas faire, les mots suivants: « et à ne frapper aucun « Musulman. Nous nous engageons à tout cela, pour nous « et nos coréligionnaires, acceptant à cette condition, « grâce et sûreté; si nous enfreignons quelqu'une de ces « défenses, nous perdrons à votre égard le droit du talion, « et nous consentirons à être traités comme les autres re- « belles à l'autorité. » Ensuite Omar écrivit : « J'accorde ce qu'ils demandent; *le tout à condition que celui qui aura frappé un Musulman, sera censé avoir violé son engagement.* » Après la mort du Khalife Omar les Oulémas décidèrent unanimement que si un tributaire violait le pacte, en enfreignant l'une des conditions susdites, le souverain des Musulmans serait en droit de le condamner, soit à la mort, soit à l'esclavage.

leur rigueur. Le premier exemple de persécutions exercées contre les Chrétiens et les Juifs fut donné, dit-on, vers l'année 853, par Motavakkil, le dixième des Khalifes Abbassides (1). Irrité contre les Chrétiens, on ne sait pour quelle raison, il fit jeter leur patriarche Théodose dans les fers, expulsa tous les prêtres de Sermeraï, sa résidence, ordonna aux Chrétiens de porter des ceintures (zonar), et d'y coudre une pièce d'étoffe, afin qu'on pût mieux les distinguer; leur défendit de monter des chevaux, de porter des habits teints, d'orner leurs tuniques, selon l'usage du temps, de morceaux d'étoffes découpés, de se montrer dans les rues les vendredis, d'élever la voix dans leurs prières, de faire apprendre à leurs fils l'écriture arabe. On rasa leurs tombeaux; on mit devant leurs portes des images du diable, en bois; plusieurs églises et couvents furent démolis, les reliques qu'ils renfermaient, jetées dans le Tigre. Il fut défendu d'employer dans l'administration aucun Chrétien ni Juif (2).

(1) Mirkhond, tom. II.

(2) Amrou, à l'article du patriarche Théodosius, dans Assemani *Bibl. Orient.*, tom. III, pars 1, pag. 510 et 511. — Mirkhond, règne du Khalife Motavakkil.

On peut également citer la persécution que le Khalife Fathimite Hakim fit essuyer aux Chrétiens et aux Juifs d'Égypte et de Syrie, au commencement du onzième siècle. Il ordonna que les chrétiens porteraient au cou une croix d'une coudée et du poids de cinq livres (rattel), et les Juifs, un morceau de bois, ainsi que des grelots. Il fit détruire toutes les églises en Égypte (1); mais il est à remarquer que ce Hakim avait de fréquents accès de folie, et qu'il ne traitait pas mieux ses sujets musulmans.

A l'époque des conquêtes arabes, les Chrétiens d'Asie étaient déjà divisés par trois grands schismes au sujet du mystère de l'incarnation. L'hérésie des Nestoriens répandue, dès le cinquième siècle de notre ère, consistait principalement dans le dogme qu'il y avait deux personnes dans Jésus-Christ; l'une de Jésus homme, enfanté par la Vierge; l'autre procédant du verbe de Dieu; et que l'incarnation n'était pas l'union naturelle et hypostatique du verbe divin avec la nature humaine; mais

(1) Novaïri. — Selon Marès, historien Syriaque, les Juifs devaient suspendre à leur nuque une tête de veau. — *Voyez* Assem, *Bibl. Or. Dissert. de Syr. Nestor.*, p. CI.

une simple habitation du verbe dans l'homme, comme dans son temple. Il s'éleva, presque à la même époque, une autre secte, celle des *Monophysites*, appelés ensuite *Jacobites*, laquelle professait qu'il n'y avait dans Jésus-Christ qu'une seule personne, composée à la fois des natures divine et humaine, mais sans mélange. Cette doctrine se répandit principalement en Syrie et en Égypte; dans les contrées plus orientales la majorité des Chrétiens étaient de la secte de Nestor. Enfin l'Église arménienne se sépara aussi de l'Église catholique, à la suite du concile de Chalcédoine, par le dogme qu'il n'y avait qu'une nature dans Jésus-Christ, et par plusieurs autres doctrines. Les Chrétiens qui avaient conservé la foi orthodoxe, étaient appelés Grecs ou *Melkites*, cest-à-dire impériaux, parce qu'ils reconnaissaient l'autorité des empereurs de Byzance, et restaient soumis au patriarche d'Antioche.

Ce patriarcat, dont la jurisdiction s'étendait primitivement sur tous les diocèses de l'Asie, fut réduit à d'étroites limites, lorsque les Nestoriens, les Jacobites, les Arméniens se furent séparés de l'Église grecque. Les Jacobites avaient un patriarche, qui siégeait soit à Amid, soit dans le monastère de Bar-

suma, près de Malattiya, et un Maphrian, ou Primat, dont la dignité était intermédiaire entre celles de patriarche et d'archevêque, qui, résidant à Tacrit, exerçait sa juridiction sur les diocèses les plus à l'orient. On comptait en Syrie, dans l'Asie mineure, dans les contrées arrosées par l'Euphrate et le Tigre jusqu'à cent vingt-un évêchés jacobites. Le patriarche des Arméniens, établi dans la ville de Cala't-ur-Roum, sur le bord de l'Euphrate, étendait son autorité sur soixante-quatre diocèses; enfin les patriarches catholiques nestoriens, qui siégeaient, au temps de la monarchie perse, à Coché, près de Séleucie, ville qui n'était séparée de Ctesiphon que par la largeur du Tigre, passèrent à Bagdad, lorsque les Khalifes Abbassides y eurent établi leur résidence. Ces pontifes, qui n'étaient, avant le schisme de Nestor, que les suffragants du patriarche d'Antioche, avec le titre d'archevêques de Séleucie, et qui, en se séparant, vers l'an 498, de l'église orthodoxe, se qualifièrent de *patriarches catholiques*, étaient élus par un synode composé d'un certain nombre de métropolitains et évêques des diocèses les plus voisins de Bagdad, et allaient, après avoir obtenu la confirmation du Khalife, se faire sacrer,

suivant l'usage antique, dans l'église de Coché.

Les patriarches nestoriens avaient obtenu des Khalifes que, ni le Catholique des grecs melkites, suffragant du patriarche d'Antioche, ni le Maphrian des Jacobites, n'aurait la faculté de résider à Bagdad. Les Jacobites y avaient seulement un évêque, et il était permis qu'un évêque grec y vint de temps à autre visiter ses coréligionnaires.

Les contrées de l'Asie où s'étaient répandus les chrétiens nestoriens, furent divisées en vingt-cinq provinces ou archevêchés, subdivisés en plus de soixante-dix diocèses. Elles comprenaient l'Irac Areb, la Mésopotamie, le Diarbécr, l'Azerbaïdjan, la Syrie, la Perse, l'Inde, la Transoxiane, le Turkustan, la Chine, et le Tangoute (1).

Le patriarche nestorien était non-seule-

---

(1) Assemani *Bibl. Orient.*, tom. II, pag. 1560 et 1569, et *Dissertatio de Monophysitis*, *passim*, tom. III, pars 2, pag. 171, 190, 616 à 656. — Id. *De Catholicis seu Patriarchis Chaldæor. et Nestorianorum*, *Commentarius*, Romæ 1775, in-4°. Præfatio § IV, pag. 56. — Steph. Evod. Assemani *Codices mss. Orient. Bibl. Laurent. Medic.*, pag. 15. — Michaëlis Le Quien, *Oriens Christianus*, Parisiis 1740, in-f°, tom. II, pag. 1078 et suiv., pag. 1343 et suiv.

ment le chef spirituel, mais aussi le premier magistrat des Chrétiens de son rit, et il tenait des Khalifes le droit de juger les différends qui s'élevaient, soit parmi les Jacobites, soit parmi les Melkites. Le clergé même de ces deux rites était placé sous sa juridiction, aux termes de deux diplomes dont les textes arabes nous ont été conservés. En voici la traduction: « Le souverain « des Fidèles a jugé à propos de vous insti- « tuer Catholique des Chrétiens nestoriens, « habitants de la ville du salut (Bagdad), « et de toutes autres contrées, et de vous « placer à leur tête, aussi bien qu'à la tète « des Jacobites et des Grecs, domiciliés dans « les pays musulmans, ou qui s'y trouvent « de passage. Faites respecter vos ordres par « tous les Chrétiens (1). »

Beaucoup de Chrétiens exerçaient la profession de médecins, et malgré la défense de la loi, il y en avait un grand nombre employés comme scribes dans les bureaux de l'administration, soit à Bagdad, soit dans d'autres États mahométans. Ces médecins et scribes se

---

(1) Assemani *Bibl. Or.*, tom. III, pag. 2. — *Dissertatio de Syris Nestorianis*, p. C.

prévalaient de leur crédit pour exercer de l'influence sur leurs coréligionnaires, et diriger les élections des patriarches. Il y eut, sous les Khalifes Omayates et sous les Khalifes Abbassides, quelques Chrétiens qui obtinrent des préfectures dans les provinces. Les Chrétiens prospérèrent en Égypte, du temps des successeurs de Saladin (1); mais ces épo-

(1) On peut juger de l'influence qu'ils y avaient acquise, par le passage suivant du Testament politique que le sultan Salih écrivit pour son fils Moazzam, ce jeune prince qui fut massacré par ses officiers au commencement de son règne, peu de jours après avoir fait prisonnier Saint Louis : « O mon fils, porte ton attention sur « l'armée, que les Chrétiens ont affaiblie, en même temps « qu'ils ont ruiné le pays; ils vendent les terres, comme « si l'Égypte leur appartenait. Ils exigent d'un Émir, « lorsqu'il reçoit son brevet, deux cent dinars et plus, « d'un simple militaire, jusqu'à cent; si la somme destinée « à l'entretien d'un cavalier est de mille dinars, ils la « lui assignent sur six endroits éloignés l'un de l'autre; « alors le soldat a besoin de quatre intendants, lesquels « dissipent son revenu. Telle est la cause de la déca- « dence du militaire; et les Chrétiens agissent ainsi pour « ruiner le pays, et affaiblir l'armée, afin que nous soyons « contraints de quiter l'Égypte . . . Nous avons ouï « dire qu'ils avaient mandé aux princes des Francs de la « côte et des îles : *Vous n'avez pas besoin de faire la « guerre aux Musulmans; car nous la leur faisons nuit*

ques heureuses avaient peu de durée; la moindre circonstance réveillait l'envie et le fanatisme des Mahométans, et d'ailleurs les biens que les chrétiens avaient acquis par leur industrie causaient leur perte. Ils étaient toujours à la merci des agents de l'autorité, et quelquefois les victimes d'émeutes populaires. Quelquefois aussi, par leurs dissensions, ils s'attiraient eux-mêmes leurs disgraces.

Les Mongols ne faisaient pas plus de cas des Chrétiens que des sectateurs de Mahomet; mais, attaquant des contrées mahométanes, ils avaient intérêt à s'attacher des populations ennemies de la nation dominante. La protection de ces conquérants, et l'état chance-

---

« *et jour; nous nous emparons de leurs biens; nous* « *avons leurs femmes; nous ruinons leur pays; nous af-* « *faiblissons leur militaire. Venez, prenez le pays; nous* « *ne vous y avons laissé aucun obstacle.* L'ennemi est « avec toi, dans ton royaume; ce sont les Chrétiens; « et ne te fie pas à ceux d'entre eux qui se sont faits « Musulmans; car aucun d'eux n'a embrassé l'Islamisme, « sans quelque motif particulier, et son ancienne religion « reste cachée dans son cœur, comme le feu dans le bois. » Novaïri. — Cet historien rapporte le texte de ce testament politique, assez étendu, que le sultan Nassir écrivit, pendant la maladie qui termina ses jours, et que Novaïri a transcrit de l'original tracé de la main du sultan.

lant de l'Islamisme, affaibli par tant de dévastations, faisaient naître dans le cœur des Chrétiens l'espoir de dominer, à leur tour, leurs anciens maîtres. Du choix que ferait entre les deux religions le peuple païen qui les tenait également asservies, dépendait leur sort, et l'issue de la lutte qui s'éleva entre elles, pour gagner les Mongols, fut quelque temps incertaine.

Les Chrétiens orientaux, ainsi que les Croisés, se réjouissaient de voir Houlagou prêt à fondre sur la Syrie; contemplant déjà la ruine de la puissance mahométane dans cette contrée, arrosée de tant de sang chrétien; se flattant de l'espoir qu'ils recueilleraient le fruit de l'expédition mongole. Nous jetterons un coup-d'œil sur l'état de la Syrie et de l'Egypte à l'époque de cette invasion.

CHAPITRE VI.

Chûte de la dynastie eyoubite en Égypte. — Élévation au trône d'Eïbeg, chef de Mameloucs. — Origine de la puissance des Mameloucs d'Égypte. — Guerre entre Eïbeg et Nassir, prince de Syrie. — Paix. — Ambassade du prince de Syrie à Houlagou. — Lettre de Houlagou au prince de Syrie. — Réponse. — Marche de Houlagou sur la Syrie. — Soumission du prince de Mardin. — Conquête du nord de la Mésopotamie. — Démêlés de Nassir avec le prince de Carac. — Dissolution de l'armée de Nassir, campée à Berzé. — Ambassade de Nassir au sultan d'Égypte Couttouz. — Assassinat d'Eïbeg. — Élévation au trône de son fils Manssour. — Usurpation de Couttouz. — Invasion de Houlagou en Syrie. — Siége d'Alep. — Prise et sac de cette ville. — Soumission volontaire de Hamat. — Retraite de Nassir vers la frontière d'Égypte. — Soumission de Damas. — Prise de la citadelle de Damas. — Reddition de Harém et massacre de ses habitants. — Retour de Houlagou en Perse. — Ravages des Mongols dans la Syrie méridionale. — Prise du Mélik Nassir. — Sommation au sultan d'Égypte. — Exécution à mort des ambassadeurs mongols. — Préparatifs de guerre. — Marche de Couttouz en Syrie. — Bataille d'Aïn-Djalout. — Évacuation de la Syrie par les Mon-

gols. — Retraite de l'armée égyptienne. — Assassinat de Couttouz. — Élévation au trône de Beïbars.

La Syrie obéissait encore à un descendant de Salah-ud-din (Saladin); mais les arrière-neveux de ce guerrier venaient de perdre le trône d'Égypte. Le sultan Salih était mort à Manssoura, pendant que l'armée de St. Louis occupait Damiette. Son décès fut caché avec soin, jusqu'à l'arrivée de son fils, Moazzam Touranschah, qui était dans son apanage de Hissn-Keïfa, en Mésopotamie. L'armée française fut détruite et St. Louis fait prisonnier. Trois semaines après ce triomphe, Touranschah tomba sous les coups des anciens chefs des Mameloucs de son père, qu'il voulait écarter, pour élever à leur place les jeunes courtisans qui l'avaient suivi de Mésopotamie.

nov. 1249.

avr. 1250.

Après cet attentat, les chefs militaires prêtèrent foi et hommage à une femme, à Schedjer-ud-durr, l'esclave et la concubine du sultan Salih, qui avait joui de toute sa confiance, et dirigé les affaires jusqu'à l'arrivée de Touranschah. Ils élurent généralissime de l'armée, avec le titre d'Atabey, un chef de mameloucs, du nom d'Eïbeg, que la reine épousa, au

bout de trois mois, se démettant de l'empire en sa faveur. Eïbeg prit, en montant sur le trône, le titre de Mo'izz, et s'associa, pendant quelque temps, un prince eyoubite, âgé de six ans, El Aschraf, arrière petit-fils du sultan Kamil.

La révolution qui mit sur le trône des Eyoubites un chef de mameloucs, fait voir combien cette milice était devenue puissante en Égypte. Saladin avait licencié l'armée des Khalifes Fathimites, composée d'esclaves nègres, d'Égyptiens et d'Arabes, et les avait remplacés par des Curdes et des Turcs; son armée d'Égypte était forte de douze mille cavaliers. Ce prince et ses successeurs aimaient à acheter de jeunes esclaves turcs, qu'ils faisaient élever pour le service militaire; mais ce fut Salih, sixième successeur de Saladin, qui donna aux mameloucs (1) turcs la prééminence sur les autres troupes. Avant de parvenir au trône, ce prince avait éprouvé la fidèlité des esclaves de cette nation qui faisaient partie de sa maison militaire. A une époque critique ils n'avaient pas suivi l'exem-

(1) *Mamelouc* signifie, en arabe, *qui est en puissance de patron.*

ple de ses troupes curdes, qui l'abandonnèrent. Salih sut apprécier leur attachement, et devenu sultan d'Égypte, il se plut à augmenter par des achats le nombre de ses mameloucs turcs. Ils étaient amenés des pays de steppes, au nord de la Mer Caspienne et du Caucase, habités par des tribus turques que l'on confondait sous le nom général de *Kiptchak*. Il était alors moins facile de se procurer ces esclaves. Les marchands ne pouvaient les acquérir qu'en secret; ils devaient les exporter furtivement; mais lorsque la patrie de ces peuples nomades eut été envahie par les Mongols, les enfants des vaincus furent mis en vente, et l'on put en amener un grand nombre en Syrie et en Égypte. Le sultan Salih eut près de mille mameloucs turcs, qu'il caserna dans la forteresse de Raoudhat, située sur une île du Nil, en face du Caire, et qu'il appela *Bahriyés* (1). Les jeunes esclaves étaient exercés à tirer de l'arc, à manier la lance; on leur enseignait la religion mahométane, et leur éducation achevée, ils entraient

(1) Le nom de *Bahr*, en arabe, sert également a désigner la mer et les grands fleuves, tels que le Nil; ainsi *Bahrivé* peut signifier *maritime* et *fluviatile*.

dans la garde royale, exclusivement composée de ces mameloucs turcs. C'était parmi leurs chefs que le sultan Salih choisissait les grands officiers de sa maison, et ses courtisans les plus intimes. Ils parvenaient aux premiers grades militaires, possédaient les plus beaux fiefs et jouissaient de gros revenus; car l'armée régulière d'Égypte, dont la force varia, depuis Saladin, entre dix et vingt-cinq mille cavaliers, recevait pour son entretien, soit des terres que le militaire faisait valoir, soit le produit des impositions d'un canton, qu'il percevait à son profit (1). Les Mameloucs Bahriyés venaient de signaler leur valeur contre les guerriers de St. Louis. Ils avaient sauvé l'Égypte à Manssoura et contribué essentiellement à la perte de l'armée française. Dans leur esprit de corps et leur ambition était leur force. Les chefs de cette milice se succédèrent sur le trône d'Égypte.

La Syrie appartenait au prince Nassir Salah-ud-din Youssouf, qui avait hérité en 1236,

---

(1) Macrizi, *Description de l'Égypte*, tom. I. Chap. *Divan ul-Assaker*, tom. III. Chap. *Devlet ul-Mémalik il-Bahriyet*; — *Djuyousch ud-Devlet il-Turkiyet*; — *Cal'at ul-Djébel*, article *Et Thabac*.

à l'âge de six ans, la principauté d'Alep, de son père A'ziz, petit-fils de Saladin, et s'était emparé, en 1250, après l'assassinat de Touranschah, de la principauté de Damas, qui obéissait au sultan d'Égypte. Maître alors de presque toute la Syrie, il entreprit de chasser du trône d'Égypte l'affranchi turc qui venait de l'usurper; mais il fut battu par Eïbeg, et 1251.
peu après un ambassadeur du Khalife vint offrir sa médiation aux deux princes, qui firent la paix. Nassir céda au sultan d'Égypte Jérusalem, Gaza et la côte jusqu'à Napelous.

Eïbeg ayant fait assassiner Faris-ud-din 1253.
Acttaï, l'un des principaux chefs de Mameloucs, qui lui faisait ombrage, les troupes de ce général, au nombre de sept cents cavaliers, et les officiers des Mameloucs Bahriyés, ses anciens camarades, prirent la fuite, entre autres Beïbars et Calavoun, qui occupèrent ensuite le trône. Ils sortirent du Caire pendant la nuit, passèrent en Syrie et obtinrent du prince Nassir la permission de se rendre à sa cour; ils en reçurent de l'argent, des robes d'honneur, des fiefs militaires. Ils le pressaient de marcher sur l'Égypte; mais Nassir se méfiait de ces chefs turbulents, contre lesquels d'ailleurs le sultan Eïbeg, dans ses lettres, lui inspirait des soupçons. Nassir profita tou-

tefois de cet incident pour redemander au roi d'Égypte le pays qu'il venait de lui céder, alléguant que les Mameloucs Bahriyés, qui avaient reçu du sultan leurs fiefs dans ces districts, se trouvaient présentement à son service. Eïbeg le lui rendit, et Nassir confirma ces mêmes officiers dans la possession de leurs bénéfices militaires.

Mais les chefs des Bahriyés ne restèrent pas long-temps fidèles à Nassir. Jugeant que ce prince faible était peu propre à servir leurs desseins, ils allèrent trouver un autre Eyoubite, le prince de Carac, Moguith Omar, et le prièrent de les seconder dans leur projet d'attaquer Eïbeg, avançant faussement qu'ils étaient appelés par les généraux égyptiens. Moguith, fils du sultan d'Égypte Adil, enfermé dans le château de Schoubek par le sultan Touranschah, et après son assassinat, élargi par le commandant de cette place, était devenu, en 1251, souverain de Schoubec et d'Alcarac. Les circonstances favorisaient une entreprise sur l'Égypte; Eïbeg venait d'être assassiné; son fils Manssour, âgé seulement de quinze ans, occupait le trône sous la tutèle du général Couttouz, affranchi d'Eïbeg. Le prince de Carac marcha
déc. 1257. sur l'Égypte; mais Couttouz le battit, prit

plusieurs chefs des Bahriyés et les fit décapiter (1).

Le prince de Syrie avait, quelques années auparavant, envoyé à la cour de Mangou, avec de riches présents, son vézir Zeïn-ud-din el-Hafizzi, qui rapporta à son maître des lettres de sauve-garde (2). Néanmoins, les progrès rapides des armes de Houlagou et ses projets menaçants causaient de vives inquiétudes au prince Nassir, qui se repentant de n'avoir pas encore envoyé son hommage au conquérant mongol, voulut alors réparer sa négligence. Il fit partir, en 1258, pour la cour de Houlagou, son fils A'ziz, encore enfant, avec le vézir Zeïn-ud-din, un officier général, plusieurs chambellans, et de riches

---

(1) Novaïri (Tadj-ud-din) *Nihayet ul-ereb fi funoun il-édeb*. Fenn V, cassm 5, bab 12. Des sultans d'Égypte. — Macrizi, (Taki-ed-din Ahmed) *Es-Soulouk li ma'rifet duwel il-Mulouk*, 1re partie. — Ibn Tagri-birdi (Djemal-ud-din Youssouf), *En Nudjoum uz-zahiret fi mulouk Misser v'el-Câhiret*, 3e partie. *Tagri birdi* est la prononciation arabe des deux mots turcs *Tangri virdi*, qui signifient *Dieu-donné*.

(2) Raschid. — Cet historien ajoute, ce qui n'est guère probable, qu'après l'arrivée de Houlagou en Perse, le prince d'Alep entretint avec lui des intelligences secrètes.

présents, lui donnant une lettre pour Bedr-ud-din Loulou, dans laquelle il priait ce prince de Moussoul d'interposer ses bons offices pour faire agréer ses excuses à Houlagou (1).

Lorsque les ambassadeurs de Nassir furent admis à l'audience de Houlagou, ce prince leur demanda pourquoi leur maître n'était pas venu en personne. Ils alléguèrent que le prince de Syrie craignant, s'il s'absentait de son pays, que les Francs, ses voisins et ses ennemis, ne vinssent l'envahir, s'était fait représenter par son fils. Houlagou feignit d'a-
657/1259 gréer cette excuse. Il retint le jeune A'ziz tout l'hiver, et lorsqu'il le congédia, il lui fit remettre pour son père une lettre de sommation, rédigée en arabe par Nassir-ud-din, et conçue en ces termes :

« Au nom de Dieu, créateur des cieux et « de la terre! Sachez, ô prince Nassir, que « nous sommes arrivés devant Bagdad, en 655, « et que nous avons fait prisonnier son sou- « verain. Il en avait mal agi envers nous.

---

(1) Novaïri. — Macrizi (1re partie) avance que Nassir faisait prier Houlagou, par ses ambassadeurs, de l'aider à enlever l'Égypte aux Mameloucs.

« Interrogé il se repentit, et reconnut qu'il « méritait la mort. Avare de ses richesses, il « a fini par tout perdre. Sa tenacité lui a « fait échanger les biens les plus précieux « contre le néant. Selon l'adage : *Ce qui est « parvenu à son faite décline* ; nous, au con« traire, nous allons en croissant.

« O prince Nassir, Seïf-ud-din, fils de Ya« gmour, Alaï-ud-din El-Caïmari, et vous tous, « généraux et guerriers de Syrie! Sachez que « nous sommes les milices de Dieu sur la « terre; qu'il nous a créés dans sa rigueur, « et nous a donnés le pouvoir sur ceux qui « se sont attirés sa colère. Que l'exemple de « tant de pays vous éclaire! Que le malheur « d'autrui vous serve de leçon! Rendez vous, « *avant que le voile s'entrouvre* (1); car, nous « ne sommes ni sensibles aux pleurs, ni émus « des plaintes. La pitié, Dieu l'a ôté de nos « cœurs. Malheur à qui n'est pas des notres. « Vous savez combien de pays nous avons « conquis, combien de peuples nous avons « détruits. A vous la fuite; à nous la pour« suite; mais quelle route vous sauvera, quelle « terre vous protégera? de nos armes rien

(1) *Coran*, chap. 50, verset 20.

« ne peut vous garantir. Nos coursiers sont « des éclairs; nos sabres, des coups de foudre; « nos poitrines, dures comme des rocs; nos « guerriers, au nombre des grains de sable. « Qui veut nous combattre s'en repent, qui « nous demande grace trouve son salut. Notre « empire est respecté; nos vassaux sont en « sûreté. Si vous recevez notre loi, entre « nous tout sera commun. Si vous résistez, « si vous persistez dans votre opiniâtreté, ne « vous en prenez alors qu'à vous même. Qui « avertit est justifié. Pour nous les forteresses « ne sont pas des obstacles; les armées ne « nous arrêtent pas. Vos vœux contre nous « ne seront pas exaucés; car vous faites usage « des mets prohibés; vous ne gardez pas votre « parole; vous violez les pactes et trahissez « la foi. Vous professez l'hérésie; vous aimez « l'impiété et la rébellion. Apprenez que vous « êtes condamnés à l'abjection et au mépris. « *Il viendra le jour où vous recevrez l'ignominieux châtiment de votre orgueil, de vos « excès et de votre impiété* (1). Vous croyez « que nous sommes des infidèles; nous savons « que vous êtes des impies. Le tout-puissant

---

(1) *Coran*, chap. 46, v. 18.

« vous a soumis à notre domination. Ceux « que vous tenez le plus en honneur sont « vils à nos yeux. Malheur et terreur à qui « se dresse devant nous. Grâce et sûreté à « qui trouve accès auprès de nous. Nous « avons conquis la terre de l'Orient à l'Occi- « dent, et dépouillé ceux qui possédaient ses « richesses. *Nous avons enlevé tous les vais- « seaux* (1). Choisissez donc dans votre esprit « la voie la plus salutaire, et hâtez vous de « nous répondre avant que la guerre allume « son feu et vous jette ses étincelles; car vous « éprouverez soudain de notre part les plus « grandes calamités; dans un clin-d'œil votre « pays sera réduit en désert, et vous ne « trouverez aucun refuge. L'ange de la mort « pourra proclamer : *Est-il aucun d'eux qui « donne encore le moindre signe de vie, ou « dont la voix fasse entendre le plus léger « murmure* (2). Nous agissons loyalement en « vous prévenant. Expliquez vous prompte- « ment de crainte que le châtiment ne vienne « vous frapper à l'improviste; soyez donc sur « vos gardes. Et lorsque vous aurez achevé notre

---

(1) *Coran*, chap. 18, v. 78.
(2) Ibid, chap. 19, v. 98.

« lettre, lisez le commencement des *Abeilles* « et la fin du *Sad* (1). Nous avons répandu « les diamants de nos paroles. A vous d'y « répondre, et salut à qui suit la voie du « salut. »

Houlagou reçut d'Alep la réponse suivante :

« Dis : *ô mon Dieu, maître des empires!* « *tu donnes la puissance à qui il te plaît* (2). « Assiste nous. Louange à Dieu, le roi de « l'univers. Saluts et bénédictions sur le co- « ryphée des envoyés de Dieu et le dernier « des prophètes, Mohammed l'illétré, ainsi « que sur toute sa famille.

« Nous avons pris connaissance de la lettre de « votre altesse Ilkhanienne et de votre hautesse « Sultanienne, (que Dieu lui fasse connaître « la vraie voie et agréer la vérité), annonçant « que vous êtes créés par la rigueur de Dieu, « lancés sur ceux qui se sont attirés sa colère; « que vous n'ètes ni sensibles aux plaintes, « ni émus des pleurs, et que Dieu a ôté

---

(1) Ce sont les titres de deux chapitres du *Coran*: Celui des *Abeilles* commence par ces mots : *La vengeance céleste s'approche; ne la hâtez pas*, et le chapitre *Sad* finit par ces mots : *Cet écrit est un avertissement aux mortels; vous verrez un jour qu'il annonce vrai.*

(2) *Coran*, chap. 3 v. 25.

« toute pitié de vos cœurs. C'est là un de
« vos plus grands vices; tel est le caractère
« des Diables et non celui des souverains.
« Cet aveu spontané vous flétrit : *O infidèles*,
« *je n'adorerai pas ce que vous adorez* (1).
« Vous êtes maudits dans tous les livres révé-
« lés; vous avez été dépeints sous les traits
« les plus abominables; vous avez été dési-
« gnés par tous les apôtres célestes, et nous
« vous connaissons depuis que vous êtes créés;
« vous êtes des infidèles, comme vous l'avez
« soupconné, et *la malédiction de Dieu n'est*
« *elle pas sur les infidèles* (2). Vous dites que
« nous professons des hérésies, que nous avons
« trahi notre foi, que nous nous livrons à la
« rebellion et à l'impiété. Il nous rappelle aux
« principes celui qui ne se soucie pas des
« conséquences; c'est comme si Pharaon eut
« exhorté à louer Dieu, lui qui niait la vraie
« foi. Nous sommes les vrais fidèles; on ne
« peut nous imputer aucunes transgressions;
« nous ne prêtons à aucuns soupçons. C'est
« à nous que le Coran a été envoyé du ciel;
« c'est le Dieu que nous adorons qui est éter-

---

(1) *Coran*, chap., 109 v. 1.
(2) Ibid, chap. 2, v. 89.

« nel. Nous croyons fermement à la parole « révélée et nous savons comment elle doit « être interprétée; mais, certes, c'est pour « vous que le feu a été créé; c'est pour con- « sumer votre peau. *Lorsque les cieux se fen- « dront, que les étoiles seront dispersées, que « les mers confondront leurs eaux, et que les « sépulchres seront renversés, l'ame verra le « tableau de toute sa vie* (1). N'est-il pas « étrange de menacer les lions de contusions, « les tigres des hyénes et les braves des « goujats? Nos chevaux sont de Barca, nos « sabres du Yémen; nos bras sont renommés « de l'Orient à l'Occident. Nos cavaliers s'élan- « cent comme des lions, et nos chevaux at- « teignent tous ceux qu'ils poursuivent. Nos « sabres taillent en pièces et nos coups sont « des coups de tonnerre. Notre peau est notre « cotte de mailles; nos poitrines sont nos cui- « rasses. Les injures ne brisent point nos « cœurs; les menaces ne nous causent aucune « frayeur. Contre vous la résistance est à Dieu « obéissance. Si nous vous tuons, nos vœux « seront exaucés; si nous sommes tués, le pa- « radis nous attend. Vous dites : *Nos poitrines*

---

(1) *Coran*, chap. 82, v. 1.

« *sont comme les rocs; nous sommes aussi* « *nombreux que les grains de sable;* mais le « boucher s'effraye t-il du grand nombre des « brebis; ne suffit-il pas d'un peu de feu pour « consumer un vaste bucher? Nous ne fuirons « pas la mort pour vivre dans l'opprobre. Si « nous vivons, nous serons heureux; si nous « mourons, nous serons martyrs. *N'est-ce pas* « *que les milices de Dieu triompheront?* (1) « Et vous exigez de nous l'obéissance que « nous rendions au chef des fidèles, au vicaire « du prophète; nous ne vous obéirons pas. « Certes nous préférons d'aller le joindre. Vous « demandez que nous nous rendions à vous, « *avant que le voile s'entrouvre*, et que vous « nous ayez atteints. Les grains de ces paroles « sont mal enfilés. Et si le voile se déchire, « si le destin s'accomplit, on verra qui a « failli, en apostasiant, en retournant au culte « des idoles, en reconnaissant plus d'un Dieu. « *Certes, vous avez avancé de si étranges* « *choses, que peu s'en est fallu que les cieux* « *ne se fendissent, que la terre ne s'entrouvrit,* « *et que les montagnes ne se fussent écroulées* (2).

---

(1) *Coran*, chap. 5, v. 65.
(2) Ibid, chap. 19, v. 92.

« Dites à votre secrétaire, le rédacteur de « votre lettre : Tu ne t'es pas contenu dans de « justes bornes, malgré ta concision. En vé« rité, nous ne faisons pas plus de cas de ta « prose que du son du *rabab* (1) ou du bour« donnement d'une mouche ; car tu as payé « d'ingratitude ton bienfaiteur et tu as mérité « un sévère châtiment. *Certes, nous tiendrons « registre de leurs discours, et nous leur en fe« rons porter la peine avec usure* (2). Tu te « joues de nous avec tes menaces mensongères ; « tu as seulement voulu montrer ton éloquence ; « c'est à toi qu'on peut dire : Tu t'es souvenu « de quelque chose et tu en as oublié beau« coup d'autres. Tu as écrit : *Les pervers sau« ront un jour le sort qui leur est destiné* (3) ; « telle est ton apostrophe ; en voici la réponse : « *Le commandement de Dieu s'accomplira ; ne « le hâtez pas* (4).

---

(1) Espèce de violon persan.

(2) *Coran*, chap. 19, v. 78.

(3) Ibid, chap. 26, v. 227.

(4) Vassaf, tom. I. — Cet historien qualifie de chef-d'œuvre d'éloquence la première pièce, attribuée à l'astronome Nassir-ud-din. La beauté de ce style, chéri des Arabes, consiste dans son énergique concision, dans le choix de mots sonores, dans la brièveté des membres de

« Le prince Nassir, Seïf-ud-din ibn Yag-
« mour, Alaï-ud-din El-Caïméri et les autres

---

périodes, tous cadencés et rimés, dans des jeux de mots et des allitérations; mais la nécessité de trouver des consonnances introduit parfois des chevilles, que la traduction rend encore plus saillantes. Au reste, les citations du Coran et tout ce qui a rapport à la religion mahométane, paraissent assez déplacés dans une lettre écrite au nom d'un prince païen.

Le texte de ces deux lettres est aussi rapporté, mais avec quelques variantes, par Macrizi, dans son Histoire d'Égypte, et par Ahmed ben Arabshah, dans sa Vie de Timour. Selon Macrizi, la première fut adressée par Houlagou, au sultan d'Égypte Couttouz, après son retour en Perse de son expédition en Syrie. Ahmed ben Arabschah annonce d'abord qu'il avait vu une sommation et sa réponse dans un livre où l'une était attribuée à Timour et l'autre à Melik Ez-Zahir (c'est le sultan d'Égypte Bercouk); mais que ces deux pièces n'avaient, à l'exception des versets du livre sacré, rien d'élégant, ni de fleuri; puis il ajoute, après les avoir transcrites, qu'il avait trouvé dans un vieux manuscrit cette même sommation, sortie de la plume de Nassir-ud-din de Thouss et adressée, au nom de Holagoua le Tatare, au sultan d'Égypte, ainsi que la réponse, dont il ignorait l'auteur. — M. Silvestre de Sacy a donné, dans sa Chrestomathie arabe, tom. I, le texte de ces deux lettres avec une traduction et des notes.

Selon Macrizi (*Ann. égypt.* sous l'an. 657), la lettre

« généraux et guerriers de Syrie, ne refusent « pas le combat; ils attendent avec impatience

---

que Houlagou envoya au prince de Syrie par son fils, était conçue en ces termes :

« Nous avons conquis Bagdad avec le glaive du Tout-« Puissant; nous avons tué ses défenseurs, détruit ses « édifices, exterminé ses habitants, ainsi qu'il est dit dans « le livre divin : *Lorsque les rois prennent une cité, ils « la ruinent, et les plus nobles de ses citoyens en devien-« nent les plus vils.* Nous avons fait comparaître devant « nous son Khalife, et l'avons interrogé; il nous a menti; « puis se repentant, il reconnut qu'il méritait la mort. « Il avait entassé des richesses; mais son ame était abjecte; « il amassait de l'argent et ne levait pas de soldats. Son « nom était respecté, son rang élevé. Quant à nous, « Dieu nous préserve du terme fatal.

« A la reception de cette lettre, hâtez vous de vous « rendre, avec vos généraux, vos troupes et vos trésors, « à l'obéissance du sultan du globe, au souverain de la « terre; vous vous préserverez de sa colère, et obtien-« drez ses bienfaits, selon la parole divine, dans le livre « sacré : *Certes, l'homme n'a que ses actions ; elles seront « examinées, et il sera traité en conséquence.* Ne retenez « pas long-temps nos envoyés, comme vous avez retenu « les précédents; accueillez les dignement, et congediez « les avec honneur. Nous avons appris que des négociants « et autres habitants de Syrie se sont enfuis, avec leurs « familles et leurs richesses, vers *Caravan Seraï;* s'ils se « sont retirés sur les montagnes, nous les saperons; s'ils

« le hennissement des coursiers, et le choc « des guerriers; car ils ont fait vœu de vous « combattre. Il ne faut pas sauter dans « l'enfer; c'est un mauvais reposoir; ni « frapper du sabre sur une crinière. Tous « ils vous disent : Si vous avez des bras « nerveux pour le combat, c'est là vo-

---

« se sont enfoncés dans le sein de la terre, nous y « pénètrerons. »

Raschid rapporte qu'après la prise de Bagdad, Houlagou se trouvant à Khanekin, au mois de rabi-1 656 (mars 1258), congédia les ambassadeurs du prince de Syrie, qui étaient venus le trouver devant Bagdad, et leur fit remettre une lettre que Nassir-ud-din avait rédigée par son ordre en langue arabe. Elle était ainsi conçue :

« Nous sommes arrivés devant Bagdad en 656; *alors « parut le jour fatal qui avait été annoncé.* Nous avons « sommé le maître de cette capitale; il refusa et notre « parole s'accomplit; nous l'avons châtié. Maintenant, nous « vous invitons à vous soumettre; si vous venez, vous con- « serverez la vie; si vous résistez, votre perte est certaine. « N'imitez pas celui qui cherche à se tuer avec ses on- « gles, ni celui qui coupe de sa propre main le bout « de son nez. Soyez plutôt de ceux qui prospèrent par « leurs œuvres, et dont les soins répandent l'ombre sur « la vie terrestre; ils seront récompensés; car ils ont « bien agi. Salut à qui suit la bonne voie. »

« tre éloquence; vous n'avez pas besoin de « citer des versets, de rédiger des lettres « ni de composer des histoires. Nous vous « attendons. Dieu accorde la victoire à qui « il lui plaît. Nous ne répandons pas les « diamants des paroles, mais nous disons ce « qui nous vient à l'esprit, et nous excu- « sons celui qui bégaye. Salut. »

Houlagou donna l'ordre à son armée d'entrer en Syrie. Il manda au prince Bedr-ud-din Loulou, qu'il le dispensait, à cause de son grand âge, de le suivre dans cette expédition; mais qu'il fallait que son fils, Mélik Salih Ismaïl, vint se ranger sous ses drapeaux avec les troupes de Moussoul. A l'arrivée de Mélik Salih, Houlagou lui fit épouser une fille du sultan Djelal-ud-din Khorazm-schah (1).
13 sch. / 656. Loulou mourut le 15 août 1258, âgé de quatre-vingts ans (2).

Le noyan Kitôu-boca partit avec l'avant-garde. Singcour et Baïdjou commandaient l'aile droite; l'aile gauche était sous les ordres de Soundjac. Houlagou partit avec le centre, le ven-

(1) Raschid. — Cette princesse s'appelait Turcan Khatoune. — Bar Hebræus, pag. 523.

(2) Macrizi.

dredi 12 septembre 1259, par la route d'Akhlatt; 22 ram.
il traversa les monts Hakkar, où tous les 657.
habitants curdes que l'on rencontra furent passés au fil de l'épée, et entrant dans le Diarbekr, il s'empara de Djéziret. Son fils Yschmout fut chargé, avec le noyan Montaï, de prendre la ville de Mayafarkin (1). Houlagou voulait punir le prince eyoubite Kamil, seigneur de Mayafarkin, de ses hostilités contre les Mongols, dont il était d'autant plus irrité que Kamil avait été bien accueilli, quelques années auparavant, à la cour de l'empereur Mangou, et muni de lettres patentes qui mettaient sa principauté sous la protection de ce souverain. Houlagou lui reprochait d'avoir fait crucifier un prêtre syrien, qui était venu à sa cour avec un passeport *(yarlig)* du grand Khan, d'avoir chassé de son pays les préfets mongols, d'avoir envoyé, à la demande du Khalife, un corps de troupes au secours de Bagdad, lequel apprenant à moitié chemin la catastrophe de cette métropole retourna sur ses pas; enfin Kamil était allé à Damas solliciter le prince Nassir de marcher contre

(1) Raschid.

les Mongols. Il était à peine revenu de ce voyage à Mayafarkin, avec de vaines promesses, qu'il s'y vit assiégé (1).

Houlagou avait sommé à l'obéissance et mandé le prince de Mardin, Saïd Nedjm-ud-din Il-Gazi. Il vit arriver son fils Mozaffer Cara Arslan, avec le grand-juge Mohazzib-ed-din Mohammed, et l'émir Sabic-ed-din Bilban, chargé de lui offrir des présents, et de lui remettre une lettre dans laquelle le prince de Mardin alléguait son état de maladie comme excuse de ce qu'il n'allait pas en personne lui rendre hommage. Houlagou répondit : « Le prince se dit malade, parce « qu'il craint Nassir de Syrie, et si je suis « victorieux, il se croira justifié auprès de « moi par sa feinte maladie ; si je ne réussis « pas, il se fera valoir auprès de Nassir ; » et il voulut que le grand-juge partit seul pour porter cette réponse à son maître (2).

Le fils de Bedr-ud-din Loulou avait reçu l'ordre d'assiéger Amid. Houlagou prit en personne Nassibin. Ayant posé son camp près de

(1) Raschid. — Ben Tagri-birdi, 3e partie. — Bar Hebræus, pag. 531.

(2) Ibn Tagri-birdi, 3e partie.

Harran, il reçut la soumission de cette ville, dont les habitants ne furent pas maltraités, non plus que ceux de Roha, qui avaient suivi leur exemple; mais la population de Saroudj ne lui ayant pas envoyé des députés pour lui demander la vie, fut passée au fil de l'épée (1).

La marche de Houlagou vers l'Euphrate répandit la terreur en Syrie. Jusqu'alors le prince Nassir avait consumé le temps en démêlés avec le prince de Carac. L'année précédente, il était arrivé en Syrie un corps de trois mille cavaliers, transfuges de l'armée de Houlagou. Ils sont appelés *Scheherzouriens*, ce qui fait supposer qu'ils étaient Curdes et

(1) Bar Hebræi *Chron.* p. 555. — « Houlagou, dit « l'historien Haïton, avait mandé au roi d'Arménie Haïton, de venir le trouver à Roha, en Mésopotamie, « parce qu'il avait dessein d'aller dans la Terre-Sainte, « pour ensuite la rendre aux Chrétiens. Le roi d'Arménie « étant venu, et s'étant entretenu sur l'expédition en « Terre-Sainte, dit à Haoulou: *Seigneur, si vous voulez « subjuguer la Terre-Sainte, mon sentiment est qu'il faut « commencer par attaquer la ville de Halap; car dès « que vous aurez cette ville en votre puissance, vous « aurez bientôt tout le reste;* conseil que Haoulou suivit. » *Hist. or.*, chap. 28.

du pays de Scheherzour. Nassir les prit à son service, les traita généreusement, et sur l'avis que, malgré tous ses dons, ils voulaient le quitter pour se rendre à Carac, il redoubla de largesses; ce fut en vain, ils partirent. Avec ces forces et les Mameloucs Bahriyés, le prince Moguith crut pouvoir s'emparer de Damas, et marcha sur cette ville. Nassir en sortit à sa rencontre et alla camper sur le bord du lac
657/1259. Ziza. Il y demeura six mois, négociant par ses envoyés avec le prince Moguith. Il fut enfin convenu que ce dernier livrerait à Nassir tous les Mameloucs Bahriyés qui étaient à son service, et qu'il congédierait les Scheherzouriens.

Ce traité conclu et exécuté, Nassir retourna à Damas. Lorsqu'il eut appris que Houlagou était à Harran, il tint conseil avec ses généraux, et l'on résolut de combattre les Mongols. Nassir posa son camp à Berzé, à une petite distance au nord de Damas (1); mais il n'avait pas grande confiance dans la résolution de ses troupes, composées d'Arabes, de Turcs et de volontaires; il savait que généraux et soldats craignaient de se mesurer avec l'armée victorieuse

(1) Novaïri. — Macrizi, 1re partie.

de Houlagou (1). Ce prince faible de caractère, qui négligeait les soins du gouvernement, pour se livrer aux charmes de la poésie, n'inspirait non plus aucune confiance à son armée. Le vézir Zeïn-ud-din El-Hafizzi voyant l'inquiétude de Nassir, se mit à exalter la puissance de Houlagou, et conseilla de recourir à la voie de la soumission plutôt qu'à celle des armes. Indigné de cet avis pusillanime, l'émir Beïbars le Boundoucdar s'élança un jour sur le vézir, le frappa, et l'accusa, en le comblant de malédictions, de vouloir la perte des Musulmans. Zeïn-ud-din alla se plaindre à son maître de ces outrages. La nuit suivante, Nassir fut assailli, dans un jardin, par une troupe de Mameloucs, résolus de le tuer et de se donner un autre souverain. Il n'eut que le temps de se réfugier, avec son frère Zahir, dans la citadelle de Damas. Les officiers Caïmériyés, l'émir Djémal-ud-din, fils de Yagmour, et d'autres seigneurs, y coururent pour lui conseiller de retourner au camp. Nassir y revint; mais Beïbars partit pour Gaza, d'où il envoya un officier nommé Taïbars au nouveau souverain de l'Égypte, pour lui porter

(1) Ibn Tagri-birdi.

son serment de fidélité. Dans un conseil provoqué par ces circonstances menaçantes, il fut unanimement résolu que le prince, ses officiers, ses soldats enverraient leurs familles en Égypte. Nassir fit partir pour ce pays sa femme, qui était fille du sultan du Roum Keï-Cobad, son fils, ses trésors, que suivirent les femmes et les enfants des officiers de l'armée, et un grand nombre d'individus. La frayeur des habitants se communiquait aux troupes. Des militaires partirent avec leurs familles, sous prétexte de les escorter, et beaucoup d'entre eux ne revinrent pas. Ainsi l'armée de Nassir se débanda.

Ce prince demanda du secours à Moguith, et envoya au Caire, le sahib Kémal ud-din Omar, pour engager le roi d'Égypte à le soutenir. Le Mamelouc Eïbeg, qui s'était assis sur le trône des Eyoubites, venait d'être as-
24 rab. I 655 — 11 avr. 1257. sassiné dans le bain par l'ordre de sa femme Schedjer-ud-durr, laquelle persuadée qu'il voulait la faire périr, s'était hâtée de le prévenir; mais sa punition fut prompte. On la livra à la veuve du sultan A'ziz qui, aidée de ses femmes et de ses eunuques, la fit mourir sous les coups, et fit jeter son corps du haut du mur dans le fossé du château, où il resta nu plusieurs jours. Les chefs des Mameloucs

d'Eïbeg mirent sur le trône son fils Manssour, et lui donnèrent pour Atabeg ou tuteur, d'abord Acttaï, l'ancien camarade de son père, ensuite le général Couttouz, qui avait été son esclave (1).

A l'arrivée de l'ambassadeur de Nassir, les généraux égyptiens tinrent conseil, en présence du sultan Manssour. On demanda au grand-juge Bedr-ud-din Hassan et au scheïkh Y'zz-ud-din Ibn Abd-us-Sélam, qui assistaient à cette assemblée, si l'on pouvait mettre légalement un impôt de guerre sur la nation, pour l'entretien de l'armée (2). Ibn Abd-us-Sélam répondit: « Dès que l'ennemi est entré sur la territoire de l'Islamisme, tout « Musulman est tenu de s'armer. Vous aurez « le droit de prendre aux sujets, pour faire « la guerre, ce dont ils peuvent se passer, mais « après que le trésor aura été épuisé, que « vous aurez vendu tout ce que vous possédez de vases d'or et de meubles de prix; « après que le militaire, réduit à son cheval et à ses armes, se sera mis au niveau « de l'homme du peuple. Il n'est point légal

(1) Novairi.
(2) Macrizi.

« de prendre l'argent de la nation, tant qu'il « reste entre les mains des militaires de l'ar« gent et des effets précieux. » Cette décision canonique fut adoptée par le conseil. Le sultan encore fort jeune garda le silence (1). La gravité des circonstances faisait souhaiter un autre chef qu'un enfant, uniquement occupé de jeux puérils, et déjà livré à de mauvaises habitudes, par l'effet de la trop grande indulgence de sa mère. L'émir Seïf-ud-din Couttouz, en se plaignant de la jeunesse du souverain, convoitait le pouvoir suprême, et n'attendait pour s'en saisir que le départ des généraux pour la Haute-Égypte. Alors il em-
28 zoulc. 657. — 16 nov. 1259. prisonna le sultan, son frère Cacan, et leur mère, et se fit proclamer souverain (2). Pris par les Mongols dans sa jeunesse, Couttouz avait été vendu à Damas et transporté au Caire. On le disait neveu du sultan Djelal-ud-din Khorazmschah (3). Affranchi de Moïzz-ud-din Eïbeg, il ajoutait à son nom celui de son patron, suivant l'usage des Mameloucs, s'appelant *El-Moïzzi*.

---

(1) Ibn Tagri-birdi, 3e partie.
(2) Novaïri.
(2) Macrizi.

Les généraux allèrent témoigner à Couttouz leur mécontentement de ce qu'il avait déposé Manssour, pour se mettre lui-même sur le trône. Il s'excusa en alléguant la marche de Houlagou, et l'alarme donnée par le prince de Syrie. « Je n'ai eu en vue, dit-il, « que de repousser les Tatares, et comment « y réussir sans un chef. Lorsque nous au« rons battu l'ennemi, vous disposerez du « trône; vous prendrez pour sultan qui vous « voudrez. » Il parvint à appaiser le courroux de ses rivaux et se voyant sûr de conserver le pouvoir, il fit conduire à Damiette Manssour, sa mère et son frère, qui sous le règne suivant furent envoyés à Constantinople. Couttouz fit emprisonner huit généraux; puis ayant reçu le serment de l'armée, il pressa les préparatifs de guerre. Il écrivit au prince de Syrie pour le rassurer sur ses dispositions à son égard, lui jurant qu'il ne lui disputerait pas la possession de ses domaines; qu'il se regardait comme le lieutenant de Nassir en Égypte; que si Nassir voulait s'y rendre, il le placerait sur le trône; que si ce prince agréait ses services, il marcherait à son secours; mais que si sa présence pouvait causer quelque inquiétude à Nassir, il lui enverrait son armée sous le commandement

de tel chef qu'il voudrait désigner. Cette lettre portée à Nassir par un officier égyptien qui accompagna son ambassadeur, dissipa sa méfiance (1). Le danger était pressant, Houlagou venait d'entrer en Syrie.

Maître de la Mésopotamie, le prince mongol avait assiégé et pris El-Biret sur l'Euphrate. Dans la citadelle de cette place, était enfermé depuis neuf ans le prince eyoubite Saïd (2), qui fut mis en liberté. L'armée mongole passa l'Euphrate sur des ponts jettés à Malattia, Cal'-at-ur-Roum, El-Biret et Kirkissia. Houlagou fit saccager la ville de Maboug et laissa des garnisons dans les châteaux d'El-Biret, Nedjam, Dja'bar, Callonicous et Lasch, sur le bord de l'Euphrate, après en avoir fait passer les habitants au fil de l'épée (3); puis il marcha sur Alep.

La terreur du nom mongol fit émigrer une

(1) Ibn Tagri-birdi.

(2) Il était fils de Melik El-A'ziz Osman, fils de Melik El-Adil.

(3) Bar Hebræus, p. 532. — Houlagou était accompagné dans son expédition en Syrie par sa femme Docouz Khatoun, que Bar Hebræus appelle toujours *princesse fidèle et aimant le Christ.*

foule d'habitants de cette ville, qui se dirigèrent sur Damas, tandis qu'un grand nombre de familles de Damas se réfugiaient en Égypte; c'était en hiver, la rigueur de la saison fit périr en route beaucoup de ces fugitifs; la plupart furent pillés (1). Pour comble de maux, la peste faisait des ravages en Syrie, et principalement à Damas (2). Une division mongole posa son camp près du village de Salmiyet, peu distant d'Alep, et quelques troupes se montrèrent devant cette ville, dont la garnison sortit aussitôt, suivie d'une multitude de volontaires de la dernière classe du peuple; mais voyant que l'ennemi, en nombre supérieur, l'attendait de pied ferme, elle rentra précipitamment dans la place. Le lendemain le gros de cette division s'approcha d'Alep; les chefs de la garnison tinrent conseil sur la place publique, et quoique le prince Moa'zzam Touranschah, qui y commandait, eut défendu aux siens de sortir, à cause de la trop grande supériorite de l'ennemi, une partie des troupes, et avec elles beaucoup de gens du peuple, quittèrent la

(1) Macrizi, 1e partie.

(2) Vassaf.

ville pour aller se poster sur le mont Bancoussa. Voyant s'avancer un corps mongol, des troupes musulmanes descendirent pour l'attaquer. Les Mongols tournèrent le dos et les ayant attirés à leur poursuite l'espace d'une heure, les firent tomber dans une embuscade. Ceux qui purent se sauver se mirent à fuir vers la ville, poursuivis par les Mongols; lorsqu'ils passèrent près du mont Bancoussa, les troupes et les volontaires qui y étaient restés se précipitèrent également vers les portes d'Alep; mais il en périt un grand nombre. Le même jour cette division mongole se porta au nord d'Alep, sur la ville d'A'zaz qui capitula (1).

Houlagou arriva peu de jours après devant Alep et manda au prince Moazzam : « Vous « n'êtes pas en état de nous résister. Recevez un commandant de notre part dans la « ville, un autre, dans la citadelle. Nous « marchons contre Nassir; si son armée est « battue, le pays sera à nous, et vous aurez épargné le sang des Musulmans; si nous « sommes vaincus, il dépendra de vous de « chasser ou de tuer nos deux commandants. »

---

(1) Ibn Tagri-birdi.

Le prince d'Erzen-ur-Roum fut chargé de cette proposition que Moazzam rejeta par ces mots: *Entre nous il n'y a que le sabre* (1).

La ville d'Alep était ceinte de fortes murailles et bien pourvue d'armes. Les assiégés commencèrent par tirer une ligne de contrevallation; dans l'espace d'une nuit, ils eurent creusé un fossé large de quatre coudées, et profond de plus de cinq pieds, dont le parapet avait la hauteur de cinq coudées. Vingt catapultes jouèrent contre la place (2), qui fut prise d'assaut le septième jour du siége (3), et saccagée pendant cinq jours, au bout desquels Houlagou fit proclamer qu'on cessât le massacre. Les rues d'Alep étaient encombrées de cadavres. Beaucoup d'individus qui s'étaient réfugiés dans quatre hôtels de seigneurs, dans un couvent mahométan, et dans le temple des Juifs, tous garantis par des sauve-gardes, échappèrent à la mort. On rapporte qu'environ cent mille femmes et enfants furent réduits en captivité, et vendus, soit dans le royaume de

9 safer 658. / 24 janv. 1260.

(1) Novaïri. — Messalik-ul-Abssar.

(2) Zéhébi.

(3) Raschid.

la Petite-Arménie, soit dans les possessions des Européens (1). Les murs d'Alep furent renversés; ses mosquées démolies, ses jardins dévastés. La citadelle assiégée se rendit un
11 rab. I / 25 fév. mois après la ville (2). Dans l'un des assauts livrés à ce fort, plusieurs officiers mongols avaient été blessés au visage. Houlagou les loua de leur bravoure, et leur dit que le sang qui teint le visage et la barbe embellit les guerriers, comme le fard embellit les femmes. Les vainqueurs firent un immense butin dans la citadelle, et y trouvèrent beaucoup d'artisans, qu'ils retinrent prisonniers (3). Le prince Moazzam y tomba en leurs mains; il fut épargné en considération de son grand âge, et ce descendant de Saladin mourut au bout de quelques jours de captivité. Les Mongols y prirent aussi plusieurs enfants du prince Nassir avec leurs mères. Ils trouvèrent dans les prisons de la citadelle, qu'ils démolirent, neuf

---

(1) Novaïri. — Macrizi. — Selon Ibn Tagri-birdi, la ville se rendit par capitulation; mais Houlagou, violant sa promesse, la mit à feu et à sang.

(2) Selon Haïton, la citadelle, qui était située au milieu de la ville, se défendit pendant onze jours, et fut prise par des galleries souterraines. *Hist. or.*, ch. 28.

(3) Raschid.

officiers des Mameloucs *Bahriyés*, de ceux qui avaient été livrés à Nassir par le prince de Carac; les principaux étaient Soncor el-Aschcar, Seïf-ud-din Tenguiz, Seïf-ud-din Beramac, Bedr-ud-din Begmisch, Latchin, El-Djamdar et Kidgadi (1).

(1) Novaïri. — Bar Hebræus, auteur de l'*Histoire des Dynasties* en syriaque et en arabe, était alors métropolitain jacobite d'Alep; mais il ne s'y trouvait pas lors du siége de cette ville; il en était parti pour aller rendre ses hommages à Houlagou, qui était en marche, et il avait été retenu dans le château fort de Nedjem, sur la rive de l'Euphrate. Il déplore, en rapportant la catastrophe d'Alep, que sa détention eut privé les Fidèles, dans le désastre de cette ville, de la présence de leur chef. Beaucoup de Chrétiens s'étaient réfugiés dans l'Église grecque; les Tatares y entrèrent, tuèrent les uns, et emmenèrent les autres en captivité. « Enfin, ajoute Bar « Hebræus, un prêtre arménien, frère du Catholique Mar « Constantin, délivra tous ceux qu'il put trouver encore en « vie, et les réunit dans notre église. » *Chron. syr.* p. 533.

« Haolou, dit Haïton (*Hist. or.*, chap. 29), fit présent « au roi d'Arménie d'une grande partie des dépouilles « qui avaient été prises dans la ville d'Alep, et lui donna « plusieurs terres de celles qu'il avait conquises; en « sorte que le roi d'Arménie reçut plusieurs châteaux « voisins de son royaume, qu'il fit fortifier à son gré. « Après cela Haolou lui envoya des présents par le prince « d'Antioche, et lui rendit les terres qui étaient de sa « dépendance, et qu'il avait reprises sur les Sarasins, « qui s'en étaient emparés. »

A l'arrivée de Houlagou en Syrie, le prince eyoubite de Hamat, Manssour Mohammed, avait quitté sa capitale, et passé à Damas, laissant le commandement de Hamat à l'eunuque Moureschid, qui partit pour le rejoindre, après la catastrophe d'Alep. Les notables de Hamat allèrent présenter les clefs de cette ville à Houlagou devant Alep, et lui demandèrent sûreté pour les habitants de la principauté, le priant de leur envoyer un préfet. Houlagou y consentit et leur donna un persan nommé Khousrewschah (1).

Le prince Nassir était encore dans son camp, près de Berzé, lorsqu'il apprit le sac d'Alep. Ses généraux lui conseillèrent de se retirer à Gaza, et d'appeler à son secours le sultan
14 saf. / 29 janv. Couttouz. Il partit avec Manssour, prince de Hamat, et le peu de monde qui était resté auprès de lui (2), laissant Damas sans défenseurs. Par son ordre les principaux habitants et les militaires, tous ceux qui pouvaient émigrer, partirent précipitamment pour l'Égypte, quelques-uns, après avoir vendu leurs propriétés à vil prix. Alors un chameau se

---

(1) Novaïri. — *Messalik-ul-Absar.*

(2) Novaïri.

louait jusqu'à sept cent dragmes d'argent (1). Nassir s'arrêta quelque temps à Nablous. Après son départ de cette ville pour Gaza, deux officiers qu'il y avait laissés avec des troupes furent surpris par les Mongols et tués. L'approche de l'ennemi le détermina à se retirer jusqu'à El-A'risch, d'où il envoya le cadhi Borhan-ud-din au Caire, pour presser le sultan Couttouz de venir à son secours.

Après son départ de Damas, l'émir Zeïn-ud-din Soleïman, fils d'Ali, plus connu sous le nom de Zeïn-ul-Hafizzi, avait fermé les portes de la ville, assemblé les notables, et décidé avec eux de livrer Damas aux Mongols, pour épargner le sang de sa population, de la remettre à Fakhr-ud-din El-Merdégaï, fils du prince d'Erzen-ur-Roum, et à Schérif Ali, qui avaient été envoyés par Houlagou à Nassir, dans son camp de Berzé. En conséquence, une députation composée des principaux citoyens, partit avec de riches présents et les clefs de la ville, pour le camp mongol devant Alep. Houlagou fit revêtir d'une robe d'honneur de drap d'or le cadhi Mohayi-ed-din, fils d'Ez-Zéki, chef de cette députation,

(1) Macrizi.

19 saf. / 3 fév. et le nomma grand-juge de Syrie. Ce magistrat revint aussitôt à Damas, convoqua les docteurs de la loi et les notables, parut dans cette assemblée revêtu de sa robe d'honneur, et donna lecture du diplôme de sa nomination. Il communiqua ensuite un édit, par lequel Houlagou assurait la vie sauve aux habitants de Damas. Malgré cette promesse, la frayeur et la consternation étaient générales.

Houlagou envoya à Damas deux commandants, l'un mongol, l'autre persan, qui avaient l'ordre de suivre les conseils de Zeïn-ul-Hafizzi, et de bien traiter les habitants. Peu de
16 rb.-1 / 1er mars. temps après, arriva le général Kitou-boga avec un corps de troupes mongoles. La ville envoya à sa rencontre une députation de scheïkhs et de notables, qui portaient des drapeaux et des Corans. Le nouveau gouverneur fit proclamer l'édit de sûreté. Il devait faire respecter les personnes et les propriétés (1).

Les Chrétiens de Damas, lorsqu'ils virent la ville occupée par les troupes mongoles, produisirent une ordonnance de Houlagou, qui leur accordait sa protection, et s'en prévalurent pour braver leurs oppresseurs. Les

---

(1) Novaïri. — Macrizi. — *Messalik-ul-Abssar*. — Vassaf.

historiens mahométans rapportent, avec indignation, qu'ils buvaient publiquement du vin, même en ramazan; qu'ils en aspergeaient, dans les rues, les habits des Musulmans et les portes des mosquées; qu'ils forçaient les Musulmans de se lever, lorsqu'ils passaient avec la croix devant leurs boutiques, insultant ceux qui s'y refusaient; qu'ils parcouraient les rues chantant des psaumes et proclamant que la foi du Christ est la vraie foi; qu'ils détruisirent même des mosquées et des minarets voisins de leurs églises. Outrés de ces insultes les Musulmans s'en plaignirent au gouverneur mongol; mais il était chrétien (1); il les traita avec mépris, en frappa même plusieurs; il témoignait, au contraire, beaucoup d'égards aux prêtres, visitait les églises, protégeait les chefs des Chrétiens. De son côté Zeïn-ul-Hafizzi se faisait livrer de grosses sommes par les habitants, en achetait des étoffes dont il fai-

(1) « Guiboga (Kitou-boca), dit Haïton (*Hist. or.*, « ch. 30), aimait beaucoup les Chrétiens; car il était « lui-même de la race des trois rois qui vinrent adorer « notre Seigneur, à sa nativité. » — Kitou-boca était Kéraïte, nation de la Tartarie, qui, depuis plusieurs siècles, professait le christianisme.

sait présent à Kitou-boga, à Baïdera et aux autres officiers mongols; il leur envoyait chaque jour des charges de vivres pour leurs festins (1).

La citadelle de Damas ne s'était pas ren-
6 rabi-2. due. Kitou-boga en commença le siége dans la nuit du 21 mars, et battit la place avec une vingtaine de catapultes, jusqu'au 6 avril qu'elle capitula. Les Mongols la pillèrent, en brûlèrent les édifices, démolirent la plupart de ses tours, et y détruisirent toutes les machines de guerre. Zeïn-ul-Hafizzi écrivit à Houlagou pour demander ses ordres à l'égard du commandant de la citadelle et de son adjoint, faits prisonniers; il reçut en réponse leur arrêt de mort, et l'exécuta de sa propre main, en leur coupant la tète, à Merdj-Bargout, où Kitou-boca venait de poser son camp.

Le prince eyoubite Aschraf (2), petit-fils de Schircouh, qui, après le départ du prince Nassir pour l'Égypte, était allé rendre hommage au conquérant mongol, dans son camp devant Alep, et avait été réintégré par ce

(1) Macrizi.

(2) Aschraf Mozaffer-ud-din Moussa.

prince dans la souveraineté du pays de Himss, que Nassir lui avait enlevée, douze ans auparavant, lui donnant en échange le pays de Telbaschir, venait d'être nommé par Houlagou son lieutenant-général en Syrie; il arriva au camp de Merdj-Bargout, et Kitou-boca manda à Zeïn-ul-Hafizzi, ainsi qu'aux autres autorités de Damas, de lui laisser les rênes de l'administration (1).

Après avoir réduit la citadelle d'Alep, Houlagou s'était porté sur la forteresse de Harem, située à deux journées au nord-ouest d'Alep, sur la route d'Antioche. La garnison sommée de se rendre, avec promesse sous serment qu'il ne serait fait de mal à personne, répondit que comme la religion de Houlagou lui était inconnue, elle ne pouvait pas se fier à son serment; mais que si un Musulman lui jurait sur l'Alcoran qu'elle aurait la vie sauve elle livrerait le château. Houlagou leur fit demander de qui ils voulaient ce serment. Ils désignèrent Fakhr-ud-din Saki, dernier commandant de la citadelle d'Alep, comme un homme dont la parole aurait toute leur confiance. Houlagou envoya Fakhr-ud-din à Ha-

(1) Novaïri. — Macrizi. — *Messalik-ul-Abssar*.

rem, avec l'ordre de jurer tout ce qu'on voudrait. Sur la foi de son serment la place fut livrée; on en fit sortir tout le monde. Houlagou, irrité du peu de cas fait de sa parole, fit d'abord mourir Fakhr-ud-din, puis il ordonna le massacre de toute la population de Harem; on tua jusqu'aux enfants à la mamelle. On n'accorda la vie qu'à un habile orfèvre arménien (1).

Houlagou reçut à Alep la nouvelle de la mort de l'empereur Mangou, et prit la résolution de retourner dans ses États (2). Il laissa à Kitou-boca le commandement de son armée en Syrie, nomma Fakhr-ud-din gouverneur d'Alep, et Baïdera gouverneur de Damas. En partant d'Alep, il donna l'ordre de raser les

---

(1) Raschid. — *Messalik-ul-Abssar.* — Bar Hebræus, p. 533.

(2) Raschid. — « Tandis que Haolou, dit Haïton, (*Hist. « or.*, chap. 29), se disposait à passer dans le royaume « de Jérusalem pour délivrer la terre sainte des mains « des Sarasins, et la restituer aux Chrétiens, il reçut un « courier qui lui apportait la nouvelle de la mort de son « frère. » — D'après ce même historien, il paraîtrait que Houlagou était parti de Syrie avec l'intention d'aller en Mongolie briguer le trône suzerain; mais qu'il apprit, à Tébriz, l'élection de son second frère Coubilaï.

murs de cette ville et de la citadelle; ce qui fut exécuté. Il recommanda au prince Aschraf Moussa de démolir également les fortifications de Himss et de Hamat. Ce prince ne fit détruire qu'une petite partie de la citadelle de Himss, sa capitale; mais la citadelle de Hamat fut rasée par son ordre. Les murailles de cette ville, destinées au même sort, furent conservées par l'adresse d'un certain Ibrahim, fermier des domaines. Il fit entendre à Khousrewschah, préfet de Houlagou, que les Francs étant dans le voisinage, à Hissn-ul-Acrad, si la ville de Hamat était mise hors d'état de se défendre, ses habitants n'y pourraient pas rester. Cette raison, appuyée d'une forte somme d'argent, détermina ce préfet à laisser subsister les murailles de Hamat (1).

Le noyan Kitou-boca reçut dans son camp de Merdj-Bargout des députés des Francs de la côte, qui lui apportèrent des présents, et le prince Zhahir, frère du prince Nassir, que le général mongol confirma dans la possession de Sarkhad (2). Une division fut envoyée, sous

---

(1) Novaïri. — *Messalik ul-Abssar.* — *Hissn-ul-Acrad*, ou le château des Curdes, est situé entre Himss et Tripoli.

(2) Novaïri.

les ordres de Couschlou-khan, contre la ville de Nablouss. La garnison de cette place, ayant fait une sortie, fut passée au fil de l'épée. Les Mongols s'avancèrent jusqu'à Gaza, et ravagèrent la partie méridionale de la Syrie, pillant, tuant et faisant des captifs. Ils retournèrent de cette excursion à Damas, où ils vendirent le bétail et les effets qu'ils avaient enlevés. La petite ville de Banias, située à une journée et demie de Damas fut saccagée (1). Sur ces entrefaites, Kitou-boga se rendit maître de la personne du mélik Nassir.

De la station d'El-A'risch, Nassir avait continué sa retraite vers Cathia; mais le sultan Couttouz, qui s'était avancé avec des troupes jusqu'à Salahiyét, inquiet de la présence en Égypte d'un prince éyoubite, voulut le mettre hors d'état de lui nuire; il écrivit aux chefs de ses troupes, entre autres, aux Scheherzouriens pour les engager, par des promesses d'argent et de grades militaires, à passer à son service. Séduit par ces offres, les Turcmans et les Curdes quittèrent l'un après l'autre Nassir. Il ne restait auprès de ce prince que son frère Zhahir, le mélik Salih Nour-

(2) Macrizi.

ud-din Ismaïl, fils du souverain de Himss, et trois émirs de la famille des Caïméris, lorsqu'il arriva à la station de Cathia; mais il n'osa pas pénétrer plus avant en Égypte; changeant de route il se rendit par le désert à Schoubek. Lorsqu'il y arriva, il ne lui restait, non plus qu'à ceux qui l'accompagnaient, que les chevaux qu'ils montaient, et deux ou trois serviteurs; tous leurs bagages leur avaient été enlevés. Cette petite troupe s'achemina vers Carac, dont le souverain envoya au devant de Nassir des chevaux, des habits, des tentes et d'autres objets nécessaires, en lui laissant le choix de rester auprès de lui ou de s'établir à Schoubek. Nassir n'accepta point ces propositions; il passa dans le canton de Balca, mais bientôt trahi par deux halebardiers curdes à son service, qui allèrent instruire du lieu de sa retraite le noyan Kitou-boca, il fut arrêté avec sa suite par un détachement mongol sur le bord du lac Ziza, et conduit à ce général qui était occupé à assiéger A'djeloun. Le noyan mit à profit cette capture; il emmena le prince Nassir devant A'djeloun, et le contraignit d'ordonner au commandant de la place de la remettre aux Mongols. Cet officier obéit après quelque résistance, et A'djeloun fut rasée.

Ensuite le noyan fit partir pour Tébriz le prince Nassir, avec son frère Zhahir, et Salih, fils du prince de Himss, Aschraf. Moguith, prince de Carac, envoya avec eux son fils A'ziz, qui était encore enfant. Nassir passa par Damas, Hamat et Alep; lorsqu'il vit les ruines de cette dernière ville, ses larmes coulèrent en abondance. Houlagou lui fit un bon accueil et lui promit de lui rendre la Syrie, lorsqu'il aurait conquis l'Égypte (1).

Depuis des années, l'asyle de ceux qui fuyaient le fer ou le joug des Mongols, l'Égypte éprouvait à son tour la terreur d'une invasion prochaine. Cette crainte, d'autant plus légitime que les Mongols avaient conquis jusqu'alors tous les pays qu'ils avaient attaqués, fit émigrer d'Égypte la plupart des Africains qui s'y étaient domiciliés. Il arriva au Caire une ambassade mongole, chargée de sommer Couttouz à l'obéissance et, en cas de refus, de lui déclarer la guerre (2). Le

(1) Novaïri. — Ben Tagri-birdi. — Macrizi. — *Messalik-ul-Abssar.* — Raschid.

(2) Selon Raschid, Houlagou, avant de quitter la Syrie, fit partir pour l'Égypte un ambassadeur avec une suite de quarante personnes et une lettre dont voici la substance: « Dieu a élevé la maison de Tchinguiz-khan

sultan mit en délibération dans un grand conseil, s'il fallait se soumettre ou résister aux Mongols. Nassir-ud-din Caïméri, l'un des six généraux khorazmiens qui venaient de quitter le service de Nassir, observa qu'on ne pouvait pas se fier à la parole d'un prince qui l'avait violée envers le sonverain des Ismaïliyens, le Khalife, le seigneur d'A'ké, le prince d'Irbil. Le général Beïbars opina également pour la guerre. Après quelques débats, tous les chefs s'en rapportèrent à l'avis de Couttouz: « Eh bien, dit le sultan, « nous marcherons; victorieux ou vaincus, « nous aurons fait notre devoir, et le peuple « musulman ne pourra pas nous taxer de « lâcheté. » Il fut arrêté que les ambassadeurs de Houlagou seraient mis à mort, et

---

« et lui a déféré l'empire de toute la terre. Tous ceux « qui ont voulu résister à nos armes ont été anéantis. « La renommée de nos conquêtes, la gloire de nos ar- « mées invincibles ont frappé toutes les oreilles. Si vous « adoptez le parti de la soumission, venez en personne « m'apporter votre tribut, et recevez dans votre royaume « un gouverneur en mon nom; sinon préparez-vous à « la guerre. » D'après Novaïri, ce serait le noyan Kitou-boca, qui aurait envoyé cette sommation au sultan d'Égypte.

que l'armée s'avancerait jusqu'à Salahiyet; en conséquence les ambassadeurs furent emprisonnés, et l'on pressa les préparatifs de guerre. Pour subvenir aux frais de l'armement, Couttouz eut recours à des impositions réputées illégales par l'Islamisme: il taxa les revenus et leva une capitation d'un dinar; mais ces deux contributions ne produisirent que six cent mille dinars. Il confisqua les biens de tous les serviteurs et secrétaires de Nassir qui avaient abandonné ce prince pour passer à son service. La femme de Nassir fut obligée de produire ses bijoux, dont on lui prit une partie. Les femmes des émirs Caïmariyens se virent enlever leurs effets précieux, et quelques-unes essuyèrent même de mauvais traitements (1).

15 sch. / 26 juil. Couttouz partit du château de la montagne, après avoir reçu le serment de fidélité de ses généraux. Son armée, forte d'environ douze mille hommes, se composait, indépendamment des forces de l'Égypte, des troupes syriennes qui avaient passé à son service, d'Arabes et de Turcmans. Le jour de son départ il fit décapiter, dans différents quar-

(1) Macrizi.

tiers du Caire, l'ambassadeur mongol et les trois personnes de sa suite, dont les têtes furent exposées à la porte de Zawila. Il n'épargna qu'un adolescent, et le plaça dans une compagnie de ses Mameloucs (1). Dans toute l'Égypte fut proclamée une exhortation de marcher pour la défense de l'Islamisme. Les préfets reçurent l'ordre de faire partir tous les militaires; ceux qu'on trouverait cachés, devaient être punis de la bastonnade.

Couttouz envoya un émissaire au prince de Himss, Aschraf, gouverneur général de Syrie au nom de Houlagou, et au prince Saïd, qui ayant été trouvé incarcéré dans la citadelle de Birét, avait reçu de Houlagou la principauté des cantons de Sébaïbet et de Baniass, leur demandant à l'un et à l'autre, de l'assister contre les Mongols. Son envoyé fut mal reçu de Saïd; ce prince le chargea de malédictions lui et son maître, et lui dit: *Qui voudra s'allier avec cet homme là, ou lui prêter soumission*, avec d'autres propos offensants. Le même officier se rendit ensuite auprès du prince Aschraf, qui le reçut en particulier, se prosterna devant lui par res-

(1) Raschid. — Novaïri.

pect pour celui qui l'avait envoyé, le fit asseoir à sa place, et se mit en face de lui. Après avoir ouï son message, il lui répondit: *Baisez la terre pour moi devant le sultan et dites lui de ma part que je suis à son service, soumis à ses ordres; que je rends grâces à Dieu de ce qu'il l'a suscité pour secourir notre religion; s'il combat les Tatares, la victoire lui est assurée* (1).

A Salahiyet Couttouz tint un conseil de guerre. La plupart de ses généraux répugnaient à marcher plus avant; ils étaient d'avis de rester à Salahiyet. « O chefs des « Musulmans, leur dit Couttouz, depuis long-« temps vous ètes entretenus par le trésor « public, et vous reculez devant une guerre « sainte. Moi, je marche, et qui veut com-« battre me suive; qui ne le veut pas re-« tourne chez lui; mais Dieu ne le perdra « pas de vue, et sur sa tête retombera le des-« honneur des femmes mahométanes. » Il fit ensuite jurer aux généraux qu'il savait lui ètre attachés, de le suivre à la guerre. Le lendemain matin, les tymbales donnèrent, par son ordre, le signal du départ; les chefs

(1) Novaïri.

qui ne voulaient pas marcher furent entraînés par l'exemple des autres, et l'armée entra dans le désert.

L'émir Beïbars commandait l'avant-garde. Ce général qui, avec d'autres chefs des Mameloucs Bahriyens, avait quitté Nassir, parce qu'il n'espérait rien de sa pusillanimité, et atteint Gaza, où il s'était joint aux chefs des Curdes Scheherzouriens, avait envoyé de cette ville un officier au sultan Couttouz, pour lui demander la permission de se rendre avec les siens à sa cour, et le prier de leur promettre sûreté pour leurs personnes. Ayant obtenu sa demande, il arriva au Caire avec sa suite. Le sultan était allé à sa rencontre, et lui avait donné en apanage le canton de Calioub (1). Beïbars trouva les Mongols à Gaza; mais ils évacuèrent cette ville, et Beïbars l'occupa. Le sultan, après s'y être arrêté quelques jours, suivit la côte. Il reçut une députation des Croisés de St. Jean d'Acre, qui lui envoyaient des présents, et lui offraient même des troupes. Couttouz remercia ces députés, leur donna des robes d'honneur, et leur fit prêter serment que ceux d'Acre resteraient

22 rab. I / 7 mars.

(1) Novaïri.

neutres, leur jurant que si quelqu'un des leurs faisait du mal à ses gens, il reviendrait sur eux avant même d'attaquer les Tatares.

Lorsqu'il fut proche de l'ennemi, Couttouz fit des caresses à ses généraux et les anima au combat, leur rappelant combien de pays les Tatares avaient dévastés, les effrayant du même sort que tant d'autres guerriers, les exhortant à délivrer la Syrie, à secourir l'Islamisme, s'ils ne voulaient mériter les châtimens célestes. Émus de ses discours, les généraux fondirent en larmes et jurèrent qu'il feraient tous leurs efforts pour chasser l'ennemi (1).

Cependant Kitou-boga ayant appris, à Baalbec, la marche des Égyptiens, réunit ses troupes dispersées en Syrie, et envoya sa famille et ses bagages dans la citadelle de Damas (2). Les deux armées se trouvèrent en
25 ram. 658. présence le vendredi 3 septembre 1260, dans la plaine d'Aïn-Djalout (source de Goliath), entre Nablous et Baïssan. Les Égyptiens se présentaient au combat avec crainte; dès le commencement, la confusion se mit dans leur

(1) Macrizi.
(2) Raschid.

aile gauche, qui tourna le dos; alors le sultan s'étant écrié par trois fois: *O Dieu, donne a ton serviteur Couttouz la victoire sur les Tatares*, chargea en personne, s'enfonça dans les rangs ennemis, et fit des prodiges de valeur. Il répétait les charges, encourageant les siens à braver la mort. Cependant l'aile gauche s'étant ralliée revint sur le champ de bataille. Les Mongols lâchèrent pied, après avoir perdu la plupart de leurs chefs. Le général Kitou-boga fut tué dans l'action par un émir nommé Djémal-ud-din Accousch. Une division mongole qui s'était retranchée sur une hauteur voisine, fut enveloppée et taillée en pièces. L'émir Beïbars poursuivit les fuyards, dont il ne se sauva qu'un petit nombre. Il s'en était caché dans un endroit couvert de joncs près du champ de bataille; Couttouz y fit mettre le feu et tous périrent. La victoire décidée, ce sultan mit pied à terre et rendit graces à Dieu par une prière de deux *Rek'ats* (1).

---

(1) Vassaf rapporte que les Mongols furent surpris dans leur camp par les Égyptiens, qu'ils ne prirent pas pour des ennemis, parce que ceux-ci, pour les tromper, avaient arboré des drapeaux blancs, semblables à ceux

Le prince éyoubite Sa'ïd qui avait combattu dans les rangs des Mongols, vint se

---

des Mongols; ce n'est guère probable. Selon Raschid, les Mongols tombèrent dans une embuscade, qui fut cause de leur défaite. Les historiens égyptiens et Haïton s'accordent à faire périr Kitou-boga dans la mêlée; mais Raschid raconte sa mort autrement. « Lorsque les Mon-« gols prirent la fuite, dit cet auteur, on pressa Kitou-« boga de se sauver. *Non*, répondit-il, *plutôt la mort*, « *et si quelqu'un d'entre vous peut rejoindre Houlagou* « *qu'il lui dise que Kitou-boga vaincu n'a pas voulu re-* « *paraître devant lui; qu'il a perdu la vie à son service.* « *Dites au prince qu'il ne s'afflige pas de la perte de ses* « *troupes; c'est comme si les femmes de ses soldats et les* « *cavales de ses haras, n'avaient pas porté d'un an.* » « Abandonné des siens, et entouré d'ennemis, il se dé-« fendit comme un lion. Son cheval s'étant abattu, il « fut fait prisonnier. On l'amena, les mains liées, devant « Couttouz, qui lui dit : *Eh bien, ceux qui ont versé* « *tant de sang, qui, par leurs perfidies et leurs parjures,* « *ont fait périr tant de souverains, ont détruit tant de* « *dynasties, sont donc enfin tombés dans nos filets.* — « *Si je meurs de ta main*, lui répondit Kitou-boga, « *c'est par la volonté de Dieu. Ne sois pas enflé d'un* « *instant de succès, et songe que Houlagou vengera ma* « *mort d'une manière terrible. La Syrie et l'Égypte se-* « *ront foulés aux pieds des chevaux mongols, et nos* « *soldats emporteront chez eux du sable de ton pays.* « *Houlagou a trois cent mille cavaliers comme moi.* « *Qu'importe que tu lui en ôtes un.* — *Ne vante pas tant*

rendre après leur déroute. Ayant mis pied à terre, il s'approcha du cheval du sultan pour lui baiser la main; mais Couttouz qui n'avait pas oublié les discours offensants de ce prince à son émissaire, le frappa du pied à la bouche, qu'il mit en sang, et l'un de ses écuyers lui coupa tout de suite la tête (1).

Dans le fort de l'action, le jeune mongol que Couttouz avait placé parmi ses Mamelouces, et qui le suivait à cheval, voyant une occasion favorable de venger son père, visa le sultan avec une flèche; un de ceux qui étaient auprès de lui le frappa pour l'empêcher d'exécuter son dessein, et il fut

---

« *tes cavaliers tatars*, repartit Couttouz, *ils n'agissent* « *que par ruse et perfidie, et non en hommes courageux.* — « *J'ai été toute ma vie fidèle à mon maître*, répliqua « Kitou-boga en fureur; *je n'ai pas comme vous autres* » *trahi et assassiné mon souverain. Fais moi promptement* « *mourir, que je ne sois pas le jouet de ton orgueil.* » « Couttouz lui fit trancher la tête. — Houlagou à qui « l'on rapporta les paroles de son général, le regretta « vivement et prit soin de sa famille. »

(1) Novaïri. — Cet historien observe que Couttouz fut le premier prince musulman qui, depuis le sultan Djelal-ud-din Khorazmschah, remporta une victoire signalée sur les Tatars.

tué sur le champ. On dit même qu'il décocha le trait et abattit le cheval du sultan, qui dut monter sur celui d'un de ses officiers (1).

Le camp des Mongols, leurs femmes et leurs enfants tombèrent au pouvoir des vainqueurs. Les préfets de Houlagou furent égorgés dans plusieurs villes. Ceux qui étaient à Damas purent se sauver (2). La nouvelle de la défaite y étant arrivée dans la nuit du samedi au dimanche 8 août, Zeïn-ul-Hafizzi, les commandants mongols et leurs partisans partirent incontinent; mais ils furent pillés par les habitants des campagnes. Les Mongols avaient occupé Damas pendant sept mois et dix jours.

Ce même dimanche le sultan adressa de Tibériade un rescrit à la ville de Damas, lui annonçant la victoire que Dieu lui avait accordée. Cette nouvelle y causa une joie d'autant plus vive que les Musulmans désespéraient de leur délivrance du joug des Mongols, jusqu'alors invincibles. Aussitôt les habitants musulmans de cette ville coururent

(1) Macrizi.
(2) Raschid.

aux maisons des Chrétiens, les pillèrent, et les abimèrent; des Chrétiens furent tués. On brûla les églises de St. Jacques et de Ste. Marie. Les Juifs eurent ensuite le même sort; leurs maisons et boutiques furent complétement pillées, et l'on dut employer la force armée pour empêcher le peuple d'incendier leurs habitations et leurs synagogues. Ce fut ensuite le tour des Musulmans qui s'etaient montrés les partisans et les agents des Mongols; ceux là furent massacrés. Couttouz arriva avec son armée devant Damas le mercredi 11 août, et y resta campé jusqu'au vendredi suivant qu'il entra dans cette ville. Il fit pendre plusieurs Musulmans qui s'étaient dévoués aux Mongols, entre autres Housseïn le Curde, hallebardier du prince Nassir, qui avait trahi son maître. Il fit pendre aussi une trentaine de Chrétiens et imposa à la population chrétienne de Damas une contribution de cent cinquante mille drachmes.

Le général Beïbars, envoyé à la poursuite des débris de l'armée mongole, s'était avancé jusqu'au territoire de Hamat. Les fuyards et leurs femmes se voyant près d'être atteints, abandonnèrent leurs bagages, relâchèrent leurs prisonniers, et se jetèrent vers la côte maritime, où ils furent pris ou tués en détail

par les habitants musulmans (1). Le noyan Ilga, hors d'état de tenir tête aux Égyptiens, se retira dans le Roum avec ce qui restait de Mongols (2). Couttouz, maître alors de toute la Syrie jusqu'à l'Euphrate, en distribua les fiefs militaires aux officiers des Mameloucs Salihiyens et Moïzziyens (3), ainsi qu'à ses propres créatures. Il donna le gouvernement de Damas à l'émir Sindjar; celui d'Alep, à Mozaffer (4), prince de Sindjar, fils du prince de Moussoul, Bedr-ud-din Loulou. Le prince Manssour fut confirmé dans la possession de Hamat. Aschraf, prince de Himss, lieutenant général de Houlagou en Syrie, fit demander sa grâce au sultan, qui la lui accorda, et lui laissa sa principauté (5).

Après avoir nommé ses lieutenants en Syrie, Couttouz partit de Damas, le mardi 5
26 schw. octobre, pour retourner en Égypte. Il suivait son armée. Le général Beïbars, qui

(1) Macrizi.

(2) Raschid.

(3) Les Mameloucs *Salihiyens* étaient ceux du sultan eyoubite Salih; les *Moïzziyens*, ceux du sultan El-Moïzz Eïbeg, le Turcman.

(4) El-Mozaffer Alaï-ud-din Ali.

(5) Macrizi. — *Messalik-ul-Abssar.*

avait fait des prodiges de valeur dans la bataille, lui avait demandé à Damas le gouvernement d'Alep et ne l'avait point obtenu; il en conçut un tel ressentiment, qu'il forma avec six autres officiers mécontents le complot de l'assassiner. Entre la station de Cosseïr et celle de Salahiyet, le sultan s'écarta de la route pour chasser. Les conjurés le suivirent; ils étaient seuls avec lui; Beïbars s'approcha de Couttouz et lui demanda la grâce d'un individu. L'ayant obtenue il prit la main du sultan pour la baiser; au même instant, l'émir Bektout lui porta un coup de sabre sur la nuque, l'émir Unss le renversa de cheval, l'émir Bahadour lui décocha une flèche, et Beïbars l'acheva (1). Les conjurés laissent là le corps inanimé de Couttouz et courent au camp, qui était déjà dressé à la station de Salahiyet. Ils entrent dans le pavillon royal; ils allaient placer sur le trône l'émir Bilban, le plus considérable d'entre eux, lorsque l'Atabey ou généralissime Faris-ud-din

(1) Novaïri. — Macrizi. — Ben Tagri-birdi. — Schafi, *Vie de Beïbars*. — Il y a dans les récits de ces auteurs quelques variantes de peu d'importance.

Acttaï, accourant, leur demanda ce qu'ils se proposaient de faire. — *De prendre celui-ci pour sultan*, dirent ils, en montrant Bilban. — *Quel est en pareil cas l'usage des Turcs*, reprit l'Atabey. — *Que le meurtrier succède*, répondirent ils. — *Et qui l'a tué?* demanda Acttaï. — *Celui-ci*, dirent ils, montrant Beïbars. L'Atabey prit Beïbars par la main et le fit asseoir sur le trône. *Je m'y place*, dit Beïbars, *au nom de Dieu; asseyez vous et prêtez serment.* — *C'est à toi*, lui dit l'Atabey, *de jurer le premier, que tu les traiteras loyalement, que tu les regarderas comme tes égaux, que tu leur donneras des commandemens supérieurs, que tu les élèveras en grades.* Il lui adressa ces paroles pour appaiser le ressentiment des conjurés, qui en voulaient à l'Atabey de ce qu'il s'était opposé à l'exécution de leur complot, et pour cette raison, ils l'avaient empêché d'y assister. Beïbars donna ces promesses sous la foi du serment et les émirs lui jurèrent fidélité (1).

Beïbars partit avec eux pour le Caire, et rencontra Eïdémir, vice-roi d'Égypte en l'absence de Couttouz, lequel allait au-devant de

(1) Schafi, *Vie de Beïbars*.

son maître. Eïdémir, instruit de l'événement par Beïbars, lui prête serment de fidélité, et retourne au château du Caire, pour y introduire le nouveau souverain qui y arriva dans la nuit. La ville était décorée pour la réception de Couttouz; ses habitants étaient dans la joie de son retour et de sa victoire sur les Tatares. Ils furent étrangement surpris lorsqu'au point du jour ils entendirent les crieurs publics proclamer, en ces termes, le changement de règne: *O peuple! Demandez la miséricorde divine pour l'ame du sultan El-Mozaffer* (Couttouz) *et priez pour votre sultan Ez Zahir Beïbars.* Les Égyptiens furent consternés de cette révolution; car ils redoutaient la domination tyrannique des Mameloucs Bahriyens (1).

Beïbars (2) était né turc, de la tribu kiptchaque des Alborlis. Il fut vendu à Damas pour la somme de huit cents drachmes; mais l'acquéreur s'étant aperçu qu'il avait une tache blanche à l'œil, résilia le marché; alors il fut acheté par l'émir Eïdékin El-Boundouc-

---

(1) Novaïri. — Macrizi, *El-Khittat,* Biographie de Beïbars.

(2) Ce nom signifie, en turc, *Bey léopard.*

dari (1), et suivant l'usage des Mameloucs, il ajouta à son nom celui de son patron, s'appelant Beïbars El-Boundoucdari. Le sultan éyoubite Salih ayant disgracié Eïdékin, en 1246, lui prit ses Mameloucs, et avança successivement Beïbars, qui finit par être l'un des principaux chefs des Mameloucs Bahriyens. Devenu sultan, il créa général son ancien patron Eïdékin, et lui conféra le gouvernement de Damas (2).

Houlagou avait donné l'investiture de la province de Damas au prince Nassir, et l'avait laissé partir de sa résidence avec trois cents cavaliers syriens pour en aller prendre possession, la veille même du jour où il reçut la nouvelle de la défaite de son armée à Aïn-Djalout. Alors un Syrien lui ayant insinué qu'il ne devait pas se fier à Nassir, que ce prince se joindrait certainement à Couttouz, Houlagou envoya après lui trois cents cavaliers mongols avec l'ordre de le

---

(1) Boundoucdar était le titre d'un officier de la maison du sultan, chargé de lui présenter la boule lorsqu'il jouait au mail.

(2) Schafi, *Vie de Beïbars.* — Macrizi, *El-Khittat*, Biographie de Beïbars. — Ben Tagri-birdi.

tuer. Ils l'atteignirent dans les montagnes de Selmass et n'épargnèrent de sa suite que son astrologue, qui raconta quelque temps après à l'historien Bar Hebræus les détails de cette exécution. « J'étais assis, dit-il, dans la tente « de mélik Nassir, qui m'avait mandé pour « me consulter sur son horoscope, lorsque « nous vîmes arriver, à l'heure de midi, un « officier supérieur mongol, suivi d'environ « cinquante cavaliers. Il dit à Nassir, qui était « sorti à sa rencontre, que Houlagou l'avait « envoyé pour lui donner un festin, comme « une marque ultérieure de sa bienveil- « lance, et l'engagea de le suivre avec les « princes qui l'accompagnaient. Nassir monta « à cheval et partit avec une vingtaine « de personnes. Peu après nous vîmes ar- « river à nos tentes des cavaliers mongols « qui nous dirent, que les autres officiers « de la suite du prince, civils et militai- « res, étaient conviés au festin, qu'il fallait « qu'ils s'y rendissent et qu'il ne restât au « lieu du campement que les valets, les « cuisiniers et les pâtres. Lorsque nous fu- « mes montés à cheval, ils nous menèrent « dans une vallée profonde, entourée de hauts « rochers, où nous trouvâmes les officiers mon- « gols et leurs gens. Tandis que ceux-ci nous

« parlaient, des Mongols se placèrent der-
« rière nous, et chacun d'eux saisit un des
« nôtres et le garotta. Alors je criai aux
« officiers que j'étais astronome, que j'avais
« examiné les cieux et que j'avais quelque
« chose à communiquer au monarque. Ils
« m'appelèrent, et me firent passer derrière
« eux; les autres furent conduits un peu à
« l'écart et tous égorgés. Le prince Nassir,
« son frère, ses offiiciers eurent le même
« sort; ensuite les Mongols tuèrent les va-
« lets qui étaient restés près des tentes (1). »

12 sch. Avec Nassir furent tués, le 20 septembre,

---

(1) Bar Hebræus, p. 535. — Id. édit. de Pocock, p. 350. — Cet astrologue, nommé Mohayi-ed-din El-Magrébi ou l'Africain, fut mis par Houlagou à la disposition du célèbre Nassir-ud-din, qui l'employa à l'observatoire de Méraga. L'historien et prélat Bar Hebræus le vit à Méraga, et entendit de sa bouche le récit qu'il nous a transmis. Raschid dit que les chefs mongols, ayant atteint le prince Nassir dans les montagnes de Selmas, lui firent faire halte, sous prétexte qu'ils avaient ordre de lui donner un festin, comme une nouvelle marque de faveur, et que lorsqu'ils l'eurent bien enivré, selon l'usage mongol, leur troupe arriva, et tua le prince avec les membres de sa famille, à l'exception de son fils A'ziz, et ses trois cents cavaliers syriens, n'épargnant qu'un seul individu parce qu'il était astrologue.

son frère Zahir Gazi, le prince Salih, fils de Schircouh, et plusieurs autres princes de sa famille. On ne laissa la vie qu'au jeune A'ziz, fils de Nassir, pour lequel Docouz Khatoun avait intercédé (1).

On a vu que le prince de Carac Moguith avait envoyé à la cour de Houlagou, pour lui offrir sa soumission, son fils A'ziz. « Ce « prince qui n'avait que six ans m'a raconté, « dit l'historien Novaïri, que Houlagou, lors « qu'il lui fut présenté à Tébriz, lui ordonna « de s'asseoir, malgré son jeune âge. Il me « dit : *Son épouse me demanda par interpréte* « *si ma mère vivait. Je répondis : elle vit et* « *se trouve auprès de mon père. — Demandez* « *lui, dit elle à l'interpréte, s'il veut que je* « *le renvoye à ses parents, ou s'il préfère de* « *rester auprès de moi. — Je lui répondis* « *que cela ne dépendait pas de moi ; que mon* « *père m'avait envoyé auprès du Khan, pour* « *le prier de lui accorder sûreté, à lui et* « *aux siens, et que j'étais à ses ordres. Alors* « *la princesse se leva et dit à Houlagou qu'elle* « *intercédait pour cet enfant. Houlagou lui*

---

(1) Raschid. — Macrizi, partie 1re. — Ben Tagri-birdi, partie 3e.

« *ayant fait un signe d'assentiment, elle me* « *dit: Le Khan t'accorde sûreté pour ton père,* « *et la permission de t'en retourner. Ayant* « *entendu ces mots, je fléchis le genou devant* « *Houlagou et me retirai.* » Le jeune prince, à son départ, fut accompagné d'un officier mongol, nommé par Houlagou préfet à Carac; il arriva à Damas quelques jours avant la défaite de Kitou-boga. Couttouz l'y trouva, et le fit conduire au Caire, où il fut enfermé dans le château de la Montagne; mais Beïbars, au bout de deux ans, le renvoya à son père, avec lequel il venait de former une étroite alliance, garantie par des serments mutuels; ce qui ne l'empêcha pas, l'année suivante, d'attirer Moguith à sa cour, sous le prétexte de resserrer les liens d'amitié qu'ils venaient de contracter, et de le faire arrêter et décapiter, comme coupable d'intelligences secrètes avec les Tatares; après quoi il s'empara de la principauté de Carac (1).

---

(1) Novaïri.

CHAPITRE VII.

Siége et prise de Mayafarkin. — Supplice du prince Kamil. — Siége et reddition de Mardin. — Seconde invasion des Mongols en Syrie. — Combat de Himss. — Retraite des Mongols. — Sort d'Alep. — Les trois fils de Bedr-ud-din Loulou vassaux de l'Égypte. — Inauguration d'un Khalife Abbasside au Caire. — Beïbars investi par le Khalife du pouvoir temporel. — Entreprise du Khalife sur Bagdad. — Sa défaite et sa mort à A'nbar. — Siége de Moussoul par les Mongols. — Défaite d'un corps égyptien à Sindjar. — Reddition de Moussoul. — Massacre de ses habitants. — Supplice du prince Salih. — Siége et soumission de Djéziret. — Arrivée en Égypte d'un seigneur turc transfuge. — Inimitié entre Houlagou et Bercaï. — Guerre entre les deux princes. — Revers de Houlagou et sa vengeance sur les sujets de Bercaï à Tébriz et à Bokhara. — Arrivée sur le territoire égyptien de quelques troupes fugitives de Bercaï. — Ambassades réciproques de Beïbars et de Bercaï. — Transfuges mongols en Égypte. — Guerre entre l'Égypte et la Petite-Arménie. — Arrestation et exécution du prince de Carac. — Bâtisses de Houlagou. — Ses gouverneurs de provinces. — Exécution d'El-Hafizzi. — Révolte de Seldjoucschah, Atabey du Fars. — Exécution de ce prince. — Insurrection d'un Seyid dans le Fars. — Siége d'El-Biret. — Mort de Houlagou. — Mort de

Docouz-Khatoun. — Traits cités de Houlagou. — Lettre du Pape à ce prince.

Houlagou était impatient de venger la défaite de son général; mais d'autres soins l'occupaient après la mort de l'empereur Mangou, et ne lui permettaient pas d'entreprendre une nouvelle expédition.

Pendant que ce prince était en Syrie, la forteresse de Mayafarkin avait dû se rendre à ses armes. Sommé par le prince Yschmout qui marchait alors sur Alep, mélik Kamil (1), prince de Mayafarkin, lui manda qu'il avait appris, par le sort d'autres souverains, à ne pas se fier aux paroles trompeuses des Mongols, et qu'il se défendrait jusqu'à la dernière extrémité. Enflammant le courage des siens, auxquels il ouvrit ses magasins et son trésor, ne voulant pas, disait il, imiter Mosta'ssim, qui avait perdu, par son avarice, l'empire et la vie, il fit une sortie vigoureuse dans laquelle il tua beaucoup de monde. Il

---

(1) Mélik El-Kamil Nassir-ud-din Mohammed, fils d'El-Mozaffer Gazi, fils d'El-Adil Abou Bekr, fils d'Eyoub.

avait à son service un ingénieur habile à lancer des pierres avec les catapultes, qui faisait beaucoup de mal aux assiégeants. Ceux-ci avaient reçu du prince Bedr-ud-din Loulou un homme qui excellait également dans cet art. On rapporte que les deux ingénieurs ayant tiré en même temps, les deux pierres se heurtèrent et volèrent en éclats. Au bout de quelque temps le siége fut converti en blocus. La garnison faisait des sorties; deux braves d'une force étonnante, allaient souvent attaquer les assiégeants et ne se retiraient qu'après avoir fait tomber plus d'un guerrier sous leurs coups. Mais le blocus prolongé causa la famine; les assiégés furent réduits à manger les chats, les chiens, puis le cuir de leurs chaussures, enfin de la chair humaine. Dans cette extrémité, des habitants mandèrent au prince Yschmout qu'il n'y avait plus personne pour défendre la place. Ce prince y envoya le noyan Oroctou, qui trouva les rues jonchées de cadavres. Il n'y restait plus que soixante-dix personnes exténuées de faim, qui se cachèrent dans les maisons. Les Mongols coururent au pillage; mais les deux braves, montés sur les toits, tuaient à coups de flèches les soldats qui passaient. Entourés, ils refusèrent de se rendre, et moururent

en combattant. Le prince Kamil fut pris avec neuf de ses Mameloucs, et conduit à Houlagou, qui se trouvait alors près de Telbaschir, à son retour de Syrie. On a vu quels étaient les griefs de Houlagou contre ce prince éyoubite; il le traita avec cruauté. On lui arracha des morceaux de chair qu'on lui enfonça dans la bouche jusqu'à ce qu'il eut expiré (1). Kamil, qui était d'une austère piété, avait succédé, en 1244, à son père Mozaffer Schihab-ud-din Gazi, petit-fils d'Eyoub (2). Sa tête plantée au bout d'une lance parcourut la Syrie; d'Alep et de Hamat on la porta à Damas; elle fut promenée dans les rues de cette ville, précédée de chantres et de tambourins, et on finit par la suspendre, dans un filet, au mur attenant à la porte *El Feradiss*, où elle resta jusqu'à l'entrée du sultan Couttouz à Damas après sa victoire (3). Ce prince la fit inhumer dans le Mausolée de Housseïn, proche de cette même porte. Des neuf Ma-

(1) Raschid.

(2) Ben Tagri-birdi, 3e partie. — Cet historien rapporte que las de la domination mongole, Kamil était allé solliciter le prince de Syrie Nassir de le protéger, et qu'il en avait obtenu la promesse de secours.

(3) *Messalik-ul-Abssar.*

meloucs pris avec le prince Kamil, huit furent mis à mort, et le neuvième ne fut épargné que parce qu'il répondit, lorsqu'on lui demanda quelles étaient ses fonctions, qu'il était le chef de la vénerie du prince de Mayafarkin. Houlagou le prit à son service (1).

Maître de Mayafarkin, Houlagou ordonna à son fils Yschmout d'assiéger Mardin. A son retour de Syrie, il avait fait inviter Sa'ïd, prince de Mardin, à se rendre auprès de lui. Ce prince s'y refusa, par la même défiance de la parole de Houlagou qui avait déterminé Kamil à se défendre jusqu'à la dernière extrémité (2). Mozaffer, fils de Sa'ïd, était venu rendre hommage à Houlagou devant Alep. Le Khan envoya ce prince à Mardin, et lui dit: *Va, conseille à ton père de venir; empêche-le de se révolter et de périr;* mais son père ne voulut pas l'écouter et le fit même emprisonner. Alors Houlagou envoya un corps de troupes contre Mardin (3). Cette place, située sur une hauteur, étant hors de la portée des projectiles (4), fut tenue bloquée.

(1) Novaïri.

(2) Raschid.

(3) Bar Hebræus, p. 534.

(4) Vassaf.

Au bout de huit mois la famine et une épidémie y exercèrent de grands ravages. Le prince Sa'ïd étant mort de maladie, son fils Mozaffer rendit la place, et fut investi par Houlagou de la principauté de Mardin, qu'il conserva jusqu'à sa mort, en 1296 (1).

Cependant le général Baïdéra ayant appris l'assassinat du sultan Couttouz, rentra en campagne avec un corps de six mille hommes, composé des débris de l'armée battue à Aïn-Djalout, et de quelques troupes cantonnées en Mésopotamie (2). Lorsque l'avant-garde mongole fut proche de la forteresse El-Biret, le prince Sa'ïd, fils du sultan Bedr-

(1) Bar Hebræus, ibid. — Raschid. — Ce dernier historien rapporte que Mozaffer-ud-din ne pouvant déterminer son père à se rendre, prit le parti de l'empoisonner, et remit la place aux Mongols. Conduit à Houlagou, il répondit à ce prince qui lui reprochait son crime, qu'il avait tué son père pour sauver la vie de milliers d'habitants. Houlagou lui donna la principauté de Mardin. — Selon Vassaf, le prince Sa'ïd se rendit et fut mis à mort, avec ses ministres, au nombre de sept, malgré les promesses qui lui avaient été faites. Mozaffer fut alors tiré de prison et mis en possession des États de son père; mais il dut recevoir dans Mardin trois commandants (Baskaks) mongols.

(2) Zéhébi.

ud-din Loulou (1), auquel Couttouz avait donné le gouvernement d'Alep, afin d'engager son frère Salih, qui avait succédé à son père dans la principauté de Moussoul, de lui faire passer des avis sur les mouvements des Mongols, envoya contre eux un petit corps de troupes, malgré l'avis des chefs des Mameloucs A'ziziens et Nassiriens (2) à Alep, qui jugeaient que cette expédition, trop faible pour repousser l'ennemi, ne servirait qu'à l'attirer dans le pays; en effet, ce corps, attaqué par les Tatares, prit la fuite, et ce qui ne fut pas tué se retira dans El-Biret. Cet échec accrut l'animosité des Mameloucs contre le prince Sa'id; lorsqu'ils eurent appris l'assassinat de Couttouz ils se saisirent de sa personne, pillèrent ses tentes, lui extorquèrent tout son argent, puis ils le relâchèrent et se donnèrent pour chef l'émir Hossam-ud-din, qui, à l'approche de l'ennemi, évacua Alep et se retira vers Hamat. Les

(1) C'était le mélik El-Mozaffer Alaï-ud-din, qui venait de recevoir de Couttouz avec le gouvernement de Damas, le titre de Mélik Es-Sa'ïd.

(2) Les mameloucs du prince d'A'ziz, et de son fils Nassir, auxquels Couttouz avait accordé des fiefs dans le pays d'Alep.

Mongols occupèrent Alep, en novembre 1260; ils marchèrent sur Hamat, d'où le prince Al-Manssour Mohammed et l'émir Hossam-ud-din se retirèrent vers Himss. Les Mongols parurent devant cette ville, le vendredi, 10 décembre, au nombre de six mille. Aschraf Moussa, prince de Himss, Manssour, prince de Hamat, et l'émir Hossam-ud-din sortirent ce même jour à leur rencontre, avec quatorze cents cavaliers, auxquels se joignit un chef arabe, nommé Zamil Ibn Ali, à la tête d'un corps de troupes de sa nation. Les Mongols furent mis en fuite et poursuivis; ils perdirent dans la déroute beaucoup de monde en tués et prisonniers. Baïdera se retira par la route de Hamat et de Famiyé sur Alep (1). Dans cette dernière ville s'étaient réfugiés les habitants des districts circonvoisins. Le général mongol Gueuga-ilga fit sor-

(1) Novaïri. — Macrizi. — Ben Tagri-birdi. — *Messalik-ul-Abssar.* — Ez-Zéhébi. — Selon le *Messalik-ul-Abssar*, les Mongols étaient au nombre de treize mille, et les Musulmans n'avaient pas mille cavaliers. Selon Macrizi et Ez-Zéhébi, il y avait d'un côté six mille Mongols, de l'autre quatorze cent Musulmans, « et ce qu'il y a de plus étonnant, ajoute ce dernier, c'est que les Musulmans n'eurent qu'un homme de tué. »

tir d'Alep toute la population, et proclamer que les Alépins se séparassent des autres habitants, et que ceux de chaque ville, de chaque village se réunissent séparemment. On ne savait pas dans quelle intention cet ordre était donné; les autres Syriens pensaient que les Alépins seraient épargnés; ceux-ci croyaient, au contraire, que les étrangers auraient la vie sauve. Selon leur opinion à cet égard, des individus de l'une de ces deux classes passaient dans l'autre. Les Tatares emmenèrent les étrangers à Babili et leur coupèrent la tête, les considérant comme ennemis puisqu'ils s'étaient enfuis de leurs habitations à leur approche; ainsi périrent des habitants d'Alep qui s'étaient rangés parmi eux, croyant se sauver, et dans le nombre plusieurs parents du prince Nassir. Les Alépins conservèrent la vie parce qu'ils n'avaient pas quitté leur ville et furent renvoyés à Alep, où il n'était resté que les infirmes et des individus qui avaient pensé que le plus prudent était d'y demeurer caché. Les Mongols cernèrent la ville, ne permettant à personne d'y entrer, ni d'en sortir; mais, sur l'avis que des troupes égyptiennes marchaient contre eux, ils s'en éloignèrent au commencement d'avril. Après leur départ, Alep, dé-

pourvue d'une force armée, fut livrée aux excès des gens du peuple, qui y tuèrent et pillèrent à leur volonté. Ces brigands prirent la fuite à l'approche du général égyptien, qui mit le comble aux maux des habitants, en leur imposant une contribution de seize cent mille drachmes, qui fut levée avec la dernière rigueur (1).

A la mort de Bedr-ud-din Loulou, son fils Salih Rokn-ud-din Ismaïl avait été investi, par Houlagou, de la principauté de Moussoul. Salih reçut, en 1261, une lettre de son frère Sa'ïd, qui lui conseillait de se mettre sous la protection du sultan d'Égypte, lui promettant, au nom de Beïbars, que ce souverain, après avoir vaincu les Tatares, agrandirait ses États vers l'Orient. Le prince de Moussoul s'aperçut, un jour, que cette missive lui avait été dérobée par l'un de ses officiers, qui avait pris la fuite. Craignant d'être dénoncé à Houlagou, il ne se crut plus en sûreté dans Moussoul, et partit pour l'Égypte avec son fils Alaï-ul-Mulk, dans le mois de mai de cette année (2). Le sultan le reçut

(1) Bar Hebræus, p. 537.
(2) Ibid., p. 538.

au Caire avec beaucoup d'honneurs, ainsi que son frère Modjahid (1), prince de Djéziret. Il donna aux trois fils de Bedr-ud-din Loulou des diplomes d'investiture de leurs États héréditaires; à Salih, Moussoul, Nassibin, Acarschouss, Dara et les châteaux El Amadiyet; à Modjahid, le Djéziret; à Mozaffer, Sindjar. Beïbars était autorisé à cet acte de suzeraineté par le nouveau Khalife qu'il venait de reconnaître (2).

Un prince de la maison Abbasside, l'émir Aboul-Cassim Ahmed, fils du khalife Dhahir et oncle de l'infortuné Mosta'ssim, qui, sous le règne de ce dernier pontife, vivait, ainsi que les autres princes abbassides, dans un état de réclusion à Bagdad, était parvenu à se sauver, après la prise de cette capitale, et s'était retiré auprès du chef des Bédouins de l'Irac, parmi lesquels il resta jusqu'à l'année 1261, qu'il se rendit à Damas, accompagné d'une cinquantaine d'Arabes de la tribu Khafadjé. Beïbars, informé de l'arrivée en cette ville d'un personnage qui se disait de la maison abbasside, ordonna à son gouver-

(1) El mélik El-Modjahid Seïf-ud-din Ishac.

(2) Novaïri. — Macrizi.

neur de le traiter avec la plus grande distinction, et de le faire conduire en Égypte.

9 redjéb 659 Aboul Cassim Ahmed fit son entrée au Caire le 19 juin. Le sultan était allé à sa rencontre avec un cortége de chefs militaires, de Cadhis, d'Oulémas, et d'une foule d'habitants des deux villes, le Caire et Misser, suivis par les docteurs de la loi judaïque, tenant en mains la Bible, et par les prêtres chrétiens, portant l'Évangile. Quatre jours après furent convoqués, dans une salle du palais, les docteurs de la loi, les Sofis, les chefs militaires, les fonctionnaires civils, et les plus notables parmi les négociants et les autres classes de la nation. Ahmed était assis sur un trône; le sultan, sur un siége ordinaire. On interrogea publiquement, au sujet d'Ahmed, les Arabes qui l'avaient accompagné, ainsi que l'eunuque Mokhtar, de Bagdad. Ils déclarèrent qu'il était l'Imam Ahmed, fils de Dhahir, fils de Nassir, et l'on prit acte de cette attestation. On donna ensuite lecture de sa généalogie. Il se leva pour en certifier lui-même la vérité. On dressa un procès-verbal de ces formalités. La naissance d'Ahmed ainsi constatée, le grand-juge Tadj-ud-din lui prêta le serment de fidélité; puis le sultan lui promit foi et hommage, à condition

que le Khalife agirait en tout selon les préceptes de la loi divine et les traditions du prophète, qu'il ordonnerait ce que la loi ordonne, qu'il défendrait ce que la loi défend, qu'il marcherait dans la voie du seigneur, qu'il percevrait légalement, au nom de Dieu, les contributions des Fidèles, et n'en disposerait qu'envers ceux qui y avaient des droits légitimes. Alors le Khalife investit Beïbars de la souverainité du pays soumis à l'Islamisme, et de ceux que Dieu lui permettrait d'affranchir du joug des infidèles. Cet acte d'investiture fut consigné dans un diplome que le Khalife conféra au sultan. Ensuite, les membres de l'assemblée prêtèrent, par classes, foi et hommage au Khalife. Le sultan fit expédier l'ordre à tous les préfets dans les provinces d'y faire également reconnaître le nouveau pontife, de mettre son nom dans la prière publique et sur les nouvelles monnaies. Le Khalife donna au sultan des robes abbassides (1), et aux chefs militaires des tuniques d'honneur. Quelques jours après, il se montra en public sur un cheval blanc, orné d'un collier et d'une housse

(1) Elles étaient de couleur noire.

noire; il avait un turban noir tissu d'or, un manteau violet, un collier d'or, un sabre de bédouin. On portait derrière lui, suivant l'usage, deux étendards, deux grandes flèches, un bouclier et d'autres objets. Le Khalife revêtit de ses propres mains le sultan de la robe royale et lui passa un collier et une chaine d'or; puis le grand chancelier donna lecture, en chaire, du diplome qui investissait Beïbars de l'autorité souveraine, et ce prince, montant alors à cheval, traversa en grand cortége la ville du Caire, précédé du grand maréchal et du vézir, qui portaient alternativement sur leur tête le diplome du Khalife. Les maisons étaient décorées, et le cheval du sultan foulait de riches étoffes étendues sur son passage. Le vendredi suivant, le Khalife prêcha dans la mosquée du château; le sultan, inquiet de l'impression qu'il pouvait produire, prit le parti de faire répandre sur sa personne des monnaies d'or et d'argent, ce qui l'empêcha de continuer son prône. Ahmed adopta le surnom d'El-Mostanssir-billahi, le même qu'avait porté son frère, prédécesseur du Khalife Mosta'ssim, quoiqu'il fût contre l'usage des Abbassides de prendre un surnom qui avait été porté par l'un de leurs prédécesseurs.

Beïbars voulut aider le nouveau Khalife à s'emparer de Bagdad. Il lui forma une maison composée de tous les genres d'officiers dont il pouvait avoir besoin. Il lui acheta cent Mameloucs, qui reçurent chacun trois chevaux et trois dromadaires, et lui donna environ deux mille cavaliers, ainsi qu'un corps de Bédouins. Les deux princes partirent ensemble, le 4 septembre, pour Damas, d'où le Khalife prit, le 10 octobre, la route de l'Irac, suivi des généraux Seïf-ud-din Bilban et Soncor le Roumien, qui avaient l'ordre de l'escorter jusqu'au bord de l'Euphrate, et de se tenir prêts à passer dans l'Irac, au premier avis qu'ils recevraient du Khalife. Avec ce pontife étaient partis les princes de Moussoul, de Djéziret et de Sindjar, fils de Bedr-ud-din Loulou. Arrivés à Rahbet, ces trois frères quittèrent le Khalife, malgré ses instances, lui laissant soixante de leurs Mameloucs. Mostanssir fut joint dans cette même ville par l'émir Yezid, chef de la tribu Al-Fazel, à la tête de quatre cents Bédouins, ainsi que par l'émir Eïdékin, venant de Hamat avec trente cavaliers. Ce cortége, longeant la rive occidentale de l'Euphrate, atteignit, à Anah, l'Imam Abbasside El-Hakim, escorté par sept cent cavaliers turc-

mans. El-Bourounli, chef de Mameloucs, qui s'était emparé, contre la volonté de Beïbars, du gouvernement d'Alep, l'avait fait partir avec ces troupes. Le Khalife les gagna; au passage de l'Euphrate, elles quittèrent Hakim, qui, après leur défection, consentit à se rendre auprès de Mostanssir et de coopérer à son entreprise. Les habitants d'Anah avaient refusé d'ouvrir leurs portes à Hakim, disant que le sultan d'Égypte avait reconnu un Khalife qui allait arriver, et qu'ils ne voulaient remettre la ville qu'à lui. En effet, Mostanssir y fut reçu avec les honneurs dûs à son rang. Haditsé suivit l'exemple d'Anah; mais Hitt résista et fut pris de vive force.
29 z. h. Le Khalife y fit son entrée le 24 de novembre; ses troupes y pillèrent les Juifs et les Chrétiens.

Cependant Cara-Boga, chef des troupes mongoles cantonnées dans l'Irac-Aréb, se porta, avec cinq mille cavaliers, sur A'nbar, entra dans cette ville à l'improviste, et fit main basse sur ses habitants. Behadir-Ali, gouverneur de Bagdad, prit la même direction, avec toutes les troupes en garnison dans cette ville. Ces deux généraux ren-
4 moh. 660. contrèrent le Khalife près d'A'nbar, le 29 de novembre. Ce pontife rangea sa troupe

en bataille, mit les Turcmans à l'aile droite, les Arabes à l'aile gauche et chargea lui-même avec le centre. Les troupes de Behadir prirent la fuite; la plupart se jetèrent dans l'Euphrate; mais à la vue d'un corps mongol sortant d'une embuscade, les Arabes et les Turcmans lâchèrent le pied; alors le centre fut enveloppé et taillé en pièces. Le Khalife disparut. Selon les uns, il fut tué; selon d'autres, il se retira auprès d'une tribu arabe, et y mourut de ses blessures. Mostanssir avait l'ame élevée, une grande bravoure et une force physique remarquable. Ainsi se termina cette folle expédition qui couta la vie au nouveau Khalife et des sommes considérables au sultan d'Égypte (1).

(1) *Vie de Beïbars*, par Schafi. — Novaïri. — Ben Tagri-birdi. — « Le Sahib Mohi-ud-din raconte, dit « Schafi, que le sultan lui dit avoir dépensé, pour équi- « per le Khalife et les autres princes qui étaient venus à « sa cour, un million et soixante mille dinars. — Et moi « je dis, ajoute ce biographe, que je ne trouve rien de « plus surprenant que cette entreprise, si ce n'est l'accord « qui exista entre l'auteur du projet et celui qui devait « l'exécuter. On avait affaire à une nation qui avait fait « tant de conquêtes par le nombre de ses guerriers, et « l'on envoyait une poignée de troupes, qui n'eut pas

Le prince Salih n'eut pas une destinée plus heureuse. Lorsqu'il était parti de Moussoul pour la Syrie, un de ses officiers, nommé A'lem Sangar l'avait quitté en route avec une troupe de cavaliers, pour rentrer dans cette ville. Les habitants et le préfet mongol lui en fermèrent les portes; mais au bout de quelques jours, le bas peuple d'un quartier, conduit par un certain Mohy, l'y introduisit avec ses gens, et le commandant mongol se retira dans la citadelle, ainsi que Tourkan Khatoun, fille de Djelal-ud-din Khorazmschah, qui n'avait pas voulu suivre son époux. L'entrée de Sangar fut le signal d'une cruelle persécution contre les Chrétiens. Leurs

---

« même suffi pour tenir tête à un millier d'entre eux; « c'étaient donc des sommes perdues et des hommes sa- « crifiés. » — Macrizi rapporte que le sultan avait l'intention de donner au Khalife un corps de dix mille cavaliers, pour reprendre Bagdad, et de le faire accompagner par le prince de Moussoul et ses deux frères; mais que l'un de ces derniers lui conseilla, dans un entretien privé, de n'en rien faire, attendu que le Khalife, dès qu'il serait affermi sur le trône de Bagdad, deviendrait son ennemi, et chercherait à lui enlever l'Égypte; que le sultan, frappé de cet avis, n'envoya avec le Khalife que trois cent cavaliers.

maisons furent pillées; on mit à mort ceux qui ne voulurent pas se faire musulmans; beaucoup de prêtres, de diacres, de nobles et de gens du commun renièrent leur foi. En même temps les Curdes des environs entrèrent sur le territoire de Moussoul et y firent main basse sur les Chrétiens. Ils s'emparèrent d'un monastère de religieuses et tuèrent tous ceux qui s'y étaient réfugiés. Ils assiégèrent un couvent de moines; ceux-ci, après avoir fait une courageuse défense, près de succomber, achetèrent la retraite des Curdes au prix de leurs ornements d'église, et de tout l'or et l'argent qu'ils purent recueillir parmi les habitants chrétiens.

Un corps de troupes mongoles, sous les ordres du général Samdagou, qui était chrétien, venait d'arriver devant Moussoul, pour réduire cette ville rebelle; averti par un espion que le prince Salih revenait, il se retira à une petite distance de Moussoul, pour l'y laisser entrer, et sur l'avis que Salih y était arrivé dans la soirée du lundi, 17 de décembre, il l'investit de nouveau, et l'entoura, dans une nuit, d'une ligne de contrevallation (1). Salih distribua de l'argent

(1) Bar Hebræus, p. 538.

aux Turcmans, Curdes et Schoules qui se trouvaient dans la place, et les anima à faire une vigoureuse résistance, les assurant qu'ils ne tarderaient pas à être secourus par le sultan d'Égypte. Ils se battirent si vaillamment, qu'au bout d'un mois Samdagou eut besoin de renforts.

En effet, Beïbars, dès qu'il apprit le siége de Moussoul, donna l'ordre à l'émir Schems-ud-din Accousch, gouverneur d'Alep, de marcher au secours de cette ville. De Sindjar, Accousch expédia une colombe pour annoncer son approche. Cette colombe, s'étant arrêtée sur une catapulte des assiégeants, fut prise. Samdagou, informé par le billet qu'elle portait au cou, du lieu où se trouvaient les Égyptiens, fit marcher contre eux un corps de troupes qui les attaqua près de Sindjar. Un vent violent qui poussait le sable dans les yeux des Égyptiens, contribua à leur défaite; ils furent en grande partie taillés en pièces. Les vainqueurs saccagèrent la ville de Sindjar; puis, mettant les habits des ennemis tués, laissant flotter leurs cheveux à la manière des Curdes, ils s'avancent vers Moussoul. Les assiégés croyent voir arriver le secours qu'ils attendent; ils sortent de la ville et courent avec des cris de joie au devant

de leurs auxiliaires; mais ils sont tout à coup entourés, et aucun d'eux n'échappe à la mort. Malgré cet échec, la place continua à se défendre. Enfin, au bout de neuf mois, elle fut réduite à l'extrémité par les ravages de la peste et de la famine. Alors le prince Salih offrit de se rendre, à condition que Samdagou l'enverrait au prince mongol et demanderait sa grace. On lui promit la vie sauve. Il sortit de la ville le 25 juin 1262, 5 schab'. 660.
et se rendit au camp de Samdagou avec des présents et des mets (1), précédé de musiciens, de chantres et de baladins (2); mais le général mongol ne voulut ni le voir, ni manger de ses mets, et le mit sous bonne garde (3). Il rassura, au contraire, les habitants de Moussoul, et leur fit démolir les murailles de leur ville; lorsqu'ils eurent achevé, ils furent passés au fil de l'epée; le massacre dura neuf jours (4). Cette ville resta déserte; ce ne fut qu'après le départ des Mongols, qu'environ mille individus qui s'étaient

(1) Raschid.

(2) Bar Hebræus, p. 541.

(3) Raschid.

(4) Ez-Zéhébi.

cachés dans les montagnes et les cavernes d'alentour revinrent l'habiter (1), et Moussoul eut pour gouverneur l'officier, nommé Schems-ud-din Ebn Younes, qui avait trahi le prince Salih, après lui avoir dérobé la lettre de son frère.

Salih, conduit à la résidence de Houlagou, fut mis, par l'ordre de ce prince, dans une peau de mouton, et resta exposé à l'ardeur du soleil pendant un mois entier, au bout duquel il mourut. Son fils Alaï-ud-din, âgé de trois ans, fut ramené à Moussoul. Après l'avoir enivré, on lui serra fortement le bas-ventre avec une corde d'arc, et on le coupa par le milieu du corps; les deux parties furent suspendues aux jambages d'une des portes de la ville.

De Moussoul Samdagou marcha sur Djéziret, et y mit le siége, qu'il continua tout l'hiver. L'évèque nestorien de cette ville, Hananye-schoua (2), qui l'avait quittée, connu personnellement de Houlagou, devant lequel il s'était vanté de posséder la science de l'Alchimie, reçut de ce prince l'ordre de promettre, en

(1) Raschid.

(2) Ce nom syriaque signifie *la grace de Jésus*.

son nom, la vie sauve aux habitants de Djéziret. La ville se rendit et les Mongols en rasèrent les murs. Ils y placèrent, en qualité de commandant, Djemal-ud-din Gulbeg, l'un des officiers du prince de Djéziret; mais peu après, Samdagou ayant appris que Gulbeg avait remis à un émissaire de son ancien maître, une somme d'or que ce prince avait cachée en certain lieu, il le fit exécuter (1).

A la même époque arriva de l'Yrac en Égypte un émir transfuge, nommé Salar le Bagdadien. Né kiptchac, de la tribu Durout, il avait été mamelouc du khalife Dhahir, fils de Nassir, et en avait reçu le gouvernement de Vassit, Coufat et Hillet, qu'il conserva pendant les règnes de Dhahir, de Mostanssir, et de Mosta'ssim. Après la prise de Bagdad par Houlagou, Salar joignit ses troupes à celles du prince de Schoschter contre les Mongols; mais voyant qu'ils n'avaient pas assez de forces pour les combattre avec succès, il passa dans le désert de l'Hidjaz. Il y séjournait depuis six mois, lorsqu'il

juin 1262.

---

(1) Bar Hebræus, p. 541. — « Samdaghu, mongol chrétien, jeune homme louable, » dit cet historien.

reçut une ordonnance de Houlagou, qui lui conférait son ancien gouvernement, dont il prit possession.

Beïbars étant parvenu au trône, écrivit à Salar et l'engagea à plusieurs reprises de venir à sa cour. Salar y était disposé; mais il voulut différer l'exécution de son projet jusqu'à ce qu'il eut rassemblé ses richesses. Sur ces entrefaites le sultan dit un jour à Kilidj de Bagdad : « Ton camarade Salar viendra nous « trouver. » Celui-ci lui répondit : « Ce n'est « guère probable; car Salar est l'un des mé- « liks de l'Yrac; comment quiterait-il ce qu'il « possède, pour venir dans ce pays-ci. » — « Eh bien, reprit le sultan, s'il ne vient pas vo- « lontairement, je le ferai venir malgré lui. » Il expédia un messager avec des lettres à l'adresse de Salar, qui semblaient être des réponses, et fit partir avec cet homme un second émissaire, auquel il ordonna de tuer le messager lorsqu'il aurait passé la frontière, et de le laisser là avec ce qu'il portait. Cet ordre exécuté, le corps du messager fut aperçu par les avant-postes mongoles, qui le fouillèrent et envoyèrent à la cour les lettres trouvées sur lui. Il y avait auprès de Houlagou un certain nombre de fils d'anciens Mameloucs du Khalife, que le prince mongol

avait attachés au service de sa personne; ils firent aussitôt savoir à Salar ce qui venait d'arriver. Salar vit que c'était un artifice. Il reçut peu après l'ordre de se rendre à la cour; mais, craignant d'être mis à mort, il se sauva sur le territoire du sultan d'Égypte, abandonnant ses biens et sa famille. Le sultan l'accueillit avec distinction, et lui donna un commandement militaire avec un fief considérable (1).

Houlagou fut empêché d'exécuter ses desseins sur la Syrie et l'Égypte, par une guerre qu'il eut à soutenir contre son cousin Bercaï, fils de Djoutchi, souverain des vastes contrées situées au nord de la Mer Noire et de la Mer Caspienne. On a vu (2) que la mort de Batou avait été promptement suivie de celle de son successeur Sartac, dont le fils en bas âge Oulagtchi fut placé par l'empereur Mangou à la tête de l'Oulouss de Djoutchi, sous la tutèle de sa mère, et que cet enfant étant mort au bout de quelques mois, Bercaï, le troisième fils de Djoutchi, avait été élevé au trône dans l'année 1256. Ce

(1) Novaïri.

(2) Tome II, p. 337.

prince, qui s'était fait musulman, et avait propagé l'Islamisme parmi ses sujets, se prévalant de son droit d'aînesse, et de ce qu'il avait principalement contribué à l'élévation au trône de l'empereur Mangou, faisait souvent à Houlagou de vives remontrances. Il lui reprochait ses cruautés, ses fureurs exercées également sur amis et ennemis, la destruction de tant de villes mahométanes, la mort du Khalife, qu'il avait ordonnée sans avoir consulté les princes de sa famille. Bercaï avait encore un motif de ressentiment plus direct. Lorsque Houlagou avait marché en Perse, trois princes de la race de Djoutchi s'étaient joints à son armée: Balacan et Toumar, l'un petit-fils, l'autre arrière petit-fils de Djoutchi, à la tète du contingent de la branche de Batou; et Couli, fils d'Ourda, fils de Djoutchi, à la tête du contingent d'Ourda. Le prince Toumar fut accusé devant Houlagou d'avoir tenté de lui nuire par des maléfices; interrogé, il s'avoua coupable. Houlagou, par égard pour Bercaï, ne voulut pas punir son parent; il le lui fit conduire par le général Sougoundjac. Après avoir reconnu que le délit de Toumar était constaté, Bercaï, conformément au *Yassaï* de Tchinguiz-khan, le renvoya à Houlagou afin qu'il

disposât de son sort, et Houlagou le fit exécuter. Peu après moururent Balacan et Couli. Bercaï soupçonna qu'ils avaient été empoisonnés. Les familles de ces trois princes s'enfuirent de Perse, et gagnèrent Derbend, où elles s'embarquèrent pour la Kiptchakie.

17 safer 658 — 2 fév. 1260.

Houlagou, las d'endurer les reproches et les réprimandes de Bercaï, déclara que, quoique ce prince fut son aîné, il ne méritait plus d'égards puisqu'il ne gardait plus de mesure. Bercaï, instruit du ressentiment de Houlagou, manifesta, de son côté, l'intention de venger le sang de tant de milliers d'individus qui avaient péri par ses ordres (1). Il fit marcher une armée de trente mille hommes commandée par Nogaï, cousin de Toumar, qui ayant franchi le Derbend vint camper à la vue de Schirvan (2).

Lorsque les troupes des trois princes de la branche de Djoutchi virent éclater la guerre entre leur souverain et Houlagou, elles sortirent précipitamment de la Perse; une par-

(1) Selon Vassaf, les princes de la branche de Djoutchi prétendaient que l'Arran et l'Azerbaïdjan devaient leur appartenir; ce fut la vraie cause de la guerre.

(2) Nous ignorons quelle ville est désignée sous ce nom.

tie regagna ses foyers pas la route du Derbend; l'autre, plus nombreuse, sous les ordres de deux généraux, nommés Negoudar et Ongoudjia, passa par le Khorassan poursuivie par des troupes de Houlagou et alla s'emparer du pays de Ghazna et d'autres contrées limitrophes de l'Inde.

2 schew. 660 / 20 août 1262

Houlagou partit d'Alatac (1), à la tête d'une armée qu'il avait assemblée de toutes les provinces de la Perse. Son avant-garde, commandée par le noyan Schiramoun, fils de Tchormagoun, fut complètement battue près de Schamakhi; mais peu de jours après le noyan Abataï répara cette défaite, par une

15 nov.

victoire qu'il remporta à une lieue de Schirvan.

21 nov.

Houlagou se mit en marche de Scha-

(1) *Alatac* était la résidence d'été de Houlagou, et fut celle de plusieurs de ses successeurs. Il est souvent fait mention de ce lieu dans l'histoire de la dynastie Ilkhanienne. Raschid nous apprend que Houlagou étant parti de Tébriz, pour son expédition en Syrie, et se dirigeant sur Akhlatt, passa par les prairies d'Alatac dont il fut charmé. Selon le *Djihan-Numa*, l'Alatag est la chaîne de montagnes où le Mourad-tchaï, c'est-à-dire, l'Euphrate, prend sa source. Elle est, par conséquent, à une vingtaine de lieues au nord du lac Van, et non loin du mont Ararat. *Ala-tag* veut dire, en turc, *mont bigarré*.

makhi pour profiter de cet avantage. Il chassa l'ennemi du Derbend et le battit au nord de cette ville. Nogaï prit la fuite, et fut poursuivi par un gros corps de troupes, qui s'empara, au-delà du Térek, de son camp abandonné, où il trouva une multitude de femmes, d'enfants et de bétail. L'armée de Houlagou s'arrêta dans ce camp et s'y livra, pendant trois jours, à l'ivresse et à la débauche; mais tout à coup Nogaï revient; les troupes de Houlagou sont surprises et battues près du Térek; les fuyards veulent passer le fleuve sur la glace, qui se rompt sous leurs pieds, et il en périt un grand nombre.

8 déc.

16 déc.

Houlagou revint à Tébriz, l'esprit abattu de cet échec. Il donna ses ordres pour la mise sur pied d'une nouvelle armée (1) et se vengea de sa défaite sur les marchands du pays de Bercaï, qui se trouvaient à Tébriz; il les fit tous mettre à mort et confisqua leurs propriétés. Usant de représailles Bercaï fit également tuer les marchands, sujets de Houlagou, qui étaient dans ses États. A son tour, Houlagou fit périr une partie des habitants de Bokhara. Cette ville

11 dj.-a 661 / 22 avr. 1263

(1) Raschid.

commençait à se repeupler; d'après un dénombrement qui venait d'y être fait par un commissaire de la cour impériale, elle avait seize mille habitants, dont cinq mille appartenaient au souverain de la branche de Batou, trois mille à la princesse Siourcoucteni, mère de Houlagou, et le reste à l'empereur. Les cinq mille vassaux de Batou furent, par l'ordre de Houlagou, chassés dans la plaine; les hommes tués, leurs biens pillés, leurs femmes et leurs enfans réduits en captivité (1).

662 / 1264 L'année suivante, le bruit s'étant répandu que Nogaï allait faire une nouvelle invasion par le Derbend, tandis que Houlagou s'occupait de préparatifs de guerre, Djélal-ud-din, fils du petit Dévatdar, comblé de ses bienfaits, et qu'il croyait son sujet le plus fidèle, abusa indignement de sa confiance. Il lui dit qu'il était resté, dans la province de Bagdad, plusieurs milliers de Turcs kiptchacs qui, connaissant le genre de guerre de leurs compatriotes, pourraient lui être utiles dans la prochaine campagne, s'il voulait les placer à l'avant-garde de son armée. Houlagou le chargea d'aller organiser

(1) Vassaf, tom. I.

ce corps et le munit de pouvoirs qui l'autorisaient à se faire livrer l'argent, les armes et les provisions qui lui seraient nécessaires, défendant que qui que ce fût intervînt dans sa commission. Après avoir rassemblé ces anciennes milices turques, Djélal-ud-din leur annonça qu'on voulait les envoyer à la guerre pour les sacrifier : « Vous me con-« naissez, leur dit-il, vous savez que je suis « votre compatriote et camarade; je ne vous « laisserai pas livrer à la mort, et si vous « voulez me suivre, nous nous affranchirons « du joug mongol. » Ces militaires y consentent ; il leur donne des armes et de l'argent, tirés des magasins et des caisses de Bagdad, dit au commandant de la ville, qu'avant de prendre la route du Schirvan, il allait faire une incursion sur le territoire des Arabes *Khafadjés*, avec lesquels on était alors en guerre, afin d'y enlever des vivres pour la marche; passe l'Euphrate, et entre en Syrie à la tête de ces Turcs, qui emmenaient leurs familles et leurs bagages (1).

Les grands préparatifs militaires de Houlagou, lorsqu'il était menacé, deux ans au-

---

(1) Raschid.

paravant, des armes de Bercaï, faisant craindre une seconde invasion des Mongols en Syrie, le sultan Beïbars avait envoyé plusieurs corps de cavalerie en éclaireurs vers la frontière de Perse, et recevant des avis successifs des mouvements de l'ennemi, il ordonna aux habitants de Damas de passer avec leurs familles en Égypte, pour s'y mettre en sûreté, et laisser à ses troupes une plus grande abondance de vivres. Il écrivit, en même temps, au gouverneur d'Alep de faire mettre le feu aux prairies sur la route d'Amid; les fourrages furent brûlés dans l'espace de dix journées de marche. Ensuite Beïbars fut informé qu'un détachement envoyé en reconnaissance, avait rencontré une troupe de Tatares qui venaient se réfugier sur son territoire; que c'étaient des militaires, sujets de Bercaï, faisant partie du contingent fourni par ce Khan mongol à Houlagou, lesquels à la veille d'une guerre entre ces deux princes, avaient reçu de leur souverain l'ordre de revenir dans leur patrie, et si le passage leur était fermé, de se jeter sur le territoire égyptien; ils étaient au nombre d'environ deux cents cavaliers. Le sultan recommanda à ses lieutenants en Syrie de les bien traiter, de leur fournir des vivres, de

leur donnner des habits pour eux et pour leurs femmes. Ils arrivèrent au Caire, sous les ordres de quatre capitaines, qui reçurent des fiefs de commandants de cents cavaliers. Beïbars pourvut libéralement de chevaux, d'étoffes, d'argent, officiers et soldats; tous embrassèrent l'Islamisme, et l'exemple du traitement généreux qu'ils obtinrent en Égypte, engagea dans la suite d'autres troupes de Tatares à y chercher un asile (1).

24 zoulh. 660.

9 nov. 1261.

Beïbars questionna ces étrangers sur leur pays, sur leur souverain, et prit la résolution d'envoyer des ambassadeurs à Bercaï. Il fit choix, pour cette mission, d'un ancien serviteur (djamdar) du sultan Djélal-ud-din Khorazmschah, nommé Seïf-ud-din Keschrik, qui connaissait le pays et la langue, et du jurisconsulte Madjd-ud-din, avec lesquels il fit partir deux des Tatares qui venaient de recevoir l'hospitalité en Égypte. Ces ambassadeurs furent chargés d'une lettre où le sultan donnait à Bercaï l'assurance de ses dispositions amicales, l'excitait à combattre Houlagou, vantait le nombre de ses troupes composées de plusieurs nations, Turcs, Curdes,

(1) *Vie de Beïbars*, par Schafi.

Arabes; faisait mention des princes mahométans et francs qui étaient ses vassaux, et finissait par lui annoncer qu'il était arrivé en Égypte une troupe de Tatares qui se disaient ses sujets, et qu'ils avaient été traités généreusement en considération de leur maître. Beïbars envoyait au Khan la généalogie du Khalife Hakim, qu'il venait de faire inaugurer. Ses ambassadeurs partirent, munis par ses ordres de provisions pour plusieurs mois; mais le docteur tomba malade en route et retourna en Égypte (1). L'ambassade fut détenue sur le territoire grec, par l'ordre de l'empereur Michel Paléologue, qui avait à se plaindre de Bercaï, dont les troupes faisaient des incursions dans l'Empire. Peu de temps auparavant Michel avait fait remettre à Beïbars un acte en langue grecque, par lequel il lui jurait paix et amitié. Le sultan convoqua le patriarche et les évêques, et demanda leur décision canonique à l'égard de celui qui avait violé son serment; ils déclarèrent que le coupable avait par là même abjuré sa religion. Beïbars envoya à l'empereur Michel cette déclaration signée des chefs du clergé; il écrivit

moharr. 661. — nov.déc. 1262.

(1) Novaïri.

en même temps à Bercaï, pour le prier de ne plus laisser commettre d'hostilités contre l'empire grec; sur quoi Michel remit en liberté l'ambassadeur égyptien et le traita généreusement (1). Cet ambassadeur traversa la Mer Noire et aborda à Soudac, d'où il gagna Crim, bourg situé à une journée de la côte et habité par des Kiptchacs, des Russes et des Alains. A une journée au-delà de Crim, il entra dans une steppe, où il trouva un chef de dix mille qui commandait sur cette frontière. Il mit vingt jours à traverser la steppe, habitée par des nomades avec leurs troupeaux, et atteignit la résidence de Bercaï, sur la rive du Volga, où l'on voyait beaucoup de bâteaux russes. L'ambassade avait été pourvue gratuitement de vivres pendant son voyage. A son approche de l'Ordou royal, le vézir de Bercaï, Schéréf-ud-din El-Furoussi, alla à sa rencontre. Elle fut admise à l'audience de ce prince, après avoir été instruite des cérémonies à observer. On prévint l'ambassadeur qu'il serait introduit du côté gauche du trône, et que lorsqu'il aurait remis ses lettres, il passerait à

(1) *Vie de Beïbars*, par Schafi.

la droite; qu'il devait se mettre sur ses deux genoux; que personne de sa suite n'entrerait dans la tente royale avec sabre, poignard ou toute autre arme; qu'ils les déposeraient à gauche, et ne laisseraient leurs arcs ni bandés, ni serrés dans leurs fourreaux; que les carquois devaient être vides de flèches. On leur dit de prendre bien garde à ne pas toucher du pied le seuil de la tente. On les avertit aussi de ne pas manger de neige, et de ne pas laver leurs vêtemens dans l'enceinte de la résidence. A la suite de ces instructions, l'ambassade fut introduite dans une tente qui pouvait contenir cinq cents personnes; elle était recouverte de feutre blanc, et tapissée d'étoffes de soie, ornées de perles et de pierreries. Le Khan, placé sur son trône, avait auprès de lui la première de ses femmes; cinquante à soixante officiers étaient assis sur des tabourets. Bercaï ordonna à son vézir de donner lecture de la lettre du sultan; lorsquelle fut achevée, on fit passer l'ambassadeur et sa suite de la gauche à la droite du trône. La lettre de Beïbars fut traduite en langue turque par le grand cadhi, et lue aux assistants; il en fut envoyé copie à l'empereur. Bercaï adressa quelques questions à l'envoyé de Beïbars, entre autres sur le Nil, et ne

tarda pas à le congédier, le faisant accompagner de ses ambassadeurs, avec lesquels Seïf-ud-din arriva au Caire, près de deux ans après son départ de cette capitale. zoulc. 662. sept. 1264.

L'année précédente, environ six mois après que le sultan eut fait partir son ambassade, il était arrivé par Constantinople à Alexandrie, deux envoyés de Bercaï, tous deux musulmans; l'un était un officier, nommé Djélal-ud-din El-Cadhi, l'autre, un Scheïkh, Nour-ud-din Ali. Beïbars, qui revenait de Syrie, après s'être emparé de la principauté de Carac, leur donna audience au château de la Montagne (1), en présence de ses généraux et d'une nombreuse assemblée. Il entendit la lecture des lettres du Khan mongol;

(1) Il est souvent fait mention de ce château (Cal'at-ul-djébel) dans l'histoire de l'Égypte à cette époque. Il était situé sur une éminence près du Caire, et les sultans y résidaient depuis Saladin, qui en avait jeté les fondements. A sa construction furent employées les pierres d'un grand nombre de petites pyramides qui étaient sur l'île, en face de Missr, lesquelles furent ainsi détruites, comme l'ont été beaucoup d'autres anciens monuments, dont les Mahométans trouvent commode d'enlever les matériaux, lorsqu'ils veulent bâtir. *Voyez* Macrizi, *Description de l'Égypte*, tom. III.

elles lui annonçaient que ce prince et ses quatre frères avaient embrassé l'Islamisme, lui proposaient une alliance contre Houlagou, demandaient l'envoi d'un corps de troupes égyptiennes vers l'Euphrate, et contenaient des témoignages d'intérêt pour le sultan du Roum Yzz-ud-din, que Bercaï recommandait à Beïbars, avec la prière de l'assister. Le sultan donna aux ambassadeurs de Bercaï des marques multipliées de sa munificence. A leur départ, il les fit accompagner de ses ambassadeurs, Schérïf Amad-ud-din El-Abbassi et Fariss-ud-din El-Mass'oudi, chargés de sa réponse, écrite à mi-marge sur soixante-dix feuilles de papier, où il félicitait Bercaï de sa conversion à l'Islamisme, et lui demandait son assistance contre Houlagou. Il lui envoya de riches présents; il y avait un Alcoran complet que l'on croyait transcrit de la main du Khalife Osman, avec son pupitre et des tapis pour le Namaz, des candelabres, des flambeaux de marc d'olives, des tuniques de Barbarie, de toutes les sortes de tissus de lin et de coton de l'Égypte, des tapis en maroquin, des sabres, arcs, masses d'armes, casques, cuirasses, selles et brides; des caisses remplies de pointes de flèches, des vases de raisin, des lampes dorées, des eunuques noirs,

des femmes habiles dans l'art d'apprêter les mets, des chevaux arabes, des dromadaires de Nubie, des chamelles blanches, des onagres, une giraffe, du baume. Beïbars y joignit un turban qui avait été à la Mecque; car il avait commis un de ses officiers pour faire le pélerinage au nom de Bercaï; il avait envoyé des exprès à la Mecque et à Médine, pour ordonner d'insérer le nom du Khan mongol immédiatement après le sien, dans la prière publique du vendredi; ce qui eut lieu également au Caire et à Jérusalem. Il adressa même à ce prince le prône (Khoutbet) que le nouveau Khalife, El-Hakim bi emr-illahi Abou'l Abbas Ahmed, avait prononcé, en présence du sultan et des Grands du royaume, le premier vendredi après son inauguration au Caire, qui n'avait eu lieu que le 22 novembre 1262, quoique ce prince abbasside, 8 moharr. 661.
après avoir échappé au fer mongol dans le combat d'A'nbar, fut arrivé dans cette capitale le 21 mars. Il descendait à la quatrième gé- 27 rab. 2 660.
nération du Khalife Abbasside Mostéréschid, assassiné, en 1135, par des Ismaïliyens. Beïbars renvoya dans leur patrie, avec les ambassadeurs de Bercaï, les deux cents cavaliers mongols, sujets de ce Khan, qui s'étaient sauvés du territoire de Houlagou, au moment

de la rupture entre les deux descendants de Tchinguiz-khan.

26 z. h. 661. — 30 oct. 1263. Trois mois après le départ de ces ambassadeurs, il arriva au Caire une troupe de treize cents cavaliers mongols, qui avaient émigré du territoire de Houlagou. Beïbars avait donné l'ordre de les bien traiter sur la route; il sortit de la ville à leur rencontre. Ces étrangers mirent pied à terre et se prosternèrent du plus loin qu'il aperçurent le sultan. Il arriva plus tard en Égypte une seconde, puis une troisième troupe de semblables fugitifs. Tous ces transfuges, parmi lesquels il y avait une dixaine d'officiers distingués, avec le titre d'*Aga*, furent traités généreusement. Beïbars leur proposa d'embrasser l'Islamisme; ils y consentirent et firent leur profession de foi entre ses mains.

redjeb 662. — mai 1264. Le sultan accueillit également au Caire plusieurs officiers principaux de l'armée du Fars, des chefs de la tribu arabe Khafadjé et l'émir de l'Irac Aréb, qui venaient chercher un asile dans ses États; il leur donna des fiefs. schewal 663. — août 1265. L'année suivante, il fit partir pour la cour de Bercaï l'un de ses chambellans, Schudja-ud-din, avec la mission de prier ce prince d'arrêter les incursions de ses troupes sur le territoire de l'empereur grec, qui lui

avait demandé son intervention. Il envoyait à Bercaï trois turbans qu'il avait portés en faisant le pélérinage de la Mecque, deux vases de marbre, du baume et d'autres présents.

Tandis que les forces de Houlagou étaient
occupées à défendre sa frontière septentrionale
contre l'armée de Bercaï, le roi d'Arménie
Hettoum, fils de Constantin, fit par
son ordre une invasion sur le territoire
du sultan d'Égypte. Hettoum, revenant de
la cour de Houlagou, vit à Héraclée le sultan
de Roum Rokn-ud-din, avec lequel il
forma une étroite alliance. Arrivé dans ses
États, il assembla des troupes et marcha sur 661/1262-3.
Aintab. Beïbars, qui était toujours bien informé
de ce qui se passait près de ses frontières,
avait déjà expédié aux troupes des
principautés de Hamat et de Himss, l'ordre
de se porter sur Alep; des troupes égyptiennes
les suivirent. Les Arméniens furent surpris
et mis en déroute avec quelque perte.
Le roi d'Arménie appela à son secours un
corps de sept cents Mongols qui étaient dans
le Roum; ils s'avança en Syrie avec ce renfort,
et fut joint par cent cinquante chevaliers
d'Antioche. Cette petite armée ayant
posé son camp dans les prairies de Harim,

y souffrit beaucoup de la neige et des pluies; bientôt le manque de vivres la força de rétrograder, et dans sa retraite elle essuya des pertes. Hettoum avait fait faire un millier de manteaux et de bonnets à la mongole, dont il avait costumé ses gens, pour faire croire à l'ennemi qu'il avait reçu un nouveau renfort; mais son expédition n'aboutit qu'à attirer sur son territoire les troupes égyptiennes, qui après avoir ravagé ses frontières, et appris la dissolution de son armée, se jetèrent dans la principauté d'Antioche, où elles commirent également de grands dégats.

Vers le même temps, Beïbars reçut de ses agents secrets dans l'Irac, l'avis que Houlagou avait fait partir deux émissaires, munis de ses instructions écrites, pour tâcher de gagner les principaux officiers du sultan, et qu'ils avaient pris la route de Siss; ce qui lui fut confirmé par ses agents dans cette capitale du royaume d'Arménie. Le sultan apprit ensuite de St. Jean d'Acre qu'ils étaient partis de cette dernière ville pour Damiette. Il y envoya l'ordre de les arrêter. Amenés au Caire et interrogés, ils ne purent nier ce qu'on leur imputait et furent pendus.

Cette même année, les Égyptiens interceptèrent une lettre de Houlagou au prince Moguith, qui paraissait une réponse de laquelle on pouvait induire que le prince de Carac avait appelé les Mongols à la conquête de la Syrie et de l'Égypte; Houlagou lui promettait de lui donner en fief la Syrie jusqu'à Gazza. Beïbars partit précipitamment du Caire pour Gazza, où il invita le prince de Carac de venir le trouver, en lui prodiguant des témoignages d'amitié. Il alla à sa rencontre, et dès que Moguith fut arrivé dans son camp il le fit arrêter et conduire au Caire où il fut mis à mort. L'arrestation faite, Beïbars avait convoqué le grand Cadhi de Damas, les princes ses feudataires, les généraux et autres personnages notables, ainsi que les ambassadeurs des Francs, et avait produit des lettres adressées à Moguith par Houlagou, dont il leur fit donner lecture, en leur déclarant que telle était la cause de l'arrestation de ce prince. Il alla ensuite prendre possession de Carac et retourna au Caire (1).

27 dj.-1 661. / 8 avr. 1263.

Après sa victoire, l'armée de Bercaï ne fit plus de mouvements hostiles. Houlagou

(1) Novaïri.

662. put se livrer, pendant l'année 1264, à son goût pour les bâtisses. Il fit élever un palais à Alatac, plusieurs temples d'idoles à Khoï; et pressa les travaux de l'observatoire de Méraga. Il était entouré de savants qu'il aimait à entendre converser; mais il donnait la préférence aux alchimistes, qui avaient su le séduire, et dont les expériences lui coutèrent des sommes très-considérables. Il s'occupa cette année de l'administration de ses domaines, qui s'étendaient depuis le Djihoun jusqu'à la frontière de Syrie, et jusqu'au territoire de Byzance. Il donna à son fils aîné Abaca le gouvernement de l'Irac, du Mazendéran et du Khorassan jusqu'au Djihoun; à son troisième fils Yschmout l'Arran et l'Azerbaïdjan; au général Toudan, le Diar-bekr et le Diar-rabi'at jusqu'à l'Euphrate; à Mo'yin-ud-din Pervané, le Roum; à melik Sadr-ud-din, la province de Tébriz; à Tourcan Khatoun, le Kerman; à l'émir Ikiatou, le Fars. Il avait fait mourir son vézir Seïf-ud-din Bitikdji, au commencement de l'année précédente, lorsqu'il était en marche de Schamakhi sur Derbend; il le remplaça par Schems-ud-din Mohammed, de Djouveïn, qui fut placé à la tête de l'administration du royaume, et le frère de ce premier ministre, Alaï-ud-din

A'tta Melik, reçut le gouvernement de Bagdad (1).

Cette même année, Houlagou condamna à mort Zeïn-ud-din Abou'l Moueyyed Soleïman, fils d'Amir el-A'carbani, plus connu sous le nom d'El-Hafizzi, qu'il avait adopté de son ancien maître le prince Hafizz. Il était accusé d'avoir détourné à son profit une partie des contributions qu'il avait été chargé de lever dans la province de Damas. Houlagou lui reprocha son infidélité, lui disant qu'il le trahissait comme il avait trahi le prince Nassir, et avant lui, le prince Hafizz et plus anciennement le prince de Ba'lbek, ses précédents maîtres. Le même arrêt de mort frappa tous les membres de sa famille, ses frères, ses fils, ses proches et ses clients, au nombre de cinquante individus, dont deux seuls parvinrent à se sauver: un de ses fils et un de ses neveux (2).

Des troubles qui s'étaient élevés dans le Fars, attirèrent à cette époque l'attention de Houlagou. Les princes de ce pays s'étaient soumis à la puissance mongole, dès son origine. Après la mort de l'Atabey Sa'd, en 1231,

(1) Raschid. (2) Novaïri.

son fils et successeur Abou-bekr avait envoyé son frère Téhemten, avec de riches présents, à la cour d'Ogotaï, pour lui porter son acte d'hommage, et l'empereur mongol avait accordé à Abou-bekr un diplome d'investiture, avec le titre de *Coutlouc-khan*. Par sa prompte soumission, le Fars avait été préservé de toute hostilité de la part des Mongols. Son souverain payait tous les ans à la cour du Caan la somme de trente mille dinars d'or, tribut peu considérable relativement aux revenus du pays; il y joignait des présents, qu'il chargeait l'un des princes de sa famille de conduire à la résidence du grand Khan. A l'arrivée de Houlagou dans la Transoxiane, l'Atabey Abou-bekr lui envoya, pour le complimenter et lui porter de riches offrandes, son neveu Seldjoukschah, qui fut admis à l'audience du prince mongol sur le bord du Djihoun, et en reçut un bon accueil. Abou-bekr étant mort en 1260, après un règne de trente ans, eut pour successeur son fils Sa'd, qui ne vécut que douze jours après son avénement au trône, laissant un fils en bas âge sous la tutèlé de sa mère Turcan Khatoun. Cet enfant, nommé Mohammed, mourut en 1262, et l'un de ses oncles, Mohammedschah, fils de Salgarschah, et petit-

fils de Sa'd fils de Zengui, monta sur le trône du Fars. Il avait commandé le contingent que ce pays fournit à Houlagou pour son expédition contre Bagdad. Valeureux, mais cruel et dissolu, sa tyrannie excita des plaintes. Appelé au camp de Houlagou, qui feignait de vouloir délibérer avec lui sur les affaires du Fars, il différait sous divers prétextes, lorsque Turcan Khatoun, qu'il avait épousée, mécontente de ses déportements et surtout de sa conduite envers elle, le fit arrêter comme il passait par son Harém, et conduire à la cour de Houlagou, en mandant à ce prince que Mohammedschah n'était pas digne de régner.

Cette princesse ayant été approuvée par Houlagou, envoya chercher le frère de Mohammedschah, enfermé dans la citadelle d'Istakhar, et le mit sur le trône. Seldjoukschah, ainsi nommé par ce qu'il était issu des Seldjoukides par sa mère, jugea prudent d'épouser Turcan Khatoun. Ce prince, d'un caractère fougueux, ayant un soir la tête échauffée par le vin, éprouva un accès de fureur en pensant à des rapports qu'on lui avait faits sur Turcan Khatoun, et ordonna à un eunuque d'aller lui couper la tête; il fut obéi. Lorsque le nègre vint lui présen-

ter, dans un bassin, la tête de cette belle princesse, Seldjoukschah arracha de ses oreilles deux perles magnifiques, et les jeta aux musiciens de son banquet. Apprenant que les deux préfets de Houlagou dans Schiraz, Ogoul Bey et Coutlouc Bitikdji désapprouvaient hautement cet acte de cruauté, au lieu de chercher à les appaiser, il tua l'un de sa main et fit massacrer l'autre, ainsi que tous les gens qui appartenaient à ces deux commissaires mongols. A cette nouvelle, Houlagou ordonna l'exécution de Mohammedschah, auquel il venait d'accorder la permission de retourner dans son pays, et fit marcher contre le prince du Fars les généraux Altadjou et Timour, dont les deux divisions devaient être renforcées par des troupes d'Isfahan, du Louristan, de Yezd, du Kerman et d'Itch (1). Altadjou manda d'Ispahan à Seldjoukschah qu'il pouvait encore obtenir sa grace par son repentir, et que lui-même intercéderait en sa faveur; mais le prince ayant fait cruellement maltraiter la personne chargée de ce message, Altadjou entra dans le Fars avec le souverain du Kerman, l'Atabey de Yezd,

(1) C'était la résidence des princes Schébankarés du Farss.

frère de Turcan Khatoun et le prince Ilk Nizam-ud-din Hassneviyé, souverain d'un district montagneux dans le Fars. Seldjoukschah se retira avec ses troupes sur le bord du Golfe Persique. Les magistrats et les notables de Schiraz sortirent avec des drapeaux, des Corans et des mets, à la rencontre d'Altadjou; il les rassura, défendit à ses troupes, qui se disposaient au pillage, de faire le moindre tort aux habitants de Schiraz, et se porta tout de suite vers la côte. Seldjoukschah le combattit à Cazeroun, et fit des prodiges de valeur; mais obligé de céder au nombre, il se réfugia dans le mausolée d'un saint Scheïkh, nommé Morsched, et y fut cerné par les Mongols. Dans ce péril, Seldjoukschah courut au sépulchre du saint, et brisa, d'un coup de massue, la pierre qui le couvrait, disant : *O Scheïkh! prête moi ton assistance;* car il était connu dans ce canton que le Scheïkh avait dit : *Toutes les fois que vous serez menacés de quelque malheur, faites le moi savoir sur ma tombe, je vous en préserverai.* Mais les Mongols ne tardèrent pas à enfoncer la porte de cette chapelle, y tuèrent beaucoup de gens de Seldjoukschah et d'habitants de Cazeroun qui s'y étaient également réfugiés, et prirent l'Atabey, qui fut

mis à mort au pied du château de Sifid, en 1264 (1).

Il ne restait plus de la dynastie des Salgar que deux filles de l'Atabey Sa'd, fils d'Aboubekr. L'une de ces princesses, Uns Khatoun, qui avait eu pour mère Turcan Khatoun, fut placée par Houlagou sur le trône de Fars.

L'affaire de Seldjoukschah terminée, le général Timour avait proposé à son collègue de passer au fil de l'épée les habitants de Schiraz, pour statuer un exemple capable d'empêcher à l'avenir de pareilles révoltes. Altadjou n'y voulut pas consentir, disant que les coupables avaient été punis, que les habitants de Schiraz étaient innocents et qu'une exécution semblable ne pouvait se faire que d'après l'ordre exprès du monarque. L'armée fut dissoute et Altadjou se rendit à la cour avec les personnes les plus notables du Fars.

Mais bientôt un autre orage vint fondre sur ce pays. Le Grand-juge Scheref-ud-din, l'un des principaux *Seyids* ou descendants de Mahomet dans le Fars, avait habité plusieurs années le Khorassan, et s'y était acquis une grande considération par ses actes de piété.

---

(1) Mirkhond, tom. IV, Dynastie des Salgarides.

Voulant en profiter, à cette époque, pour satisfaire ses vues ambitieuses, il invita les habitants du Fars à lui prêter hommage; dans chaque ville, chaque bourg où il passait, beaucoup d'individus s'attachaient à sa fortune, croyant qu'il était le *Mahdi* attendu à la fin du monde par les *Schiyis*, et qu'il possédait le don des miracles. Ayant pris les insignes de la royauté, il s'avança de Schébankaré vers Schiraz avec ses sectateurs, qui composaient déjà une petite armée. Le commandant mongol à Schiraz et le principal ministre d'Uns Khatoun concertèrent aussitôt leurs mesures et marchèrent contre le Scheïkh avec un corps de troupes mongoles et musulmanes. Les deux parties se trouvèrent en présence près de Guvar. On croyait communément que le Scheïkh était assisté par des esprits, et que quiconque combattrait ce saint homme serait incontinent frappé de paralysie. Aussi personne de l'armée de Schiraz n'osa, pendant quelque temps, faire usage de ses armes; enfin deux soldats se hasardèrent à décocher des flèches; d'autres suivirent leur exemple; les Mongols chargèrent les insurgés, qui prirent la fuite, et le Seyid fut tué avec la plupart des siens. redjeb 663. — mai 1265.

A la première nouvelle de cette révolte,

Houlagou avait ordonné d'appliquer un certain nombre de coups de baton au général Altadjou, pour le punir de n'avoir point passé au fil de l'épée les habitants de Schiraz comme le voulait son collègue. Il fit marcher incontinent un Touman de troupes, qui devait faire main basse sur la population de cette ville. Mais bientôt apprenant que le Seyid Scheref-ud-din avait péri avec les siens, comme on lui représenta que les habitants de Schiraz n'avaient point pris part à ce mouvement, il révoqua son premier ordre (1).

Uns Khatoun règnait depuis un an, lorsqu'elle fut mandée à l'Ordou, pour épouser le prince Mangou-temour, fils de Houlagou. Dès-lors le Fars fut administré par le Divan mongol, bien qu'il continuât à être gouverné sous le nom d'Uns Khatoun, qui mourut à Tébriz en 1287. Avec elle s'éteignit la dynastie Salgaride (2).

A la fin de l'année 1264, les Mongols assiégèrent El-Biret où commandait, pour le sultan d'Égypte, l'émir Djémal-ud-din Accousch. Ils avaient comblé avec du bois le fossé de

(1) Mirkhond, t. IV.

(2) *Tarikh Gouzidé*, bab IV, fassel 8.

cette place importante, considérée comme la clef de la Syrie; les assiégés pratiquèrent un chemin souterrain, et mirent le feu au bois qui fut consumé. Les Mongols firent jouer dix sept catapultes; mais ils trouvèrent une résistance vigoureuse; les femmes montrèrent encore plus de courage que les hommes. Beïbars, qui avait reçu, peu auparavant, l'avis que les Francs avaient écrit aux Mongols de profiter, pour faire une invasion en Syrie, de la saison du printemps, où les troupes syriennes étaient dispersées dans leurs fiefs, et leurs chevaux mis au vert, fit partir d'Égypte, dès qu'il eut appris l'apparition de l'ennemi devant Biret, un corps de quatre mille cavaliers, sous les ordres de l'émir Yzz-ud-din Aïgan, et quatre jours après, un second corps de la même force, commandé par l'émir Djémal-ud-din Aïdogdi, lesquels devaient s'avancer à marches forcées sur El-Biret. Le sultan partit lui-même, le 27 janvier 1265; il arriva à Gazat le 9 février, et y apprit six jours après la retraite précipitée de l'ennemi. En effet, à l'approche de l'émir Aïgan, auquel s'était joint Al-Manssour, prince de Hamat, les Mongols avaient renversé leurs catapultes, coulé à fond leurs bâteaux et pris la fuite. Beïbars donna l'ordre de munir

7 rabi-2.

El-Biret d'armes, de vivres et de tout ce qu'il fallait pour soutenir un siége de dix ans. Il envoya deux cent mille drachmes et trois cents robes d'honneur pour être distribuées aux défenseurs de cette place (1).

Houlagou mourut dans son quartier d'hiver sur le bord du Tchogatou (2), la nuit du
19 rb.-2 663. dimanche 8 février 1265, âgé de 48 ans (3). Il fut enseveli sur le sommet de l'île montagneuse de Tala, située au milieu du lac d'Ormia, où il avait fait bâtir une forteresse, qui recélait ses trésors (4). Selon

(1) *Vie de Beïbars*, par Schafi. — Novaïri.

(2) « C'est, dit Raschid, le *Zerriné roud*, appelé en mongol, *Tchogatou-Bagatouï.* » La rivière Tchogatou prend sa source dans les monts qui séparent le Curdustan de l'Azerbaïdjan, et va directement au nord se jeter dans le lac d'Ourmia, au midi de Méraga.

(3) Raschid n'indique pas la maladie dont mourut ce prince. L'historien égyptien Ben Tagri-birdi rapporte (3e partie) que Houlagou était sujet à l'épilepsie; que les attaques de ce mal devinrent de plus en plus fréquentes, au point qu'elles se renouvellèrent, dans un jour, deux et trois fois; qu'enfin il tomba malade, et languit pendant environ deux mois, au bout desquels il mourut.

(4) Raschid. — Cet historien désigne aussi ce lieu sous

l'usage mongol, on jeta dans sa tombe beaucoup d'or et de pierreries, et l'on y enterra toutes vives des filles richement parées et brillantes de jeunesse et de beauté; puis on y porta, plusieurs jours de suite, des mets pour ses mânes (1).

Quatre mois et onze jours après Houlagou, mourut Docouz-Khatoun, qui avait tenu le premier rang parmi ses femmes. « Cette prin« cesse, dit Raschid, née dans le christianisme, « que professe la nation Keraïte à laquelle « elle appartenait, protégeait constamment ses « coreligionnaires, et par égard pour elle Hou« lagou favorisait, distinguait les Chrétiens, « qui profitant de cette époque de prospérité, « bâtirent des églises dans toutes les provin« ces de sa domination. A l'entrée de l'Ordou « de Tocouz-Khatoun, il y avait toujours une « église, de laquelle retentissait le son des « cloches. » Aussi la mort de Houlagou et celle de son épouse furent déplorées par les Chrétiens d'Asie (2).

---

le nom de *Schahou-tala* et celui de *mont Schahou*, en face de *Sakhvarekan*.

(1) Vassaf.

(2) « En 1576 (1265), au commencement du carême, « mourut Houlagou, dont la sagesse, la magnanimité et

Houlagou eut de ses cinq femmes et de ses concubines, treize fils et sept filles (1).

« les hauts faits, ne souffrent point de parallèles. L'été « suivant, la reine très-fidèle, Tocouz Khatoun, quitta ce « monde. Par la disparition de ces deux grands astres, « qui étaient les protecteurs de la foi chrétienne, les « Chrétiens, sur toute la terre, furent plongés dans le « deuil. (Bar Hebræus, *Dyn. XI*, p. 542). — Le grand et « pieux roi, le maître du monde, l'espoir des Chrétiens, « Houlagou-khan, mourut en l'an 1265. Il fut bientôt « suivi de sa respectable épouse, Doghouz Khatoun. Ils « furent tous deux empoisonnés par l'artificieux Sahib « Khodjea, (le vézir Schems-ud-din Mohammed de Djou- « veïn). Le Seigneur sait qu'ils n'étaient guère inférieurs « en bienfaisance, à Constantin et à sa mère Héléne. - - - « Comme Houlagou aimait beaucoup les Chrétiens, toutes « les nations qui font profession de la vraie foi, lui « obéirent volontairement et lui furent d'un très-grand « secours. (Ét. Orpélian, *Hist. des Orpélians*, dans les « *Mémoires sur l'Arménie* de M. St. Martin, tom. II, « p. 123 et 152). — Houlagou, (après la prise de Bagdad) « ordonna que l'on traitât partout les Chrétiens avec « douceur, et qu'on leur donnât la garde des villes et « des châteaux, et il fit mettre tous les Sarazins en ser- « vitude. Il avait une femme chrétienne nommée Doucoz « Caton. - - - Cette dame était une très-dévote chrétienne; « elle employait toute son attention à détruire les temples « des Sarazins, qu'elle fit détruire de fond en comble, et ré- « duisit les Sarazins dans une si grande servitude, qu'ils n'o- « sèrent plus montrer le nez. » (Haïton, *Hist. orient.*, ch. 27).

(1) Raschid.

Un historien égyptien rapporte de singuliers jugements qu'aurait rendus Houlagou. Plusieurs individus vinrent un jour implorer sa justice contre un fabricant de limes qui avait tué un de leurs parents; ils demandaient que le coupable leur fut livré, afin qu'ils pussent lui faire subir la loi du talion. Houlagou voulut savoir s'il y avait beaucoup de fabricants de limes dans le pays. On lui dit qu'ils étaient en petit nombre. Il réfléchit un instant; puis, levant la tête, il prononça que les plaignants n'avaient qu'à venger leur parent sur un fabricant de bâts, pensant qu'on pouvait plutòt se passer d'un de ces artisans qui étaient nombreux. Mais les parents de l'homicide ayant déclaré qu'ils n'en voulaient qu'à la vie du coupable même, Houlagou crut les contenter en leur faisant livrer une vache comme satisfaction. Un homme à qui un tisserand de drap d'or avait crevé un œil, dans une querelle, vint demander justice à Houlagou. Ce prince fit crever un œil à un fabricant de flèches. Quelqu'un prit la liberté de lui en demander la raison. « Le « passementier, répondit il, a besoin de ses « deux yeux, au lieu que l'ouvrier en flèches « n'a besoin que d'un œil, puisqu'il ferme

« l'autre lorsqu'il regarde si la flèche est droite » (1).

Sur les monnaies de Houlagou qui nous ont été conservées, son nom est précédé de celui de son suzerain; elles portent cette inscription en arabe: *Le très-grand Caan; le grand Houlagou Ilkhan.* Ses successeurs ne prirent sur leurs monnaies que la qualification de gouverneurs (Darouga) du Caan (2).

On trouve dans la collection d'Odoric Raynald une lettre d'un pontife romain à Houlagou, sans nom ni date, mais que cet auteur attribue à Alexandre IV et place à l'année 1260. Le pape exprime au prince mongol la joie qu'il a ressentie en apprenant d'un certain Jean, hongrois, qui se disait avoir mission de le lui annoncer, que Houlagou était disposé à embrasser la foi catholique, et désirait que le pape chargeât quelqu'un qui en fut digne du soin de l'instruire, et de lui administrer le baptême. « O quelle joie, continue le pontife, se répand dans notre ame, « quand nous considérons combien votre pré-

---

(1) Novaïri.

(2) Fræhn, *Recensio nummor. Muham. Acad. imp. Sc. petrop.* p. 635.

« sence serait agréable à votre créateur et « rédempteur, qui se livra, pour le salut du « genre humain, au supplice de la croix, « si vous vous présentiez devant lui, au ter- « rible jour du jugement, avec la marque « du baptême et les autres insignes du chris- « tianisme, non-seulement vous, mais aussi « vos sujets, qui suivraient, sans doute, vo- « tre exemple; ce qui ajouterait à vos mé- « rites, et augmenterait votre récompense « éternelle. Environné de cette multitude, « arrachée au gosier de l'ennemi, comme « vous attendriez avec bien plus de sécurité « ce jugement si terrible! Considerez, ô mon « fils! considerez combien est passagère l'exis- « tence dans ce monde; avec quelle vitesse, « avec quelle facilité se dissout le corps hu- « main; et si vous avez pris une semblable « résolution, exécutez la le plus promptement « possible. Voyez quel accroissement recevrait « votre puissance, pour subjuguer les États « sarazins, si le bras de la milice chrétienne « vous assistait ouvertement et fortement, « comme il le peut avec la grâce de Dieu; « si, soutenu par la puissance divine, sous « le bouclier de la chrétienté, vous étiez for- « tifié par l'aide des Chrétiens. Certes, en « dirigeant vos actions selon les enseignements

« de la foi catholique, vous affermiriez vo-
« tre puissance temporelle et vous parvien-
« driez indubitablement à la gloire éternelle.
« Au reste, comme le susdit Jean ne nous
« a pas produit des preuves suffisantes de vo-
« tre résolution, nous adressons nos lettres à
« notre vénérable frère, le patriarche de Jé-
« rusalem, en l'invitant de s'informer des in-
« tentions de Votre Sérénité à cet égard, et
« de nous écrire ce qu'il en aura appris; c'est
« pourquoi, nous vous prions de confier à
« ce patriarche le secret de votre volonté,
« afin que recevant de lui la certitude de ce
« qui nous a été annoncé, nous avisions, avec
« la promptitude convenable, à tout ce qui
« pourra être utile (1). »

---

(1) *Odor. Raynaldus*, t. III, p. 63.

LIVRE V.

CHAPITRE PREMIER.

ABACA.

Avénement au trône d'Abaca. — Nomination de ses lieutenants dans les provinces. — Son mariage avec une princesse grecque. — Invasion de Nogaï par le Derbend. — Sa défaite. — Mort de Bercaï. — Arrivée de Mongolie d'une partie de la famille de Houlagou. — Conquêtes de Beïbars sur les Croisés. — Invasion des Égyptiens en Cilicie. — Paix entre Hethoum et Beïbars. — Guerre entre Borac et Caïdou. — Paix. — Couriltaï. — Préparatifs de Borac pour envahir le Khorassan. — Ambassade de Mass'oud Bey. — Ambassadeurs de Borac. — Défection et arrestation du prince Nigoudar. — Passage du Djihoun par Borac. — Défection de Kiptchac Ogoul. — Conquête d'une partie du Khorassan. — Stratagême d'Abaca et défaite de Borac. — Retraite et fin de Borac.

Dès que Houlagou eut expiré, un courier fut expédié à son fils aîné Abaca, qui passait

l'hiver dans le Mazendéran, et selon l'usage établi, l'on ferma toutes les routes qui partaient de la résidence royale, en sorte que les voyageurs furent obligés de s'arrêter. Le prince Yschmout, troisième fils de Houlagou, arriva, sept jours après la mort de son père, de la frontière du Derbend où il commandait, et sonda les dispositions des généraux à son égard; mais, n'en concevant aucune espérance, il repartit, au bout de deux jours, pour son gouvernement.

19 dj-1. Abaca arriva, le 9 mars, à l'Ordou de Tchogatou. Les princes du sang et les généraux étaient allés à sa rencontre. Le noyan Ilga, maréchal des Ordous, l'un des premiers généraux, lui offrit les mets et le vin funèbres; ensuite il l'entretint en particulier des affaires publiques et des derniers moments de son père.

Après avoir rendu les derniers devoirs aux mânes du souverain défunt, les Khatounes, les princes du sang et les généraux s'assemblèrent pour lui donner un successeur. Les principaux chefs militaires étaient les noyans Ilga, Sougoundjac, Sounataï, Abataï, Témagou, Singtour et Argoun Aca. Singtour, qui avait reçu les dernières volontés de Houlagou, et Sougoundjac, attestèrent qu'il avait désigné pour son successeur son fils aîné Abaca. Ce

prince, selon l'usage, se défendit d'accepter le trône et l'offrit à chacun de ses frères; mais tous, au même instant, fléchissent le genou et le reconnaissent pour leur souverain. Abaca leur dit qu'il ne peut pas s'asseoir sur le trône, sans l'ordre de Coubilaï Caan, son oncle. Alors toute l'assemblée s'écrie que personne n'y a plus de droits que lui, désigné par son père, et connaissant mieux qu'aucun prince du sang les coutumes et les lois de la nation (1). Enfin, le 19 juin, jour fixé par 3 ramaz.
les Cames et par les astrologues, Abaca (2) fut inauguré à Tchagan naour, dans le district de Berahan (3). Né en mars 1234, de djom.-1
Yessountchin Khatoun, Seldouze de nation, il 631.
avait alors trente-un ans. Les princes du sang allèrent, chacun à son tour, la ceinture jetée sur la nuque, fléchir sept fois le genou devant le soleil. Les fêtes durèrent plusieurs jours et les convives se livrèrent au plaisir

(1) Raschid.

(2) Ce nom signifie, en mongol, *oncle maternel.*

(3) *Tchagan naour* veut dire en mongol *lac blanc.* Berahan ou Ferahan est un bourg avec un château dans le district de Hémédan, près d'un lac d'environ seize *fersenks* carrés. Voy. *Mérassid-ul-ittila'* et *Naschk-ul-Azhar*, ouvrages géographiques en arabe.

de boire, d'entendre de la musique, de contempler les charmes d'un essaim de jeunes beautés qui les servaient (1).

A la suite de ces réjouissances et des largesses accoutumées, Abaca, quoiqu'il ne voulût s'asseoir que sur un tabouret, jusqu'à l'arrivée de l'ordonnance de Coubilaï qui devait sanctionner son élévation, exerça les droits de l'autorité suprême. Il confirma d'abord tous les statuts de Houlagou; puis il distribua les gouvernements de l'Empire. Il confia à son frère Yschmout la défense des provinces frontières depuis Derbend jusqu'à Alatac. Il donna à un autre de ses frères, du nom de Boutschin, le Khorassan et le Mazendéran; à Tougouz-Bitikdji, fils du noyan Ilga, et à Toudan, frère du noyan Sougoundjac, le commandement dans le Roum; à Dourtaï, le Diar-bekr et le Diar-rabi'a; à Schiramoun, fils de Tchourmagoun, la Géorgie; Bagdad et le Fars à Sougoundjac, qui devait avoir pour substitut, dans Bagdad, le ministre Alaï-ud-din A'ttamélik. Il confirma le roi de Géorgie, David; le prince de Nimrouz (Sidjistan), Schems-ud-din Kert; la reine du Kerman, Turkan Khatoun. Argoun Aca conserva l'administration générale des

(1) Vassaf.

domaines. Le Sahib Schems ud-din Mohammed de Djouveïn, fils du Sahib Behaï-ud-din Mohammed, fut continué dans le poste de premier ministre. Abaca fit des libéralités à une centaine de savants, sortis de l'école de Khodja Nassir-ud-din de Thouss, lesquels se trouvaient à sa cour. Il voulut que Tébriz fut le siége de son Empire; mais il choisit pour ses quartiers d'été Alatac et Siah-couh (1), pour ses quartiers d'hiver, l'Arran, Bagdad ou Tchogatou.

Houlagou avait demandé en mariage une fille de l'empereur de Byzance. Michel Paléologue lui donna une de ses filles naturelles, nommée Marie, qu'il avait eue d'une demoiselle de la famille Diplovatatze, et la fit partir sous la conduite de Théodose de Ville-Hardouin, archimandrite du couvent de Pantocrator, et frère du prince de l'Achaïe et du Péloponèse (2). A son arrivée à Césarée, la

(1) *Siah-couh* veut dire, en persan, *montagnes noires*. C'est le nom d'une chaîne de montagnes qui borde au nord le Curdustan, et celui également d'une autre chaîne plus étendue, qui court entre Raï et Ispahan.

(2) Pachymeres, ap. Stritter, *Mem. popul.*, etc., t. III, p. 1044. Selon Bar Hebræus, p. 567, le prélat chargé de conduire Marie auprès de Houlagou était Euthymius, patriarche d'Antioche.

princesse apprit la mort de Houlagou; néanmoins elle continua son voyage, et arriva à la cour d'Abaca, qui l'épousa. Les Mongols l'appelaient *Despina*, de son titre grec de *princesse* (1).

664 Ayant achevé l'hiver de 1265 dans le Mazendéran, Abaca se rendit au printemps à Tébriz. Il reçut, peu après, la nouvelle que Nocaï était entré sur son territoire par Derbend. Le prince Yschmout passa le Kour et rencontra l'ennemi près de la rivière Acsou. La bataille fut sanglante et longtemps indécise; Nocaï y fut blessé à l'œil; son armée se retira en désordre dans le Schirvan. A la suite de ce succès, Abaca lui-même franchit le Kour; mais, apprenant que Bercaï s'avançait avec une armée formidable, il repassa ce fleuve, fit rompre tous les ponts et campa sur sa rive méridionale. Les deux armées restèrent une quinzaine de jours en présence, séparées par le fleuve et se lançant des flèches. Enfin Bercaï remonta le Kour, pour le tra-

(1) Raschid en fait mention, sous le nom de Tespina, à l'article de la famille d'Abaca, en parlant de ses femmes dont plusieurs la surpassaient en rang; il la dit fille du souverain de Trébizonde.

verser près de Tiflis, mais il mourut pendant cette marche. Alors ses troupes se retirèrent, emportant le cercueil de leur maître qui fut inhumé à Seraï.

Délivré de ce danger, Abaca fit élever, au-delà du Kour, un rempart, bordé d'un large fossé, depuis Dalan (ou Valan) naour jusqu'au Descht-Kurdian (1), et y plaça un cordon de troupes mongoles et musulmanes; puis il alla passer l'hiver de 1266 dans le 665.
Mazendéran et le Djourdjan.

L'année suivante, Abaca s'avança jusqu'à Kéboud-djamé (dans le Mazendéran), à la rencontre de sa mère Yessountchin Khatoun, qui arrivait de Mongolie, accompagnée de Coutouï Khatoun, également veuve de Houlagou, et des deux fils de cette dernière, Tekschin et Tacoudar, ainsi que des fils de Tchoumoucour. En partant pour la Perse, Houlagou avait laissé ces deux princesses sous la tutèle de Mangou. Son second fils Tchoumoucour, d'un mois seulement plus jeune qu'Abaca, auquel il avait confié, à la même époque, le commandement sur ses Ordous en Mongolie, s'était vu obligé, après

(1) Vassaf dit que ce retranchement fut appelé *Assia*.

la mort de l'empereur Mangou, de suivre le parti d'Aric-Bouga, parce que ses domaines se trouvaient dans le pays occupé par ce prince, et il s'était battu contre l'empereur Coubilaï. Appelé en Perse par Abaca, il mourut en deçà du Djihoun, laissant deux fils Tchousgat et Kinkschou. Abaca donna en apanage à Coutouï Khatoun le district de Mayafarkin, à une autre veuve de Houlagou, nommée Oldjaï Khatoun, une partie du Diar-Bekr et du Djeziré, et d'autres domaines aux enfants que Houlagou avait eus de plusieurs concubines.

Les deux années suivantes ne furent signalées par aucun événement important dans l'Empire. Abaca, menacé du côté de l'orient, ne fit rien pour arrêter les entreprises du sultan d'Égypte. Après la levée du siége de Biret, et la mort de Houlagou, Beïbars, plus tranquile du côté de l'Euphrate, avait tourné ses armes contre les Croisés, et leur avait pris, dans les années 1265 et 1266, les villes de Césarée, Arssouf, Safad, Yafa, Schakif, les châteaux de Mélouhat, Hifa, Djéleba, Arca, Caliat. Ces conquêtes furent bientôt suivies d'une invasion en Cilicie (1). Le sultan

(1) Novaïri.

somma le roi Hethoum de lui payer un tribut, d'ouvrir les communications avec la Syrie, et de permettre l'exportation des grains de son pays. N'ayant pas reçu une réponse satisfaisante du roi arménien, qui était retenu par la crainte des Mongols (1), il envoya contre la Cilicie un corps d'armée commandé par Al-Manssour prince de Hamat, et sous lui, par les généraux Yzz-ud-din Aïgan et Seïf-ud-din Calavoun (2). Hethoum alla lui-même demander du secours au commandant des troupes mongoles dans le Roum, qui déclara ne pouvoir lui en donner sans l'ordre exprès d'Abaca. Hethoum envoya un de ses officiers à la cour du Khan, et attendit son retour; dans l'intervalle, les Égyptiens entrèrent en Cilicie. Tandis que le prince Levon, auquel son père avait laissé le commandement de l'armée, gardait le défilé d'Iskendérounat, sur le bord de la mer, les Égyptiens franchirent les montagnes qui le dominaient, où l'on ne craignait point qu'ils pussent passer, depuis que le roi avait fait construire des tours sur leurs sommets, et attaquèrent Lévon, août

5 zoulc. 664. — 8 août 1266.

(1) Bar Hebræus, p. 544.

(2) Novaïri.

près du fort de Séround. Les Arméniens essuyèrent une défaite; Levon fut pris; son frère Toros et un de ses oncles périrent dans le combat; un autre oncle, le connétable, se sauva par la fuite, mais laissa ses fils entre les mains des Musulmans. L'armée arménienne, dans laquelle on comptait douze princes, fut entièrement dispersée.

Les vainqueurs atteignirent le lendemain Tel-Hamdoun, tuant, faisant des captifs, et brûlant tout sur leur passage. Ils traversèrent la rivière Djihan, et s'emparèrent du château d'A'moudin, situé sur une haute montagne, lequel appartenait aux Templiers; il s'y trouvait deux mille deux cent individus; les hommes furent tués, les femmes et les enfants, réduits en captivité, et l'on mit le feu au château, qui contenait des magasins considérables. Une division de l'armée fut ensuite détachée vers Siss, capitale du royaume de Cilicie, qui fut saccagée et incendiée. Le prince de Hamat resta près des ruines de cette ville, tandis que le général Aïgan se dirigeait vers la frontière du Roum, et que le général Calavoun détruisait Ayas, Massissa, Adana. Après avoir mis à feu et à sang, pendant vingt jours, une grande partie de la Cilicie, les Égyptiens se retirèrent avec leur

butin, un grand nombre de captifs des deux sexes, et une si grande quantité de bétail, que dans leur camp un bœuf se vendait deux drachmes, et ne trouvait pas d'acheteurs. Ils avaient évacué le pays lorsque le roi Hethoum arriva avec des troupes mongoles et Roumiennes, qui ne firent qu'achever par leurs réquisitions la ruine de ce petit royaume (1).

Hethoum, après avoir sollicité Abaga de l'aider à tirer vengeance des Égyptiens, perdant tout espoir de secours de la part du Khan mongol, qui était obligé de faire face à d'autres ennemis, fut réduit à implorer la paix de Beïbars. Il envoya successivement plusieurs ambassadeurs à la cour du sultan, pour lui demander la liberté de son fils. Ce prince exigea, entre autres conditions, que le roi d'Arménie lui rendît plusieurs châteaux que les Mongols avaient pris aux Égyptiens et cédés à ce roi, auquel ils avaient précédemment appartenu, et qu'il obtînt du Khan mongol la liberté du général Schems-ud-din Soncor El-Aschcar (2), son ancien camarade, que

---

(1) *Vie de Beïbars*, par Schafi. — Novaïri. — Bar Hebræus, p. 544. — Haïton, *Hist. or.*, ch. 33.

(2) *Soncor*, veut dire en turc *faucon*, et *El-Aschcar* signifie en arabe *le roux*.

Houlagou avait trouvé emprisonné dans la citadelle d'Alep, et fait conduire en Perse. Le roi promit de solliciter son élargissement; en effet, au bout de quelque temps, il annonça à Beïbars le succès de ses démarches; avis qui fut bientôt confirmé par des lettres de Soncor au sultan; mais Hethoum faisait des difficultés pour rendre l'une des places en question. Alor Beïbars lui écrivit d'Antioche: « Si vous ne voulez pas faire ce sacrifice pour « votre fils et successeur, nous serons tout « aussi durs envers notre ami, entre lequel et « nous il n'existe aucune parenté; mais ce « sera de votre part que viendra la rupture. « Nous suivrons de près notre lettre. Faites « de Soncor ce que vous voudrez. » Hethoum finit par consentir à tout. Il s'engagea par la convention d'une trève qui fut signée à
ramaz. 665. Antioche, en juin 1267, de restituer les places de Bihessna, Derbessac, Merzéban, Ra'nan, Er-Roub, Sikh-ul-hadid, et de mettre en liberté l'émir Soncor *le roux*. De son côté, le sultan promettait au roi de lui rendre son fils et son neveu, ainsi que leurs serviteurs captifs. Le roi dut donner des ôtages pour la remise des places fortes. Lorsque le prince Lévon, détenu dans le *château de la montagne* au Caire, eut été remis à son père à

Siss, Soncor, qui avait été amené du fond de la Perse à la cour du roi d'Arménie, fut
mis en liberté. Le sultan pourvut généreuse- juil. 1268.
ment son ancien camarade de tout ce dont il pouvait avoir besoin, l'emmena en Égypte, lui conféra un commandement et lui fit bâtir un hôtel dans l'enceinte du *château de la montagne* (1).

Peu après, le roi Hethoum se rendit à la cour d'Abaca, qui était alors à Bagdad, pour lui rendre grâces de la délivrance de son fils, et le prier, vu son grand âge, et ses infirmités, de permettre qu'il cédât le trône au prince Lévon. Ayant obtenu sa demande, il convoqua, dès son retour à Siss, les seigneurs de son royaume dans la ville de Tarse, et
abdiqua en faveur de son fils. Léon se rendit 1269.
à la cour d'Abaca, et reçut de ce Khan l'investiture du royaume d'Arménie (2). Son père, qui avait règné quarante-cinq ans, se fit religieux, sous le nom de Macaire (3), dans le couvent de Trazargh, et mourut quelques mois après.

---

(1) Novairi. — Bar Hebræus, p. 545, 6 et 7.

(2) Bar Hebræus, p. 547. — Chamisch, t. II, p. 253 et suiv.

(3) Haïton, *Hist. or.*, ch. 33.

667 En 1269, Abaca envoya des ambassadeurs à Beïbars, qui les reçut à Damas, en même temps que les ambassadeurs de l'empereur grec et ceux du khan Mangou-timour, successeur de Bercaï. Dans ses lettres Abaca reprochait à Beïbars l'assassinat de Couttouz, et lui demandait comment lui, mamelouc, jadis vendu à Sivas, il osait résister à des rois, fils de rois, souverains de la terre, le menaçant de l'attaquer, de s'emparer de tout son pays, d'y passer au fil de l'épée tous ceux qui auraient les armes à la main, *et vous même*, ajoutait-il, *quand vous vous élèveriez dans les nues, quand vous descendriez sous terre, vous ne nous échapperiez pas*. Le sultan lui répondit: « Il est vrai que j'ai tué Couttouz; mais la « royauté m'a été conférée par des suffrages « unanimes. Vous annoncez l'intention de nous « attaquer. Eh bien, venez; nous serons prêts « à vous recevoir, et nous espérons de recou- « vrer les pays enlevés aux Musulmans. » L'ambassadeur d'Abaca fut congédié avec cette réponse (1).

Malgré ses menaces, Abaca ne put rien en-

(1) *Vie de Beïbars*, par Schafi. — Ben Tagri-birdi. — Macrizi.

treprendre contre l'Égypte; il se vit obligé de marcher, dans l'été de 1270, contre le prince 668.
Borac qui venait de passer le Djihoun avec une armée formidable, pour faire la conquête du Khorassan.

On a vu (1) qu'en 1265, Borac avait été placé, par l'empereur Coubilaï, à la tête de l'Oulouss de son grand père Tchagataï, sous la condition qu'il attaquerait, de son côté, le prince Caïdou, qui, après la soumission de son allié Aric Bouca, refusait encore de reconnaître la suzeraineté de Coubilaï; mais Borac ne fut pas plutôt investi de l'autorité, qu'il s'empara du Turkustan, province régie par un gouverneur impérial; puis il se brouilla avec Caïdou, qu'il avait ménagé, malgré ses engagements envers l'empereur (2). Caïdou et Borac étaient convenus de se partager les habitants de Samarcand et de Bokhara, et de posséder, l'un et l'autre, des fabriques dans ces deux villes. Ils fixèrent les districts où les hordes soumises à Borac auraient leurs quartiers d'hiver et leurs quartiers d'été. Caïdou fit cantonner une division de ses troupes entre le territoire occupé par celles de Borac

(1) Tom. II., p. 450. (2) Raschid.

et la ville de Bokhara, pour empêcher que ce dernier n'y commît des exactions; mais comme il fut, peu après, obligé de retirer ces troupes pour faire face à une armée envoyée contre lui par Mangou-timour, successeur de Bercaï, Borac profita de l'occasion pour se rendre maître de Bokhara (1).

Caïdou fit la paix avec Mangou-timour, et la guerre à Borac. Ces deux princes se livrèrent bataille sur le bord du Sihoun. Caïdou fut vaincu. Ayant reçu de Mangou-timour un secours de cinquante mille hommes, il livra une seconde bataille à son ennemi, qui, cette fois, fut défait. Borac se retira dans la Transoxiane, où il rallia les débris de son armée (2). Il fit alors signifier aux habitants de Samarcand et de Bokhara, que s'ils voulaient sauver leurs vies et préserver de la captivité leurs enfants, il fallait qu'ils sortissent de la ville, sans rien emporter, afin que ses troupes, qui avaient perdu leurs bagages, pussent la piller; ensuite elles l'évacueraient. Les habitants allèrent demander miséricorde, et obtinrent l'adoucissement de cet arrêt : Borac leur imposa une contribution en numéraire,

---

(1) Vassaf. (2) Raschid, règne d'Abaca.

qui fut employée à l'équipement de son armée. Par son ordre, les fabriques d'armes et d'instruments de guerre furent occupées nuit et jour. Il allait rentrer en campagne, lorsqu'il vit paraître le prince Kiptchac, envoyé en parlementaire par Caïdou. Ce dernier, alarmé de la résolution prise par Borac de ravager la Transoxiane, et hors d'état de la défendre, avait recours à des propositions de paix. Kiptchac, petit-fils d'Ogotaï (1), jadis lié avec Borac d'une étroite amitié, s'était offert d'aller lui porter un message pacifique. Borac lui fit un accueil distingué; il se leva, alla l'embrasser, le prit par la main et le fit asseoir auprès de lui (2). Ils burent ensemble, après avoir choqué leurs coupes, du sang où il y avait de l'or; ils échangèrent leurs vêtements et s'appelèrent *anda* (3). Ensuite Kiptchac, s'acquittant de son message, lui proposa la paix. « Il est vrai, lui répondit Borac, « que des cousins ne devraient pas être en« nemis, ni déchirer, par leurs querelles,

---

(1) Il était fils de Cadan Ogoul, sixième fils d'Ogotaï (Raschid).

(2) Raschid.

(3) Vassaf, liv. I. *Anda*, c'est-à-dire ami juré.

« l'héritage que leurs aïeux leur ont conquis; « mais qui est l'auteur de cette guerre? De « tous les petits-fils de Tchinguiz-khan, je « suis le plus mal partagé. Les autres possè« dent des villes opulentes ou de gras pâtu« rages; je n'ai que ce territoire borné; en« core Caïdou et Mangou-timour s'unissent-ils « pour me le ravir. » Kiptchac dit qu'il fallait oublier le passé, et se réunir en Couriltaï, pour se jurer une alliance éternelle. Abattu de sa triste position, Borac consentit à tout, et Kiptchac le quitta au bout d'une semaine.

Ces princes, naguère ennemis, se réunirent,
667. au printemps de 1269, dans les prairies de Talas (1) et de Coundjouc. Ils passèrent en fêtes les sept premiers jours; le huitième, ils parlèrent d'affaires. On arrêta, dans ce Couriltaï, que Borac garderait les deux tiers de la Transoxiane; que le reste appartiendrait à Mangou-timour et à Caïdou, et comme Borac se plaignait de l'insuffisance de son territoire pour la subsistance de ses hordes, il fut convenu, qu'au printemps suivant, ce prince passerait le Djihoum, pour tenter la conquête du Kho-

---

(1) La rivière de *Talas* et le lac de ce nom sont à l'est du fleuve Sihoun.

rassan, qui serait réuni à ses domaines. Caïdou, ennemi d'Abaca, avait applaudi à ce projet mis en avant par Borac, et ne demandant pas mieux que de le voir occupé du côté de l'ouest, il lui promit des troupes pour l'exécution de son dessein. Les princes, considérant, d'ailleurs, que la Transoxiane était ruinée, que les champs étaient en grande partie incultes, s'engagèrent à n'habiter que les steppes et les montagnes, à ne pas lâcher leur bétail dans les terres ensemencées, à ne pas approcher des villes, à n'exiger des habitants aucune taxe extraordinaire. Ils jurèrent d'observer fidèlement cette convention, et suivant l'usage, ils mirent de l'or dans la boisson qu'ils burent pour confirmer ce serment (1).

Mass'oud Bey fut chargé par les trois souverains alliés de parcourir la Transoxiane, afin d'y réparer les maux de la guerre, de réunir les habitants dispersés, de donner des encouragements à l'agriculture; mais Borac ne lui laissa pas le temps d'avancer l'exécution de cette œuvre bienfaisante. Il renouvella ses extorsions, pillant les habitants et enlevant

---

(1) C'est ce que les Mongols appelaient *boire de l'or* ou du *sang d'or*.

leurs chevaux et leur bétail pour son expédition en Perse. Enfin Mass'oud Bey lui représenta qu'il ruinait son pays pour une conquête incertaine (1), et que s'il éprouvait des revers, qui le forçassent à la retraite, il ne trouverait plus dans la Transoxiane les ressources dont il aurait besoin pour réparer les pertes de son armée. Irrité de ces avis, Borac fit appliquer à Mass'oud sept coups de bâton; mais lorsque sa colère fut appaisée il reconnut que cet administrateur avait raison, et renonça à ses mesures de violence.

666. A la fin de l'année 1268, lorsque Borac eut conçu le projet de s'emparer du Khorassan, Mass'oud Bey avait été envoyé par lui et par Caïdou à la cour d'Abaca, qui passait l'hiver dans le Mazendéran, avec la mission apparente de réviser les comptes des revenus des domaines appartenant à ces deux princes, dans les États d'Abaca, et de resserrer les liens de l'amitié qui existait entre eux; mais avec l'ordre secret de se procurer les renseignements dont les deux princes avaient besoin pour l'expédition qu'ils méditaient. Lorsque Mass'oud-Bey fut près de la résidence d'Abaca,

(1) Raschid.

les généraux de ce prince et son vézir Schems-ud-din allèrent à sa rencontre; ce dernier, tout grand personnage qu'il était, mit pied à terre et baisa l'étrier de Mass'oud-Bey, qui lui dit avec dédain : « C'est toi qui est le « chef du Divan? ta renommée vaut mieux « que ta personne. » Le vézir dissimula son ressentiment de cette apostrophe (1). Abaca fit revêtir l'ambassadeur de la tunique de Tchinguiz-khan, et le fit asseoir au-dessus de tous ses généraux, excepté le noyan Ilga. Il ordonna que l'état demandé par Mass'oud fut prêt au bout de huit jours. Mass'oud ne l'eut pas plutôt reçu qu'il partit. On apprit, vingt-quatre heures après, que des troupes s'étaient montrées sur l'autre rive du Djihoun. Abaca s'aperçut alors que cet ambassadeur n'était venu que pour observer; il fit courir après lui; mais Mass'oud avait eu la précaution de placer à chaque relai un homme de confiance avec deux chevaux, et déjà il traversait le fleuve, lorsque les gens expédiés à sa poursuite atteignirent la rive du Djihoun (1).

Avant d'entrer en campagne, Borac envoya des ambassadeurs à la cour d'Abaca. Il les

(1) Raschid.

chargea de quelques présents pour le prince Nigoudar, petit-fils de Tchagataï, qui avait passé en Perse avec Houlagou, à la tête du contingent que l'Oulouss de Tchagataï lui avait fourni pour son expédition en Occident, s'était établi en Perse, et commandait alors un Touman dans les armées d'Abaca. Il y avait, parmi ces présents, une flèche de l'espèce que les Mongols appellent *touganè;* en la lui remettant l'ambassadeur lui fit un léger signe; Nigoudar le comprit, et lorsqu'il fut seul, ayant rompu cette flèche, il y trouva une lettre de Borac, qui lui annoncait son invasion en Perse, et lui exprimait l'espoir que Nigoudar, issu comme Borac de Tchagataï, ne servirait pas contre lui sous les drapeaux d'Abaca. En effet, Nigoudar demanda la permission de retourner à ses quartiers en Géorgie, et s'y rendit. Peu après, sur les nouvelles alarmantes qui arrivaient du Khorassan, Abaca manda Nigoudar, afin qu'il assistât à un conseil de guerre. Celui-ci s'en excusa, et continua à donner diverses défaites aux messagers que lui dépêchait Abaca. Enfin, ayant confié son secret à ses officiers, il prit la route du Derbend, pour aller joindre Borac par le nord de la Mer Caspienne; mais le noyan Schiramoun, qui commandait sur cette

frontière, le poursuivit, le coupa du Derbend (1), et lui livra un combat, après lequel Nigoudar, ayant perdu la plus grande partie de ses troupes, s'enfonça avec mille cavaliers dans les montagnes de la Géorgie. Voulant s'assurer la protection du roi David, il lui donna sa fille en mariage; néanmoins les Géorgiens cherchèrent à le tuer; il leur échappa (2); mais ayant, à la persuasion du roi de Géorgie, quitté la forêt où il s'était réfugié, il fut encore attaqué par Schiramoun, qui lui tua une partie de son monde, et le fit prisonnier. Conduit avec sa famille à la résidence royale, il reçut sa grâce; mais ses officiers furent punis de mort, et ses troupes incorporées dans celles d'Abaca (3). Nigoudar lui-même fut placé sous la surveillance du noyan Couroumisch (4). rabi-1 661. — nov. 1269.

Caïdou avait envoyé l'ordre aux princes Ahmed, Bouri, Nikpey Ogoul et Yalgou, de passer le Djihoun, au gué de Termed; aux princes Tchabad, fils de Houcour et petit-fils de Gayouk-khan, Mobarekschah et Kiptchac, de le passer avec Borac à Amou; à Gueuk Atchouï *le grand* et à Baïnal, de le

---

(1) Raschid. (2) Vassaf. (3) Raschid. (4) Vassaf.

passer à Khiva; à Gueuk Atchouï *le petit*, de traverser le fleuve à Ming-kischlag. Ils devaient tous se réunir au-delà du Djihoun, et se tenir aux ordres de Borac.

Ce prince défendit à ses sujets de monter à cheval, et ses troupes, par ses ordres, enlevèrent pour le service de l'armée, tous les chevaux qu'elles purent trouver. Il ordonna à ses soldats de donner à leurs chevaux, pour les engraisser, sept *menns* d'orge et de froment par jour; ce qui causa la famine. Tous les bœufs furent tués, et de leur cuir on fit des boucliers. Borac voulait que ses gens, pour se fournir d'objets d'équipement et de vivres, pillassent Bokhara et Samarcand. Mass'oud-Bey sut encore l'en détourner, en lui représentant qu'il devait du moins songer à se réserver quelques ressources en cas de revers (1).

Avant de passer le Djihoun, Borac manda à Boutchin-Ogoul que le pays entre Badghiss, Ghaznin et la rive du Sind, ayant appartenu à ses prédécesseurs, devait être évacué. Sur son refus, laissant à Kesch et à Nakhscheb un corps de dix mille hommes, sous les ordres

(1) Vassaf.

de son fils Bey-timour, qu'il chargea de commander dans ses domaines en son absence, il passa le Djihoun, sur un pont de bateaux, et posa son camp près de Merv.

Il y avait dans l'armée d'Abaca un chef de mille, nommé Sitchektou, qui apprenant que le prince Kiptchac, son ancien maître, était avec Borac, alla se ranger sous ses drapeaux, et lui fit hommage de plusieurs beaux coursiers. Kiptchac lui dit d'offrir à Borac un semblable présent. Le lendemain, Kiptchac se trouvant au quartier de Borac, fut apostrophé par le généralissime Djélaïrtaï. « Apparemment, lui dit-il, que Borac est venu ici, « avec tant de milliers d'hommes, pour tes « intérêts. — Comment donc? lui demanda « Kiptchac. — Est-ce que Sitchektou, reprit « Djélaïrtaï, bien qu'il t'appartienne, serait venu « te joindre, sans l'invasion de Borac, dont la « fortune et la puissance l'ont attiré; et cependant tu t'es fait amener cet officier; ses meil- « leurs chevaux, ceux qui étaient dignes de « Borac, tu les a pris; et ceux qui étaient bons « pour toi, tu lui as ordonné d'en faire hommage « à Borac. — Qui est tu, lui demanda Kiptchac, « pour intervenir entre des princes du sang? — « Je suis le serviteur de Borac, et non le tien; « ce n'est pas à toi à me demander qui je

« suis. — Quand un *Caradjou* a-t-il parlé de la « sorte à un descendant de Tchinguiz-khan, pour « qu'un chien comme toi ose me repliquer! — « Si je suis un chien, je suis le chien de Borac « et non le tien. Respecte toi et reste à ta « place. » — « Tu me réponds insolemment, « s'écria Kiptchac en colère; je te couperai « par le milieu du corps. Borac, mon aîné, ne « m'en voudra pas. » Djélaïrtaï, portant la main à son poignard, lui dit: « Si tu avances, « je te fendrai le ventre. » Comme ils en étaient là et que Borac gardait encore le silence, Kiptchac comprit qu'il approuvait son adversaire; il sortit fort animé, retourna à ses quartiers, situés à deux lieues de ceux de Borac, et après avoir tenu conseil avec ses officiers, il décampa dans la nuit et se retira précipitamment vers le Djihoun, avec ses deux mille cavaliers; mais il laissa sa famille, persuadé que Borac ne lui ferait aucun mal. Ce fut sa femme qui donna à ce prince le premier avis de sa fuite. Borac mit ses troupes sous les armes, craignant une surprise de sa part, et au point du jour, il dépêcha après lui trois de ses frères, pour l'engager à revenir, ou du moins l'arrêter assez de temps pour que Djélaïrtaï, qu'il allait détacher avec trois mille hommes à sa pour-

suite, pût l'atteindre et le ramener de force.

Les trois princes atteignirent Kiptchak dès le lendemain. Ils coururent l'embrasser : « Bo-« rac, lui dirent ils, est bien affligé de votre « départ; il ne croit pas vous avoir jamais of-« fensé. Justement irrité contre Djélaïrtaï, « vous êtes parti sans attendre ce que dirait « Borac. Il se proposait de châtier, le lende-« main, cet officier insolent. Il vous prie de « revenir et il le punira comme vous l'exige-« rez. » — « Je ne suis pas un enfant, leur « répondit Kiptchac, pour me laisser prendre « à vos beaux discours. Je suis venu par l'or-« dre de Caïdou; je m'en retourne puisque « vous ne voulez pas de moi. J'ai laissé ma « famille, renvoyez la moi; sinon, j'enleverai « les vôtres. » Les trois frères, voyant qu'ils ne pouvaient pas le persuader, lui proposèrent de boire un verre de leur vin, avant de se séparer. — « On boit du vin, leur dit Kip-« tchac, lorsqu'on veut se réjouir; ce n'est « pas le moment; mais je vois bien qu'il vient « des troupes à ma poursuite, et que vous « ne voulez que me retenir. Repartez vîte, « ou je vous emmène. » Les princes effrayés, craignant d'ailleurs que Djélaïrtaï ne vint à paraître, tandis qu'ils étaient au pouvoir de Kiptchac, prirent le parti de s'en retourner,

et Kiptchac, faisant diligence, entra dans le désert d'Amou. Djélaïrtaï, qui n'avait pas assez de vivres pour s'y enfoncer, rebroussa chemin, et Borac renvoya en paix la famille de Kiptchac. Caïdou fit valoir auprès d'Abaca cette défection de Kiptchac; dès-lors ces deux souverains devinrent amis et se donnèrent le nom d'*Ortac*.

Peu après, le prince Tchabat, petit-fils de Couyouc-khan, profita, pour prendre aussi la fuite, d'un voyage que Borac fit à Hérat. Ce dernier ne jugea pas à propos de le faire poursuivre; mais il se plaignit à Caïdou de la défection de ces deux princes et demanda leur punition. Tchabat s'étant arrêté quelques jours près de Bokhara, y fut attaqué par un prince, vassal de Borac, perdit presque tout son monde, et put à peine se sauver lui onzième, poursuivi l'espace de trente lieues. Il atteignit enfin la résidence de Caïdou, et y mourut des suites de la frayeur qu'il avait éprouvée.

Cependant Borac, après quelques combats avec les troupes du prince Boutchin, qui se retirèrent, occupa la plus grande partie du Khorassan. Sa cavallerie fut mise en cantonnement dans les meilleurs pâturages de cette province. Il défendit à ses soldats de

monter leurs chevaux, afin de les laisser engraisser. Ces militaires allaient et venaient montés sur des bœufs ou sur des ânes. L'abondance règnait dans l'armée. Borac prit ses 26 ram. 668.
quartiers à Talecan. Ses troupes entrèrent à 19 mai
Nischabour et saccagèrent cette ville, qu'elles 1270.
évacuèrent le lendemain. Borac voulait faire éprouver le même sort à Hérat; Coutlouc-timour lui représenta qu'il s'aliénerait le prince Schems-ud-din Kert, et tous les Grands de la Perse. Nous avons vu que ce prince, à l'arrivée de Houlagou dans la Transoxiane, s'était empressé d'aller lui rendre hommage, et en avait reçu l'investiture des pays de Hérat, Sebzévar, Gour et Gardja. Il s'était emparé du Sidjistan; sa domination s'étendait jusqu'au Sind. Alors Borac chargea Coutlouc-timour d'aller, avec cinq cents hommes, chercher le prince Schems-ud-din, qui résidait dans le château de Khaïssar, à l'est de Hérat. Coutlouc-timour dit au prince persan, de la part de son maître, que Borac allait marcher sur l'Irac, et que si Schems-ud-din embrassait son parti avec zèle, il serait investi de l'autorité sur tout le Khorassan. Le Mélik consentit à tout et partit avec Coutlouc-timour. Borac lui fit un accueil distingué, lui donna en fief tout le Khorassan, et lui promit d'y

joindre les provinces qu'il allait conquérir; car son camp retentissait de bravades; on n'y parlait que de meurtre et de pillage, d'aller à Bagdad et à Tébriz. Après ces belles promesses, Borac demanda brusquement au Mélik, la liste des plus riches habitants du Khorassan, et le congédia; mais il le fit accompagner de plusieurs commissaires mongols, chargés de lever dans le district de Hérat une contribution en argent, en armes et en bétail. Le prince persan fit exécuter les ordres de Borac, et apprenant la marche d'Abaca, il se retira dans son château de Khaïssar pour y attendre l'issue des événements.

4 ram. Abaca était parti de l'Azerbaïdjan le 28 avril; c'était le temps de la moisson; il défendit sévèrement à ses troupes de toucher aux épis, « tant ce prince, ajoute Raschid, était juste.» Il fut joint à Schéroubaz, lieu que les Mongols appelaient Coungcour-oulang, par Mekabey, ambassadeur de l'empereur Coubilaï, qui avait été retenu par Borac, mais s'était évadé. Il put donner des renseignements sur la situation de l'armée ennemie. Abaca pressa sa marche. Son frère Boutchin, qui, après avoir été battu, près de Hérat, par l'avant-garde de Borac, s'était replié sur le Mazendéran, vint avec Argoun Aca, et Hadjadj, sul-

tan du Kerman, le trouver dans le Coumiss. Abaca s'avança vers Thous, et encouragea ses troupes par des promesses et une distribution d'argent. Du Badghiss il envoya un officier à Borac pour lui proposer la paix, lui offrant la cession des provinces de Ghaznin et de Kerman. Borac tint conseil. Le prince Yassaour fut d'avis qu'il valait mieux accepter ces conditions avantageuses que se mesurer avec un souverain aussi puissant que l'était Abaca. A ces mots, Mourgaoul, le plus brave des généraux de Borac, dit vivement, qu'on ne devait ni tirer de mauvais augures, en la présence des souverains, ni se laisser dominer par la peur. « Où est Abaca, s'écria-t-il; n'est « il pas occupé en Syrie? C'est le prince Boutchin et Argoun Aca qui ont fait courir le « bruit de son arrivée. — Nous sommes venus « pour combattre, dit à son tour Djélaïrtaï. « Si nous avions voulu la paix, nous serions « restés dans la Transoxiane. » Borac fut de l'avis de ses deux généraux et la bataille fut résolue. Il demanda à son astrologue si la position des astres lui était propice; celui-ci lui ayant conseillé d'attendre encore un mois, Djélaïrtaï, qui s'aperçut de l'impression de cette réponse sur l'esprit de Borac, dit, en bouillonnant de colère : « Eh que nous im-

« porte que les astres soient ou non propi-
« ces? Attendrons nous que l'ennemi vienne
« nous égorger dans nos camps? » Il fut donc arrêté qu'on livrerait bataille, et l'on jugea à propos d'envoyer des espions pour savoir si Abaca était en personne à son armée.

Ce prince, qui se trouvait alors dans le Badghiss, irrité contre la ville de Hérat, avait donné l'ordre qu'elle fut livrée au pillage; mais on parvint à le fléchir. Le général Bourgour, chargé de trouver un champ de bataille, choisit une vaste plaine bordée par des monts que les Mongols appellent *Cara-souï*. Il y arrêta trois individus qui lui parurent suspects. Abaca les fit attacher au pilier de sa tente, et ils furent interrogés avec de terribles menaces. Ils avouèrent que Borac les avait envoyés pour tâcher de découvrir si en effet Abaca était à son armée. Ce prince conçut alors l'idée de tromper son ennemi par le moyen de ses espions mêmes. Il sort de sa tente, pour donner ses instructions à l'un de ses gens, puis il se met à boire avec ses généraux.

Il s'était passé deux heures de la nuit; le banquet durait encore et Abaca s'entretenait de Borac, lorsque l'officier auquel il avait fait la leçon, annoncé comme un courrier,

entre tout essouflé, couvert de ses armes, et après avoir baisé la terre, dit: « Seigneur, « votre royaume est inondé de troupes en« nemies; une armée innombrable, descendue « du Derbend, a mis toutes vos provinces « occidentales à feu et à sang; elle a enlevé « vos Ordous et les familles de vos géné« raux. Tout est perdu, seigneur, si vous ne « retournez au plus vite. » A cette nouvelle, les généraux consternés, se désespèrent sur le sort de leurs femmes et de leurs enfants. Abaca se reproche d'avoir abandonné ses Ordous au pouvoir de l'ennemi, pour sauver la province de Hérat. Il veut partir, dans la nuit même, pour repousser l'ennemi, sauf à revenir contre Borac, dès qu'il sera délivré d'un danger plus pressant. Il calcule que dans dix jours il pourra être à Tébriz. Aussitôt on sonne les tymbales, et l'armée se met en marche pour le Mazendéran, abandonnant son camp et ses bagages. Au moment de partir Abaca ordonne à un de ses officiers de faire mourir les trois espions; mais il lui dit tout bas d'en laisser échapper un. Le lendemain il s'arrête dans la plaine de Djiné, choisie pour champ de bataille, et mande au cadhy de Hérat, de ne pas ouvrir les portes de la ville à Borac.

Cependant l'espion qu'on avait relâché, sautant sur le premier cheval qu'il rencontre, s'éloigne à toute bride, ne se sentant pas d'aise, et court annoncer à Borac cette joyeuse nouvelle; il lui raconte, d'une manière facétieuse, la fuite soudaine de l'ennemi; il dit que la plaine est couverte de tentes et de bagages. Mourgaoul et Djélaïrtaï accourent féliciter leur maître. On s'aborde, on s'annonce cet heureux événement. Le lendemain matin, toute l'armée se mit en marche. Lorsqu'elle fut près de Hérat, Mass'oud-Bey partit en avant, et surpris d'en voir les portes fermées, il fait appeler le cadhy Schems-uddin. Ce gouverneur lui crie, du haut de la muraille, qu'en partant, Abaca lui avait confié la défense de la ville, et qu'il avait juré de ne pas la rendre. Mass'oud-Bey s'en retourne, après avoir fait de vaines menaces, et Borac ne veut pas s'arrêter pour le moment à assiéger cette ville.

Après avoir passé la rivière de Hérat, l'armée de Borac aperçut avec joie le camp abandonné de l'ennemi, et se livra au pillage. Lorsqu'elle fut rassasiée de butin, elle s'arrêta au midi de la ville de Hérat, et passa le reste du jour dans l'allégresse et la débauche. Le lendemain elle continua sa marche; au

bout de deux heures, elle vit tout-à-coup une vaste plaine couverte de guerriers. Borac consterné rangea son armée en bataille sur le bord de la rivière de Hérat.

A l'apparition de l'ennemi Abaca appela ses généraux et les exhorta à faire leur devoir. « J'ai attiré, leur dit-il, Borac dans le piége; « c'est à vous maintenant de signaler votre « valeur. Songez que vous allez combattre « pour l'honneur et la vie, pour vos fem- « mes et vos enfants, pour votre souverain « dont les ancêtres vous ont comblés de bien- « faits. Soyez unis, et avec l'aide de Dieu la « victoire est à nous. » Les généraux lui ré- pondirent par une acclamation et se rendirent à leurs postes.

Abaca donna le commandement de l'aile droite à son frère Boutchin, auprès duquel il plaça le noyan Samagar; celui de l'aile gau- che, au prince Yschmout, qui avait sous lui les généraux Sounataï, Mingtour noyan, Bou- roultaï, Abd-oullah Aca et Argoun Aca. Ce dernier avait dans sa division les troupes du Kerman et du Fars, commandées par le sul- tan Hadjadj et l'Atabey Youssoufschah. Le noyan Abataï conduisait le centre.

Dès le commencement de l'action, le géné- 1er z. h. / 22 juil.
ral Mourgaoul, combattant avec valeur, tomba

percé d'une flèche. Craignant que sa mort ne décourageât les troupes, Djélaïrtaï demanda à Borac la permission de charger l'ennemi. Il fond sur l'aile gauche, la rompt, la met en déroute et la poursuit, avec un grand carnage, jusqu'à Pouschenk, à quatre lieues de Hérat. Cependant le centre et l'aile droite d'Abaca tenaient ferme. Ce prince ordonne à Yschmout de passer à la gauche pour rallier les fuyards. Dans l'ardeur de la poursuite, les escadrons du corps d'armée de Djélaïrtaï, s'étaient mis en désordre; ce général ne put jamais les former en bataille; lorsqu'il revint il se trouva coupé, et fut obligé de prendre la fuite. Mais la victoire n'en penchait pas moins du côté de Borac. Voyant les troupes d'Abaca repoussées, le noyan Sounataï, général âgé de plus de quatre-vingt-dix ans, descendit de cheval et s'assit sur un tabouret au milieu du champ de bataille. « C'est le jour, dit-il aux offi-« ciers qui l'entouraient, c'est le jour de re-« connaître ce que nous devons à Abaca. La « victoire ou la mort. » Les troupes reviennent à la charge; elles font des prodiges de valeur; au troisième choc, elles rompent la ligne de Borac et mettent son armée en fuite. Entraîné dans la déroute générale, ce prince tomba de cheval. Il criait aux officiers qui passaient

près de lui, dans leur fuite: « Je suis Borac, « votre souverain; donnez moi un cheval. » La peur les rendait sourds à sa voix; enfin un cavalier qui le reconnut, lui donna son cheval et lui demanda quelques flèches, que Borac lui jeta, en partant comme un éclair. L'armée d'Abaca poursuivit les fuyards, ne donnant pas de quartier. Ils auraient presque tous péri, sans le courage et la présence d'esprit de Djélaïrtaï, qui les rallia et les poussa dans le désert d'Amou, protégeant leur retraite à la tête d'un corps de troupes, qui faisait volte face pour combattre et arrêter l'ennemi, lorsqu'il les serrait de trop près. Ce général sauva par cette manœuvre les débris de l'armée, qui purent repasser le Djihoun. Des soldats s'étaient réfugiés dans un Keoschk; Abaca y fit mettre le feu et tous périrent dans les flammes (1).

Borac arriva avec cinq mille hommes à Bokhara. Atteint de paralysie, par suite de sa chûte de cheval, il était conduit en litière. De retour à Bokhara, il se fit mahométan, et prit le titre de Soltan Ghiath-ud-din. Plusieurs des princes et des généraux qui l'avaient

(1) Raschid.

suivi dans sa malheureuse expédition, en butte à sa mauvaise humeur, le quittèrent sous divers prétextes, et se rendirent dans leurs fiefs. Borac, en mandant à Caïdou l'issue de son entreprise, l'attribua à la défection des princes Tchabat et Kiptchac, laquelle avait découragé ses troupes, et lui demanda leur punition. Il se plaignit également de ceux qui venaient de le quitter. Caïdou lui répondit qu'il s'était attiré, par sa propre inconduite, ses revers et leur immitié; qu'il n'avait qu'à passer l'hiver à Bokhara, et que dans le prochain *Couriltaï* ses affaires seraient arrangées.

Borac réunit trente mille hommes à Bokhara, et après avoir pris tout l'argent qu'il put trouver, il partit avec cette armée pour châtier les princes qui lui avaient manqué pendant la campagne, et l'avaient abandonné à son retour. Il détacha deux corps de troupes, l'un contre Ahmed, petit-fils de Tchagataï, l'autre, contre Nikpeï, petit-fils d'Ogotaï. Ces deux princes furent tués; mais, peu après, Borac se vit abandonné de ses généraux qui allèrent avec leurs troupes joindre Caïdou. Ils se présentèrent devant ce prince, avec leurs armes suspendues à leur cou, lui demandant sa protection contre la tyrannie de Borac.

Caïdou les accueillit et leur assigna des cantonnements (1).

Lorsque Borac s'était mis en campagne pour ramener au devoir les princes qui lui avaient désobéi, il avait envoyé de Djah son frère Yessar à Caïdou, pour lui dire de sa part, que quoique malade, il se voyait obligé de marcher pour réduire à l'obéissance deux princes révoltés, et qu'il le priait de l'assister par un envoi de troupes. Quand Yessar se fut acquitté de son message, Caïdou lui demanda si, lorsqu'il avait été député vers Kiptchac, pour le ramener par la douceur au camp de Borac, près de Merv, il n'était pas suivi par Djélaïrtaï, chargé de l'y reconduire de force. Yessar le nia effrontément. Caïdou, qui savait le contraire, lui dit: « Vous « vous plaignez de la défection de vos parents; « vous ne devez vous en prendre qu'à votre « propre fausseté; tu viens implorer mon se« cours, et tu me réponds des mensonges. » A ces mots Yessar resta interdit. Caïdou le fit arrêter.

Ce prince voulait profiter de la faiblesse actuelle de Borac pour s'en défaire. Il par-

(1) Vassaf. — Raschid.

tit avec deux Toumans, lui faisant dire qu'il lui envoyait le secours demandé; mais il lui laissait ignorer qu'il venait en personne. A peine Borac eut il reçu cette réponse qu'il apprit la mort des deux princes contre lesquels il s'était armé; comme s'il eut soupçonné le dessein secret de Caïdou, il lui manda aussitôt, qu'il regrettait que ce prince eut pris la peine de venir en personne, d'autant plus que son secours ne lui était plus nécessaire; qu'il s'en retournait à cause de son infirmité et désirait attendre, pour leur entrevue, l'époque de sa guérison. Caïdou n'en continua pas moins sa marche, et atteignit Borac dans la nuit même. Il fit entourer de ses troupes le camp de Borac, avec le projet de le voir le lendemain; mais Borac mourut dans la nuit. Les officiers que Caïdou lui envoya le jour suivant pour règler l'entrevue, entendirent, en arrivant, les gémissements de son Ordou, et virent que ses gardes avaient les cheveux épars. A cette nouvelle Caïdou et tous les princes versèrent des larmes. Borac fut enseveli au sommet d'une haute montagne, et le lendemain, Moubarekschah, les généraux et les chefs de mille vinrent prêter serment de fidélité à Caïdou. Ce prince leur abandonna, à leur demande, tous

les biens et les trésors de Borac, qu'ils se partagèrent (1).

(1) Raschid. — Selon Vassaf, après la défection d'une grande partie de ses troupes, Borac étant allé avec sa femme Tougaï et un petit nombre de serviteurs, chercher un asile auprès de Caïdou, fut au bout de peu de temps empoisonné.

CHAPITRE II.

Tentative d'assassinat sur Abaca. — Son investiture par un ambassadeur de Coubilaï. — Blessure à la chasse. — Dévastation du Khorazm et de la Transoxiane. — Succès de Beïbars contre les Croisés. — Invasion d'une armée mongole en Syrie. — Sa retraite. — Ambassades entre Beïbars et Abaca. — Siége d'El-Biret par les Mongols. — Courte campagne de Beïbars. — Invasion des Égyptiens en Cilicie. — Armements inutiles de Beïbars.—Intelligences secrètes de Beïbars en Perse.— Persécution des chefs du clergé nestorien à Bagdad et à Irbil. — Expédition de Beïbars en Cilicie. — Invasion de Beïbars dans le Roum. — Bataille d'Aboulistin. — Entrée de Beïbars dans Césarée. — Son séjour dans le Roum. — Sa retraite en Syrie. — Des princes Caramans. — Mort de Beïbars. — Élévation au trône de son fils Sa'ïd. — Arrivée d'Abaca dans le Roum. — Son message à Beïbars. — Ses exécutions cruelles dans le Roum. — Son retour à Alatac. — Condamnation et mort du Pervané.

Après sa victoire, Abaca laissant le prince Boutchin, avec un corps de troupes, dans le Khorassan, reprit la route de l'Azerbaïdjan (1). Comme il passait sur les confins du

(1) Vassaf, tom. I.

Deïlem, il fut assailli à l'improviste par une troupe de Deïlemites. L'Atabey Youssoufschah mit pied à terre, se jeta sur eux, en tua plusieurs et délivra le Khan. Youssoufschah, quoique souverain du Louristan, résidait à la cour d'Abaca, avec une garde de deux cents hommes, et faisait gouverner son pays par des préfets. Il avait fourni à son suzerain un gros corps de troupes dans sa guerre contre Borac, où il se signala par des traits de valeur. Abaca voulant reconnaître la nouvelle preuve de dévouement que ce prince venait de lui donner, lui conféra l'investiture du Khouzistan et de trois districts frontières du Lour. Youssoufschah, comblé de marques de faveur, se rendit dans l'un de ces districts, nommé Couh Kilouyé, et attaqua les Schoules (1).

Abaca arriva à Méraga, le 18 octobre 1270, et le 6 novembre suivant, à ses Ordous de Tchogatou. Il y reçut des ambassadeurs de l'empereur Coubilaï, qui lui apportèrent une couronne, un manteau d'investiture, et des lettres patentes, par lesquelles ce monarque lui confirmait le pouvoir souverain sur l'Iran, que son père 1er r.-1 669.

(1) *Tarikh Gouzidé*, bab IV, fassel 2.

lui avait légué. Abaca renouvella, à Tchogatou, les cérémonies et les fètes d'usage à l'avénement d'un Khan mongol. Il reçut, dans le même temps, des ambassadeurs de la part de Mengou-timour, chargés de le féliciter de sa victoire sur Borac, et de lui offrir des éperviers, des gerfaults et des faucons.

Chassant, un jour, dans les environs de Tchogatou, Abaca fut blessé au cou par la corne d'un bœuf sauvage. Comme le sang coulait en abondance, on crut devoir l'arrêter, en pinçant la corde d'un arc sur la blessure jusqu'à ce qu'elle fut cicatrisée. Il y survint une tumeur qui le fit beaucoup souffrir. Aucun de ses médecins n'osait la percer; l'astronome Nassir-ud-din répondit sur sa tête qu'il n'y avait point de danger; on ouvrit la plaie, on la nettoya et la douleur fut appaisée (1).

Deux corps de troupes furent envoyés par Abaca dans la Transoxiane et le Khorazm, pour ravager ces pays. Après la mort de Borac, ses quatre fils (2) s'étaient unis contre

(1) Raschid.

(2) Beiktimour, Toua, Bouria, Houlavaï

Caïdou avec les deux fils d'Algou (1). Ces princes se mirent à piller et ravager la Transoxiane, qui commençait à refleurir par les soins de Mass'oud-Bey, et livrèrent plusieurs combats aux troupes de Caïdou, dans lesquels ils furent toujours vaincus. Attentif à ces troubles, le vézir Schems-ud-din exposa à Abaca que la Transoxiane étant une pomme de discorde entre les descendants de Tchagataï et le petit-fils d'Ogotaï, et faisant toujours éclore, dans la tête de celui qui en était le maître, des projets d'ambition sur le Khorassan, il fallait ruiner ce pays, pour en écarter les compétiteurs. Docile à ce conseil, Abaca fit marcher sur Bokhara un corps d'armée 671. / 1272.
commandé par Nikbey Bahadour, Tchardou et Akbey Turcman, et envoya dans le Khorazm un second corps, sous la conduite de Youssouf et de Cargadaï, fils de Tchintimour, de Tchourgadayi et d'Ila-bouca. Ces chefs reçurent l'ordre de dévaster les deux contrées. Les fils de Tchintimour saccagèrent Korkandj, capitale du Khorazm, Khiva et Caracousch. Apprenant la marche des troupes d'Abaca, Mass'oud-Bey prit la fuite; la plupart des habitants de Bokhara et de Samar-

(1) Tchouya et Cayan.

cand émigrèrent. Nikbey entra dans Bokhara
7 redj. le 29 janvier 1273, et ses troupes, au nombre de dix mille hommes, n'y firent, pendant sept jours, que tuer, piller et brûler (1). Elles incendièrent le collège fondé par Mass'oud-Bey, où l'on comptait environ mille étudiants. Lorsqu'elles eurent fini de piller et d'égorger, elles chassèrent devant elles, vers le Djihoun, cinquante mille captifs des deux sexes. Mais les deux fils d'Algou, Tchouba et Cayan, les suivirent et reprirent près de la moitié de ces infortunés, qu'ils ramenèrent à Bokhara. Trois ans après cette invasion, Tchouba et Cayan saccagèrent eux-mêmes Bokhara. Ils arrachèrent par les tortures à ce qui restait d'habitants, jusqu'à leur dernier dinar et leur dernière mesure de grains. Ce pays resta désert pendant sept ans; enfin Mass'oud-Bey prit à tâche de le relever; il réunit les habitants dispersés, et par ses soins la Transoxiane put se rétablir (2).

(1) « On dirait, observe ici Vassaf, que cet événement était la réponse à la raillerie de Mass'oud-Bey, lorsqu'il rencontra le vézir. »

(2) Vassaf, t. I. — « La Transoxiane, ajoute cet historien, prospère maintenant (au commencement du quatorzième siècle), sous la domination de Caïdou, souverain juste et humain. »

L'impétueux Beïbars poursuivait avec succès, depuis plusieurs années, l'exécution de son dessein d'enlever aux Croisés toutes les places qu'ils possédaient encore en Syrie. Ils s'était emparé, dans l'année 1268, de la principauté d'Antioche, qui appartenait à Bohémond, comte de Tripoli. Les habitants de la ville d'Antioche, prise de vive force et ruinée, avaient été tués ou réduits à l'esclavage; d'autres districts en la possession des Croisés, mis à feu et à sang. La malheureuse issue de l'expédition de St. Louis contre Tunis rassurait Beïbars du côté de la chrétienté, et lui permettait de travailler, sans inquiétude, à l'expulsion totale des Croisés, qui ne cessaient d'exciter les Mongols à attaquer la puissance égyptienne.

Réduits à la dernière extrémité les Chrétiens de Syrie sollicitaient vivement Abaca de faire une diversion en leur faveur (1). Par l'ordre de ce prince, une armée composée de dix mille cavaliers mongols, sous les ordres du général Samagar, chef des troupes mongoles dans le Roum, et d'un corps de Turcs du Roum, commandé par le Pervané ou premier ministre du sultan de l'Asie mineure, fit dans

(1) Marin Sanut, lib. III, pars XXII, cap. XI.

670. l'année 1271, une invasion en Syrie. Son avant-garde, de quinze cents Mongols, commandée par Amal, fils de Baïdjou, entra dans la province d'Alep, par la route d'Aïntab, surprit et passa au fil de l'épée une tribu de Turcmans, campés entre Harem et Antioche. Les Mongols purent aisément ravager les cantons de Harem et d'El-Muroudj; la garnison d'Alep s'était retirée sur Hamat; l'alarme se répandit jusqu'à Damas, dont beaucoup d'habitants partirent pour l'Égypte. Sur le premier avis de l'invasion des Mongols, le sultan qui était à Damas, avait expédié,
18 rb.-1. le 24 octobre, un officier au Caire, avec l'ordre au général Beïsseri de partir avec trois mille cavaliers. L'officier arriva au Caire dans la soirée du 26, et le 27 au matin, ce corps se mit en marche. Il arriva à Damas le 9 novembre. Le sultan en partit trois jours après, se dirigeant sur Alep; mais il ne put atteindre les Mongols, qui, avertis de sa marche, avaient déjà évacué la Syrie. Beïbars détacha un corps de troupes vers Mer'asch; un autre à Harran. Cette dernière ville ouvrit ses portes aux Égyptiens, qui ne jugèrent cependant pas à propos de l'occuper. Après leur départ la crainte de la vengeance mongole détermina

ses principaux habitants à la quitter; ils se retirèrent dans différentes villes de Syrie. En effet, un corps mongol vint occuper Harran, le 26 avril 1272, rasa ses murailles, détruisit 25 ram.
la plupart de ses édifices, et emmena le reste de la population de cette grande ville, qui fut ainsi ruinée. Lorsque les Mongols étaient entrés en Syrie, les Croisés avaient fait, de concert avec eux, une incursion dans le pays de Cacoun, mais avaient été repoussés.

Le sultan reçut à Damas, dans le mois de mars, des envoyés du général Samagar et du Pervané, qui lui remirent une lettre exprimant, au nom d'Abaca, le désir de la paix et la demande que le sultan voulût envoyer des négociateurs. Beïbars fit partir avec ces ambassadeurs deux de ses officiers, au milieu du mois de mai. Ils trouvèrent Samagar dans la province de Sivas et lui offrirent les présents dont ils étaient chargés pour ce général, savoir neuf arcs et neuf masses d'armes, s'excusant de n'en avoir pas apporté davantage, sur ce qu'ils avaient couru à franc étrier. Le lendemain, ils furent reçus par le Pervané, et lui remirent secrètement des étoffes superbes de la part de Beïbars. Ils se rendirent avec ce premier ministre à la cour d'Abaca. Après lui avoir

offert les présents de Beïbars, qui consistaient dans une cuirasse et un casque faits de piquants de hérissons, un sabre, un arc et neuf flèches, l'un des envoyés dit au Khan mongol, que son maître avait reçu plusieurs ambassades de la part du Khan Mangou-timour, qui le pressait d'attaquer, de son côté, le royaume d'Abaca, tandis qu'il y entrerait du sien, et lui proposait que chacun gardât ce qu'il aurait conquis. Ce discours causa une vive émotion à Abaca; il sortit aussitôt de la salle, et quelques jours après, il congédia les deux envoyés (1).

L'année suivante, Abaca envoya au sultan une seconde ambassade qui arriva à Damas
saf. 671. en septembre 1272. Elle demanda que le sultan, ou bien la personne la plus éminente après lui, se rendît à la cour mongole pour y traiter de la paix. Beïbars répondit que si Abaca voulait faire la paix, il pouvait venir lui même ou envoyer un de ses frères.
9 rb.-1. / 4 oct. Peu après, le sultan informé que les Mongols menaçaient les deux places frontières d'Er-Rahbet et d'El-Biret, partit avec des troupes de Damas, incertain sur lequel de ces

(1) Novaïri.

deux points il devait se diriger; mais il apprit en marche que les Mongols avaient mis le siége devant Biret. Pour traverser l'Euphrate, il fit transporter de Damas et de Himss, sur des bêtes de somme, des bateaux démontés. A son approche, les Mongols, qui étaient postés vis-à-vis d'un endroit où il y avait un gué facile, le quittèrent pour aller se retrancher sur un autre point où le fleuve était profond. Trompés par ce stratagême, les Égyptiens crurent que le gué était au lieu défendu par l'ennemi, et ce fut là qu'ils tentèrent le passage. Les barques furent lancées à l'eau et se remplirent d'archers qui allèrent harceler les Mongols; en même temps la cavalerie, conduite par le général Kélavoun, se jetta dans le fleuve, en escadrons serrés, les hommes se tenant d'une main à la bride, s'appuyant de l'autre sur leurs lances, et passèrent l'Euphrate à la nage, quoique les cavaliers et les chevaux fussent bardés de fer; Beïbars traversa des premiers. Les Mongols, dont la force était de trois mille hommes, protégés par des retranchements, furent mis en déroute; 18 dj.-1. / 11 déc.
leur chef périt avec un grand nombre des siens; on leur fit des prisonniers. Le sultan rendit graces à Dieu de ce succès, par un Namaz de deux *rek'ats*, à l'endroit où l'ennemi

avait campé; c'était vis-à-vis du château de Monbedj; il y resta jusqu'au lendemain pour attendre le retour des troupes qui avaient poursuivi l'ennemi, et repassa le fleuve; il apprit alors que le corps mongol qui avait mis le siége devant Biret, sous les ordres du général Deriaï, s'était retiré abandonnant ses catapultes et ses vivres. Beïbars alla camper sur une hauteur vis-à-vis de Biret, et passa sur un pont de bateaux jeté par l'ennemi, pour entrer dans cette place, dont il récompensa généreusement la garnison. Il reprit ensuite la route de Damas, où il fit une entrée triomphale, précédé de ses prisonniers (1).

Cette courte campagne fut bientôt suivie d'une invasion en Cilicie. Le commandant de la province d'Alep, Hossam-ud-din d'Aïntab, s'était plaint au roi d'Arménie des molesta-

---

(1) *Vie de Beïbars*, par Schafi. — Novaïri. — Ben Tagri-birdi. — Macrizi. — D'après Novaïri, les Mongols détachés de l'armée de siége, qui furent battus par le sultan, étaient au nombre de cinq mille, commandés par le général Tchabacar. Selon Vassaf, (t. I,) l'armée égyptienne était de douze mille hommes. Cet auteur rapporte que pour traverser l'Euphrate, et attaquer l'ennemi, Beïbars fit jeter dans le fleuve jusqu'à trente-cinq mille chameaux, dont les corps servirent de pont à ses troupes!

tions que les habitans de la ville de Kinouc faisaient éprouver aux marchands et aux voyageurs mahométans. Ne recevant point satisfaction, il passa la frontière et arriva inopinément devant Kinouc. Les habitants se réfugièrent dans la citadelle, qui fut bientôt prise; les hommes furent égorgés; les femmes, réduites en captivité (1). Les troupes syriennes parurent ensuite devant Sis; mais voyant que cette capitale ne serait pas une conquête facile, elles se dirigèrent sur la ville de Tarse, la prirent, et la saccagèrent; puis elles firent leur retraite, chargées de butin. Le roi Léon III, qui règnait depuis quatre ans, et avait mis tous ses soins à réparer les maux que la dernière invasion des Égyptiens avait causés à son pays, à relever de leurs ruines les cités et les monastères détruits par les troupes musulmanes, suspectant la fidélité de ses grands vassaux, s'était retiré dans les montagnes. Son pays était à peine évacué, qu'il apprit la marche d'un corps égyptien encore plus nombreux. Alors il exhorta ses sujets à combattre, du moins pour le soutien de la foi, et marchant

3 moh. 672. — 20 juil. 1273.

(1) Novairi.

à l'ennemi, tandis qu'une partie de ses troupes engageait le combat, il se porta avec l'autre sur les derrières des Égyptiens, qui furent mis en déroute (1).

Lorsque ses troupes ravageaient la Petite-Arménie, Beïbars averti de mouvements militaires dans les provinces d'Abaca, fit à la
26 moh. 672. — 12 août 1273. hâte des préparatifs de défense. Étant parti du Caire avec les officiers de sa maison, et apprenant à Ascalon, qu'Abaca, après un séjour à Bagdad, s'était dirigé, en chassant, vers le Zab, il expédia l'ordre en Égypte de faire marcher des troupes. Quatre mille hommes partirent sous les ordres du général Taïbars. Comme les nouvelles de la Perse devenaient de plus en plus alarmantes, le sultan ordonna que toute l'armée égyptienne, y compris les troupes arabes, se mît en marche, sous le commandement du général Bilbeg; il decréta en outre une levée en masse; quiconque possédait un cheval, devait remplir l'obligation sacrée de marcher contre les infidèles. Le sultan arriva à Da-
17 saf. mas le 2 de septembre; mais l'ennemi ne

(1) Chamisch, t. II, p. 259. Cet historien place ces événements à l'année 1275.

parut point et cet armement devint inutile. schaban.
Quelques mois après, le chef des Bédouins mars
de Syrie, Schéref-ud-din Yssa, fils de Mohna, 1274.
fit par l'ordre du sultan une incursion dans l'Irac Aréb, et s'avança jusqu'à Anbar, où il eut une rencontre avec des troupes mongoles (1).

Dans le même temps Beïbars accueillit à sa cour un seigneur fugitif du pays d'Abaca, qui, par ses avis secrets, lui avait rendu des services; c'était le mélik Schems-ud-din Bahadour, prince de Semisatt, fils de mélik Feredj, grand échanson du sultan Djelal-uddin Khorazm-schah, qui, après la mort de ce prince, avait pris possession du château fort de Kirat, et de six autres dans le canton de Nakhtchouvan, et qui ayant ensuite passé dans le Roum, y avait reçu en apanage la ville d'Acseraï. Depuis un an Schems-ud-din entretenait une correspondance secrète avec le souverain d'Égypte, dont il avait gagné les bonnes grâces, en lui donnant des avis exacts de ce qui se passait dans les États mongols. Il avait aussi secondé Beïbars dans une trame que ce prince avait ourdie pour

(1) Novaïri.

perdre l'un des principaux chefs du clergé chrétien en Perse, dont les Mahométans avaient à se plaindre. Le sultan écrivit à ce prélat que, connaissant son amitié, il favorisait, en sa considération, ses sujets chrétiens, que celui-ci devait regarder comme son troupeau; que le sultan avait reçu les informations secrètes qu'il lui avait fait passer sur les Mongols; que la grâce qu'il avait demandée pour un tel, le sultan l'avait accordée. Cette lettre contenait encore d'autres choses de pure invention, et finissait par informer le prélat que Beïbars lui avait envoyé le baume et les reliques qu'il lui avait demandés, entre autres, un morceau de la croix du Christ; qu'il avait dirigé ces objets sur Rahbet, et fait connaître au commandant de cette place le signe convenu; le prélat n'avait qu'à y envoyer quelqu'un de confiance pour les recevoir. Le sultan adressa cette lettre au commandant d'El-Biret avec l'ordre de l'expédier, par un Arménien, à cet ecclésiastique, et d'en prévenir le mélik Schems-ud-din Bahadour, en lui donnant le signalement de cet émissaire. En effet, Bahadour le fit arrêter et conduire à la résidence d'Abaca, qui, ayant pris connaissance de la lettre, ordonna la

mort du prélat chrétien. Bahadour avait rendu beaucoup d'autres services de ce genre à Beïbars. A la fin on découvrit sa trahison; il fut saisi, et mené à l'Ordou. Ses gens prirent la fuite et atteignirent le territoire du sultan, qui pourvut généreusement à leur entretien; ils étaient plus de mille. Bahadour lui même trouva au bout de quelque temps le moyen de s'évader, gagna la Syrie et reçut des fiefs en Égypte (1).

Le catholique des Nestoriens s'était vu obligé, en 1268, de quitter Bagdad, à la suite d'une émeute. Ce patriarche, nomme Denha,

(1) Novaïri. — Selon cet auteur, ce fut le catholique des chrétiens (c'est-à-dire le patriarche des Nestoriens), siégeant à Bagdad, dans l'ancien palais des Khalifes, dont le sultan d'Égypte causa la mort par ses machinations; mais c'est une erreur. A cette époque le catholique ne résidait plus à Bagdad, et aucun catholique ne périt par l'ordre d'Abaca. Au rapport de Bar Hebræus (p. 546), ce prince fit mettre à mort, dans l'année 1268, l'évêque de Djéziret, Hanan Yeschoua. « On ne le tua pas, dit-« il, avec le sabre, mais pendant qu'il dormait on lui « fracassa le crâne avec une grosse pierre, et sa tête fut « exposée à la porte de la ville. Il s'était attiré cette triste « fin par son intervention dans des affaires temporelles; « il aspirait au pouvoir souverain. Il est accusé en outre « d'actes honteux. »

successeur de Makica, avait fait arrêter un Nestorien, qui avait, quelques années auparavant, embrassé le mahométisme, et l'on disait qu'il voulait le faire noyer dans le Tigre; le peuple s'assembla en tumulte devant l'hòtel du gouverneur civil, Alaï-ud-din, qui envoya plusieurs fois demander au catholique de lui remettre cet individu; sur son refus, la populace furieuse mit le feu au portique de l'hôtel du patriarche et l'escaladà pour le tuer; Denha dut son salut à des gens envoyés par Alaï-ud-din, qui le conduisirent chez ce gouverneur par des rues détournées. Il se plaignit à la cour; il y fut mandé, et renouvella ses plaintes; ne trouvant personne qui les écoutât, il alla fixer sa résidence à Irbil; mais il n'y resta pas long-temps. En 1271, des Ismaïliyens tentèrent d'assassiner le gouverneur de Bagdad, Alaï-ud-din; ils le manquèrent et furent mis en pièces. Les Mahométans s'empressèrent de répandre que c'étaient des Chrétiens, envoyés par le Catholique; il n'en fallut pas davantage pour faire emprisonner les évêques et les principaux membres du clergé régulier et séculier, qui se trouvaient dans Bagdad. En même temps le commandant d'Irbil, Coutloucschah, fit jeter en prison le catholique et ses evêques, qui

ne furent élargis qu'au bout de quelques semaines, sur un ordre de la cour. Dès-lors les patriarches Nestoriens fixèrent leur résidence à Aschnou, ville de l'Azerbaïdjan (1).

En 1274, le sultan d'Égypte ayant intercepté des lettres écrites aux Mongols par plusieurs de ses généraux, les fit arrêter au nombre de douze; les noms de ces officiers indiquent qu'ils étaient turcs ou mongols. Ils furent interrogés, avouèrent leur délit et subirent la peine de mort. 673.

Beïbars voulant ravager la Cilicie, se crut en droit de considérer la trève faite en 1268, pour dix ans, comme rompue par les infractions du roi Léon. Ses griefs étaient que le roi avait cessé de lui envoyer les présents convenus; qu'il avait, contre son engagement, bâti de nouveaux châteaux et ajouté aux fortifications des anciens; que malgré sa promesse, il ne lui avait pas fait parvenir d'utiles avis; enfin que des Arméniens, vêtus, par son ordre, de *saracoutches* tatares, avaient assailli des caravanes, et qu'il avait faussement assuré que c'étaient des troupes tatares; acte de violence qui avait provoqué la prise

(1) Bar Hebræus, p. 546.

et la ruine de Kinouk. A la suite de ces reproches, Beïbars annonça au roi arménien qu'il
3 scha'b. allait l'attaquer. Il partit du Caire, avec ses
673. troupes d'Égypte, le 1er février 1275, et de
7 ram. Damas, avec toute son armée, le 6 mars, cachant le but de son expédition. Il fut joint à Hamat par Manssour, prince de ce pays, et plus loin, par l'émir arabe Schéref-ud-din Yssa, fils de Mohna. Cet émir et le général Hossam-ud-din d'Aïntab reçurent l'ordre de se porter sur Biret, en avant-garde; mais arrivé à Sermin, Beïbars y laissa ses bagages, avec un corps de troupes sous les ordres du général Schems-ud-din Soncor, et prit la route de Derbessac. Lorsqu'il eut posé son camp entre cette ville et Bagrass, chaque corps de mille hommes eut l'ordre de prendre une route différente pour traverser les montagnes; les soldats étaient munis de flambeaux et trente barques suivaient l'armée pour le passage des rivières. Le sultan alla camper au-delà du défilé d'Iskendérouna, derrière une muraille que le roi Hethoum, père de Léon, avait fait construire; de là il s'avança jusqu'à Mancab. Ses troupes saccagèrent la ville de Massissat, et prirent une immense quantité de bétail. Des tribus d'Arabes et de Turcmans, propriétaires de beaucoup de chevaux et d'autres ani-

maux, vinrent se soumettre au sultan, qui les fit passer en Syrie. Ce prince, ayant concentré ses forces, partit à leur tête le 28 mars, 29 ram. et s'avança jusqu'à un défilé qui séparait la Cilicie du Roum. Il y trouva des femmes et des enfants de militaires mongols, et les fit enlever. Il revint ensuite sur la ville de Sis qui fut livrée aux flammes; les habitants de cette résidence royale s'étaient réfugiés dans la citadelle. Lorsque son avant-garde fut de retour avec les familles mongoles captives, et que les troupeaux enlevés eurent été dirigés vers la Syrie, le sultan commença sa retraite; dans cette marche rétrograde ses troupes firent paître à leurs chevaux les blés sur pied. Une division s'était portée sur Tarse, une seconde, sur le château de Berin, une troisième sur Adana, tuant les hommes, enlevant les femmes et les enfants. Un quatrième corps s'avança jusqu'à Ayas; à son approche, les Francs de cette ville transportèrent leurs effets sur les vaisseaux mouillés dans le port. La ville fut brûlée par les Égyptiens, qui y tuèrent beaucoup de monde. Un millier d'individus, Francs et Arméniens, voulant se sauver par mer, périrent dans les flots.

En revenant à Massissat, le sultan livra aux flammes les deux parties de cette ville,

sur les rives du Djihoun, et lorsque tous les généraux furent revenus avec leur proie, que les Turcmans et les Arabes qui s'étaient soumis à son sceptre, eurent passé les défilés conduisant en Syrie, il continua sa retraite. Après avoir lui-même franchi ces défilés, il s'arrêta sur la frontière dans des prairies couvertes au loin d'une immense quantité de bétail, pour procéder à la distribution du butin, dont il ne voulut se réserver aucune part. Il apprit alors que le corps d'armée qu'il avait dirigé sur Biret, s'était avancé jusqu'à Rées-aïn, faisant fuir devant lui les troupes mongoles stationnées sur cette frontière, et qu'il était revenu chargé de dépouilles (1). On rapporte que cette expédition en Cilicie coûta la vie à soixante mille habitants, et que le nombre des jeunes gens des deux sexes emmenés en captivité était beaucoup plus considérable (2).

L'automne suivant, le sultan apprit à Damas d'un émissaire du Pervané du Roum, que les Mongols allaient assiéger El-Biret. Cette place fut en effet investie le 29 no-

(1) Novaïri.

(2) Bar Hebræus, p. 552.

vembre 1275, par une division mongole, 8 dj.-2 674.
sous les ordres du noyan Abataï, et battue par huit catapultes; mais bientôt le manque de vivres, une neige abondante et un froid rigoureux qui fit périr beaucoup de chevaux, forcèrent les assiégeants de se retirer, et le sultan qui était déjà parti de Damas avec ses troupes, auxquelles il avait distribué des largesses de ses propres mains, reprit la route de cette ville, d'où il retourna en Égypte (1).

Après la levée du siége de Biret, un corps de Turcmans, renforcé par mille Égyptiens, se porta sur la Cilicie. Il fut attaqué près de Mar'asch par des troupes arméniennes que commandait le connétable Simbat, oncle du roi Léon. Cette action, qui eut lieu dans le mois de mars 1276, coûta la vie à Simbat, à quatorze seigneurs et à trois cents Arméniens. Cependant les Turcs, quoique victorieux, se retirèrent (2).

Des troubles qui venaient de s'élever dans le Roum, entraînèrent de nouvelles hostilités entre les Mongols et les Égyptiens. Les deux sultans Seldjoukides, Yzz-ud-din et Rokn-ud-

(1) Novaïri.
(2) Bar Hebræus, p. 553.

din, qui s'étaient partagé, en 1257, le royaume de Roum, restèrent unis, tant que vécut leur vézir commun Schems-ud-din Mahmoud, homme sage et conciliant. Après sa mort, les deux sultans ayant chacun pris un ministre, celui de Rokn-ud-din, nommé Mo'yin-ud-din Soleïman, plus connu sous le titre persan de *Sahib-Pervané* ou garde des sceaux, forma le projet de rendre son maître souverain de tout le royaume, et sut gagner, par des présents, le noyan Alindjac, lieutenant de Houlagou dans le Roum, qui avait établi sa résidence sur le territoire de Rokn-ud-din. A l'instigation du Pervané, le noyan manda à son souverain que le sultan Yzz-ud-din s'entendait avec le sultan d'Égypte et se disposait secrètement à lever l'étendard de la révolte (1). En effet Yzz-ud-din avait envoyé,
scha'ban 660. en juin 1262, des ambassadeurs à Beïbars, avec une lettre où il lui annonçait qu'il lui cédait la moitié de son pays; elle était accompagnée de plusieurs blanc-seings, dont le sultan d'Égypte était invité à faire usage pour conférer des fiefs dans le Roum à qui il lui plairait. Beïbars expédia l'ordre de faire mar-

(1) *Tarikh* Monédjim-Baschi.

cher des troupes de Damas et d'Alep au secours d'Yzz-ud-din, et fit dresser plusieurs diplomes d'investiture de fiefs dans le Roum; mais il reçut, peu après, une seconde lettre du sultan, avec l'avis que sur la nouvelle de son alliance avec l'Égypte, ses ennemis s'étaient retirés, et qu'il allait assiéger Conia, occupée par les troupes de son frère (1). Houlagou donna l'ordre de le faire périr. Yzz-ud-din qui, se méfiant de la perfidie du ministre de son frère, se tenait sur ses gardes, sut qu'on cherchait à lui nuire, et partit avec de riches présents pour la cour de Houlagou. Ses ennemis, dès qu'ils le surent en route, postèrent des troupes sur son passage pour l'arrêter. Yzz-ud-din envoya des ambassadeurs à son frère qui les fit emprisonner; alors il prit le parti de se réfugier, par mer, à Constantinople (2). Il fut bien accueilli de Michel Paléologue, qui venait de reprendre cette capitale, dont les Francs avaient eté maîtres pendant cinquante-sept ans. L'empereur grec redoutait trop la puissance des Mongols, pour vouloir donner à Houlagou le moindre sujet de mécontentement. Il méditait,

(1) Novaïri. (2) *Tarikh* Monedjim-Baschi.

au contraire, de s'assurer sa protection par une alliance de famille. Il lui fit conduire l'une de ses filles naturelles, qui apprit en route la mort de Houlagou (1); mais Abaca, comme on l'a vu, la mit au nombre de ses femmes, et consentit à faire un traité d'alliance avec l'empereur grec. Alors Yzz-ud-din, qui avait langui à Constantinople dans une longue attente, perdit l'espoir de se voir rétablir sur le trône du Roum par l'assistance de l'empereur. Michel Paléologue devant s'absenter de Constantinople, avait jugé à propos de reléguer le sultan à Énos, petite ville maritime, et de l'y faire secrètement surveiller, craignant qu'il ne sortît de l'empire. Peu après, en 1265, une armée composée de troupes du Khan

(1) « Ce n'est point par la crainte de nos armes, ni « par l'emploi de nos forces, dit ici l'historien Pachy- « meres, que nous cherchons à réprimer la férocité des « Tartares, si funeste aux Chrétiens, et ils savent que « nous n'y avons aucune confiance; mais c'est en solli- « citant leurs bonnes grâces, ou, pour nous exprimer « sans détour, en les honorant par des complaisances ser- « viles et par des liens de parenté, en les enrichissant « par des présents qu'on leur envoye sans cesse, et « auxquels est employé ce que nous possédons de plus « précieux. »

mongol Bercaï, et de Bulgares ses vassaux, franchit le mont Hæmus, ravagea les provinces septentrionales de l'Empire, pénètra jusqu'à Énos et délivra Yzz-ud-din (1). Ce prince partit pour la cour de Bercaï; mais il apprit, en Crimée, la mort du Khan qu'il regardait comme son libérateur. Mangou-temour, qui lui succéda, donna au sultan un apanage en Crimée. Yzz-ud-din s'y fixa et y mourut en 1279. Son frère Rokn-ud-din, devenu seul maître du Roum, ne règna que de nom; le Pervané s'était emparé de toute l'autorité. Ce ministre s'apercevant que son maître supportait impatiemment la nullité à laquelle il se voyait réduit, résolut sa perte. Il prodigua les présents aux généraux mongols, et manda à la cour que Rokn-ud-din avait l'intention de se révolter. Autorisé, sur ce rapport, à s'en défaire, il le fit étrangler avec une corde 666. 1267-8.
d'arc, dans un banquet auquel il avait invité le sultan avec les généraux mongols. Son fils Ghiath-ud-din, âgé seulement de quatre ans,

(1) Pachymeres. — Niceph. Grégoras, ap. Stritter, *Tataricor.* cap. IV, § 27—35. — Énos est sur la côte méridionale de la Roumilie, à cinquante lieues à l'ouest de Constantinople.

fut placé sur le trône, et Mo'yin-ud-din resta à la tête de l'administration du Roum (1).

Le jeune Ghiath règnait de nom depuis
mohar. 675. juil. 1276.
neuf ans, lorsque des troubles éclatèrent dans le Roum. Beaucoup de Beys se retirèrent avec leurs familles en Syrie. On rapporte qu'ayant formé, de concert avec le Pervané, le projet de se soumettre au sultan d'Égypte, ils avaient ensuite été trahis par le vézir, et obligés de chercher leur salut dans la fuite; de ce nombre étaient Seïf-ud-din Haïder-Bey, seigneur d'Aboulistaïn, et le général Mobariz-ud-din. Beïbars les reçut à Damas. Pressé par ces officiers émigrés de tenter la conquête du Roum, il écrivit aux chefs militaires en Égypte pour les consulter, ordonnant que les généraux Beïsseri et Accousch vinssent lui apporter le résultat de leurs délibérations. Après l'avoir reçu il partit pour l'Égypte, et ordonna, dès
14 r.-1. 26 août.
son arrivée, de mettre l'armée sur le pied de guerre. Lorsqu'elle fut prête, il passa en re-
5 dj.-1. 15 oct.
vue toutes ses troupes le même jour, afin que les chefs de corps ne pussent pas emprunter l'un de l'autre ce qui leur aurait manqué. Cette armée, supérieurement équipée, préluda aux

(2) *Tarikh* Monédjim Baschi. — Novaïri. — Macrisi.

combats par des jeux militaires et par un simulacre, où Beïbars fit admirer sa force et son adresse; ce prince récompensa généreusement les militaires qui s'y étaient distingués.

Il partit du Caire à la tête de son armée, 22 ram. / 27 févr.
après avoir nommé son lieutenant en Égypte le général Acsoncor, auquel il laissa cinq mille hommes de cavalerie pour la défense du pays, lui confiant la personne de son fils Sa'ïd Bercaï Khan, qu'il avait fait reconnaître, neuf ans auparavant, pour son successeur au trône, et qui, dans les absences de son père, exerçait l'autorité royale en Égypte. Beïbars étant arrivé, en trente-huit jours, 1er z. c. / 7 avr.
à Alep, ordonna au gouverneur de cette ville de se porter, avec les troupes sous ses ordres, par Sadjour, sur la rive de l'Euphrate, pour garder les gués de ce fleuve, et empêcher que des troupes mongoles ne fissent des courses en Syrie. Ce général, qui fut joint par l'émir arabe Schéref-uddin Yssa, fils de Mohna, battit un corps d'Arabes Khafadjé, envoyés contre lui par les Mongols, et leur prit douze cents chameaux.

D'Alep le sultan suivit la route d'Aïntab, 7 zoulc. / 13 avr.
Dolouc, Kinouc, passa le défilé d'Actcha, dont il fit garder les issues, et détacha en avant 9 zoulc. / 15 avr.

le général Soncor *le roux*, qui rencontra bientôt un corps mongol de trois mille hommes et le mit en déroute. Le sultan se dirigea vers la rive du Sihoun, où s'était concentrée l'armée combinée des Mongols et des Turcs roumiens. Après avoir traversé une chaîne de montagnes il aperçut l'ennemi rangé en bataille dans la plaine d'Aboulistin (1). La cavalerie mongole était divisée en onze corps, de mille hommes, et commandée par trois chefs de Touman: Toucouz, fils du noyan Ilga, son frère Ourougtou et Toudoun, frère de Sougoundjac, qui avaient leurs cantonnements sur cette frontière du Roum (2). Les troupes turques étaient séparées des troupes mongoles, auxquelles elles n'inspiraient peut-être pas grande confiance dans un combat contre des Musulmans (3). On y voyait aussi un corps de trois mille géorgiens (4). Au commencement de l'action, qui eut lieu le vendredi 16 avril
13 z. c. 675. 1277, par un temps très-froid (5), l'aile gauche des Mongols chargea le centre où flottait

(1) Novaïri. — Ben Tagri-birdi. — Macrizi.
(2) Raschid.
(3) Ben Tagri-birdi. — Macrizi.
(4) Bar Hebræus, p. 556.
(5) Raschid.

l'étendard du sultan, et le jeta sur l'aile droite; l'aile gauche des Égyptiens fut aussi mise en désordre; Beïbars la fit soutenir, rétablit le combat et chargea avec toute sa ligne. Les Mongols mirent pied à terre pour arrêter la cavalerie ennemie par une grêle de traits; mais leur valeur désespérée ne put tenir contre les efforts des Égyptiens, animés par l'exemple du sultan, qui s'enfonçait dans les rangs ennemis, en vantant aux siens la mort dans une guerre sainte; ils les rompirent, en firent un grand carnage, et poursuivirent les fuyards dans les montagnes (1). Les généraux mongols Toucouz et Toudoun furent tués. Les Géorgiens, qui firent des prodiges de valeur, laissèrent deux mille hommes sur le champ de bataille (2). Beïbars alla camper à l'endroit où était le camp ennemi; on lui amena les prisonniers mongols, qu'il fit tuer, à l'exception de quelques officiers supérieurs. Il épargna aussi la vie des officiers roumiens; mais il leur reprocha vivement de l'avoir combattu avec les infidèles; au nombre de ces prisonniers se trouvaient un fils et un neveu du

---

(1) Ben Tagri-birdi. — Macrizi.

(2) Bar Hebræus, p. 556.

Pervané (1). La mère de ce ministre tomba également en son pouvoir.

Le général Soncor *le roux* reçut l'ordre d'aller à Césarée, et de remettre aux magistrats de cette ville, un rescrit dans lequel Beïbars rassurait les habitants. Ce prince le suivit, à travers un pays dépeuplé et ruiné. Sur cette route, il reçut les soumissions des commandants de trois places fortes: Semendou, Darenda et Devaloua. La population de Césarée, hommes, femmes et enfants, sortit à sa rencontre, et marcha devant lui jusqu'au lieu nommé Keï-Cobad, où la ville lui avait fait dresser des tentes royales, près d'une maison de plaisance des sultans de Roum. Lorsque Beïbars y mit pied à terre, l'air retentit de la profession de foi et du nom de Dieu, proférés par la multitude. Des musiciens se présentèrent; ils furent renvoyés.

17 Z. c. Le vendredi suivant, 23 avril, Beïbars fit son entrée dans Césarée, à cheval et en grand cortège. On portait au-dessus de sa tête un dais semblable à ceux qui servaient aux sultans Seldjoukides. Il descendit au

(1) Novaïri. — Bar Hebræus, p. 537.

palais royal, qui avait été préparé pour le recevoir, et s'assit sur le trône (1), ayant la couronne sur la tête; puis il s'avança jusqu'à la porte du Harem des Seldjoukides, et envoya aux princesses de cette maison ses compliments dans des termes respectueux (2). Il se plaça de nouveau sur le trône et admit en sa présence les cadhis, les docteurs de la loi, les prédicateurs, les lecteurs du Coran, les sofis, les fakirs, les fonctionnaires publics et les habitants les plus notables, suivant l'usage des sultans Seldjoukides dans les jours solennels. Le maître des cérémonies, l'un des premiers officiers de la cour des Seldjoukides, celui qui portait la plus ample robe, le plus large turban, assignait à chacun sa place selon son rang. La musique militaire jouait l'air royal, qui ne s'exécutait que dans le lieu où résidait le sultan Seldjoukide. Les lecteurs récitèrent des morceaux du Coran; le maître des cérémonies déclama ensuite des vers, en arabe et en persan, à la louange de Beïbars, et l'on apporta le repas, auquel participèrent tous les assistants. Lors-

(1) Novaïri. — Ben Tagri-birdi. — Macrizi.
(2) *Vie de Beïbars*, par Schafi.

qu'ils se furent retirés, le sultan se rendit à la mosquée pour assister à l'office du vendredi; on y pria pour lui ainsi que dans les six autres mosquées de la ville, et on lui apporta des monnaies d'argent frappées à son coin.

Les grandes richesses que le Pervané, et sa femme Gurdji Khatoun, ainsi que d'autres fugitifs de marque avaient laissées dans Césarée, furent en grande partie distribuées par Beïbars à ses généraux (1). Le Pervané envoya de Tocat féliciter le sultan sur son avénement au trône des Seldjoukides. Cet administrateur du Roum s'étant sauvé du champ de bataille d'Aboulistin, où il commandait l'armée roumienne, était arrivé le surlendemain à Césarée et avait pressé le sultan Ghiath-ud-din de se retirer à Tocat, craignant que les troupes mongoles, dans leur déroute, en passant par Césarée, ne se vengeassent sur ses habitants musulmans de ce qu'ils avaient éprouvé de la part de leurs coreligionnaires, et il avait suivi son souverain à Tocat (2); mais sa femme Gurdji Khatoun, fille de Ghiath-ud-din, prince d'Erzen-ur-Roum, et d'une princesse de Géor-

(1) Novaïri. (2) Ben Tagri-birdi.

gie, qui était également partie de Césarée, avec une suite de quatre cent filles esclaves, était morte à quatre journées de cette ville (1). Dans sa réponse au Pervané, Beïbars l'invita de venir à Césarée, voulant lui confier l'autorité suprême dans le Roum, pendant son absence. Mo'yin-ud-din lui demanda un délai de quinze jours; il espérait que dans l'intervalle, Beïbars, instruit de la marche d'Abaca, ferait sa retraite. En effet, le sultan quitta Césarée le 28 avril (2). Ce prince s'était attendu, d'après les assurances qu'on lui avait données, à être soutenu par les grands vassaux du Roum, impatients du joug mongol; mais les voyant retenus par la crainte de la vengeance d'Abaca, il jugea prudent de s'éloigner (3). Il fit mettre à mort plusieurs Chrétiens, entre autres des Arméniens. Ses troupes ne maltraitèrent point les habitants; ce qu'on leur fournissait était exactement payé, par l'ordre exprès de Beïbars qui disait être venu dans le Roum, non pour ruiner le pays, mais pour le délivrer du joug des Tatares (4). Le sultan se retirait au moment où l'on croyait 22 z. c.

(1) Novaïri. (2) Ben Tagri-birdi.
(3) Monédjim-Baschi. (4) Raschid.

généralement qu'il allait poursuivre le cours de ses conquêtes dans le Roum (1). En partant de Keï-Cobad, il chargea le général Taïbars d'aller châtier les habitants arméniens de la ville de Roman, qui avaient caché une troupe de Mongols; les Égyptiens y mirent le feu, tuèrent les hommes et traînèrent en captivité les femmes et les enfants. Un officier de mérite, l'émir Yzz-ud-din Eïbeg, qu'il avait fait partir à la tête de l'avant-garde, déserta et passa sur le territoire d'Abaca. Le sultan, qui avait le défaut d'être jaloux de toute supériorité, s'était emporté contre lui jusqu'à le frapper (2). En arrivant au champ de bataille d'Aboulistin, encore jonché de cadavres, il demanda quel en était le nombre, et apprit qu'on en avait compté 6770 seulement de Mongols (3). Il donna l'ordre d'enterrer la plupart des siens pour faire croire que sa perte avait été bien faible, en comparaison de celle de l'ennemi.

Beïbars avait accueilli, pendant son séjour à Césarée, un prince Caraman, qui avait

(1) *Vie de Beïbars*, par Schafi.

(2) Novaïri. — Ben Tagri-birdi.

(3) Ben Tagri-birdi.

obtenu du sultan, pour lui et pour ses frères aînés, des lettres d'investiture et des étendards. Lorsqu'il prit congé de Beïbars, ce prince lui remit des lettres pour ses frères, qu'il invitait de se joindre à lui avec leurs troupes; mais il les trompait, puisqu'il avait le dessein de se retirer.

Le chef de cette maison des Caraman, Schems-ud-din Mohammed, seigneur d'un district méridional du Roum, appelé maintenant Itch-ili, lequel s'était soustrait à l'obéissance du Khan mongol et du sultan Seldjoukide, venait à la tête de trois mille cavaliers turcmans, de faire une tentative sur Conia. Cette ville lui ferma ses portes; il arbora les drapeaux que le sultan Beïbars lui avait envoyés par son frère Ali Bey, et manda aux habitants que ce souverain était à Césarée. Ils répondirent qu'ils ne lui ouvriraient pas les portes, mais qu'il n'avait qu'à les brûler et à entrer, qu'ils ne l'en empêcheraient pas. Schems-ud-din fit brûler deux portes et entra. Ses gens allèrent tout de suite piller l'hôtel du gouverneur Emin-ud-din Mikhaïl, ceux des autres officiers, les marchés et les khans. Mikhaïl fut arrêté et torturé jusqu'à ce qu'il eut déclaré tous ses biens; ensuite on lui coupa la tête, qui

fut suspendue dans l'intérieur de la ville.

Pour s'emparer de la citadelle qui refusait de se rendre Schems-ud-din employa cet artifice. Un individu feignit publiquement de reconnaître un certain jeune homme pour Yzz-ud-din Keï-Cobad, fils du sultan Alaï-ud-din Keï Khosrou, mort à Sogdac en Crimée; il prétendait se rappeler bien ses traits, parce qu'il l'avait soigné dans son enfance. Cette scène ayant attiré la foule, des Turcmans apostés allèrent prendre le jeune homme et le conduisirent à Schems-ud-din Mohammed Bey, qui le reçut avec respect et
24 zoulh. le fit inaugurer le 29 mai. Cette supercherie assura la soumission des habitants, qui étaient attachés à la maison de Seldjouc. Il investit la citadelle et obtint sa reddition moyennant la somme de soixante-dix mille drachmes qu'il paya à sa garnison. Maître de ce château, il plaça solennellement sur le trône le prétendu Yzz-ud-din.

Mohammed Bey marcha ensuite à la rencontre d'un corps de troupes qui s'avançait sur Conia, sous les ordres des deux fils de Fakhr-ud-din Khodja Ali, vézir du sultan Ghiath-ud-din, lesquels furent battus, et périrent tous deux dans l'action. Il revint avec leurs
29 zoulh. — 3 juin. têtes à Conia; mais peu après, sur la nouvelle

que Abaca allait arriver dans le Roum, il quitta Conia avec ses Turcmans pour se retirer dans ses montagnes, après avoir été maître de cette capitale pendant trente-sept jours (1).

Ce Mohammed Bey fut le premier prince de la dynastie des Caraman, qui après la chûte des Seldjoukides, s'empara de la partie centrale de l'Asie mineure, appelée encore aujourd'hui de leur nom, et siégea à Conia environ deux siècles; mais qui partagea enfin le sort de toutes les petites souverainetés formées des débris du Roum, en succombant sous les armes othomanes. L'origine des Caraman n'était pas illustre. Lorsque le sultan Seldjoukide Alaï-ud-din Keï-Cobad eut enlevé aux Arméniens de Cilicie le pays d'Ermenak, vers l'année 1228, il donna le gouvernement de cette nouvelle province à un de ses officiers nommé Camer-ud-din, et y fit passer quelques tribus de Turcmans pour s'y établir et garder cette frontière. Un de ces Turcmans, nommé Nouré Soufi, qui faisait le métier de charbonnier, et allait vendre son charbon dans la ville de Larendé, laissa deux fils Caraman et Ongsouz, lesquels profitant des trou-

(1) Novairi.

bles que causait l'invasion du Roum par les Mongols, se mirent à la tête d'une troupe de vauriens et exercèrent des brigandages dans le pays.

A son avénement au trône, en 1257, le sultan Rokn-ud-din Kelidj-Arslan, voulant mettre un terme à ces désordres par des voies de douceur, nomma Caraman Bey d'Ermenak, et manda à sa cour Ongsouz, auquel il donna une place d'écuyer. Mais Caraman, homme féroce et sanguinaire, étant mort en 1262, le sultan Rokn-ud-din fit arrêter tous ses fils avec Ongsouz, qui furent emprisonnés à Caoula, château fort dans la province de Conia. Après la mort de ce sultan, le Pervané Mo'yin-ud-din les fit élargir; à peine sortis de prison, ces individus se mirent à la tête de gens sans aveu, et battirent le pays. Bientôt l'un des fils de Caraman, Mohammed Bey, devint le chef de cette bande de brigands, et acquit par ce moyen la domination de la contrée montagneuse où son grand-père avait exercé le métier de charbonnier (1).

---

(1) *Tarikh* Monédjim Baschi, t. II. — Cet auteur nous apprend qu'il a puisé son récit dans *l'histoire des Seldjoukides*, par Ibn Bibi. « Djénabi, dit-il ensuite, ra-« conte les choses autrement; mais la première version

Beïbars reçut à Harem, le 11 mai, une 6 zoulh.
lettre de Mohammed Bey, qui lui annonçait sa marche à la tête de vingt mille cavaliers et de trente mille fantassins pour se mettre aux ordres du sultan; mais il était trop tard (1). Beïbars arriva à Damas, le 8 juin, 5 moh. 676.
et y mourut le 30 du même mois, à l'âge de cinquante-cinq ans. Ce prince avait une haute stature, le teint brun, les yeux bleus; il était très-actif et plein de bravoure, mais d'un caractère violent; aussi était-il craint de ses généraux. Il faisait souvent le voyage d'Égypte en Syrie, et de Syrie en Égypte, sur des chevaux de courier ou sur des dromadaires, et arrivait au moment où l'on s'y attendait le moins, soit qu'il voulût visiter des places fortes, ou voir par lui-même ce qui se passait. Au moyen des relais qu'il avait établis sur les principales routes de ses États, il recevait promptement des nouvelles de toutes parts. Il avait une cavallerie

---

« mérite plus de confiance; car Ibn Bibi était l'un des « seigneurs du royaume des Seldjoucs, et contemporain « de cette époque; il a dû bien connaître ces événements; « néanmoins la plupart des historiens du Roum ont pré- « féré de suivre Djénabi. »

(1) Novaïri. — Macrizi.

de douze mille Mameloucs, dont quatre mille en Égypte, quatre mille dans la province de Damas, et autant dans celle d'Alep. Les Mameloucs d'Égypte étaient ses propres esclaves, acquis à prix d'argent, formant sa garde particulière; les officiers de ce corps occupaient les principales charges de la cour et de l'État. Toutes ses forces réunis pouvaient s'élever à quarante mille hommes; c'était quatre fois plus que n'en avaient entretenu les derniers sultans Eyoubites; aussi le pays était-il surchargé d'impôts. Beïbars avait épousé quatre filles de généraux mongols (1).

On cacha soigneusement la mort de ce prince. Ses troupes, dans leur marche de Damas au Caire, voyaient au milieu d'elles, une litière, entourée des Mameloucs du sultan, qu'elles croyaient malade, tandis que son corps était inhumé dans la citadelle de Damas. Sans cette précaution, les troupes se seraient mutinées et auraient commencé par piller le trésor royal. Ce ne fut qu'à l'arrivée au Caire de ce corps d'armée, que fut publiée la mort de Beïbars, et que son

(1) Ben Tagri-birdi. — Macrizi.

fils Sa'ïd, âgé de dix-neuf ans, se fit prêter le serment de fidélité. (1)

Cependant Abaca, vivement affligé de la perte de ses troupes, était parti de Tébriz dans le courant du mois de juillet. Il entra safer. dans le Roum et suivit les traces des Égyptiens, qu'il avait espéré de combattre. Il versa des larmes à l'aspect du champ de bataille d'Aboulistin, couvert de cadavres mongols, et vit avec surprise le petit nombre des morts roumiens et égyptiens. Dans sa colère il fit mourir plusieurs généraux roumiens, qu'il regardait comme les premiers auteurs de ce désastre (2). Il alla examiner l'emplacement du camp égyptien, le fit mesurer avec le manche d'une masse d'armes pour connaître quelle avait été la force numérique de l'ennemi. Il reprocha au Pervané, qui après avoir été le recevoir à la frontière du Roum, l'accompagnait dans cette marche, de ne l'avoir pas informé plus exactement de la force de l'armée égyptienne. Ce ministre voulut s'excuser en alléguant qu'il n'avait pu la connaître, tant cette armée était arrivée à l'improviste; mais il ne réussit pas

(1) Novaïri. (2) Raschid.

à se justifier. L'émir Yzz-ud-din Eïbeg, qui avait quitté le service de Beïbars, se trouvait auprès d'Abaca, qui lui dit de lui montrer où étaient placées les ailes et le centre des Égyptiens. Eïbeg planta une lance à chacun de ces trois points. Le Khan ayant examiné les distances, dit que l'armée qu'il avait avec lui était moins nombreuse que celle de l'ennemi, et cependant il avait trente mille hommes.

Ses troupes se répandirent, par son ordre, dans le pays entre Césarée et Erzen-ur-Roum, qu'elles mirent à feu et à sang; c'est une étendue de sept journées; il y périt plus de deux cent mille ames (1). Les Mongols n'épargnèrent pas même les cadhis et les docteurs de la loi; mais ils ne tuèrent aucun chrétien (2). La moitié de la ville de Sivas fut saccagée. Enfin le vézir Schems-ud-din parvint à fléchir Abaca, en le suppliant de ne pas punir tout un peuple du crime de quelques individus (3). Quoique ce prince eut défendu à ses troupes de maltraiter les Chrétiens, en considération de ce qu'ils avaient caché et nourri beaucoup de Mongols, pour les soustraire aux armes des

(1) Navaïri. (2) Macrizi. (3) Raschid.

Égyptiens, il y en eut cependant un grand nombre qui devinrent les victimes de la cupidité du soldat, et furent tués, ou pillés ou réduits en captivité. Mais Abaca, instruit de ces infractions à ses défenses expresses, fit munir un prêtre et un moine d'une ordonnance qui les autorisait à parcourir son camp et à délivrer les Chrétiens captifs du pays de Roum (1).

Abaca laissa dans ce royaume, une armée sous les ordres de son frère Coungcourataï, et retourna à Alatac. On rapporte que lorsqu'il passa près du château de Baïbourt, un Scheïkh lui demanda la permission de lui parler librement, et l'ayant obtenue, lui dit : « Seigneur, votre ennemi est « entré dans votre pays, et n'a pas fait de « mal à vos sujets ; il n'a pas répandu une « palette de leur sang ; vous avez marché « contre cet ennemi, vous l'avez suivi dans « sa retraite, et parce qu'il vous a échap- « pé, vous avez tué vos propres sujets, ra- « vagé et ruiné leur pays ; et quel Khan « parmi vos prédécesseurs a agi de la sor- « te ? » On ajoute que ces paroles firent une

(1) Bar Hebræus, p. 557.

vive impression sur l'esprit d'Abaca; qu'il s'emporta contre les généraux qui l'avaient si mal conseillé, et ordonna de relâcher tous les captifs musulmans, qui étaient au nombre de quatre cent mille (1).

Dès qu'il fut de retour à sa résidence d'Alatac, il fit traduire le Pervané devant un conseil de généraux, qui le jugèrent coupable sur trois chefs; il avait fui devant l'ennemi; il avait trop tardé à instruire Abaca de l'invasion des Égyptiens, et après la défaite d'Aboulistin, il ne s'était pas rendu tout de suite auprès de ce prince. Il fut arrêté. Quelque temps après ceux qu'Abaca avait envoyés en Égypte avec un message menaçant, étant revenus, rapportèrent à ce souverain, qu'on les avait assurés au Caire que l'expédition dans le Roum n'avait été entreprise qu'à l'invitation du Pervané, qui avait ensuite trompé le sultan Beïbars, en fuyant à son approche, au lieu de lui livrer le royaume. Alors le Pervané fut condamné à mort, et exécuté à
1er r.-I. 677. Alatac le 23 juillet 1278 (2). Mo'yin-ud-din

(1) Novaïri.

(2) Raschid. — Selon Novaïri, Abaca s'était décidé à le renvoyer dans le Roum, lorsque les veuves des mili-

Soleïman était originaire du Deïlem, d'où son père, Mohazzab-ud-din Ali, était venu, jeune encore, chercher fortune dans le Roum.

---

taires mongols qui avaient péri à Aboulistin, s'assemblèrent devant la demeure royale et se répandirent en pleurs et en gémissements. Abaca en demanda la cause; on lui dit que ces femmes ayant appris que le Khan avait l'intention de rendre la liberté au Pervané, pleuraient sur les mânes de leurs maris qui ne seraient pas vengés. Alors Abaca résolut sa mort; il ordonna à l'un de ses officiers nommé Gueukdji Bahadour de conduire le Pervané dans un lieu qu'il lui indiqua, et de lui ôter la vie. L'officier dit au Pervané que le Khan voulait monter à cheval et avait ordonné que le ministre et les personnes de sa suite l'accompagnassent. Le Pervané partit avec trente-deux de ses gens, et Gueukdji Bahadour, suivi de deux cents cavaliers, le mena au lieu fixé où il le fit entourer. Le Pervané connut alors le sort qui lui était réservé; il demanda un instant de répit, qu'il employa à faire un Namaz de deux *rék'ats*, et lorsqu'il eut fini sa prière, il reçut la mort. Avec lui furent tués tous ceux qui l'accompagnaient. — « A l'égard du traître Per- « vané, dit Haïton (*Hist. or.*, chap. 34), Abaca le fit « couper par le milieu du corps, suivant la coutume des « Tartares, *et ordonna que dans tous les mets qu'on lui* « *servirait, on mit de la chair de Pervané, dont il* « *mangea lui et les principaux de son armée !* » — Selon Macrizi (1re partie), Mo'yin-ud-din Soleïman était un homme courageux, prudent, généreux et instruit, mais rusé et artificieux.

Protégé par Sa'd-ud-din, ministre des finances du sultan Alaï-ud-din Keï Cobad, qui lui donna sa fille en mariage, cet Ali fut élevé, après la mort de son bienfaiteur, à la dignité de vézir, et fraya la route des honneurs à son fils Soleïman, qui gouverna le Roum avec un pouvoir absolu sous le règne du sultan Keï-Khosrou, fils de Keï-Cobad (1).

Une quinzaine de jours après l'exécution du Pervané, le vézir Schems-ud-din partit pour le Roum. Il parvint à rétablir l'ordre

(1) Novaïri. — Le sultan Rokn-ud-din Kelidj Arslan avait affermé au vézir Mo'yin-ud-din Soleïman la ville de Sinop, en récompense de ce qu'il en avait fait la conquête, lui permettant de transmettre ce fief à son fils. En effet, après l'exécution de Soleïman, son fils Mo'yin-ud-din Mohammed lui succéda, et à sa mort qui eut lieu en 1297 (696), il le laissa en héritage à son fils Mohazzab-ud-din Mass'oud. Ce dernier s'empara de Djanik et de Samssoun. En 1299 (698), il arriva à Sinop deux navires européens avec des marchandises; un jour, les Francs qui les montaient fondirent à l'improviste sur le palais du Bey, le firent prisonnier, le transportèrent à bord et le conduisirent en Europe. Il se racheta pour neuf *yuk aktchés* (neuf cent mille aspres), et revint dans son pays, où il mourut en 1300 (700). Alors le territoire de Sinop passa au pouvoir des Beys de Casttamouni. — (*Tarikh* Monédjim-Baschi, t. II).

dans ce royaume, et revint à la cour par le Derbend, le mont Al-Bourz et le pays des Lekzes, après avoir soumis, par sa sagesse, à l'autorité d'Abaca ce peuple montagnard, qui, ajoute l'historien Raschid, n'avait jamais reconnu de maître.

CHAPITRE III.

Attaques dirigées contre le vézir Schems-ud-din. — Poursuites contre son frère Alaï-ud-din. — Entreprise des Égyptiens sur Cal'at-ur-Roum. — Invasions des Nigoudariens dans le Fars. — Détrônement du sultan Sa'ïd. — Élection de Sélamisch. — Élévation au trône de Kélavoun. — Entreprise de Soncor *le roux*. — Invasion des Mongols en Syrie et sac d'Alep. — Soumission de l'émir Soncor *le roux*. — Nouvelle invasion des Mongols en Syrie. — Bataille de Himss. — Déroute des Mongols. — Irruption de troupes turcmanes et curdes en Cilicie. — Rigueurs contre Alaï-ud-din. — Mort d'Abaca. — Mort de Mangou-timour. — Mort de Nassir-ud-din de Thouss. — Relations entre Abaca et la chrétienté.

Le crédit du vézir Schems-ud-din commençait à décliner par l'effet des intrigues d'un certain Madjd-ul-mulk, fils de Safi-ul-mulk, ancien vézir des Atabeys de Yezd. D'abord attaché au Khodja Bahaï-ud-din, gouverneur d'Isfahan, il passa sous les ordres de son père le vézir Schems-ud-din, qui le chargea de plusieurs commissions importantes, entre autres, de faire le dénombre-

ment des habitants de la Géorgie. Toutefois ce vézir ne put jamais lui accorder sa confiance, et bientôt il le négligea. Madjd-ul-mulk eut recours à Bahaï-ud-din, et par sa recommendation obtint du vézir une commission dans le Roum; à son retour, il resta encore quelque temps auprès de ce ministre, et ce fut alors qu'il forma le projet de le perdre (1). Il avait accès auprès de quelques seigneurs mongols; il s'étudia à capter leur bienveillance (2). Un jour, il alla annoncer à Yessou-Boca Kourkan, que Madjd-ud-din Ethir, le substitut d'Alaï-ud-din, frère du vézir, entretenait, au nom des deux frères, des intelligences avec les Égyptiens, et qu'ils méditaient de leur livrer Bagdad. Abaca, informé par Yessou-Boca de cette dénonciation, fit arrêter et interroger Ethir; mais quoiqu'on appliquât à cet accusé près de cinq cents coups de bâton, on ne put pas en arracher un aveu. Espérant désarmer un ennemi dangereux, le vézir fit nommer Madjd-ul-mulk gouverneur de Sivas, et lui donna un balisch d'or, ainsi qu'une assignation de dix mille dinars sur

(1) Raschid. (2) Vassaf, Tom. I.

les revenus du Roum; mais, implacable dans sa haine contre les deux frères, le vézir et le gouverneur de Bagdad, il s'appliquait à gagner de plus en plus la confiance de Yessou-Boca, épiant une occasion favorable pour porter les grands coups.

Abaca était parti de Tébriz pour le Khorassan, au mois de mars de l'année 1279. Son fils Argoun étant venu le trouver à Cazvin, Madjd-ul-mulk parvint à se faire introduire auprès de ce jeune prince par l'un des officiers de sa cour. « Il y a un an, lui dit-il, « que je cherche à donner un avis important « au monarque; mais toutes les fois que je « me suis adressé aux seigneurs de la cour, « le vézir, qui en a été instruit, a su leur « fermer la bouche avec l'or même qu'il « dérobe à son maître. S'ils vendent les intérêts de leur souverain, vous ne vendrez « pas les vôtres. Je viens donc vous instruire « que Schems-ud-din, non content d'avoir « acquis d'immenses richesses aux dépens « du trésor, joint à sa cupidité la plus noire « ingratitude. Il est d'intelligence avec le « sultan d'Égypte; c'est lui qui a engagé le « Pervané à appeler Boundoucdar; c'est lui « qui a causé la perte de tant de braves soldats. Son frère Alaï-ud-din s'est rendu ab-

Zoulc. 678.

« solu dans la province de Bagdad. Il s'est « fait faire une couronne garnie de pierreries, « qui est digne d'un souverain. Enfin si l'em« pereur l'ordonne, je prouverai que le vézir « s'est acheté pour quatre cent toumans de « propriétés, et qu'il possède en outre deux « mille toumans en espèces, en bijoux et en « bétail; et si tous les trésors du souverain, « non compris ce qui a été emporté de Bagdad « et des châteaux des Ismaïliyens, s'élèvent à la « valeur de plus de mille toumans d'or, je « veux perdre la tête comme un criminel. « C'est parce que le vézir sait que je suis « bien instruit de toutes ces circonstances, « qu'il a voulu me fermer la bouche, par « une somme d'argent et le gouvernement « de Sivas. »

Argoun rapporta ces paroles à son père, qui lui recommanda le secret, voulant prendre ses mesures avec précaution. Pendant le séjour que fit Abaca à Schérouyaz (1), dans le printemps de cette année, Madjd-ul-mulk parvint, par le moyen du général Togatchar,

(1) C'est un canton dans le nord de l'Irac-Adjém, entre Zendjan et Ebher, qui a de belles prairies, et où fut bâtie, dans la suite, la ville de Solttaniyé.

et de son intendant, Sadr-ud-din de Zindjan, ennemis secrets du vézir, à obtenir une audience de ce prince, qui le reçut au bain (1). Madjd-ul-mulk s'exprimait avec facilité, et avait les manières élégantes d'un courtisan. Il adressa au Khan les mêmes discours qu'il avait tenus à son fils. Il soutint que Schems-ud-din, depuis qu'il était ministre, n'avait jamais rendu un compte fidèle des revenus du royaume, et qu'il regardait l'empire comme son propre domaine; que son frère Bahaï-ud-din, depuis qu'il administrait l'Yrac, avait levé dans cette province, outre le montant des impositions fiscales, la somme de six cent toumans, dont il n'avait pas employé un dinar aux dépenses publiques, ni aux besoins des troupes.

Ces accusations agirent vivement sur l'esprit d'Abaca. Il traita Madjd-ul-mulk avec beaucoup de bonté; il lui fit même l'honneur de lui présenter une coupe et de le faire revêtir d'une de ses robes. Aux questions que le prince lui adressa sur des matières d'administration générale, Madjd-ul-mulk répondit d'une manière si satisfaisante qu'Abaca

---

(1) Raschid.

le nomma contrôleur général des finances, et le chargea de reviser les comptes des dernières années, afin de pouvoir constater l'excédent des recettes sur les dépenses. Dans l'ordonnance qui le constituait, il fut défendu que personne, ni commandants militaires, ni Khatouns, ni princes du sang, ne mît obstacle à l'accomplissement de cette commission, et à cet effet Abaca fit délivrer à Madjd-ul-mulk une patente à tête de lion, marque de faveur qui jusqu'alors n'avait été accordée à aucun musulman, pas même à des souverains (1). En même temps il ordonna que les intendants du vézir fussent amenés, avec leurs registres, à la résidence royale. Le ministre alarmé se rendit à la cour et implora la protection d'Oldjaï-Khatoun, qui trouva l'occasion de parler en sa faveur (2). Lorsqu'il parut devant Abaca, ce prince lui dit d'un ton animé : « Tu as « long-temps servi mon père; à mon avé« nement, je t'ai conservé dans tes fonctions; « je t'ai laissé la gestion des finances de mon « royaume; aujourd'hui Madjd-ul-mulk expose « telles choses. Comment as tu pu agir avec

(1) Vassaf, Tom. I. (2) Raschid.

« tant d'ingratitude. » Le vézir comprit que ce n'était pas le moment d'accuser de calomnies son adversaire; à ses reproches il voyait qu'Abaca était trop prévenu. Il ne chercha son salut que dans une parfaite résignation. « Ma vie et mes biens, dit-il, sont « à mon maître. Sans nul doute, nous avons « vécu de ses bienfaits, moi, mon frère et « mes enfants; nous avons aussi fait part à « d'autres de ce que nous tenions de sa mu« nificence. Nous en avons employé une par« tie au service des princes du sang, des « Khatouns, des Grands de l'État. Nous en « avons dépensé une autre partie en aumô« nes, pour la durée de votre glorieux règne, « et ce que je possède aujourd'hui, soit en « fonds de terres ou en effets, soit en escla« ves et en troupeaux, je le dois à vos bien« faits; dès que vous l'ordonnerez, seigneur, « je livrerai le tout; quant à moi, je ne de« mande qu'à continuer de servir mon maître « jusqu'au dernier jour de ma vie. » Ces paroles apaisèrent Abaca, qui rendit au ministre ses bonnes grâces, et révoqua l'ordre d'arrêter ses intendants.

Désespéré de ce retour de faveur, Madjd-ul-mulk écrivit à Abaca: « Qu'ayant désor« mais tout à craindre du ressentiment du

« vézir, il le suppliait ou de le mettre sous « la protection de l'un des Grands du royaume, « ou de le renvoyer de sa cour. » Abaca lui répondit : « Quoique j'aie rendu mes bonnes « grâces au vézir, je ne t'en veux pas. Reste « à ma cour auprès de Togatchar. » Madjd-ul-Mulk y demeura, continuant ses intrigues, et fit si bien, qu'au printemps de l'année 1280, il fut tout à coup nommé administrateur du royaume, conjointement avec Schems-ud-din. Abaca fit même lire à haute voix l'ordonnance de sa nomination, dans le temple d'idoles à Méraga, en présence des princes, des princesses du sang et des seigneurs qui y étaient assemblés. On remarqua que jamais souverain mongol n'avait traité un persan avec autant de distinction (1). Abaca l'autorisa de prendre connaissance de toutes les affaires relatives à l'administration, aux finances, à son trésor, à ses écuries; de placer partout ses agents afin qu'ils pussent exercer leur contrôle, et lui recommanda de bien prendre garde à lui, de ne pas s'éloigner de la résidence, pour quelque raison que ce fut, ajoutant : « Si quelqu'un ose at- « tenter à ta vie, c'est à moi qu'il aura affaire. »

---

(1) Vassaf l. c. — Raschid.

Dès-lors, Madjd-ul-mulk fut l'objet de tous les respects (1). Il plaça dans les provinces ses intendants chargés de concourir à l'assiette et à la perception des impôts; toutes les expéditions émanées du Divan royal portaient, à droite, la signature et le sceau du vézir, à gauche, celles de son associé (2).

Le vézir voyait avec douleur le déclin de son crédit, mais il se gardait de montrer de l'abattement. On cite deux traits qui font connaître à la fois ce que son orgueil avait à endurer et la manière dont les princes mongols traitaient leurs ministres persans.

(1) Raschid.

(2) Vassaf. — Ce fut dans ce haut période de faveur que Madjd-ul-Mulk adressa au vézir un quatrain, dont voici le sens :

« Je veux plonger dans l'abîme de ton chagrin,
« M'y noyer, ou en rapporter une perle.
« On ne peut t'attaquer sans danger; je le ferai néanmoins.
« Et l'issue rougira ou mon visage, ou mon cou. »

Le vézir lui répondit par cet autre quatrain :

« Comme il ne sied pas de porter sa cause devant le souverain,
« Du sort il faut supporter les rigueurs;
« Mais dans l'affaire où tu t'es engagé,
« Tu te rougiras et le visage et le cou. » (Raschid).

Abaca l'avait demandé un jour pour le confronter à Madjd-ul-mulk, au sujet d'un rapport qui lui avait été fait. Selon l'usage, les deux comparants se mirent à genoux devant le trône, en face l'un de l'autre. Le prince ordonna au vézir d'aller s'agenouiller plus loin. Dans un festin royal, Schems-ud-din avait présenté trois fois la coupe à son maître, sans que ce prince eut voulu la recevoir de sa main. Le ministre ne se rebuta pas, tant il désirait de faire cesser la joie maligne de ses ennemis; il offrit la coupe une quatrième fois. Alors Abaca lui tendit, au bout de son couteau, un morceau d'une viande impure pour un Mahométan. Le vézir, après avoir baisé la terre, mangea ce morceau, et le Khan but le verre qui lui était présenté, puis il dit à ses courtisans : « Voilà un « homme bien obstiné; vous voyez que mes « refus ne l'ont pas rebuté; mais s'il n'eut « pas accepté la viande, je lui enlevais l'œil « avec la pointe de ce couteau. » Malgré ces signes évidents de défaveur, Schems-ud-din restait en place.

Son frère Alaï-ud-din vint de Bagdad, au mois de juillet de 1281, faire sa cour à rabi.-I. 680.
Abaca. Il remit à ce prince une forte somme en or, représentant une année des revenus

de l'Irac, son gouvernement, et puis il lui en offrit une seconde, provenant des accroissements que les recettes y avaient éprouvés. Alors Madjd-ul-mulk exposa, que depuis douze ans qu'Alaï-ud-din avait obtenu la ferme générale de l'Irac Aréb et du Khouzistan, il avait, chaque année, perçu vingt toumans d'or au-delà de sa redevance, et qu'il avait enfoui ces fonds avec d'autres richesses mal acquises. Plusieurs intendants des finances, comblés des bienfaits du vézir, élevés à son école, sur lesquels il comptait pour repousser les attaques de ses ennemis, lui montrèrent la plus noire ingratitude, en affirmant faussement la vérité de l'accusation contre Alaï-ud-din. Ce gouverneur démontra qu'il lui eut été impossible d'amasser de l'excédent des recettes la somme désignée, avec toutes les dépenses extraordinaires qui provenaient annuellement, soit des assignations données sur les revenus publics, par les princes du sang, les Khatouns, les généraux; soit de l'entretien des commissaires et des officiers en mission; soit des libéralités du souverain; que même tous ces frais entamaient le revenu ordinaire; mais que malgré le déficit qu'il y avait eu dans ce revenu l'année précédente, il avait apporté à la cour la somme inté-

grale de son bail, et qu'il y avait été traité avec beaucoup de bienveillance; que cette année, voyant que la fortune lui était contraire, il avait voulu faire encore plus, et sans y être réduit par les attaques de ses ennemis, il avait livré des excédants de recettes qui n'existaient pas, puisqu'au contraire, les dépenses extraordinaires s'étaient accrues pendant ces deux dernières années; qu'il avait été obligé, pour soulager les contribuables, de faire des remises au trésor de ses propres fonds, vu que, lorsque le fisc demande de l'argent, on ne peut pas répondre qu'il n'y en a pas, et produire les comptes; il faut pourvoir de manière ou d'autre à ses besoins. Les ennemis d'Alaï-ud-din, craignant de le voir prouver qu'il avait été réduit aux expédients, pour fournir les sommes remises à titre d'excédants de recettes, changèrent de batterie. Ils exposèrent que dans l'année 669 (1270-1), les officiers chargés de revoir les états des recettes et des dépenses dans le gouvernement d'Alaï-ud-din, avaient trouvé un arriéré de deux cent cinquante toumans, qui était encore dû à l'époque actuelle; mais ils se gardaient de rappeler à Abaca, qu'ayant appris dans le temps que cet arriéré était dû par des fermiers de districts, et qu'il serait

impossible d'en obtenir le recouvrement sans ruiner les habitants, et les forcer à émigrer, ce prince y avait renoncé, et qu'après avoir traité Alaï-ud-din avec bonté, il l'avait renvoyé dans son gouvernement.

Ces molestations exercées contre Alaï-ud-din avaient pour cause première le besoin d'argent, à la veille d'une guerre avec l'Égypte. On avait reçu de la frontière l'avis que le sultan Kélavoun faisait des armements. Abaca fit marcher de ce côté une armée sous les ordres de son frère Mangou-Timour. Il envoya des troupes au prince Argoun dans le Khorassan, et fit passer des renforts au corps cantonné sur la frontière du Derbend.

1.er redj. Au milieu du mois de septembre, Abaca prit la route d'Irbil et de Moussoul pour se rendre à Bagdad où il voulait passer l'hiver. Il avait fait partir en avant le gouverneur Alaï-ud-din pour lui préparer les relais et les vivres. Le jour même du départ de cet intendant, Madjd-ul-mulk rappela à Abaca l'affaire de l'arriéré. Ce prince chargea plusieurs officiers d'aller interroger Alaï-ud-din sur ce point; ils l'accompagnèrent à Bagdad, et mirent sous le séquestre toutes ses propriétés. Le vézir, qui était à la suite d'Abaca, obtint de ce prince la permission

de se rendre sur le champ à Bagdad. Il s'efforça, pour appaiser sa colère, de lui procurer des fonds; il prit tout ce qu'il y avait de pierreries, de vases d'or et d'argent dans son hôtel et dans ceux de ses enfants; il emprunta de ses intendants et de ses autres employés tout ce qu'ils purent lui fournir en argent et en effets précieux, et alla porter cette offrande à Abaca, qu'il joignit à la station de Dodjeïl; mais ce prince, qui s'attendait à recevoir des sommes bien plus considérables, n'en fut pas satisfait. On lui suggéra que c'était parce que le vézir avait été de connivence avec son frère, qu'il l'assistait maintenant de sa fortune privée, et l'on aigrit encore plus Abaca contre son ministre, dont tous les efforts échouèrent. Le Grand-juge Togatchar fut envoyé à Bagdad et l'instruction commença. On interrogea toutes sortes d'individus sur les trésors enfouis, et les richesses cachées du gouverneur; ensuite on alla successivement visiter les établissements de piété qu'il avait fondés, et même l'édifice où étaient les tombeaux des membres de sa famille; on y fit les plus minutieuses perquisitions, sans rien trouver de ce qu'on cherchait; enfin, on l'enleva de son hôtel et on le chargea de chaînes; bientôt, à l'instigation

de ses ennemis, le commissaire substitua aux chaînes une planche à travers laquelle passaient sa tête et ses deux mains, qui devaient ainsi rester élevées (1). Toutefois il obtint grâce de la vie en se reconnaissant devoir au fisc trois cents toumans d'or. Son frère lui avait conseillé, de ne contester aucunes réclamations à sa charge, afin d'éviter la torture (2).

Les domaines d'Abaca étaient exposés aux incursions des troupes de Nigoudar, petit-fils de Tchagataï, qui, après sa disgrace dont il a été fait mention, s'était établi avec ses vassaux dans le Sistan, province orientale de la Perse. Ces guerriers, désignés sous le nom de *Nigoudariens* ou de *Caraounass* firent une
17 ram. 677. / 1 févr. 1279. invasion dans le Fars, battirent à Tenk Schikem, sur la frontière du Kerman, les troupes de la province, composées de Mongols, de Schoules, de Turcmans et de Curdes, et leur firent éprouver une perte de sept cents hommes, pillèrent ensuite la ville de Kerbal et se retirèrent dans le Sistan avec des captifs et un riche butin. Au bout de trois ans les troupes de Nigoudar firent encore une inva-

(1) Vassaf l. c. (2) Raschid.

sion dans le Fars, et pénétrant cette fois jusqu'à la côte du Golfe Persique, pillèrent les contrées méridionales et maritimes de cette province, d'où elles s'en retournèrent dans leur pays chargées de dépouilles (1).

On avait à peine appris la retraite des Nigoudariens du Fars, après leur première invasion, qu'on reçut à la cour d'Abaca, l'avis d'une entreprise des Égyptiens sur Cal'at-ur-Roum. Le sultan d'Égypte Sa'ïd, fils et successeur de Beïbars, avait envoyé pour prendre cette place, une armée de neuf mille cavaliers et de quatre mille fantassins. Les troupes égyptiennes étaient commandées par l'émir Beïsseri; les syriennes, par Hossam-ud-din d'Aïntab. Ces chefs envoyèrent deux deputés mai 1279.

(1) Vassaf, tom. II. — « En vérité, dit ici cet historien « persan, s'ils revenaient au monde les braves des temps « passés, dont les exploits sont décrits, en vers et en « prose, dans tant de livres, depuis des milliers d'années, « ils prendraient leçon, dans l'art de guerroyer, des « simples cavaliers mongols, et n'accepteraient d'autre « emploi que celui de porter leurs manteaux, en mar- « chant à côté de leurs étriers. C'est à juste titre que « cette nation a été prédestinée aux victoires et aux « conquêtes; la raison veut donc qu'on lui obéisse et « qu'on se garde de lui résister. »

au Catholique arménien, qui siégeait dans Cal'at-ur-Roum, l'un mahométan, l'autre arménien, chargés de lui dire que le sultan le sommait de livrer la place, lui proposait de se rendre avec ses moines à Jérusalem, promettant de lui donner des terres qui suffiraient à son entretien, ou s'il préférait de passer en Cilicie, qu'il l'y ferait conduire honorablement, et lui fournirait les chevaux et les mules nécessaires; mais que s'il refusait de rendre la place, il serait responsable envers Dieu du sang de tous les Chrétiens qui s'y trouvaient. Le Catholique répondit qu'il se défendrait jusqu'à la mort, résolu de rester fidèle à Dieu et à son souverain. Dans la nuit suivante, les Égyptiens coupèrent les arbres des jardins environnants, pour en faire des échelles, et le lendemain matin, ayant escaladé le mur, faiblement défendu par les Arméniens, ils prirent la ville, qu'ils brûlèrent. Tous les habitants s'étaient réfugiés dans la citadelle. Les Égyptiens ne voulurent pas en entreprendre le siége, et se retirèrent au bout de cinq jours après avoir détruit tout ce qu'ils ne pouvaient emporter (1).

---

(1) Bar Hebræus, p. 560.

Abaca voulait venger cette agression, et profiter des troubles qui s'étaient élevés en Syrie, pour se rendre maître de cette contrée. 7 rabi-2 678.
Le sultan Sa'ïd (1), fils et successeur de Beibars, venait, après deux ans de règne, 17 août 1279.
d'être déposé par ses généraux, alarmés de l'influence qu'exerçaient sur ce jeune prince les officiers mameloucs de sa maison, qui pour s'élever promptement, devaient chercher à perdre ceux qui possédaient les premiers postes et fiefs militaires. Le sultan détrôné reçut en apanage la principauté de Carac, où il mourut en avril 1280, et les zoulc. 678.
généraux offrirent le trône à Seïf-ud-din Kélavoun. Ce guerrier eut la prudence de le refuser pour le moment; car la famille de Beïbars avait un parti puissant dans l'armée; les commandants des forteresses étaient des créatures du sultan déposé; il fallait d'abord les remplacer sans danger, et le meilleur moyen était d'élever au trône un autre fils de Beïbars. Sur l'avis de Kélavoun les généraux élurent Sélamisch, enfant de sept ans, qui reçut le surnom d'Adil Bedr-ud-din. Il fut arrêté que Kélavoun exercerait la ré-

(1) Nassir-ud-din Mohammed Béréké Khan.

gence sous le titre d'Atabey du jeune prince, qu'il commanderait en chef l'armée, et que son nom serait inséré dans la prière publique après celui d'Adil.

Kélavoun profita de son autorité pour faire emprisonner les chefs militaires attachés à la famille de Beïbars; il éleva ses anciens camarades, les Mameloucs du sultan éyoubite Salih, se fit un grand nombre de partisans, et lorsqu'il eut ainsi préparé le changement qu'il méditait, il exposa aux généraux assemblés que Sélamisch était trop jeune pour régner. En conséquence, ce prince fut déposé,
21 redj. 678. le 27 novembre 1279, après un règne de cent jours, et conduit à Carac. Kélavoun monta sur le trône, avec le nom d'Al-Manssour.

Kélavoun était né Kiptchac, de la tribu de Bourdj-Oglou. Conduit en Égypte, dans son enfance, il y avait été vendu à un officier de Mameloucs, pour la somme de mille dinars, d'où lui vint le surnom d'*Elfi*, qui veut dire en arabe le *millenaire*. Le sultan éyoubite Salih le plaça dans le corps des Mameloucs bahriyés. Lorsque la dynastie des Éyoubites eut été renversée par le Turcman Eïbek, il quitta l'Égypte à la tête des Mameloucs bahriyés, mécontents de cette révolu-

tion. Parvenu au trône il ordonna que l'on ajoutât à ses noms, dans les actes de sa chancellerie, l'épithète d'*Es-Salihi*, ou de *Salihiyien*, en mémoire de son patron, le sultan Salih.

Dès que Soncor *le roux*, qui avait été nommé gouverneur de Damas par le régent Kélavoun, eut appris son élévation au trône, il voulut devenir roi de Syrie; il se fit proclamer sous le nom de mélik Kamil et prêter serment de fidélité. Mais ses troupes furent battues, près de Gaza, par celles de Kélavoun. Ayant reçu des renforts, elles livrèrent, le 20 juin 1280, un second combat aussi 19 saf. 679.
malheureux, après lequel Soncor fut abandonné par les troupes de Hamat et d'Alep qui se retirèrent, ainsi que par d'autres milices syriennes qui passèrent aux Égyptiens. Damas ouvrit ses portes aux troupes du sultan, et reçut pour gouverneur l'émir Bektout. L'émir Sindjar fut nommé gouverneur d'Alep (1).

Soncor, abandonné de presque tout son monde, voulut se réfugier dans la forteresse de Rahbet, sur l'Euphrate; il n'y fut pas reçu. Dans sa détresse il écrivit à Abaca pour

(1) Novaïri. — Macrizi.

l'engager à s'emparer de la Syrie (1). Lorsqu'il avait pris les armes contre Kélavoun, et entraîné dans son parti l'émir arabe Yssa, fils de Mohna, Alaï-ud-din, gouverneur civil de Bagdad, avait, de concert avec les autorités militaires dans cette ville, expédié un émissaire à ces deux personnages, pour les presser de se soumettre au Khan mongol; mais avant son arrivée, ils avaient pris la fuite devant les troupes égyptiennes. Yssa fit partir avec ce messager son propre frère pour Bagdad; il fut conduit à la cour d'Abaca, qui le fit revêtir d'une robe d'honneur et lui donna une pension sur les revenus de Bagdad (2); mais Soncor, n'ayant pu trouver un asile à Rahbet, et apprenant qu'il s'avançait des troupes de Damas pour se saisir de sa personne, alla s'enfermer dans le château de Sihioun, où il avait déjà envoyé sa famille et ses effets les plus précieux. Azdémir, l'un de ses partisans, se jeta dans le château de Schizer.

Abaca crut ces divisions favorables pour une invasion en Syrie, comptant sur l'assistance du parti de Soncor. Ses troupes entrè-

---

(1) Raschid. (2) Vassaf.

rent dans la province d'Alep, le 18 octobre 21 dj.-2. 679.
1280, s'emparèrent, dès le lendemain, d'Aïntab, Derbessac et Bagrass; elles pénétrèrent dans Alep laissé sans défense, y tuèrent les hommes, réduisirent en captivité les femmes et les enfants, incendièrent les mosquées, les colléges, le palais du sultan, les hôtels des généraux; il ne se sauva du carnage, qui dura deux jours, que ceux qui se cachèrent dans des souterrains. Ensuite les Mongols se retirèrent avec leur butin. Quelques jours avant cette irruption, beaucoup d'habitants de la province d'Alep avaient émigré vers Damas, d'où il partit également un grand nombre de familles pour l'Égypte.

Le sultan était parti du Caire avec son armée, après y avoir fait reconnaître son 24 oct.
fils pour son successeur, avec le titre de mélik Salih. Il accorda une gratification de mille dinars à chaque officier, de cinq cent drachmes à chaque soldat; mais, ayant appris à Gaza la retraite de l'ennemi il retourna au Caire. Le printemps suivant Kélavoun se mit en marche pour réduire Soncor. Il avait déjà reçu les soumissions de l'émir arabe Yssa, fils de Mohna, qui était venu de l'Irac en Égypte implorer sa clémence, et en avait été traité généreusement. Arrivé

19 moh. 680. à Damas, le 10 mai 1281, il détacha un corps de troupes contre Schizer. Soncor lui demanda la paix, consentant à remettre cette place, si on lui rendait Schagar et Bacass, si on lui cédait Famiat, Caffartab, Antioche, et si on lui laissait Sahioun, Blattanous, Berziyet et Ladakiya. Il demandait en outre le commandement d'un corps de six cents cavaliers, dont il nommerait les officiers. Toutes ces conditions lui furent accordées.

Cette affaire était à peine conclue que le sultan apprit la marche de deux armées mongoles; l'une, de trente mille hommes, commandée par Abaca en personne, se dirigeait sur Rahbet, pour en faire le siége; l'autre, sous les ordres de Mangou-Timour, son frère, après avoir traversé le Roum, avait posé son camp entre Césarée et Aboulistin (1). Le roi d'Arménie était allé le joindre avec un corps de cavalerie (2). Un détachement envoyé d'Aïntab à la découverte, fit prisonnier un écuyer d'Abaca, qui était allé en avant pour examiner les pâturages. Il fut amené au sultan
20 dj.-1. à Damas, le 6 septembre; ce prince le traita

(1) Novaïri. — Macrizi.

(2) Haïton, *Hist. or.*, chap. 36, — Bar Hebræus, p. 564.

bien et apprit de lui que l'armée de Mangou-Timour, forte de quatre-vingt mille hommes, devait entrer en Syrie vers la mi-octobre. Ce rapport était éxagéré. Les habitants d'Alep émigrèrent vers Himss et Hamat, ensorte que la ville resta déserte.

Mangou-Timour entra en Syrie, par la route d'Aïntab, et s'avança lentement, contre la coutume des Mongols. Il ravagea les environs de Hamat, et se porta sur Himss, où le sultan était arrivé avec son armée le 27 11 redj.
d'octobre. Kélavoun y fut joint, le lendemain, par Soncor *le roux*. Après beaucoup de messages de la part du sultan, cet émir avait consenti à sortir de Sahioun avec ses troupes, sous la condition toutefois qu'après la bataille il serait libre de retourner dans sa forteresse. Il arriva au camp avec sept émirs qui suivaient sa fortune, chacun à la tête de quelques troupes, et leur apparition dans ce moment critique causa une grande joie parmi les Égyptiens. Les deux armées se trouvèrent en présence le jeudi 30 d'octo- 14 redj.
bre, dans une plaine entre Hamat et Himss, près du tombeau de Khaled, fils de Velid (1). Celle de Mangou-Timour se composait

(1) Disciple de Mahomet, qui remporta une victoire

de vingt-cinq mille Mongols (1), de cinq mille Géorgiens, d'un corps d'Arméniens commandé par le roi Léon en personne et d'une division de Turcs-Roumiens. Le sultan avait des forces à-peu-près égales. Ses troupes passèrent la nuit à cheval, et le jeudi, dès le point du jour, Kélavoun rangea son armée en bataille. Il plaça à l'aile droite, le prince de Hamat, les genéraux Beïsséri, Taïbars, Eïbek et Kesstogdi, avec leurs corps, et l'émir Hossam-ud-din Latchin, gouverneur de Damas, avec les troupes de cette province; à l'avant-garde de l'aile droite, les bédouins de Syrie, savoir les tribus d'Al-Fazel et d'Al-Méry, commandées par le prince Schéref-ud-din Yssa, fils de Mohna; à l'aile gauche, les généraux Soncor *le roux*, Bilik, Bektasch, Sindjar, Betchca, Bektout et Tchérek; à l'avant-garde de la gauche, les Turcmans et les troupes du château des Curdes; à l'avant-garde du centre, le général Taranttaï, vice-roi

---

signalée sur l'empereur Héraclius, et mourut à Himss, dans l'année 21 de l'hégire (642).

(1) Selon Haïton (ch. 36), il y avait trente mille Mongols dans l'armée de Mangou-Timour; selon Vassaf, trois toumans, ce qui revient au même.

d'Égypte, les généraux Ayadji et Bektasch, fils de Kermoun, avec les Mameloucs du sultan, au nombre de huit cent. Ce prince lui-même se tenait sous les bannières royales, entouré de ses gardes, des officiers de sa maison, et des fonctionnaires civils. Ce corps, était composé de quatre mille cavaliers, l'élite de ses troupes. Il y avait dans son armée un grand nombre de chefs curdes et turcmans, outre ceux qui faisaient partie des troupes de Syrie et d'Égypte (1).

L'action commença par une terrible charge de l'aile gauche des Mongols sur la droite des Égyptiens; celle-ci tint ferme et chargea, à son tour, la gauche des Mongols qui fut mise en fuite; mais l'aile gauche des Égyptiens et l'extrême gauche de leur centre furent enfoncées et poursuivies jusqu'aux portes de Himss, par la droite de Mangou-Timour (2), composée des Mongols Oïrates, des Géorgiens et des Arméniens (3), sous les ordres des généraux mongols Mazouc-Aca, Hindoucour et Alinac (4). Ces troupes victorieuses

(1) Novaïri. (2) Macrizi.
(3) Bar Hebræus, p. 564. — Haïton, ch. 36,
(4) Raschid.

firent sous les murs de Himss, dont les portes étaient fermées, un grand carnage des valets, des esclaves, des vivandiers et des volontaires fantassins; puis elles mirent pied à terre, lâchèrent leurs chevaux dans les prairies de Himss, et pillèrent les bagages et les caisses de l'armée égyptienne ; cela fait elles se mirent à manger, en attendant l'arrivée du reste de l'armée qu'elles s'imaginaient voir bientôt paraître. Au bout d'un certain temps, elles envoyèrent à la découverte, et apprirent, à leur grande surprise, que Mangou-Timour avait pris la fuite. Elles montèrent à cheval et se retirèrent précipitamment.

En effet, le centre mongol avait fui. L'un des premiers généraux de l'armée d'Égypte, Azdemir, s'était approché de ce centre, se disant transfuge, et avait demandé à être conduit à Mangou-Timour; lorsqu'il vit ce prince, il courut sur lui, le blessa et le renversa de cheval. Les Mongols voyant leur chef tombé, mirent pied à terre. Les Égyptiens profitèrent de ce moment pour les charger. Mangou-Timour prit la fuite et ses troupes suivirent son exemple. L'émir arabe Yssa, fils de Mohna, contribua à la victoire, en tombant à l'improviste sur les Mon-

gols, avec ses trois cents bédouins (1).

Le sultan s'était placé, dès le commencement de l'action, sur une éminence, où flottaient ses étendards, ne gardant auprès de lui que trois cents cavaliers. Son aile gauche et une partie du centre étaient en déroute; des fuyards, les uns se jetèrent dans Damas, les autres coururent jusqu'à Safad et même jusqu'à Gaza, répandant la consternation dans tout le pays; son aile droite et l'autre partie du centre poursuivaient la gauche et le centre des Mongols. Il ne restait sur le champ de bataille qu'environ mille Égyptiens, quand reparut l'aile droite mongole qui avait poursuivi les fuyards jusqu'à Himss. Kélavoun

(1) Ben Tagri-birdi. — Raschid ne fait mention qu'en peu de mots, de cette malheureuse campagne de Mangou-Timour. Il dit seulement que la droite des Mongols mit en déroute la gauche des Égyptiens; mais que le centre, où se trouvait Mangou-Timour, jeune prince qui n'avait jamais vu de bataille, fut culbuté; que les Mongols prirent honteusement la fuite et qu'il en périt un grand nombre. — Bar Hebræus, p. 564, et Haïton, ch. 36, attribuent la fuite de Mangou-Timour à l'attaque inopinée d'un corps de Bédouins Taglébites, qui tomba sur l'aile gauche des Mongols. — « L'émir Schéref-ud-din « Yssa, fils de Mohna, dit l'historien Ben Tagri-birdi, « survint par hasard, et acheva la défaite des Tatars. »

ordonna promptement de ployer ses étendards, de ne plus battre des tymbales; mais ces troupes mongoles passèrent sans faire attention au sultan, qui, lorsqu'elles furent un peu en avant, les suivit; elles prirent aussitòt la fuite; c'était vers le coucher du soleil; la bataille avait commencé à la quatrième heure du jour; la victoire fut complète (1).

Les Mongols essuyèrent une perte considérable, surtout dans la déroute. Au nombre des tués se trouvait Samagar, un de leurs premiers généraux, qui avait fait plusieurs incursions en Syrie. Les Égyptiens perdirent douze officiers de marque, entre autres le général Azdémir, qui avait blessé et renversé Mangou-Timour.

Le lendemain, dès l'aube du jour, Kélavoun rangea ses troupes en bataille, ne doutant pas que les Mongols ne revinssent l'attaquer. Il vit alors paraître les corps qui avaient poursuivi l'ennemi, et fit aussitôt partir une di-

(1) Dans la lettre (Feth-namé) que le sultan adressa au prince de la Mecque, pour lui annoncer sa victoire, et qui est rapportée par Vassaf, dans son tome 1er, il porte à plus de cent mille hommes la force de l'ennemi. Cependant Mangou-Timour ne pouvait guère avoir que quarante à quarante-cinq mille hommes.

vision, sous les ordres du général Bilbey, pour suivre les traces des fuyards. Les uns avaient pris la route de Salamiyat et du désert; les autres, celle d'Alep. Ayant atteint cette ville, Bilbey détacha un corps de troupes vers l'Euphrate; à son approche, les fuyards se jetèrent dans le fleuve, où il en périt un grand nombre. Ceux qui s'étaient dirigés vers Salamiyat, ville située sur la lisière du désert de Syrie, lesquels étaient environ quatre mille, se voyant coupés par le commandant de Rahbet, errèrent dans le désert, où ils périrent de faim et de soif, à l'exception de six cents cavaliers qui furent attaqués par la garnison de Rahbet et en partie tués, en partie faits prisonniers; ces derniers furent décapités à Rahbet, qui venait d'être délivrée; car l'un des pigeons lâchés, par ordre du sultan, le lendemain de sa victoire, pour en porter la nouvelle de tous côtés, étant arrivé à Rahbet, le commandant avait aussitôt fait jouer la musique de réjouissance, et les Mongols avaient levé le siége. Un autre corps mongol, campé devant Biret, fut dans le même temps, attaqué par les assiégés, qui lui tuèrent cinq cents hommes et firent prisonniers presque tout le reste. Le prince Mangou-Timour repassa l'Euphrate avec les débris

de son armée, et se retira dans la ville de Djéziret, l'apanage de sa mère.

Malgré sa victoire, l'armée égyptienne avait perdu la plus grande partie de ses bagages, pillés après la déroute de l'aile gauche, par ses propres valets (1); mais le sultan ne perdit presque rien des espèces de son trésor, qu'il avait eu la précaution de faire distribuer à ses Mameloucs, pour les garder dans leurs ceintures.

Les habitants de Damas avaient passé plusieurs jours dans la plus vive anxiété. Le peuple remplissait la grande mosquée, implorant, avec des cris et des larmes, la protection divine; de ce temple la multitude se portait à l'oratoire hors de la ville, et y priait Dieu d'accorder la victoire aux Musulmans; on exposait le Coran du khalife Osman, qu'un membre du clergé portait sur sa tête. Au milieu de ces angoisses, on vit un pigeon s'abattre, après la prière du vendredi, lendemain de la bataille; il apportait la nouvelle de la victoire. Aussitôt la musique de réjouissance se fit entendre dans la citadelle, et les habitants se livrèrent à une joie ex-

(1) Ben Tagri-birdi.

cessive. La ville et le château furent promptement décorés comme dans les jours les plus solennels; mais, au milieu de la nuit, arrivèrent des bandes de fuyards, qui annoncèrent la perte de la bataille; soudain la terreur succède à la joie; tout le monde veut fuir; les portes de la ville s'ouvrent, et il en sort une foule d'habitants qui s'éloignent avec précipitation; enfin, au lever de l'aurore, à l'heure de la première prière du jour, arriva le courrier expédié avec l'annonce de la victoire. La lettre qu'il apportait fut lue à haute voix dans la mosquée, et rassura complétement les habitants de Damas.

La nouvelle de la perte de la bataille parvint jusqu'au Caire. Tandis que les habitants de cette ville adressaient, comme ceux de Damas, des prières ferventes au ciel, et multipliaient les actes de dévotion pour obtenir la victoire, une colombe expédiée de Cacoun, lieu situé entre Ledjoun et Ramla, y apporta, dans la journée du jeudi 5 novembre, l'avis qu'il était arrivé à Cacoun des fuyards de l'aile gauche. L'agitation fut à son comble. Le prince Salih fit aussitôt partir des troupes turques et arabes pour Cattiya, avec l'ordre de faire rétrograder les fuyards, et de ne permettre à aucun d'eux d'arriver au Caire;

mais les alarmes ne durèrent que quelques heures; dans la même journée, un billet apporté par une seconde colombe annonça la victoire, et peu après arriva un courier. Cet événement fut célébré dans toute l'Égypte par des réjouissances. Le prince Salih écrivit à son père pour lui demander la grace de ceux qui avaient pris la fuite, et recommanda au général Beïssery d'intercéder en leur faveur.

Le général Tarenttaï, vice-roi d'Égypte, poursuivant l'ennemi après la bataille, avait fait prisonnier des gens de Mangou-Timour, l'un desquels gardait son porte-feuille. On y trouva des lettres de Soncor *le roux* et d'autres officiers de son parti, dans lesquelles ils excitaient les Mongols a entrer en Syrie, leur promettant de les aider à en faire la conquête. Le sultan, après avoir tenu conseil sur cette découverte, prit le parti de faire tremper dans l'eau ces papiers pour en effacer l'écriture, et personne n'eut la faculté de les lire. Ensuite il congédia le général Soncor, qui retourna avec ses officiers à Sihioun, son fief. Le sultan arriva à Damas le vendredi, 7
22 redj. novembre; il y resta dix jours et partit pour le Caire (1), où il fit une entrée triomphale.

(1) Macrizi.

La ville était ornée. Devant lui marchaient les prisonniers, dont plusieurs portaient les drapeaux et les tymbales, pris à l'armée mongole (1).

Lorsque Mangou-Timour était entré en Syrie, Abaca s'était avancé, en chassant, jusqu'à Rahbet; mais il ne passa pas l'Euphrate; après avoir détruit quelques forts, il retourna à Sindjar le 25 septembre, et rejoi- 9 dj.-2.
gnit, au commencement de novembre, ses Ordous à Mahlibiyé près de Moussoul. Ce fut là qu'il apprit la défaite de son armée. Irrité contre ses généraux, il annonça qu'au Couriltaï qui se tiendrait l'été prochain, seraient jugés et punis ceux d'entre eux qui n'avaient pas fait leur devoir, et qu'il marcherait en personne contre les Égyptiens (2).

Lorsque les Mongols, à la suite de leur défaite, eurent évacué la Syrie, un corps de troupes musulmanes composé, en grande partie, de Turcmans et de Curdes, entra en Cilicie, s'avança jusqu'à Ayass, pilla et brûla cette ville, qu'il trouva déserte. Les habitants s'étaient réfugiés par mer dans un château nouvellement bâti sur une île. Les Mahomé-

(1) Novaïri. (2) Raschid.

tans se retirèrent avec leur proie. Ils firent, dans un court espace de temps, trois autres incursions en Cilicie; dans la dernière, ils pénétrèrent jusqu'à Tel-Hamdoun, et firent un grand butin. Mais, comme ils se retiraient, ils furent attaqués par les Arméniens, qui avaient occupé les défilés, et passés la plupart au fil de l'épée. Les vainqueurs envoyèrent à Abaca plusieurs charges de leurs armures, de leurs lances, de leurs sabres, et y joignirent la peau du crâne des morts encore garnie de cheveux (1).

Cependant Madjd-ul-mulk s'était rendu à Bagdad, pour recevoir les trois cents toumans d'or, que Alaï-ud-din s'était engagé de restituer au fisc. Ce gouverneur donna tout ce qu'il possédait; il vendit même ses femmes et ses enfants, et consentit à payer de sa tête la moindre prévarication dont on pourrait, à l'avenir, le convaincre. Abaca lui accorda sa grâce, et le fit sortir de prison le 17 dé-
4 ram. cembre.

Mais, peu après, Madjd-ul-mulk, revenant à la charge, obtint l'ordre de se rendre à Bagdad, avec les généraux Togatchar et Or-

(1) Bar Hebræus, p. 564.

doucaya, pour revoir les comptes d'Alaï-ud-din, et lui arracher, par les tourments, s'il était nécessaire, la somme de cent trente toumans, qu'il restait devoir. Alaï-ud-din ne pouvant pas les payer, fut mis à la torture, et promené nud par la ville.

Abaca, qui s'était rendu à Bagdad, en partit le 13 février 1282, et arriva le mercredi 18 6 zoulh.
mars à Hémédan, où il descendit à l'hôtel du mélik Fakhr-ud-din Ménoutchéher. Ce prince, qui faisait habituellement un usage immodéré des boissons spiritueuses, ayant, un soir, bu avec excès, sortit vers minuit, pour un instant, et croyant voir un oiseau noir sur une branche d'arbres, il ordonna à l'un de ses gardes de lui décocher une flèche. On eut beau regarder attentivement, on n'aperçut pas d'oiseau; tout à coup les yeux d'Abaca se fermèrent et il tomba mort. C'était le mercredi 1er d'avril (1). Il était âgé de 20 zoulh.

(1) Bar Hebræus dit, p. 566, qu'Abaca avait, le dimanche précédent, jour de Pâques, célébré cette fête avec les Chrétiens, en assistant au service divin dans l'église de Hémédan; que le lundi, il dina chez un seigneur persan; que dans la nuit du lundi au mardi, sa raison se troubla; il vit des spectres dans l'air, et qu'il mourut vers l'aurore du mercredi, 1er de nisan, qui répond au 20 de zoulhadjet.

quarante-huit ans et en avait régné dix-sept. Il fut enterré auprès de son père, dans le château de Téla. Ce prince avait eu huit femmes et plusieurs concubines. Il laissa deux fils, Argoun et Kikhatou, qui régnèrent l'un et l'autre. Il avait eu sept filles (1).

16 moh. 681. Son frère Mangou-Timour mourut à Djéziret vingt-cinq jours après lui, et fut également inhumé à Téla. Le commandant de Djéziret, Moumin Aga, soupçonné par la famille de Mangou-Timour de l'avoir empoisonné, prit la fuite; les gens du prince n'ayant pu l'atteindre, tuèrent sa femme et ses enfants. Il passa en Égypte, avec deux de ses fils, et y reçut des fiefs. Le bruit courut que ce prétendu empoisonnement était l'œuvre d'Alai-ud-din (2).

17 zoul. 672. Nassir-ud-din (3) Mohammed, de Thous, était mort à Bagdad, le lundi 25 juin 1274 (4), âgé de soixante dix-huit ans. Cet astronome célèbre fut le Mécène des savants de la Perse; il leur assignait des honoraires sur les revenus des dotations pieuses (vakfs), dont l'administration lui était confiée dans tout le royaume.

---

(1) Raschid. (2) Novaïri.

(3) Ce nom signifie en arabe : *auxiliaire de la foi.*

(4) Raschid.

Il laissa, outre l'ouvrage de philosophie pratique dont il a été fait mention, et ses Éphémérides, dédiées au Khan mongol, sous le titre de *Zidj Ilkhani*, des livres très-estimés sur la logique, la physique et la métaphysique, ainsi que des commentaires sur les livres d'Euclide et l'Almageste de Ptolomée (1).

Sous le règne d'Abaca florissaient également Djémal-ud-din Yacout, géographe célèbre, et Safi-ud-din Abd-oul-Moumin El-Armaouï, l'un des plus grands musiciens que la Perse ait produits (2).

Un intérêt commun avait établi des relations amicales entre la cour mongole et les chefs de la chrétienté. L'Europe voyait avec joie la puissance égyptienne menacée par une nation formidable qui avait étendu ses conquêtes jusqu'aux frontières de la Syrie, par un peuple païen, qui se montrait le fléau des Musulmans. Moins elle était disposée, à cette époque où l'enthousiasme pour les Croisades s'était presque entièrement éteint, à faire des efforts pour secourir les colonies syriennes, affaiblies par tant de pertes, plus

---

(1) Bar Hebræus, p. 550. — Vassaf, tom. I.

(2) Vassaf, ibid.

elle aimait à compter sur l'assistance des armes mongoles. Elle appelait de ses vœux la conversion au christianisme de ses puissants auxiliaires, et recevait avec une complaisance crédule toutes les informations qui flattaient son espoir. Il subsiste quelques traces des relations qui existèrent entre Abaca et la cour de Rome. Le pape Clément IV annonce au Khan mongol, dans une lettre datée de Viterbe, l'an 1267, qu'il a reçu des mains de son envoyé, des lettres écrites en son nom; mais que personne à la cour pontificale n'avait su les lire, et il exprime le regret que le Khan ne lui ait pas fait écrire cette fois, comme les précédentes, en langue latine. Maintenant il devait s'en rapporter aux paroles du messager, qu'il s'était fait interpréter, et répondre au Khan en conséquence. Le souverain pontife commence par rendre grâces à Dieu de ce qu'il a éclairé le cœur d'Abaca, de ce que ce prince reconnaît l'Être suprême et adore humblement son fils crucifié pour le salut du genre humain. « Vous vous réjouissez, assurez vous, de la « victoire que nous avons remportée dans le « royaume de Sicile, dont l'usurpateur té« méraire, Manfred, fils naturel de Frédéric « ex-empereur romain, tomba sur le champ

« de bataille, avec une multitude de perfides « Chrétiens et Sarasins, privé de la vie, en « même temps que du trône, par la main « puissante de notre très-cher fils en J.-C., « Charles, auquel nous avions accordé ce « royaume. Voici que les rois de France et « de Navarre, suivis d'un grand nombre de « comtes et de barons, d'une multitude de « soldats et d'autres individus, prenant à « cœur l'affaire de la Terre-Sainte, décorés du « signe de la croix, se préparent à attaquer « vaillamment et puissamment les ennemis de « la foi. Déjà, dans d'autres contrées, beau- « coup de seigneurs et d'hommes de la classe « commune, sont animés par cet exemple, « à exalter de tout leur pouvoir le nom du « Christ, à détruire la puissance, et jusqu'à « la secte, jusqu'au nom des Sarasins. Vous « nous avez écrit que vous aviez l'intention « de vous joindre à votre beau-père pour « assister les Latins; nous vous en rendons « d'abondantes actions de grâce; mais nous « ne pouvons pas vous faire savoir, avant de « nous en être enquis auprès des souverains, « quelle route les nôtres se proposent de « suivre. Nous leur communiquerons votre « conseil et celui de votre beau-père, afin « qu'ils puissent éclairer leurs délibérations et

« nous instruirons Votre Magnificence, par « un messager sûr, de ce qui aura été résolu. « Persévérez donc, grand prince, dans votre « dessein salutaire; car vous devez espérer en « Dieu, que si vous le servez bien, il affer« mira votre trône et le rehaussera. A lui « est la puissance; à lui la domination; il « tient dans sa main les cœurs des rois, « humilie qui il veut, élève qui il veut, et « régit à son gré l'univers; nul ne peut ré« sister à sa volonté (1). »

Il est permis de douter que la lettre et le message qui donnaient lieu à cette réponse du pontife romain, eussent effectivement émané de la cour d'Abaca. On nous laisse ignorer quel était le conseil donné par ce Khan et son beau-père, l'empereur Michel Paléologue. Il est invraisemblable qu'Abaca ait annoncé l'intention de se faire chrétien, qu'il ait félicité le Pape de la victoire de Charles d'Anjou sur Mainfroi, et se soit informé du chemin que prendraient les princes chrétiens, pour se rendre en Palestine.

Il existe (2) une lettre d'Édouard I à Abaga-

(1) *Odor. Raynaldus*, t. III, p. 227.

(2) Th. Rymer, *Acta publica*, etc. Édit. tertia, Hagæ comitis 1745, t. I Pars 2, p. 144.

Chaan, prince de la nation des Magals, écrite en langue latine, et datée de Bellus locus regis, le 26 janvier 1274; en voici la traduction :

« Le religieux frère David, de l'ordre des « Prêcheurs, chapelain et familier du frère « Thomas, patriarche de Jérusalem, légat du « siége apostolique, est arrivé à notre cour, « et nous a présenté les lettres que vous avez « adressées par vos envoyés, au très-saint « père et aux autres rois chrétiens.

« Nous y avons vu l'affection que vous « portez à la religion chrétienne, et la réso- « lution que vous avez prise de prêter secours « aux Chrétiens et à la Terre-Sainte contre les « ennemis du christianisme; ce qui nous a « été très-agréable et nous vous en rendons « grâces.

« Nous prions Votre Magnificence de vou- « loir exécuter ce saint projet.

« Mais nous ne pouvons à cette heure vous « rien mander de certain sur l'époque de no- « tre arrivée dans la Terre-Sainte et du pas- « sage des Chrétiens, parce que, au moment « où nous écrivons les présentes, il n'a en- « core été rien ordonné par le souverain pon- « tife, relativement à l'époque dudit passage; « mais, dès que nous pourrons savoir là des-

« sus quelque chose de positif, ce qui aura « lieu prochainement, nous aurons soin d'en « instruire Votre Excellence.

« Nous recommandons à Votre Puissance « ladite affaire de la Terre-Sainte et de tous « les Chrétiens d'Orient. »

On rapporte qu'en 1274, Abaca voulant, à la persuasion du roi d'Arménie, délivrer la Palestine du joug mahométan, engagea ce prince à invoquer l'assistance du pontife romain et des autres souverains de la chrétienté, et qu'il envoya lui-même deux ambassadeurs en Europe, dont l'un mourut en route; l'autre arriva, en 1274, à Lyon, où le pape Grégoire X avait convoqué un concile, et fut introduit dans cette assemblée lorsqu'elle tenait sa quatrième séance. Il y fut donné lecture des prétendues lettres d'Abaca, qui promettait de joindre ses armes à celles des Chrétiens contre les Mahométans. Son ambassadeur, ou celui qui en prenait la qualité, et deux nobles tartares de sa suite, reçurent le baptême des mains du cardinal Pierre, évêque d'Ostie, depuis Pape sous le nom d'Innocent V. Grégoire leur fit présent de beaux habits, et leur remit des lettres pour Abaca, datées du 13 mars 1274, où il annonçait à ce souverain qu'il se proposait de

lui envoyer, avant l'époque où les armées chrétiennes pourraient arriver dans les pays d'outremer, des ambassadeurs chargés de sa réponse à ce que sa Magnificence lui avait mandé par ses légats et par ses lettres, et qui l'entretiendraient, s'il daignait les écouter, d'autres objets qui intéressaient le Khan et les siens (1).

Trois années après, en 1277, il arriva à la cour du pape Jean XXI, deux étrangers qui se disaient ambassadeurs d'Abaca, et chargés d'inviter les princes chrétiens à faire une expédition en Palestine. On les engagea à se rendre auprès des rois de France et d'Angleterre. Ils arrivèrent pendant le carême à la cour du roi Philippe, qui avait pris la croix, et lui promirent de la part de leur souverain l'assistance de ses armes, s'il voulait débarquer à St. Jean d'Acre. « Mais, « ajoute Nangis (2), étaient-ils de vrais am- « bassadeurs ou des espions, Dieu le sait; « du moins ils n'étaient point Tartares de « naissance ni de mœurs, mais des Chrétiens « de la secte des Géorgiens. Conduits, par

---

(1) *Odor. Raynaldus*, t. III, p. 353.

(2) *In gestis Philippi*, ap. Raynald., t. III, p. 417.

« ordre du roi, à l'Abbaye de St. Denys, ils « y célébrèrent la fête de Pâques; puis, ils « se rendirent, dit-on, pour le même objet, « à la cour d'Édouard, roi d'Angleterre. »

Ces deux asiatiques avaient dit à Rome, qu'Abaca et son oncle l'empereur Coubilaï, désiraient être instruits dans la religion catholique. Le pape Jean XXVI fit choix de plusieurs religieux, qu'il chargea d'aller prêcher le christianisme en Orient; mais ce pontife étant mort cette même année 1277, les cinq franciscains qu'il avait désignés, savoir Gerhard de Prato, Antoine de Parme, Jean de Ste. Agathe, André de Florence, et Mathieu d'Aretio, ne partirent que l'année suivante avec des lettres de Nicolas III, son successeur, pour Abaca et Coubilaï. La réponse à Abaca, datée du 1er avril, fait connaître la substance de la lettre qui avait été remise au pape Jean, de la part de ce souverain. « L'Église romaine, lui écrit Nicolas, « éprouve une grande joie de la teneur des « lettres apportées à notre prédécesseur par « Jean et Jacques, fils de Vassall, vos envoyés. « Elles disent que si une armée chrétienne « débarque en Terre-Sainte, vous promettez « de pourvoir à ses besoins, et de l'assister « en personne, avec toutes vos forces, contre

« les ennemis de la foi chrétienne. Vous dé« sirez à la fin de ces lettres, que nous ajou« tions foi à tout ce que ces envoyés nous « diront de votre part. Eh bien, ils nous « ont rapporté une chose très-agréable; c'est « que vous, et votre oncle Coubilaï, le grand « Caan, vous souhaitez que l'Église romaine « vous envoye quelques personnes capables « de vous instruire, vous, vos fils, et vos « peuples, dans la religion chrétienne. » Ici Nicolas exprime toute la joie que lui font éprouver ces heureuses dispositions, et annonce au Khan, qu'à la demande de ses envoyés, le pape défunt avait désigné des missionnaires qui devaient se rendre dans le pays d'Abaca, mais que sa mort fit suspendre leur départ. « Devenus, ajoute-t-il, quoique « nous en soyons indignes, le vicaire de J.-C. « et de St. Pierre, nous nous empressons « d'accomplir un devoir sacré, en travaillant « à votre salut, ainsi qu'à celui du Caan, « de vos fils et de vos peuples. C'est pourquoi « nous vous envoyons les frères... (sus nom« més) pour donner le baptême à ceux d'entre « vous qui ne l'ont pas encore reçu, ou aux« quels il n'a pas été administré selon la règle « établie. Nous leur avons, en outre, ordonné « de se rendre, si vous le jugez convenable,

« auprès du Caan, pour le même objet. » Le Pape prie Abaca de les bien accueillir, d'ajouter foi à tout ce qu'ils lui diront de sa part sur le baptême, les dogmes et les devoirs de la religion; de les envoyer à la cour du Caan, avec une bonne escorte, et de les défrayer dans ce voyage. Il lui recommande enfin les Chrétiens, sujets du Khan, ou étrangers dans ses États (1).

Par des lettres patentes, portant la même date que sa réponse à Abaca, le souverain pontife confère aux cinq franciscains des pouvoirs très-étendus. Il les autorise à prêcher la parole de Dieu dans les pays soumis aux Tartares, à baptiser Abaca, ses fils, ses sujets, ou tous autres qui voudraient se convertir à l'unité de la foi chrétienne; d'absoudre, dans ces régions, les excommuniés qui reviendraient à l'obéissance du siége apostolique; de confesser et prescrire des pénitences; d'absoudre les meurtriers de clercs et de religieux, s'ils donnent une satisfaction convenable aux églises, monastères, et personnes lésées par leurs crimes; à fonder de nouvelles églises dans des lieux qui n'appartiennent en-

(1) *Raynaldus*, t. III, p. 453.

core à aucun diocèse, et les confier à des hommes de mérite; à permettre aux nouveaux convertis de conserver celles de leurs femmes avec lesquelles ils n'ont point de parenté à des degrés qui, selon la loi divine, font prohiber le mariage; à connaître des causes matrimoniales qui seraient portées devant eux; à célébrer, même là où il n'existe ni église, ni oratoire, la messe et les autres offices divins; à bénir les cimetières, donner des indulgences, changer les vœux, bénir les habits sacerdotaux, les autels, etc., dans les lieux où il n'y a point d'évêque catholique; à faire enfin, soit collectivement, soit individuellement, tout ce qui peut contribuer à la gloire du nom de Dieu, et à la propagation de la sainte foi (1).

---

(1) Lucas Waddingus, *Annal. Minorum*, t. V, p. 40.

CHAPITRE IV.

TAGOUDAR OGOUL OU SULTAN AHMED.

Élection de Tagoudar. — Son inauguration. — Adoption du nom d'Ahmed et du titre de sultan. — Profession de mahométisme. — Comparution d'Alaï-ud-din et de Madjd-ul-mulk. — Condamnation et mort de ce dernier. — Du scheïkh Abd-our-rahman. — Rigueurs de Tagoudar envers les Chrétiens. — Ses négociations avec le sultan d'Égypte. — Ambassade en Égypte. — Lettre d'Ahmed à Kélavoun. — Réponse de Kélavoun.

Après la mort d'Abaca, les Khatounes, les princes du sang et les généraux présents à Méraga, s'assemblèrent pour rendre les derniers devoirs au monarque défunt, et délibérer sur le choix de son successeur. Le prince Argoun, qui avait été mandé par son père, reçut en route la nouvelle de sa mort, et se rendit à Méraga, où les Khatounes et les princes du sang lui présentèrent la coupe,

suivant l'usage. Le général Boucaï, dévoué à ce jeune prince, ordonna aux officiers de la maison d'Abaca de faire leur service auprès d'Argoun. Bientôt Tagoudar, frère d'Abaca (1), arriva de Géorgie. Après les cérémonies funèbres, l'assemblée se rendit à Tchogatou.

Il se forma trois partis : les princes Adjaï, Coungcourataï, Houladjou, tous trois fils de Houlagou, les princes Tchouschkab et Kinkschou, fils de Tchoumoucour et petits-fils de Houlagou, avec les généraux Schingtour, Sougoundjac, Areb, Caraboucaï, voulaient élire Tagoudar. Les généraux Boucaï, Ourouk, Acboucaï (2), et d'autres officiers de la maison d'Abaca tenaient pour son fils Argoun. Oldjaï-Khatoun, qui avait été la femme de Houlagou, et puis celle d'Abaca, était à la tête d'un troisième parti en faveur de Mangou-Timour; mais ce prince étant mort sur ces entrefaites, elle se rangea, de même que Coutouï Khatoun, du côté d'Argoun (3). C'était toutefois, d'après le *Yassa*, l'aîné de la famille qui devait succéder au trône, et Ahmed

(1) Tagoudar était le septième fils de Houlagou.

(2) *Boucaï*, *Bouga*, *Boga*, signifie en turc, taureau; *Caraboucaï*, taureau noir; *Acboucaï*, taureau blanc.

(3) Raschid.

était l'oncle d'Argoun. Cette considération prévalut (1).

Schischi Bakhschi, l'un des principaux officiers d'Argoun, voyant Tagoudar soutenu par la plupart des chefs de l'armée, conseilla à son prince de céder de bonne grâce, et dès qu'il eut donné son consentement, Tagoudar fut proclamé d'une voix unanime, le
26 moh. 681. 6 mai 1282. Trois jours après, Argoun partit pour Siah-Couh (mont noir), où il s'empara des trésors de son père. Le vézir Schems-ud-din, qui était resté auprès d'Argoun, reçut l'ordre de se rendre auprès de Tagoudar. Le
13 r.-1. dimanche, 21 juin, après que les princes du sang et les généraux eurent signé l'engagement de lui rester fidèles, le nouveau souverain fut conduit au trône par le prince Coungcouratai et le noyan Schingtour. Comme il avait embrassé le mahométisme, il prit le titre de sultan et le nom d'Ahmed.

A la suite des fêtes qui célébrèrent son avénement au trône, Ahmed se fit apporter les trésors déposés à Schahoutéla, et les distribua aux princes, aux princesses, aux officiers et aux troupes; chaque soldat reçut

(1) Novaïri.

cent vingt dinars. Sur ces entrefaites survint Argoun, qui se plaignit de ce qu'on ne l'avait pas attendu pour la cérémonie de l'inauguration. Ahmed lui montra beaucoup d'égards, et lui remit de sa main vingt *balischs* d'or, qu'il lui avait reservés. Ce fut alors que Argoun et Coungcouratai se lièrent d'une étroite amitié, qu'ils se garantirent par des serments mutuels, dans l'Ordou de Touctaï Khatoun, l'une des veuves d'Abaca (1).

Le premier soin d'Ahmed fut de manifester sa profession de la foi mahométane. Il adressa aux autorités de Bagdad le rescrit suivant: (Après les prières d'usage), « Nous « occupons le trône, et nous sommes musul- « man. Donnez-en l'heureuse nouvelle aux « habitants de Bagdad. Rendez aux collèges, « aux établissements de piété, en général, ce « qui leur était destiné, du temps des Kha- « lifes abbassides, et que chacun soit réinté- « gré dans ses droits sur les dotations faites « aux mosquées et aux collèges. Ne transgres- « sez pas les lois de l'Islamisme; vous êtes « musulmans, ô habitants de Bagdad! et nous « savons que le Prophète (Dieu lui donne paix

(1) Raschid.

« et miséricorde) a dit : *Cette secte de l'Isla-« misme ne cessera pas d'être triomphante jus-« qu'au jour de la résurrection.* Nous sommes « certains que cette prédiction est juste, que l'a-« pôtre céleste est véridique. Il n'y a qu'un Dieu; « il est éternel. Réjouissez vous, et donnez en « connaissance à toute la province. » Le nouveau Khan écrivit au sultan Kélavoun, pour lui notifier son adhésion à la foi mahométane (1).

Ahmed choisit le noyan Sougoundjac pour son lieutenant général, et laissa le ministère des finances à Schems-ud-din Mohammed. Il
26 r.-1. quitta Siah Couh, le 4 juillet, après le départ d'Argoun, et envoya à Hémédan l'ordre de faire comparaître devant lui Madjd-ul-mulk et Alaï-ud-din; ce dernier était encore en prison (2).

Lorsque Alaï-ud-din, après avoir été dépouillé par Abaca de tout ce qu'il possédait, eut obtenu grâce de la vie, ses ennemis eurent recours à une nouvelle machination pour le perdre; ils l'accusèrent d'avoir entretenu une correspondance secrète avec les Égyptiens, dans la vue de trahir son maître. Ils saisirent un Juif inconnu, et prétendirent avoir trouvé, parmi ses hardes, des morceaux de papier sur lesquels étaient tracés,

(1) Novaïri. (2) Raschid.

avec de l'eau de safran et du cinobre, des caractères mystérieux. Ils firent venir deux ou trois Arabes du commun, que Alaï-ud-din, de concert avec les chefs militaires à Bagdad, avait envoyé, en diverses occasions, aux princes des tribus arabes nomades, et les engagèrent, par des promesses et des menaces, à confirmer ce qu'ils avançaient. L'expédition de ces émissaires secrets avait eu lieu, au contraire, pour engager Soncor *le roux* et Yssa, fils de Mohna, qui s'étaient déclarés contre le sultan Kélavoun, à se mettre sous la protection d'Abaca. Néanmoins, les ennemis d'Alaï-ud-din firent parvenir aux oreilles de ce souverain l'accusation qu'ils avaient forgée. Abaca, qui venait de partir pour sa résidence d'été, jugea tout de suite que c'était une calomnie; il voulut que Alaï-ud-din lui fût amené. Lorsque cet ordre arriva à Bagdad, le chef de ses dénonciateurs avait pris la fuite; les autres n'osèrent point porter un faux témoignage. Les ennemis d'Alaï-ud-din craignant alors qu'il ne recouvrât la liberté, gagnèrent le commissaire envoyé par Abaca et firent partir le prisonnier chargé de chaînes, sous bonne escorte, pour la résidence royale; mais arrivé près des monts d'Essed Abad, ce convoi rencontra les

couriers expédiés de Hémédan, à la mort d'Abaca, pour ordonner, selon l'usage, aux voyageurs de s'arrêter, et ne put pas continuer sa route. Les ennemis d'Alaï-ud-din firent entendre au commissaire qu'il ne fallait pas relâcher le prisonnier pendant l'interrègne (1), et il resta dans les fers jusqu'à l'avénement au trône d'Ahmed, qui ordonna son élargissement. Lorsque les deux parties furent arrivées à la cour, Madjd-ul-mulk, soutenu par un seigneur mongol, renouvella ses intrigues et ses attaques contre le vézir, et fut près d'obtenir encore la ferme générale des revenus du fisc; mais Schems-ud-din, ayant obtenu les bonnes grâces d'Ahmed, par la protection d'Erméni Khatoun, de la tribu mongole des Councourates, épouse de ce souverain, chercha à perdre son rival acharné. Il lui suscita des ennemis qui portèrent contre lui toutes sortes d'accusations, vraies et fausses. De son côté Madjd-ul-mulk écrivit au prince Argoun : « Le vézir a empoisonné « votre père, et veut m'arracher la vie, parce « que j'ai connaissance de son crime. Si votre « serviteur succombe, vous saurez pourquoi.»

(1) Vassaf, tom. I.

A son tour, Schems-ud-din sut engager un neveu même de Madjd-ul-mulk à l'accuser d'une correspondance secrète avec Argoun. Ce neveu, nommé Sa'd-ud-din, avait été destitué par Madjd-ul-mulk de la place de trésorier, à cause de ses infidèlités. Animé contre son oncle, restant sans emploi, il se laissa aisément séduire par les agents de Schems-ud-din, qui le lui amenèrent, et ce vézir le gagna par la promesse d'un emploi dans l'Irac.

Le sultan Ahmed commença par faire rendre à Alaï-ud-din tout ce qu'on lui avait confisqué; mais le gouverneur ne voulut rien reprendre de ces richesses et les livra au pillage. Ahmed chargea ensuite deux grands officiers, Sougoundjac Aca et Ourouk d'informer contre Majd-ul-mulk. Dans la visite qu'ils firent chez lui, ils trouvèrent parmi ses hardes un morceau de peau de lion, sur laquelle il y avait des caractères inconnus, jaunes et rouges. Ayant, comme tous les Mongols, grande peur des maléfices, ils attachèrent beaucoup d'importance à cette écriture, sur laquelle ils multiplièrent leurs interrogatoires. Les *Bakhschis* et les *Cames* voulaient que ce talisman fut trempé dans l'eau, et qu'on fit boire à l'accusé le liquide qui en serait exprimé, afin que le maléfice retombât

sur lui; mais Madjd-ul-mulk s'y refusa, sachant bien que c'était le scheïkh Abd-our-rahman, ami du vézir, qui avait glissé cette peau parmi ses hardes, et persuadé qu'il voulait lui jouer encore un plus mauvais tour. Il fut enfin jugé coupable; mais Sougoundjac, quelque instance qu'on lui fît, ne voulut pas lui appliquer la peine de mort; malheureusement pour le condamné, ce général fut, à cette époque, retenu chez lui par un mal de pied. Abd-our-rahman alla lui rendre visite, et le pressa si vivement, qu'il finit par le faire consentir à l'exécution de Madjd-ul-mulk. Alors le sultan Ahmed délivra l'ordre de remettre le criminel au pouvoir de ses ennemis. Dès que cet arrêt fut connu, beaucoup de gens, tant Mongols que Musulmans, s'assemblèrent devant la prison, armés de sabres et de couteaux. Le vézir Schems-ud-din voulait sauver la vie de son ennemi; mais ses deux frères, Alaï-ud-din et Haroun, s'y opposèrent (1). On le fit sortir de prison, et la populace le mit en pièces dans un clin-

(1) Raschid. — Selon Vassaf, ce fut Alaï-ud-din qui, par excès de générosité, voulut pardonner à son ennemi, mais les employés du fisc s'y opposèrent.

d'œil; c'était la nuit du mercredi, 14 août. 8 dj.-1.
Ses membres furent envoyés dans les provinces; on suspendit sa tête dans Bagdad. Alaï-ud-din recouvra ses biens séquestrés; le sultan lui rendit en outre le gouvernement de Bagdad (1), le fit revêtir de l'une de ses robes, lui donna une patente d'immunités (païzé), et le força, par toutes ces marques de bienveillance et une réparation aussi éclatante, de renoncer à la résolution qu'il avait prise de se retirer des affaires; mais cet administrateur ne jouit pas long-temps de sa fortune rétablie.

Le vézir Schems-ud-din et le scheïkh Abd-our-rahman conseillaient au sultan Ahmed de nouer, à la faveur de son zèle pour le mahométisme, des relations d'amitié avec le sultan d'Égypte, lui exposant les avantages qui en résulteraient et pour ses sujets et pour lui-même. Son union avec ce prince voisin rassurerait ses partisans, intimiderait ses ennemis, et lui procurerait un soutien, en cas d'événements imprévus. (2) Le scheïkh Abd-our-rahman, né à Moussoul, dans une classe commune, placé auprès d'Ahmed depuis sa

(1) Raschid. (2) Vassaf, l. c.

première jeunesse, exerçait beaucoup d'ascendant sur l'esprit de ce prince, qui lui était fort attaché et lui donnait le nom de père [baba] (1). Ahmed avait un autre favori, nommé Minguéli, religieux mahométan, qu'il appelait son fils. Il passait une partie du jour chez ces deux docteurs, à écouter leurs leçons, et s'occupait peu du gouvernement. Sa mère

(1) Selon Bar Hebræus (pag. 575), Abd-our-rahman était fils d'un domestique ou esclave du Khalife Mosta'ssem, et roumien de nation. Échappé du massacre de Bagdad, il passa à Moussoul, où il exerça quelque temps la profession de menuisier; de là il se rendit à A'madiyah, et fit accroire à Yzz-ud-din, seigneur de ce château, que des esprits lui avaient révélé l'art de la magie. Ce seigneur le mena à la cour d'Abaca. Admis devant ce souverain, il lui dit, que s'il voulait le faire conduire au château de Tala, où étaient déposés les trésors de la couronne, il montrerait ce qu'il savait faire. Arrivé à Tala, il se mit à mesurer le sol de côté et d'autre; puis il indiqua un endroit où l'on devait creuser, et se tint lui-même à quelque distance. En creusant on trouva un anneau, où il y avait une pierre d'un grand prix; on le porta à Abaca. Ce fait ayant confirmé les paroles du prétendu magicien, on ajouta foi à tout ce qu'il disait; à l'entendre, il avait le pouvoir de chasser les démons, et connaissait leurs secrets. Il jouit dès-lors d'un grand crédit, et l'administration de tout le royaume lui fut confiée, pendant le court règne d'Ahmed.

Coutouï Khatoun, femme de beaucoup d'esprit, allait l'y trouver, et c'était dans cette petite réunion que se décidaient les affaires d'État. Ahmed négligeait Schingtour noyan et Sougoundjac aca, aux soins desquels il devait le trône (1). Il avait confié au scheïkh Abd-our-rahman l'administration générale des *Wakfs* dans son royaume, ordonnant que les revenus de ces dotations pieuses fussent exclusivement appliqués à leur destination primitive, et qu'on effaçât du registre de leurs dépenses les pensions ou honoraires des médecins et astrologues chrétiens et juifs, qui y avaient été portés par la protection des précédents administrateurs; les mêmes sommes devaient leur être payées des deniers du fisc. On fit les dispositions nécessaires pour la marche des caravanes de pélerins vers la Mecque, et l'envoi de provisions destinées pour la Ca'ba. En même temps Ahmed avait ordonné que les temples d'idoles et les églises fussent converties en mosquées (2).

(1) Raschid. — Selon l'auteur de la vie de Kélavoun, Coutouï était chrétienne.

(2) Vassaf, t. I. — Ce fait est confirmé par Haïton. Il dit (chap. 37) : « Tagoudar avait été baptisé dans sa jeu-

Ahmed ayant pris la résolution d'envoyer une ambassade en Égypte, fit choix, pour cette mission (1), du Grand-juge Coutb-ud-din Mahmoud, de Schiraz, cadhi de Sivas, et de l'émir Bahaï-ud-din, Atabey du sultan Mass'oud, souverain du Roum (2), qu'il fit

---

« nesse et appelé *Nicolas;* mais lorsqu'il fut parvenu à « l'âge viril, parce qu'il avait été élevé avec les Sara- « zins, il devint très-méchant Sarazin lui-même, et renon- « çant à la foi chrétienne, il se fit appeler Mahumet- « Khan, et fit tous ses efforts pour faire renoncer à tous « les Tartares le christianisme, et leur faire embrasser la « secte de Mahomet, et ceux qu'il n'osait pas y con- « traindre par violence, il leur faisait des présents, des « grâces et des honneurs pour les corrompre. Il y eut « alors une infinité de Tartares qui se convertirent au « mahométisme. Il fit détruire toutes les églises chrétien- « nes à Tauriz et ailleurs; en sorte que les pauvres « chrétiens n'osaient plus professer leur religion. » On est étonné, après le témoignage de Vassaf et de Haïton, de lire dans l'histoire de Bar Hebræus (pag. 567), que, fidèle aux préceptes de tolérance de son aïeul Tchinguiz-khan, Ahmed montrait de la bienveillance aux ministres de tous les cultes, et principalement aux Chrétiens; qu'il leur accorda des chartes, en vertu desquelles les églises et les monastères, les prêtres et les moines, dans son empire, étaient exempts de toutes charges et impositions publiques.

(1) Raschid. (2) Bar Hebræus, p. 567.

partir de sa résidence d'Alatac, le 25 août. Le 19 dj.-1.
prince de Mardin leur adjoignit son vézir Schems-ud-din, fils de Béiti. Kélavoun, instruit du départ de ces ambassadeurs, avec une suite nombreuse et un train magnifique, avait envoyé à la frontière, près de Biret, deux de ses chambellans, *Hadjibs*, pour les recevoir et les accompagner, et ordonné à ses préfets de les surveiller, de ne pas permettre qu'ils eussent la moindre communication avec aucun de ses sujets, de ne les faire voyager que pendant la nuit. Ils entrèrent de nuit dans la ville d'Alep, où ils restèrent inconnus; passèrent par Damas, et arrivèrent la nuit à Missr (en face du Caire), dans le mois d'octobre. Admis à l'audience du sultan, ils se pro- redjeb.
sternèrent et lui remirent une lettre d'Ahmed; ensuite ils s'acquittèrent d'un message verbal dont ils étaient chargés (1).

La lettre du sultan Ahmed était conçue en ces termes :

« Au nom de Dieu, très-clément et miséri-
« cordieux.

« Par la puissance de Dieu ; sous les auspi-
« ces du Caan. Ordonnance d'Ahmed au sultan
« d'Égypte.

---

(1) Vie de Kélavoun. — Macrizi.

« L'Être suprême nous a fait la grâce, dès « notre enfance, de nous apprendre à connaî- « tre sa Toute Puissance, à confesser son « unité, à croire en Mohammed (que Dieu « lui soit propice et lui donne la paix), à « avoir la plus grande foi dans ses saints dis- « ciples et les bienheureux de sa nation. *Dieu « ouvre et purifie le cœur de celui à qui il « veut servir de guide, afin de le disposer à « recevoir l'Islamisme* (1). Depuis lors nous « n'avons cessé d'exalter la parole divine, et « de vouloir le bien de l'Islamisme et des « Musulmans, jusqu'à ce que, la succession « au trône nous étant échue, après notre bon « père et notre frère aîné, Dieu daignât nous « accorder toutes les faveurs, tous les bien- « faits que nous pouvions espérer de sa mu- « nificence; dévoilât à nos yeux, et nous remît « la fiancée de l'empire; alors se réunirent « auprès de nous en *Couriltaï* (assemblée où « le choc des opinions fait jaillir la lumière), « tous nos frères, tous les princes du sang, « les généraux, les officiers et les gouverneurs « des provinces, lesquels résolurent unanime- « ment d'exécuter ce qu'avait ordonné notre

(1) *Coran.*

« frère aîné, en faisant marcher de votre
« côté, avec une volonté devant laquelle s'a-
« baissent les plus hautes montagnes, avec
« une résolution qui amollit les rocs les plus
« durs, l'innombrable multitude de nos guer-
« riers, que la terre, malgré son étendue, a
« de la peine à contenir, et qui, par leur au-
« dace et leur furie, remplissent d'effroi tous
« les cœurs. Nous avons examiné la crème qui
« est résultée de l'agitation des avis, nous avons
« bien considéré l'opinion qui a réuni tous
« les suffrages, et nous l'avons trouvée con-
« traire au désir que notre cœur éprouve de
« faire le bien général, en affermissant les
« bases de l'Islamisme, et en ayant soin qu'il
« n'émane de notre part, autant que possible,
« d'autres ordres que ceux qui ont pour but
« d'empêcher l'effusion du sang, d'appaiser les
« troubles, de faire jouir toutes les régions
« du zéphir du calme et de la sécurité, afin
« que les Musulmans puissent goûter les dou-
« ceurs du repos sur la couche de notre bonté
« et de notre bienfaisance; animés, dans ce
« désir, par notre respect pour les comman-
« dements de Dieu, et notre amour pour son
« peuple. Ainsi Dieu nous a inspiré la volonté
« d'étouffer cet incendie, de rétablir le calme,
« et de faire connaître à ceux qui nous ont

« donné leurs conseils, la pensée que Dieu « nous a suggérée d'employer d'abord les re« mèdes qui peuvent faire espérer la guérison « des maux publics, en différant de recourir « à ce qui doit être le dernier des moyens; « car nous n'aimons pas à brandir le javelot « avant d'avoir reconnu le but qu'il doit at« teindre, et nous ne le lançons qu'après avoir « fait constater notre bon droit par une dé« cision légale. Nous avons été fortifiés dans « notre résolution de faire la paix, et de pro« céder à ce qui nous a paru propre à la « faire réussir, par les avis du Scheïkh-ul« Islam, modèle des docteurs, Kémal-ud-din « Abd-ur-rahman, qui est notre bon aide dans « les affaires de religion. Nous lui avons fait « dresser cette lettre, dans la pensée que « Dieu prend pitié de ceux qui l'invoquent, « et châtie les désobéissants. Nous faisons « partir le Grand-juge Coutb-ud-din et l'Ata« bey Bahaï-ud-din, tous deux honorés de no« tre confiance, afin qu'ils vous instruisent « de notre foi, qu'ils vous persuadent de nos « intentions bienveillantes envers tous les Mu« sulmans, qu'ils puissent vous convaincre « que Dieu a daigné nous ouvrir les yeux, « que l'Islamisme a effacé tout ce qui l'a pré« cédé, que l'Être suprême a mis dans notre

« cœur le désir de suivre la voie de la vérité,
« et de prendre pour guides ceux qui la con-
« naissent. Vous verrez un grand bienfait de
« Dieu envers les hommes, dans la bienveil-
« lance qu'il nous a inspirée, et vous ne repous-
« serez point nos paroles de paix à cause
« des événements passés; car les jours diffè-
« rent. Et si vous examinez les preuves, elles
« fortifieront votre confiance; elles vous ga-
« rantiront l'accomplissement de l'objet désiré.
« Observez nos actes déjà publiés par la re-
« nommée. Nous avons, par la grâce de Dieu,
« arboré l'étendard de la foi, et ensuite ma-
« nifesté notre croyance par divers faits : en
« recommandant l'observance des préceptes de
« la loi mahométane; en faisant grâce à ceux
« qui avaient encouru des peines, nous disant
« *Dieu pardonne le passé*; en ordonnant d'a-
« méliorer l'administration des donations pieu-
« ses, affectées soit aux mosquées, aux mau-
« solées ou aux collèges; de restaurer les hos-
« pices, les hôtelleries délabrées; de distribuer
« les revenus de ces fondations à ceux aux-
« quels ils sont destinés, d'après les statuts
« des fondateurs, défendant qu'il soit rien
« détourné des donations récentes, ni rien
« changé aux fondations anciennes. Nous avons
« ordonné de bien traiter les pélerins, de leur

« fournir les objets dont ils pouvaient avoir « besoin, de veiller à la sûreté des routes « qu'ils devaient parcourir, et de donner des « escortes à leurs caravanes. Nous avons ou« vert les communications entre notre pays et « le vôtre, afin que les commerçants puissent « voyager librement, et avons défendu à nos « commandants et à nos préfets de mettre « obstacle à leur passage, ni à leur départ, « ni à leur retour. Nos avant-postes avaient « saisi un espion déguisé en dervisch; suivant « l'usage il devait être mis à mort; mais par « respect pour la défense divine, son sang n'a « pas été versé; nous vous l'avons renvoyé. « Toutefois vous n'ignorez pas le tort que « peut faire aux Musulmans l'envoi de pareils « émissaires. Depuis long-temps, nos troupes « les voyant sous le costume des dervischs, « des dévots, des religieux, ont conçu une « mauvaise opinion des individus de ce genre « et ont tué ceux qu'ils ont pris. Et mainte« nant, grâce à Dieu, elles n'auront plus be« soin d'en agir ainsi, après la permission « par nous donnée de rendre les communica« tions libres pour les commerçants et les au« tres voyageurs. Si vous considérez tous ces « actes et d'autres semblables, vous reconnaî« trez qu'ils ont été dictés par des intentions

« droites, entièrement dépouillées d'artifice. « Elles n'existent donc plus les causes d'aver- « sion qui produisaient les hostilités. Si elles « avaient lieu dans l'intérêt de la religion et « pour la défense des Musulmans, vous voyez « que, par la grâce divine, sous notre règne, « la lumière a paru. Si c'était pour d'autres « motifs, nous déclarons que *quiconque suit « maintenant la voie de la raison, trouvera en « nous un ami et un défenseur*. Nous avons « levé le voile, en nons exprimant franche- « ment. Nous vous avons instruit de ce que « nous nous proposons de faire avec des in- « tentions pures envers Dieu, et pour com- « mencer, nous avons défendu à nos troupes « d'agir contre ces dispositions, afin d'obtenir « l'agrément de Dieu et de son apôtre; afin « que puissent briller sur leurs faces les signes « de leur approbation, et que les Musulmans « soient délivrés des maux de nos discordes; « que les ténèbres de l'inimitié soient dissi- « pées par la lumière de la bonne harmonie; « et que sous son ombre tutélaire reposent en « paix les habitants des villes et des campa- « gnes; afin que les cœurs, que l'agitation avait « fait remonter jusqu'à la gorge, se tranqui- « lisent, et que les anciens griefs soient ou- « bliés. Et si Dieu fait au sultan d'Égypte la

« grâce de lui inspirer ce qui doit assurer la « paix du monde et le bien-être des humains, « il suivra la bonne voie, en ouvrant les por« tes de l'obéissance et de l'union, et en mon« trant une sincère amitié. Par-là ses États « prospèreront, les troubles seront appaisés, « les glaives rentreront dans leurs fourreaux, « la terre se calmera, les cous des Musul« mans seront délivrés des chaînes de l'igno« minie; mais si de mauvaises pensées préva« laient sur les inspirations du Dieu des mi« séricordes, et vous empêchaient d'apprécier « nos offres bienveillantes, Dieu nous saura « gré de nos efforts et agréera nos excuses. « *Nous n'infligeons pas des châtiments avant* « *d'avoir envoyé un apôtre* (1). Mais Dieu dirige « vers la bonne voie et accorde le succès; il « protège les pays et les peuples, et seul « il nous suffit. »

« Donné la mi-djomada-ul-evvel 681 (21 août 1282), à notre résidence d'Alatac. »

Le sultan d'Égypte répondit en ces termes: (Après les prières d'usage)... « Nous som« mes honorés de votre lettre, qui nous an« nonce l'importante nouvelle de votre con-

(1) *Coran*.

« version à la foi, et de votre séparation de « ceux de votre famille et de votre nation « qui en sont les ennemis. A l'ouverture de « cette lettre, qui certifiait aux Musulmans « votre Islamisme, des actions de grâces ont « été rendues à l'Éternel, et des prières lui « ont été adressées pour qu'il vous fasse per- « sévérer dans votre résolution, qu'il fasse « germer dans votre cœur la semence de l'a- « mour envers cette religion, comme il fait « croître les plus belles plantes dans les sols « les plus ingrats.

« Nous avons donné toute notre attention « au commencement de cette missive, où « vous nous annoncez que dès votre enfance, « vous aviez eu la vocation de confesser l'u- « nité de Dieu, et de professer la foi maho- « métane, en pensées, paroles et actions. « Dieu soit loué de ce qu'il a ouvert votre « cœur à l'Islamisme et de ce qu'il vous a « favorisé de ses saintes inspirations. Nous « rendons grâces à Dieu de ce qu'il nous a « conduit plus anciennement vers ce but « sacré, de ce qu'il a affermi nos pas dans « toutes les occurences où nous avons agi ou « combattu pour sa gloire; car sans lui les « pas chancèlent.

« Quant à votre prise de possession, par

« droit d'héritage, de la souveraineté de votre « père et de votre frère aîné; à votre élé« vation au trône, que votre foi étaye, que « votre royauté illustre, Dieu transmet les « grandeurs à celui qu'il élit parmi ses ser« viteurs, et il a réalisé envers vous les « joyeuses annonces de ses faveurs, qu'il a « faites à ses adorateurs chéris.

« Vous avez fait mention de la réunion « de vos frères et des autres princes du sang, « des Grands de l'empire, des chefs de l'ar« mée, des gouverneurs de provinces, en « *Couriltai*, assemblée où s'écrêment les avis, « et vous dites qu'ils étaient tombés d'accord « d'exécuter la résolution prise par votre « frère aîné, de faire marcher l'armée vers « ce côté-ci; que vous aviez réfléchi sur le « résultat de leurs délibérations et de leurs « désirs, et que vous l'aviez trouvé contraire « à vos propres dispositions, favorables à « la paix, tendant à éteindre le feu des hos« tilités. C'est le sentiment d'un monarque « pieux qui a pitié de ce qui reste de sa na« tion, qui réfléchit avec une raison supé« rieure aux conséquences des choses; sinon, « si vous eussiez permis aux vaines illusions « de s'emparer de leurs esprits, il serait ar« rivé cette fois comme les autres. Mais vous

« avez agi comme celui qui craint la présence « de Dieu son seigneur, qui se garde des sé« ductions, qui n'approuve pas les paroles de « ceux qui sont dans l'erreur, ni les actions « de ceux qui s'égarent.

« Vous dites que vous ne voulez pas com« mencer la guerre, avant d'avoir sondé le ter« rain et produit vos arguments; mais puisque « vous vous êtes rangé au nombre des fidèles, « nos arguments et les vôtres doivent être diri« gés contre ceux que leur idolâtrie empêche « de suivre cette voie. Et, certes, Dieu et « les hommes savent que nous ne nous som« mes armés que pour protéger les Maho« métans; que nous n'avons agi que pour la « gloire de Dieu; et puisque vous avez em« brassé notre foi, toute animosité a disparu; « le passé est oublié; à l'aversion succèdera « l'union; car la foi est comme un édifice « dont les parties se soutiennent mutuelle« ment, et en quelque endroit qu'on arbore « sa bannière, on trouve une famille et des « amis.

« Vous dites que vous avez pris toutes ces « mesures, d'après les représentations du « Scheïkh-ul-Islam, modèle des docteurs, Ké« mal-ud-din Abd-ur-rahman. Nous espérons « que par son influence bénigne et par les

« mérites des justes, tous les pays seront ac-
« quis à l'Islamisme, afin que ses destinées
« s'accomplissent et que les portions éparses
« du peuple mahométan puissent de nouveau
« se réunir, et nous ne doutons pas que
« celui qui a eu le bonheur de jeter ces
« fondements, n'ait le mérite d'achever son
« ouvrage. Quant à la mission du Grand-juge
« Coutb-ud-din, et de l'atabey Bahaï-ud-din,
« chargés tous deux de vos messages, nous
« les avons reçus de leurs bouches.

« Vous nous faites connaître que si l'on
« examine les preuves que vous avez données
« de vos dispositions amicales, on verra vos
« actes empreints de justice et de bienfaisance,
« et principalement votre sollicitude pour la
« bonne administration des *Wakfs*, des mos-
« quées, des hôtelleries, pour la sûreté des
« pélerins, etc. Ce sont des vertus inhérentes
« au monarque qui veut assurer la durée de
« son empire. Un prince juste n'a pas d'in-
« dulgence pour les vices; il ne blâme pas
« ceux qui invectivent contre les choses pro-
« hibées. Ce sont de ces actions louables et
« méritoires dont on ne parle qu'avec éloges;
« ce sont des actes dignes de récompense et
« qui établissent des liaisons intimes; mais
« vous êtes trop élevé pour pouvoir être ho-

« noré par les récompenses d'autrui; elles seraient toutes au dessous de vous;
« car la gloire des grands souverains consiste
« à restituer aux princes leurs domaines.
« Voyez ce qu'a fait votre père: les sultans
« Seldjoukides et d'autres princes n'étaient
« pas de sa religion, et pourtant il les a confirmés dans leur souveraineté; il ne les a
« pas expulsés de leurs royaumes. Il faut que
« vous ne voyiez pas un droit violé, que vous
« ne le fassiez respecter; pas un oppresseur
« que vous ne le réprimiez; afin que votre
« empire se consolide, et que votre règne
« soit orné d'actes empreints de la crainte de
« Dieu.

« L'ordre donné à vos troupes et à vos préfets, de ne molester qui que ce soit, de
« préserver, au contraire, les voyageurs de
« toutes vexations, a provoqué, dès qu'il nous
« est parvenu, un ordre semblable de notre
« part à nos gouverneurs à Rahbet, Alep,
« Biret et Aïntab, ainsi qu'aux commandants
« de nos troupes dans les provinces. Lorsque
« nous serons liés par des pactes mutuels,
« ces ordres seront confirmés.

« Quant au dervisch espion qui a été saisi
« et relâché, et à l'observation que le costume
« de dervisch, adopté par les espions, a fait

« tuer, sur un simple soupçon, plusieurs « dervischs et religieux, c'est une porte qui a « été ouverte de votre côté; c'est un briquet « qui a été frappé de votre part. Et com« bien d'individus déguisés en dervischs « mendiants ont été expédiés de vos États « pour examiner ce qui se passait; plu« sieurs ont été saisis, et on leur a fait « grâce de la vie, sans chercher à rien dé« couvrir de ce que cachait leur habit de « mendiant.

« Vous dites que notre union ferait naître « la paix du monde et le bien-être du genre « humain; mais on ne repousse pas la con« corde quand on ouvre la porte de l'amitié, « et qu'on incline à la paix; et celui qui « tourne la bride pour éviter le choc, vaut « celui qui tend la main de réconciliation; « la paix est, certes, le premier des comman« dements.

« Quant aux dispositions générales que « vous avez faites, elles ne peuvent être que « salutaires; elles feront fleurir vos États. Il « est nécessaire que des ordres soient don« nés, mais les pactes doivent les précéder. « Ces ordres m'ont été communiqués par « une langue qui fait agréer tout ce qu'elle « énonce; les cœurs de vos ambassadeurs les

« ont conservés aussi bien que l'auraient fait « des lettres sur le papier.

« Vous citez ces paroles divines: *Nous ne « punissons pas avant d'avoir envoyé un apô- « tre;* ce n'est pas ainsi qu'on parvient à « l'amour de Dieu; mais c'est en invoquant « les mérites des anciens dans la foi, et l'as- « sistance des chefs spirituels.

« Nous avons entendu le message dont vous « avez chargé le Grand-juge Coutb-ud-din. Il « est conforme au contenu de votre lettre, « relativement à votre conversion et à vos « actes de justice et de générosité, que tou- « tes les langues célèbrent. Nous en rendons « grâces à Dieu, et nous ne doutons pas de « votre reconnaissance envers lui. Dieu a en- « voyé ces paroles à son apôtre, pour ceux « qu'il a favorisés de l'Islamisme: *Dis leur: « Ne me rendez pas grâces de votre conversion « à l'Islamisme; c'est Dieu qui vous fait la « grâce de vous guider vers la vraie foi* (1).

« Il nous a dit, que Dieu vous avait donné « assez, pour que vous n'ayez pas besoin de « porter la vue sur le territoire d'autrui, et « que si nous désirons un accord sur cette « base, l'affaire sera conclue.

---

(1) *Coran*, chap. 49, v. 17.

« Nous vous répondons que les choses, « lorsqu'elles sont fondées sur le commun « accord, sont stables, et qu'elles établissent la « bonne harmonie et l'amitié. Dieu et les « hommes voyent que nous abaissons nos « ennemis, que nous honorons nos amis; et « que d'amis, de compagnons on acquiert, « tandis qu'on ne trouve ni père, ni frère, « ni parent; l'œuvre de la foi n'a été accom-« plie que par la coopération des compa-« gnons du Prophète. Si vous désirez établir « des liens d'amitié, faire alliance, pour abat-« tre nos ennemis communs, et vous confier « en celui dont l'assistance fortifie en toutes « choses, vous en êtes le maître.

« Il nous a dit encore que si nous con-« voitions quelque partie de votre territoire, « il ne fallait pas envoyer des détachements « pour faire des courses dans votre pays, « puisqu'elles ne servaient qu'à nuire aux « Musulmans. Nous répondrons, que si vous « fermez la main de l'hostilité à l'égard des « voyageurs, et si vous laissez les princes « musulmans en paisible possession de leurs « États, les calamités cesseront, et le sang « sera épargné. Rien n'est plus juste que de « ne pas faire ce qu'on défend aux autres, de « ne pas prescrire ce qu'on oublie soi-même

« de faire. Councouratai est à présent dans « le Roum, et ce pays est en votre pouvoir, « soumis au tribut; néanmoins il y a répandu « le sang, deshonoré les femmes, et réduit en « captivité les enfants; il a vendu les hommes « libres et il a tout refusé hors de persévérer « dans ces actes de dévastation.

« Il nous a dit encore que si vous n'obte« niez pas la cessation de ces courses hostiles, « que nous fixions un champ de bataille, et « que Dieu donnerait la victoire à qui il lui « plait. Voici notre réponse: les lieux où les « deux armées se sont plus d'une fois ren« contrées sont redoutés par ceux de vos « guerriers qui ont échappé à la mort; ils « craignent d'y revenir et de voir répéter « les désastres de ces journées. Le moment « de la rencontre, Dieu seul le connaît, « nul autre ne peut le fixer, et la vic« toire est à celui que Dieu fait vaincre, « non à celui qui s'en croit sûr. Nous ne « sommes pas de ceux qui attendent leur « salut avec anxiété; et quant à l'heure « de la victoire elle est comme la dernière « heure, elle n'arrive qu'inopinément. Dieu « seconde ce qui se fait pour l'avantage de « son peuple, et il a toute puissance pour

« faire le bien. » Écrit en Ramazan [décembre] (1).

Les ambassadeurs partirent avec cette réponse, et furent reconduits jusqu'à la frontière sous bonne escorte, accompagnés des deux chambellans qui les avaient amenés. Personne n'avait pu communiquer avec eux (2).

---

(1) Vassaf, tom. Ier. — *Vie de Kélavoun.* — La lettre du sultan Ahmed se trouve dans la Chron. Syr. d'Aboulfaradje, éd. de Pocock; mais on n'y voit que la moitié de la réponse de Kélavoun. Le texte s'arrête à ces mots : *Et quant à la mission du Grand-juge Coutb-oddin et de l'Atabey*... Il y a en cet endroit une lacune dans le manuscrit.

(2) *Vie de Kélavoun.*

CHAPITRE V.

Premiers actes séditieux d'Argoun. — Ses poursuites contre Alaï-ud-din. — Mort de cet administrateur. — Attaques d'Argoun contre le vézir Schems-ud-din. — Prétentions d'Argoun. — Envoi du scheïkh Abd-our-rahman en Égypte. — Supplice du prince Coungcouratai, ami d'Argoun. — Marche d'une armée contre Argoun. — Défaite d'Argoun. — Négociations. — Captivité d'Argoun. — Sa délivrance. — Fuite d'Ahmed. — Son arrestation. — Sa mort. — Ambassade du scheïkh Abd-ur-rahman. — Sa mort. — Opérations militaires de Kélavoun.

Argoun, instigué par ses officiers, avait résolu de disputer à Ahmed la possession du trône. Il passa l'hiver dans la province de Bagdad, où cantonnait un touman de Caraounass, qui avait fait partie de la maison militaire d'Abaca, et avait ses quartiers d'été à Siah-couh, Ces troupes, les plus braves de l'armée mongole, avaient été mises par Argoun sous les ordres du général Togatchar, auquel il avait conféré les timbales et l'étendard avec le titre de chef de touman (1).

---

(1) Vassaf, Tom. I.

Elles étaient commandées sous Togatchar, par les princes Kikhatou et Baïdou, le premier, frère, le second, cousin d'Argoun, ainsi que par les généraux Tchaoucour, Tchongoutour, Touladaï et autres, qui, de même que tous les anciens officiers et courtisans d'Abaca, étaient dévoués à son fils (1).

Argoun ordonna que toutes les propriétés d'Alaï-ud-din fussent livrées à ses commissaires, et qu'on empêchât les agents de ce fermier général de rien percevoir des impositions de la province. Il se rendit lui-même à Bagdad, et exerça sa vengeance sur les intendants d'Alaï-ud-din. Non-seulement il s'empara de ce qu'il y avait dans leurs caisses; mais il les força, par les tortures, de payer une forte somme, sous le prétexte de recouvrer les arrérages des années précédentes. Schischi Bakhschi, Poulatamour et Togatchar l'assistaient avec zèle. Alaï-ud-din, en apprenant ces nouvelles persécutions, eut une attaque d'apoplexie qui le mit au tom-
4 z. h. 681. beau, le 6 mars 1283. Son frère Haroun le remplaça (2).

(1) Raschid.

(2) Raschid. — Vassaf. Ce dernier historien fait au sujet des exactions d'Argoun, la réflexion suivante:

Le sultan Ahmed, instruit des desseins hostiles d'Argoun, et de ses intelligences secrètes avec le prince Coungcouratai, que le sultan, dès son avénement au trône, avait envoyé avec une armée dans le Roum, après lui avoir fait épouser Touctai Khatoun,

---

« Il y a dans la nature des Mongols un vice détestable et « même infecté de sottise; il faut qu'ils maltraitent, « qu'ils accablent de rigueurs, quiconque a administré « les finances de l'État; en sorte que cinquante années « de bons services conduisent à une mauvaise fin, et que « le plus long dévouement est tout à coup effacé par « l'attaque d'un malveillant, par les traits d'un envieux. » Dans un autre endroit de son ouvrage, il fait un éloge pompeux d'Alaï-ud-din et ajoute : « Bagdad, ruinée après la « catastrophe de Mosta'sem, se releva, en peu de temps, « par l'action vivifiante de la justice et de l'humanité de « ce gouverneur. » — « Alaï-ud-din, dit l'historien Bar-« Hebræus, p. 574, mourut à Mogan, et fut enterré à « Tébriz. Il était, ainsi que son frère Schems-ud-din, « très-versé dans la littérature et excellait en poésie. « Il composa, en persan, une histoire admirable des « empires Seldjoukides, Coarezmiens, Ismaïliyens et « Mongols; c'est de là que nous avons tiré ce que « nous en rapportons dans cet ouvrage. » Mirkhond nous apprend qu'Alaï-ud-din a fait le récit des maux et des chagrins qu'il avait éprouvés, dans un écrit auquel il donna pour titre *Tathlith ul-Akhvan* ou *Trinité des frères*.

l'une des veuves d'Abaca, prit la précaution de placer un corps d'armée dans le Diarbékr, pour empêcher la jonction des troupes de Bagdad avec celles qui étaient dans le Roum (1). Il chargea ensuite Alinac, gouverneur de la Géorgie, renommé pour sa bravoure, d'aller porter au prince Argoun l'ordre de se rendre au Couriltaï qui allait être assemblé. Alinac se laissa gagner par Argoun et lui prêta serment de fidèlité; à son retour auprès du sultan, il chercha à faire valoir les excuses alléguées par Argoun pour ne pas se rendre à la cour; mais le vézir Schems-ud-din était informé du pacte conclu entre le prince et le général. Ahmed voulant détruire, par une insigne faveur, l'effet des séductions ennemies, accorda à Alinac la main de sa fille Soultan-Coutchouc, et l'éleva, par un édit, au rang le plus élevé.

Peu de temps après, Argoun envoya Djouschi à la cour pour dire au sultan, que lorsque l'Ilkhan Abaca, sur l'accusation de Madjd-ul-mulk, s'était montré courroucé contre Schems-ud-din, ce vézir s'était engagé par écrit à livrer, dès qu'il en recevrait l'ordre,

(1) Raschid.

tout ce qu'il possédait, en espèces, en effets, en terres, comme appartenant de droit à son maître; en conséquence, Argoun priait son oncle de lui envoyer le vézir avec Djouschi, afin qu'il pût l'interroger et terminer cette affaire. « Il a, disait-il, long-temps administré « les États de mon bon père, et jamais il n'a « rendu compte des recettes et des dépenses; « il doit aussi s'expliquer là-dessus. » Ce n'était pas seulement aux biens du vézir qu'en voulait Argoun; mais, dès la mort de son père, le bruit s'était répandu que le vézir, pour sauver Alaï-ud-din des poursuites acharnées de Madjd-ul-mulk, et se garantir lui-même des nouvelles attaques qu'il prévoyait de la part de cet ennemi de sa famille, lorsqu'il en aurait fini avec son frère, avait gagné quelques officiers de la maison d'Abaca pour empoisonner ce prince, et la mort de Mangou-Timour, qui suivit de près celle de son frère, attribuée de même au vézir, avait paru confirmer ces rumeurs publiques. Argoun en avait conçu des soupçons qui aigrirent ses autres motifs de mécontentement contre Schems-ud-din; mais le sultan lui manda que le vézir ne pouvait pas s'absenter sans que les affaires de l'administration générale en souffrissent, d'autant plus qu'il n'y avait personne dans le Di-

van royal qui pût le suppléer, et Djouschi s'en retourna avec cette réponse (1).

Au printemps, Argoun partit pour l'Irac Adjém. Il fit donner la bastonnade au préfet de la ville de Raï, qui fut conduit à la cour d'Ahmed, monté sur un âne. Ayant besoin d'argent pour augmenter les forces avec lesquelles il voulait tenir tête à son oncle, il s'en procurait par toutes les voies possibles. On lui dit que le vézir du Khorassan, Vedjih-ud-din Zengui, s'était considérablement enrichi, pendant sa longue administration des finances de cette province; rapport qui était inexact. Argoun le fit arrêter, et ses commissaires parvinrent à arracher de ce financier la somme de cinq cents toumans. Argoun lui témoigna sa satisfaction par le don d'une robe d'honneur, et lui laissa l'administration du Khorassan. Ce prince insista sur la demande que le vézir lui fut envoyé. Les deux princes s'animaient et tout annonçait une guerre civile (2).

Peu content d'avoir conservé le Khorassan, que son père lui avait donné en apanage, Argoun fit demander au sultan la cession des

(1) Vassaf, l. c. (2) Raschid.

domaines royaux dans l'Irac et le Fars, lui mandant : « Puisque vous possédez, en vertu « de vos droits et des suffrages unanimes, le « trône de mon bon père, il me faut un « territoire qui puisse fournir à l'entretien « des troupes que je commande. Si vous m'ac- « cordez les provinces qui appartiennent main- « tenant au domaine privé (1), la meilleure « intelligence règnera entre nous ; si non, ce « but désiré ne sera pas atteint. » — Le sultan répondit : « Par un effet de notre affection et « de notre sollicitude à son égard, nous lui « confirmons la possession du Khorassan, son « apanage. S'il désire que nous y joignions « une autre province, qu'il vienne au *Cou-* « *riltaï ;* après avoir conféré avec lui, nous « ne lui refuserons pas nos faveurs ; mais s'il « persiste dans sa désobéissance, nous ferons « marcher contre lui (2). »

Ahmed avait reçu des mains de ses ambassadeurs la réponse du sultan Kélavoun. D'Alatac, où il se rendit vers l'été de l'année 1283, 682.
il fit partir pour l'Égypte le scheïkh Abd-ur-

(1) La plupart des districts de l'Irac et du Fars appartenaient alors au domaine privé.

(2) Vassaf, l. c.

rahman, afin de conclure la paix avec cette puissance.

Il avait mandé au prince Coungcouratai de venir le trouver, sous le prétexte d'un *Couriltaï*. Ce prince se rendit à Alatac, et à son arrivée, il envoya en présent des raretés du Roum au prince Argoun, qui en retour lui fit remettre deux colliers de guépards. L'intime liaison qui s'était formée entre ces deux princes, avait déjà excité les soupçons d'Ahmed; il reçut alors l'avis que Coungcouratai était convenu avec Argoun de se saisir de la personne du sultan, le jour d'un festin, et qu'il avait gagné plusieurs chefs de l'armée. Ce complot lui fut révélé par l'un des conjurés. Le matin du jour fixé pour son exécu-
27 sch. tion, c'était le 18 janvier 1284, le général Alinac arrêta Coungcourataï, qui fut mis à mort; on lui cassa l'épine du dos. Ses complices ayant avoué leur projet, dans les tourments de la torture, furent, six jours après, également exécutés. En même temps les chefs des troupes cantonnées dans le Diarbékr reçurent l'ordre d'arrêter les officiers et les intendants d'Argoun, dans la province de Bagdad (1). Les généraux Togatchar, Tchaogour,

(1) Raschid.

Touladaï, Iltchi, Abaï, fils du noyan Sounataï et Djouschi, furent conduits, sous bonne escorte, à Tébriz, et jetés dans les fers; mais le prince Kikhatou, le général Batmadji et quelques autres officiers parvinrent à se sauver dans le Khorassan. Il fut ordonné à l'Atabey du Lour, Youssoufschah, de bien garder les frontières de son pays, et de joindre avec ses troupes l'armée du sultan. Ahmed assemblait des forces imposantes et son vézir était occupé, jour et nuit, aux préparatifs de la campagne qui allait s'ouvrir. Le généralissime Alinac partit le 29 de janvier à la tête de l'avant-garde, forte de quinze mille hommes. 9 zoulc.

De son côté, Argoun informé, au retour de son envoyé, des intentions du sultan, instruit plus tard, par le prince Kikhatou, des poursuites dirigées contre ses agents dans l'Irac, vit qu'il ne lui restait qu'à tenter le sort des armes. Il réunit les troupes stationnées dans le Khorassan et le Mazendéran, et leur distribua l'or et l'argent qu'il avait enlevé des caisses publiques, dans tous les lieux où il était le maître. Apprenant à Damégan, qu'Alinac était arrivé près de Cazvin, qu'il avait saccagé la province de Raï, ruiné le Seraï de Lar qui était le domaine privé d'Argoun, et qu'il y avait enlevé tous les gens

de ce prince pour les envoyer dans l'Azerbaïdjan, il jura, dans sa colère, qu'il tirerait vengeance de ce général. Il fit marcher son armée en trois corps, se mit à la tête du dernier, et laissa en arrière Schischi-Bakhschi pour garder ses bagages. Il manda au général Nevrouz de venir le joindre en diligence avec son Touman de Caraounass, et s'avança avec un corps de cinq mille hommes. Les deux avant-gardes se rencontrèrent à Khaïl-buzurk, situé à moitié chemin entre Raï et Cazvin. Un espion d'Argoun, qui fut pris et qu'on enivra, fit connaître la force et la position de ses troupes. Alinac marcha à lui sur le
16 safer 683. champ, et le rencontra, le 4 mai, au-delà de Cazvin, dans la plaine d'Ac-Khodja. Argoun combattit depuis le milieu du jour jusqu'à son déclin, malgré l'infériorité du nombre de ses troupes (1). Son aile gauche fut mise en fuite; mais son aile droite défit et poursuivit la gauche d'Alinac jusque près de Cazvin. Néanmoins Argoun, voyant qu'il ne pouvait pas tenir contre des forces supérieures, se retira avec trois cents cavaliers, par la route de Firouzcouh; il voulait joindre le corps des Caraounass, et revenir à leur tête. Ce-

(1) Raschid.

pendant, vers le coucher du soleil, le bruit ayant couru dans son armée qu'il avait disparu, ses troupes se débandèrent; peu après arriva le corps des Caraounass, qui ne trouvant pas le prince, s'en retourna. Ces guerriers indisciplinés commirent, suivant leur usage, les plus grands excès sur leur route; ils pillèrent Damégan et ses environs. Argoun fut joint, dans sa retraite précipitée, par un officier d'Ahmed, chargé de lui dire qu'il n'avait pas ordonné à Alinac de le combattre, mais seulement de l'engager à se rendre auprès du sultan; Ahmed l'exhortait à déposer les armes, à venir le trouver avec confiance. Argoun voulant gagner du temps, lui députa le noyan Coutlougschah et Lékézi, pour l'assurer de sa soumission (1).

Ahmed, après avoir célébré son mariage avec Toudaï Khatoun, était parti du Mougan, le 26 avril, à la tête de quatre-vingt 8 safer.
mille hommes de cavalerie, mongols, musulmans, arméniens et géorgiens. Les deux députés d'Argoun le trouvèrent dans la plaine d'Ac-Khodja, où l'on venait de se battre. Ils lui rendirent ce message de la part d'Argoun: « Comment oserais-je tirer le sabre contre

(1) Vassaf, l. c.

« mon aîné? Jamais je n'eus la pensée de le « combattre. Alinac est venu enlever mes « Ordous et mes gens; je me suis avancé « pour les délivrer; il m'a attaqué; j'ai été « forcé de me défendre. »

Les généraux d'Ahmed lui conseillèrent de pardonner à la jeunesse d'Argoun et de terminer la campagne; la chaleur était excessive; beaucoup de chevaux avaient péri. Ahmed ne les écouta pas. Deux astrologues lui déclarèrent que la position des astres n'annonçait rien de favorable pour son expédition; il s'emporta contre eux (1). Lekézi voulut l'intimider en lui disant que s'il ne s'accomodait pas tout de suite avec Argoun, il serait peut-être trop tard lorsque ce prince aurait été rejoint par les Caraounass (2).

14 r.-1. Le mercredi, 31 mai, les princes Gazan fils d'Argoun et Omar, fils de Négoudar Ogoul, accompagnés de plusieurs officiers, vinrent à Surkhé, village du district de Simenan, pour demander encore la paix. Trois jours après, Ahmed fit partir les princes Toga-Timour et Souktaï, avec les généraux Bouca et Touladaï, chargés de déclarer à Argoun, que pour prou-

(1) Raschid. (2) Vassaf, l. c.

ver sa soumission, il devait se rendre en personne auprès du sultan. Boucaï dit, en partant, à Ahmed, que puisqu'ils allaient traiter de la paix, il jugerait peut-être à propos de faire halte. Le sultan lui répondit qu'il avancerait jusqu'à Kharcan (1), où il trouverait de bons pâturages, et qu'il y attendrait leur retour. Ses troupes qui, depuis Cazvin, avaient commis de grands excès sur toute la route, notamment les Géorgiens, pillèrent dans la ville et le pays de Damégan ce qui avait échappé à la rapacité des Caraounass (2). Les habitants de cette contrée, réduits au désespoir, portèrent leurs plaintes au sultan; il les renvoya à son vézir, qui répondit, qu'en pareille circonstance, on ne pouvait pas réprimer la licence du soldat, de peur de le mécontenter (3). Ahmed arriva le 6 juin à Kharcan, où le prince Gazan prit congé de lui (4).

Après la bataille d'Ac-Khodja, le général

(1) Entre Bisttam et Aster-abad. (2) Raschid.

(3) Vassaf, l. c. — Cet historien ajoute : « La réponse « du vézir ne lui porta point bonheur. » Il dit ensuite : « A l'heure qu'il est, ce pays n'a pas encore réparé les « pertes qu'il essuya dans cette campagne; » et Vassaf écrivait trente ans après. (4) Raschid.

Alinac ayant appris qu'Argoun s'était éloigné avec peu de monde, l'avait poursuivi avec son propre Touman; car il avait promis au sultan de lui amener Argoun. Ce prince ne vit jusqu'à Goutchan aucunes traces de ses troupes en déroute, et la plupart de ses cavaliers, ne pouvant suivre sa course rapide, étaient restés en arrière. Il se retira dans la forteresse de Kelatcouh, située au nord-est de Thous, dont les ouvrages étaient en grande partie ruinés; il s'y enferma avec cinq cents individus de sa maison (1). La plupart de ses généraux, croyant sa cause perdue, avaient passé au camp d'Ahmed. Nevrouz, qui lui restait fidèle, le pressait de se retirer au-delà du Djihoun, où il trouverait une armée; Argoun ne voulut pas.

Trois jours après son entrée dans Kelatcouh, parut Alinac à la tête de son avant-garde. Argoun sortit seul de la place et appela à haute voix Alinac, qui s'avançant seul à pied, se prosterna et dit au prince que le Khan, son oncle, désirait le voir. Argoun répondit qu'il avait le même désir. Alinac lui fit hommage d'un cheval blanc. Ils entrèrent ensemble dans la forteresse, et eurent un

(1) Vassaf, l. c.

long entretien, où le généralissime n'omit rien pour persuader au jeune prince de se soumettre. Argoun vit qu'il n'avait pas d'autre parti à prendre; il partit avec Alinac et arriva au camp d'Ahmed, à Goutchan, le jeudi, 29 juin (1). On le fit entrer dans le 13 r.-2.
quartier royal du côté gauche, et on lui ôta sa ceinture. Il ne fut pas introduit tout de suite dans le pavillon du sultan; on le laissa en plein air exposé à l'ardeur du soleil; la sueur coulait de son visage. Sa sœur Togan, qui l'aimait tendrement, cédant à sa vive émotion, sortit de la tente royale, et alla le garantir avec son parasol des rayons brûlants. Au bout de quelque temps, il fut permis à Bolgan Khatoun, femme d'Argoun, d'entrer dans le pavillon. Le sultan lui souhaita la bien venue et lui présenta la coupe; il sortit ensuite pour chasser dans les environs du camp. A son retour, Argoun fut introduit; il entra, plia le genou, et rendit hommage au sultan de la manière usitée chez les Mongols. Ahmed l'embrassa; leurs joues étaient baignées de larmes; il dit ensuite à Argoun que ce prince conserverait en apanage le Khorassan, comme sous le règne de

(1) Raschid. — Vassaf, l. c.

son père. Néanmoins Ahmed le mit sous la garde d'Arouc, frère de Bouca, qui plaça quatre mille hommes autour de son quartier (1). Le sultan ne voulait instruire son procès qu'après avoir rejoint Coutouï-Khatoun, sa mère. Alinac lui conseilla de s'en défaire dans la nuit même. « Que peut-il? lui « répondit Ahmed, il n'a ni argent, ni trou« pes. »

Maître de son ennemi, Ahmed partit dès le lendemain, pour retourner auprès de sa nouvelle épouse Toudaï-Khatoun, qu'il aimait éperdument. Il confia à son généralissime Alinac la haute surveillance de son prisonnier, et laissa le commandement de l'armée aux princes du sang (2). Le général Boucaï obtint la permission de rester au camp, sous le prétexte d'assister aux noces de son intime ami, Kiptchac Ogoul, descendant de Djoutchi-Cassar.

Sous le règne précédent, Boucaï était attaché à la personne d'Argoun. Lorsque Ahmed fut monté au trône, il le demanda, à plu-

(1) Vassaf, l. c.

(2) Vassaf dit que le sultan donna l'ordre au général Alinac de faire mourir Argoun, après son départ.

sieurs reprises, et Boucaï, forcé d'obéir, quitta Argoun avec un vif regret. A son arrivée à la cour, il fut traité avec distinction, et même revêtu de l'une des robes du grand Ilkhan, c'est-à-dire, de Houlagou; mais à cette heure il était chagrin d'avoir perdu son crédit auprès d'Ahmed, qui lui préférait un autre officier, nommé Cara-Boucaï; il forma le projet de délivrer Argoun et de détrôner Ahmed. Il le communiqua d'abord à plusieurs généraux, dont quelques-uns étaient ses parents; il dit à chacun, en particulier, qu'Ahmed avait décidé avec ses confidents Hougaï, Cara-Boucaï, Alinac et Abougan, de se défaire d'eux, près d'Esferaïn. « Il faut, ajoutait-il, « saisir l'occasion de prévenir notre perte (1). « Ahmed a résolu d'avilir, et même d'exter- « miner les descendants de Tchinguiz-khan; « il protège, il préfère les Musulmans, par « l'influence du vézir. C'est pour détruire les « Mongols qu'il a mis les troupes géorgiennes « sous les ordres d'Alinac, et qu'il l'a élevé « au-dessus de tous les généraux et de tous « les courtisans. » Trompés par ces calomnies, les généraux, ainsi que les princes Tchouschkab et Houladjou, entrèrent dans ses

(1) Raschid.

vues; il fut décidé que parmi les princes, Houladjou, parmi les généraux, Boucaï seraient les chefs de l'entreprise, qu'ils résolurent d'exécuter dans la nuit même (1).

Boucaï invita à un festin Cara-Boucaï, Biac et Alinac. Ce dernier s'excusa en alléguant qu'il ne pouvait pas se livrer à la boisson, parce que son régiment (Kézik) était, la nuit suivante de garde auprès d'Argoun; mais Tchouschkab lui ayant offert de le remplacer, il se rendit au festin, et à l'heure du coucher du soleil, il était déjà ivre-mort.

Boucaï suivi de trois cavaliers, entra dans l'enceinte du quartier d'Argoun; c'était la
18 r.-2. nuit du mardi 4 juillet; il détacha un de ses gens pour aller tout doucement le réveiller, et lui annoncer que Boucaï, ayant formé un grand parti en sa faveur, était là pour le sauver. Ce prince fut d'abord effrayé, croyant qu'on en voulait à sa vie; rassuré enfin par les serments les plus terribles, il sortit de sa tente, et Boucaï le fit monter à cheval. Lorsqu'ils furent à la porte de l'enceinte, le factionnaire mongol leur demanda pourquoi ils sortaient cinq, puisqu'ils n'étaient entrés que quatre; ils lui firent ac-

(1) Vassaf, l. c.

croire qu'il s'était mépris, et ils arrivèrent heureusement au quartier de Boucaï (1).

Argoun se revêtit d'une armure, et alla sur le champ avec Boucaï, au quartier d'Alinac, qu'ils tuèrent dans sa tente; ils le mirent en pièces, avec la cage de crin qui le garantissait des insectes. Quelques-uns de ses gardes saisirent leurs arcs. Boucaï leur cria: « Jusqu'à présent nous avons obéi « à Ahmed; nous venons de tuer Alinac, « par l'ordre de Houladjou. » Les gardes jetèrent leurs armes, et se prosternèrent. Arouc et Houladjou courant au quartier du prince Yessar, le trouvèrent plongé dans le sommeil de l'ivresse, ainsi que plusieurs de ses gens, et les tuèrent (2). Cara-Boucaï, Biac, Taboui et d'autres officiers furent arrêtés; le lendemain on mit à mort plusieurs d'entre eux; les autres furent relâchés.

Un cavalier s'échappa du camp, au milieu de la nuit, et courut apprendre ce qui venait de se passer, à Ahmed, qu'il atteignit à quatre fersenks au-delà d'Esféraïn (3). Le sultan avait auprès de lui le prince Kin-

(1) Raschid. (2) Vassaf, l. c.

(3) Raschid. — Vassaf, l. c.

schou, les émirs Mektchin, Acbouca et Lékézi. Il avait déjà rebroussé chemin, pour aller châtier les rebelles, lorsqu'il apprit que ses principaux officiers étaient tués, et que toute l'armée s'avançait contre lui. Il ne lui restait d'autre parti que celui d'une prompte fuite; il tourna bride et alla passer la nuit à Calbousch, auprès de Toudaï Khatoun; il prit ensuite la route du Coumouss et de l'Irac, pour se rendre à l'Ordou de sa mère Coutouï Khatoun, près de Sérab (1). Dans cette route, les généraux, les officiers, les petits souverains, qui composaient son cortège, restaient, l'un après l'autre, en arrière; à chaque station sa suite était diminuée. Le vézir, separé de ses gens, arriva à Djadjérem avec un seul palefrenier, et prit le chemin d'Ispahan. « C'était, dit Vassaf, une véritable « déroute, dans laquelle le trouble, la peur, « la confusion étaient telles que les *balischs* « d'or et d'argent, les vases garnis de pier- « reries, les paquets de robes de drap d'or « et de soieries peintes de la Chine, étaient « parsemés sur le chemin, comme des pierres « et des feuilles, sans que personne, tant

(1) Sérab est un bourg de l'Azerbaïdjan, situé entre Tébriz et Ardbil.

« était grande la frayeur, se souciât de les « ramasser. Les fuyards jetaient à terre les « perles et les bijoux qu'ils portaient au « cou et aux oreilles, couraient à pied çà et « là, et se cachaient dans des vallons et des « cavernes. »

Sougoundjac, qui escortait les bagages et le trésor du sultan, avait pris la route de Mosslémi, et allait rejoindre le sultan à Sérab; il fut atteint et attaqué sur cette route, par Taïdjou *Couschdji* et Kitouga *Couroudji*. A la suite d'un combat, ces derniers firent rétrograder le trésor, et restèrent à Mosslémi pour le garder (1).

Après avoir envoyé deux corps de troupes à la poursuite d'Ahmed, les princes du sang et les Oméras s'étaient réunis à Kharkan, auprès d'Argoun, pour tenir conseil sur l'élection d'un nouveau souverain. Les princes Kinschou et Houladjou y arrivèrent le lundi, 10 juillet. Il y avait trois partis : Boucaï était pour Argoun ; Arouc, pour Tchouschkab et Bekta, pour Houladjou. Bekta alléguait en faveur de ce dernier prince, qu'il était fils de Houlagou, et que les fils devaient passer

(1) Vassaf, l. c.

avant les petits-fils. Arouc et Couroumisch observaient que Tchouschkab possédait le grand *Yourte*, et qu'il était l'aîné. « Le Caan, disait « à son tour Boucaï, qui est le maître de la « terre, et l'*Aca* (l'aîné) de la maison de « Tchinguiz-khan, a déféré à Abaca, après la « mort de son père, la souveraineté de l'Iran; « elle appartient de droit à son fils Argoun. « Si l'on eut suivi l'ordre de la succession, « on aurait évité tous ces troubles. » Comme Bekta commençait à s'emporter, Boucaï tira le sabre et s'écria : « Tant que je tiendrai cette « arme, personne autre qu'Argoun ne sera « notre souverain. » On demanda à Tenguiz Kourkan quelles étaient les intentions d'Abaca. « Moi et Schingtour, répondit-il, nous lui avons « entendu dire qu'il laisserait le trône à Man- « gou-Timour, et après lui, à Argoun. — Tu « inventes ces paroles, lui cria Bekta, où les « as tu entendues? » Alors Argoun dit qu'il ne voulait pas du trône, qu'il se contentait du Khorassan, son apanage. Boucaï se tournant de son côté, lui dit: « Prince! pour- « quoi voulez vous prolonger les troubles? « Au reste, ajouta-t-il, à quoi bon tous ces « débats; l'ennemi n'est pas encore en notre « pouvoir. Il faut marcher à sa poursuite; « quand nous l'aurons pris, nous nous réu-

« nirons auprès d'Oldjaï Khatoun et des au-« tres princesses, pour élire un nouveau Khan. « Ahmed a voulu perdre Argoun; il faut « qu'Argoun parte avec l'avant-garde. » Tous se rangèrent à cet avis; Argoun et Boucaï partirent le 11 juillet; les autres princes les 25 r.-2. suivaient à la tête de trois corps.

Cependant Ahmed, arrivé le 13 à Schérouyaz, que les Mongols appelaient *Councour Olang*, avait fait piller l'Ordou de Boucaï, et aurait égorgé sa famille, si Sougoundjac Aca ne l'en eut empêché. Il repartit le lendemain, et arriva le mardi, 18 2 dj.-1 juillet, à ses Ordous. Il alla embrasser sa mère et l'instruire de ce qui se passait; il avait l'intention de fuir vers le Derbend (1). Coutoui lui dit qu'il ferait mieux de rester dans son Ordou, et d'engager les généraux qui s'y trouvaient à le soutenir. Mais déjà les derniers événements étaient connus de tout le monde; chacun en raisonnait. Le lendemain Cara-Boucaï et Schingtour allèrent faire leur cour au sultan, et lui demandèrent pourquoi il était venu si à la hâte, sans troupes ni cortège. Ahmed leur répondit

(1) Raschid.

qu'après s'être saisi de la personne d'Argoun, et l'avoir mis sous bonne garde, il était venu pour faire préparer les vivres à l'armée. Naïtan, assis hors de la tente, ayant entendu ces paroles, dit à haute voix : « Ce n'est pas « cela. Dix princes du sang et soixante officiers « supérieurs se sont ligués avec Argoun, et « Ahmed est arrivé ici en fugitif. Le bien de « l'État, et le repos public exigent qu'il soit « détenu. » Les deux généraux sortirent de la tente, et la firent entourer de gardes (1). Schingtour Aca manda à Coutouï Khatoun que les princes réunis en conseil, avaient expédié l'ordre d'arrêter Ahmed, et qu'il fallait, jusqu'à leur arrivée, le consigner chez lui. Coutouï Khatoun commit trois cents hommes, sous les ordres de Schingtour, à la garde du Khan (2).

Cependant Boucaï avait expédié Bouré, sur un dromadaire, vers Sougourlouc, pour porter l'ordre aux Caraounass de garder la route par laquelle devait passer Ahmed; il chargea Allamisch Couschdji, d'aller porter aux *Couschdjis* (3) l'ordre de faire main basse sur tous ceux de la suite d'Ahmed qu'ils trou-

---

(1) Vassaf, l. c. (2) Raschid.

(3) Ce nom signifie, en turc, *oiseleurs*.

veraient, et de publier partout qu'Argoun allait paraître avec cinq toumans (1).

Peu après arrivèrent les Caraounass, qui sur l'avis reçu par Bouré, s'étaient mis en marche, et avaient tout pillé sur leur passage. Ils fondent sur l'Ordou; ils entrent dans les tentes des femmes et les dépouillent de leurs vêtements et de leurs bijoux. Tout ce qu'il y avait dans le camp royal de tapis, de meubles, d'or, d'argent, d'habits et d'étoffes, devint leur proie. On ôta à Coutouï Khatoun même les bijoux qu'elle portait à son cou et à ses oreilles; on lui tira des pieds ses bottines. Cette princesse, Toudaï et Erméni-Khatoun, furent laissées nues. Enfin cette horde féroce commit toutes les abominations imaginables. Une loi du *Yassa* défendait aux Mongols de maltraiter les femmes et les enfants, dans les troubles civils; mais ici rien ne fut respecté. Les Caraounass finirent par se saisir de la personne du sultan, lui ôtèrent ses habits, et le gardèrent dans sa tente.

Cependant Argoun, lorsqu'il voulut partir pour achever son entreprise, sut que les cavaliers manquaient de chevaux et que les troupeaux étaient dispersés au loin. Il vit que

(1) Vassaf, l. c.

s'il attendait le temps qu'il fallait pour se procurer des vivres et des chevaux, il risquerait de manquer son but; il partit avec seulement trois cents cavaliers. Quand il arriva près de Mosslémi, Cara Boucaï et Schingtour, à la tête des troupes Caraounasses, lui amenèrent Ahmed garotté. Il était d'usage chez les Mongols, lorsqu'ils se disputaient un prix, que le vainqueur battit des mains, et criât *Mériou*. Dès qu'Argoun aperçut Ahmed en cet état, il se mit à crier *Mériou*, et ses officiers suivirent son exemple. Ils célébrèrent *sur le* champ, le verre à la main, la capture de l'ennemi, et félicitèrent Argoun (1).

Ce prince ayant passé la rivière Moor, *le*
10 dj.-1. mercredi 26 juillet, s'arrêta, le dimanche suivant, à Abschour, près de Yuz Agatch. Les généraux Togatchar, Coundjoucan et Touladaï, déjà délivrés par son ordre de leur captivité à Tébriz, et d'anciens officiers du prince Coungcouratai, furent chargés d'interroger Ahmed. Ils le jugèrent coupable d'ingratitude envers Coungcouratai et envers plusieurs généraux, anciens serviteurs d'Abaca, qui avaient contribué à son élévation au trône.

---

(1) Vassaf, l. c.

Ils lui reprochèrent ses sentiments hostiles envers Argoun, qui, malgré ses droits à la succession de son père, lui avait laissé le pouvoir suprême et s'était contenté du Khorassan. Ahmed confessa ses torts. Argoun et les Oméras voulaient lui faire grâce de la vie, en considération de sa mère Coutouï Khatoun, qui était très-respectée; mais, comme la mère de Coungcouratai, les enfants de ce prince, ses parents, criaient vengeance, et que d'ailleurs Argoun était alarmé de la nouvelle que les princes Houladjou et Tchouschkab rassemblaient des troupes à Hémédan, il donna l'ordre de faire mourir Ahmed, pour venger le sang de Coungcouratai. On lui ôta la vie de la même manière qu'il avait fait périr ce prince, en lui rompant l'épine du dos, le lundi, 10 août (1). 26 dj.-1

(1) Raschid. — Le 10 août était un jeudi. — Vassaf dit : « Argoun instruit par l'expérience que venait de « faire Ahmed, voyant quel fruit amer avait porté sa « négligence, ordonna aux fils de Coungcouratai, nommés « Timour et Ildouz, de demander vengeance de la mort « de leur père ; en conséquence, la peine du talion fut « appliquée au sultan ; on lui cassa l'épine du dos. « Il fut enterré dans un lieu nommé Cara-Coundjougaï... « L'histoire n'offre pas un second exemple d'une révo-

Le zèle d'Ahmed pour le mahométisme avait contribué à indisposer contre lui les généraux mongols. On a vu qu'il avait envoyé en Égypte, l'année précédente, le scheïkh Abd-our-rahman, pour conclure un traité de paix entre les deux royaumes. Cet ambassadeur, en partant, prit dans le trésor royal, pour les présents d'usage, des pierreries, des perles magnifiques, de riches étoffes et des toiles de tentes tissues d'or. D'Alatac il se rendit à Tébriz, où il engagea à son service des artistes distingués de diverses professions, et s'entoura d'un appareil royal. Au bout d'un mois, il prit la route de Moussoul; il y fit venir de Bagdad un touman d'or et partit pour Mardin. Il fut joint, dans cette ville, par un officier que lui avait envoyé le sultan Kélavoun, pour le presser de se rendre à Damas, parce que ce prince voulait retourner incessamment en Égypte. Abd-our-rahman lui manda qu'il allait partir et le pria d'ordonner qu'il fut traité sur son territoire avec les égards dûs à son caractère public, surtout

« lution aussi subite; elle fut amenée par l'imprudence « d'Ahmed; l'amour causa sa perte. » — Selon Bar Hebræus (p. 572), ce prince fut mis à mort le mercredi, 2 de djomada 2, qui répond au 16 août.

qu'on ne le fit pas voyager de nuit, comme on y avait forcé les derniers ambassadeurs. Le scheïkh ayant reçu du sultan l'assurance d'un accueil honorable, partit de Mardin, en janvier 1284, avec le général mongol Samdagou scheval 682. et Schems-ud-din Mohammed, vézir du prince de Mardin, que ce petit souverain députait à la cour d'Égypte (1). L'ambassadeur avait une suite d'environ cinquante personnes, entre secrétaires, docteurs de la loi, religieux, écuyers, gardes, domestiques et esclaves. Il était escorté par un détachement de troupes mongoles; le prince de Mardin y joignit de ses propres troupes, qui devaient le convoyer jusqu'au bord de l'Euphrate. Le scheïkh marchait sous un dais, porté par des Mongols à son service, selon l'usage des grands seigneurs chez les Mongols (2). En arrivant à Harran, il vit venir à sa rencontre un émir égyptien qui, au lieu de descendre de cheval, et de s'approcher de lui pour lui baiser la main, comme on devait s'y attendre, se contenta de le saluer de loin. Le sultan Kélavoun avait pris des mesures pour réformer le train par

(1) Bar Hebræus, p. 568.
(2) *Vie de Kélavoun*, 2e partie. — Novaïri.

lequel 'Abd-our-rahman, à ce qu'il croyait, voulait éblouir ses sujets. Ainsi l'émir chargé par ce prince de conduire l'ambassadeur, c'était Djémal-ud-din Accousch, l'un des officiers supérieurs de l'armée d'Alep, lui fit dire qu'il n'avait plus besoin de son escorte tatare, qu'il la renvoyât. Après que le scheïkh eut congédié ces militaires, l'émir lui fit prendre une autre route que celle de Biret et lui signifia la défense de se faire porter le dais (1). Arrivées au bord de l'Euphrate, les troupes de Mardin voulaient, suivant leurs ordres, s'en retourner ; mais l'émir leur annonça que le sultan entendait qu'elles allassent jusqu'à Alep; elles durent passer le fleuve. L'ambassade ayant posé son camp sur la rive droite, le scheïkh, après le repas du soir, désira de se reposer; il fut reveillé au bout d'une heure; l'émir était déjà à cheval avec sa troupe et lui mandait qu'il fallait partir. L'ambassadeur répondit qu'il ne partirait pas avant le jour. L'officier égyptien lui fit savoir qu'il avait l'ordre de ne le faire voyager que la nuit. « On peut me tuer, s'écria le scheïkh en « colère, mais on ne me fera pas voyager la

---

(1) *Vie de Kélavoun*, ibid. — Bar Hebræus, l. c.

« nuit. — On ne vous tuera pas, répondit l'émir, « mais on vous emmènera de force. » L'ambassadeur ne voulut pas s'exposer à de plus grands affronts, et prit le parti de monter à cheval. Avant le jour, on quitta la route pour aller camper dans un lieu écarté (1). L'émir avait défendu à ses propres gens d'adresser la parole et de répondre à ces étrangers; ils ne devaient pas même les regarder. Le scheïkh parut fort irrité de toutes ces mesures; mais Djémal-ud-din n'eut pas l'air d'y faire attention. Il fit entrer l'ambassadeur à Alep, dans la nuit du 7 janvier 1284, si se- 16 sch.
crètement que personne ne sut son arrivée (2). L'émir y reçut l'ordre du sultan de donner une gratification à chacun des militaires mardiniens et de les renvoyer chez eux. L'ambassade devait être conduite à Damas et ne voyager que de nuit. Le sultan avait déjà quitté cette ville pour retourner en Égypte (3). Le cortège, après avoir suivi des chemins détournés, arriva à Damas dans la nuit du 2 1 z.h.
mars, et fut logé dans la citadelle. Là fut renouvellée la défense de parler à ces étran-

(1) Bar Hebræus, l. c.

(2) *Vie de Kélavoun*, ibid.

(3) Bar Hebræus, l. c.

gers; on devait les écouter sans leur répondre. On assigna à l'ambassadeur un traitement de mille drachmes par jour; mille autres drachmes furent destinées journellement à l'achat de vivres, de fruits et de sucreries pour sa table. Il fut obligé d'attendre à Damas le retour du sultan Kélavoun. Ce prince
12 dj.-1 683. étant parti du Caire le 27 juillet, apprit à Gaza la mort d'Ahmed. Arrivé à Damas le
12 dj.-2. 26 août, son premier soin fut de donner audience aux ambassadeurs du Khan (1). Ce fut pendant la nuit; quinze cents Mameloucs, en vestes de satin rouge à bords brodés, avec des bonnets en or trait, et des ceintures d'or, tenaient chacun un flambeau. Le scheïkh Abd-our-rahman parut, accompagné du général Samdagou, et du vézir du prince de Mardin (2). Le scheïkh portait le costume des *Dervischs fakirs*. On lui dit de se prosterner; il ne le voulut pas; on le fit tomber par terre très-rudement; il dut faire plusieurs prosternations, et le sultan ne daignait seulement pas le regarder. Cependant, il reçut la lettre d'Ahmed des mains du

(1) *Vie de Kélavoun*, ibid.
(2) Macrizi, 4e partie.

scheïkh, et fit revêtir de *caftans* les trois ambassadeurs. La lettre d'Ahmed, datée de Tébriz au commencement de rabi-ul-evvel 682 (juin 1283), commençait par ces mots : « *Au « nom de Dieu, clément et miséricordieux ; par « la puissance de l'Être suprême ; sous les « auspices du Caan ; ordonnance d'Ahmed au « sultan d'Égypte.* » Elle était écrite en arabe, et ne contenait que des assurances de dispositions pacifiques (1). Parmi les présents que le scheïkh offrit au nom de son souverain, on distinguait environ soixante grosses perles, une topase du poids de deux cents *miscals*, des rubis, un rubis balai pesant vingt-deux drachmes. Lorsque les ambassadeurs eurent rendu le message verbal dont ils étaient chargés, ils furent congédiés ; puis le sultan les fit inviter de revenir et répondit à leur harangue ; il les congédia encore et les fit revenir une troisième fois ; alors il leur adressa plusieurs questions, à la suite desquelles il leur apprit que le prince qui les avait envoyés avait été tué, et que Argoun règnait. En les congédiant, il ordonna qu'on les fit passer dans un autre logement de la citadelle, et

(1) *Vie de Kélavoun*, ibid. — Le texte de la lettre se trouve dans cet ouvrage.

restreignit au simple nécessaire le traitement qu'il leur avait assigné. On leur demanda ce qu'ils avaient avec eux qui eut appartenu à Ahmed. Ils répondirent qu'ils n'avaient aucun objet de valeur; alors le maréchal de la cour alla leur dire que le sultan leur avait destiné un autre logement, et qu'ils eussent à y faire transporter tous leurs bagages. On fit déposer ces effets dans le vestibule du nouvel hôtel, où on les visita. On leur prit une grande quantité d'or, de perles et d'autres objets précieux, entre autres, un chapelet de perles qui appartenait au scheïkh Abd-our-rahman, et pouvait valoir cent mille drachmes. Ensuite ces ambassadeurs furent emprisonnés. Abd-our-rahman mourut le 8
28 ram. décembre suivant; quelque temps après Samdagou et les gens de la suite furent élargis; mais le sahib Schems-ud-din Mohammed fut transféré au Caire, où après être resté longtemps incarcéré, il reçut un emploi en Égypte (1).

Dans le temps que le sultan Ahmed envoyait une ambassade solennelle au sultan Kélavoun, pour conclure une paix solide entre les deux États, le souverain d'Égypte

(1) Novaïri. — Macrizi, 4e partie.

s'emparait de deux forteresses importantes; l'une était Cattiba, dans la province d'Amid, située près de Kerker. Comme il était impossible de la prendre de vive force, Kélavoun chercha à gagner la garnison, et dans l'année 1283, ayant appris qu'elle manquait de vivres, il la fit investir par les troupes de Kerker. Alors elle demanda à se rendre; on y fit passer tout de suite des troupes de Biret, Aïntab et Revendant, et on la munit amplement de provisions et d'armes.

L'autre était Kakhta, place très-forte par son assiette élevée et la solidité de ses fortifications. La garnison, séduite par des promesses, tua son commandant, qui était musulman, et manda au gouverneur d'Alep qu'elle était prête à livrer la place. Des officiers envoyés par ce gouverneur en prirent possesssion, et ceux qui l'avaient remise furent bien récompensés. L'acquisition de cette place, était d'une grande importance pour les Égyptiens, qui y trouvaient un excellent point d'appui, dans leurs invasions en Cilicie.

Cette même année, le sultan Kélavoun expédia au gouverneur d'Alep, l'ordre d'envoyer un corps de troupes faire le dégât en Cilicie; c'était pour punir les Arméniens d'a-

voir incendié la grande mosquée d'Alep, lors qu'ils étaient dans cette ville avec l'armée mongole, deux ans auparavant. Il marcha des troupes d'Égypte et de la province de Damas pour prendre part à cette expédition. Elles entrèrent en Cilicie et pénétrèrent jusqu'à la ville d'Ayas. Lorsqu'elles se retiraient, elles furent attaquées par les Arméniens, près du défilé d'Iskendérouna, mais elles les mirent en fuite et les poursuivirent jusqu'à Tel-Hamdoun, d'où elles regagnèrent leur frontière avec leur butin (1).

---

(1) Novaïri.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE TROISIÈME VOLUME.

LIVRE IV.

LIVRE V.

ABACA.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU TROISIÈME VOLUME.

ADDITIONS ET CORRECTIONS.

Page 135. Raschid dit que chacun des princes apanagés reçut de l'empereur Mangou l'ordre de donner à Houlagou, partant pour la Perse, deux hommes surnuméraires par dixaine, c'est-à-dire deux hommes qui n'étaient pas compris dans la dixaine, en sorte que leurs corps de troupes n'éprouvaient par-là aucune diminution. Ces forces militaires furent données à Houlagou en toute propriété (bé indjouyi).

Page 171, lig. 17, *lisez :* Ali le Ionien.
— 368, — 27, — Anbar.
— 416, — 13, et ailleurs, *au lieu de* Boutchin, *lisez :* Tischin.
— ib. — 15. Selon Mirkhond, Toudan était fils du noyan Sougoundjac.
— ib. — 17. Il faut peut-être lire Dourbaï, *au lieu de* Dourtaï.

Page 416, dern. lig. *Au lieu de* Argoun Aca conserva l'administration générale des domaines, *lisez :* conserva la ferme générale des revenus publics.

Page 430, dern. lig. *Au lieu* de Djihoum, *lisez :* Djihoun.
— 432, lig. 18. *Au lieu* de réviser, *lisez :* reviser.

Page 440, lig. 15. Tchabat fut attaqué par Bigtimour, fils de Borac, que ce prince avait laissé en Transoxiane avec un corps de troupes pour garder ce pays pendant son absence.

Page 440. lig. 26. *Au lieu de* cavallerie, *lisez :* cavalerie.
— 442. Abaca rassemblant ses forces pour repousser Borac, manda à son frère Yschmout de laisser quarante mille hommes, mongols et musulmans, pour la défense de la frontière du Derbend, et de joindre l'armée avec dix mille cavaliers d'élite. Le sultan Mozaffer-ud-din Hadjadj reçut l'ordre de marcher avec les troupes du Kerman. Tischin Ogoul attendait dans le Mazendéran, avec dix mille cavaliers, l'arrivée d'Abaca. Lorsque le prince Yschmout fut venu, le vézir Schems-ud-din lui annonça qu'il avait, sous les auspices du monarque, achevé les dispositions nécessaires pour l'entretien de l'armée. Yschmout, qui en voulait à ce ministre, lui répondit : « Je « sais ce que tu as fait; mais qu'as tu fourni de ton « propre argent. » Le vézir dit qu'il avait levé un corps de mille cavaliers. « Il faut fournir encore dix mille chevaux, lui dit Abaca. Schems-ud-din les fournit. » (Mirkhond, T. V.).

Page 443, ligne 7; *au lieu de :* la cession des provinces de Ghaznin et de Kermân, *lisez :* la cession du pays de Ghaznin jusqu'à la rive du Sind.

Page 444, ligne 8. *Après :* irrité contre la ville de Hérat, *ajouter :* parce qu'elle avait fourni aux Borakiens des vivres et d'autres objets dont ils avaient besoin.

Page 455, note; *au lieu de :* Fassel 2, *lisez :* fassel 11.
— 505, ligne 21. *Au lieu de :* Schéroubaz, *lisez :* Schérouyaz.